MÉMOIRES

DE

VICTOR ALFIERI.

Imprimé par Béthune et Plon, rue de Vaugirard, 36.

MÉMOIRES

DE

VICTOR ALFIERI,

D'ASTI,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME,

et traduits de l'italien,

PAR ANTOINE DE LATOUR.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1840.


LIBRARY
JAN 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Nous n'avons pas la prétention de peindre Alfieri en tête d'un livre où il a si bien réussi à se peindre lui-même, et de recommencer une biographie écrite, année par année, dans ce livre. Encore moins voulons-nous caractériser son œuvre dramatique; qui l'oserait d'ailleurs après les belles leçons de M. Villemain? Le lecteur, sans doute, aimera mieux les relire, et, au lieu de patience pour s'arrêter à une préface que nous lui épargnons, nous lui demandons plutôt un peu d'indulgence pour un travail hérissé de si grandes difficultés.

Toutefois, le traducteur des *Prisons* de Silvio Pellico éprouve le besoin de dire d'où lui est venue la pensée de traduire cette *vie* d'Alfieri. Il le dira en deux mots. Au spectacle d'une âme douce et résignée il a voulu opposer la rude image d'un esprit en proie à toutes les agitations de l'orgueil. Le parallèle ne saurait s'étendre plus loin, sans rapprocher ce qui ne se ressemble nullement; mais dans

un siècle qui chaque jour se prend d'un goût plus vif pour ces retours du génie sur lui-même, il devait nous être permis de placer à côté du poète qui se dérobe humblement dans la foi ces éloquentes confessions du plus violent des écrivains.

Ce n'est donc point par sympathie pour Alfieri que je donne cette nouvelle traduction de ses mémoires. Je n'aime point cet homme; mais il a une volonté si ferme, si indomptable, si persévérante, et à travers toutes ses petitesses, il a le cœur si naturellement porté au grand, qu'on ne saurait se défendre, en le lisant, d'une sorte d'admiration mêlée de colère et d'effroi.

Aussi l'ai-je laissé tel qu'il a voulu se montrer, et me suis-je attaché seulement à retrouver l'accent énergique de sa passion; je l'ai cherché en dehors même de ce livre, et dans tout ce que Alfieri a écrit.

A une autre époque, et sous un autre gouvernement, de généreux scrupules ont porté le premier traducteur à effacer de ces mémoires je ne sais quelles misérables injures jetées à la France et à sa glorieuse révolution. J'honore ces scrupules, mais j'ai compris autrement la dignité de la France. Il m'a paru qu'il n'était pas si petite nation qui ne fût au-dessus des insultes même d'un homme de génie, et quand cette nation s'appelle la France, l'outrage est ridicule. C'est un trait de plus dans un caractère original, voilà tout.

Fallait-il aussi perdre le temps à défendre contre Alfieri la langue de Racine et de Fénélon? on a

préféré le laisser dire ; c'était assez sans doute de le condamner à parler une fois encore, au risque de lui donner raison, l'idiome dont il a dit tant de mal.

Peut-être enfin me reprochera-t-on d'avoir conservé ici certains détails un peu libres. J'aurais voulu qu'Alfieri, le premier, n'eût pas cru devoir s'en souvenir ; mais enfin, puisqu'il s'en est souvenu, était-ce au traducteur à les oublier ? Dans un livre comme celui-ci, que chacun supprime le trait qui le blesse, et bientôt il ne restera plus de la personnalité la plus vive qu'une ombre insignifiante.

ANTOINE DE LATOUR.

Paris, le 7 mai 1840.

VIE DE VICTOR ALFIERI.

INTRODUCTION.

> Plerique suam vitam narrare, fiducìam potiùs morum, quàm arrogantiam arbitrati sunt.
>
> TACITUS, *Vita Argicolæ.*

Parler de soi, et plus encore écrire de soi, naît, sans aucun doute, d'un excès d'amour-propre. Je ne veux donc faire précéder cette histoire de ma vie ni de faibles excuses, ni de raisons fausses et illusoires, qui, d'ailleurs, ne trouveraient nul crédit chez les autres, et commenceraient par donner une médiocre opinion de ma véracité future dans cet écrit. Je le confesse donc ingénument, ce qui me porte à raconter ma vie tout au long, c'est, parmi d'autres sentimens, mais plus impérieux que tout autre, l'amour de moi-même; ce don qu'avec plus ou moins de libéralité la nature a départi à tous les hommes, mais dont elle a réservé la meilleure dose aux écrivains, principalement aux poètes ou

à ceux qui se piquent de l'être. Et ce don est infiniment précieux, étant alors chez l'homme le mobile de tout ce qu'il fait de grand, lorsqu'à cet amour de soi il unit une connaissance raisonnée des moyens qui lui sont propres et un enthousiasme éclairé pour le beau et pour le vrai, qui ne sont qu'une seule et même chose.

Sans m'arrêter plus long-temps aux raisons générales, j'arrive à celles que mon amour-propre a fait valoir pour me conduire à faire ceci, et je dirai brièvement ensuite comment je me propose d'accomplir mon dessein.

Ayant beaucoup écrit jusqu'ici, et plus peut-être que je ne l'aurais dû, il serait assez naturel que dans le petit nombre de ceux à qui mes œuvres auront pu ne pas déplaire (sinon parmi mes contemporains, parmi ceux du moins qui viendront après nous), il s'en rencontrât plusieurs qui fussent curieux de savoir quel homme j'ai été. Il doit m'être permis de le penser, sans trop m'en faire accroire, quand chaque jour je vois des auteurs assez minces, si l'on regarde au mérite, mais volumineux quant aux œuvres, dont la vie s'écrit, se lit, ou du moins s'achète. Aussi, quand je n'aurais d'autre raison que celle-ci, toujours est-il certain que, moi mort, un libraire, pour tirer quelques écus de plus d'une nouvelle édition de mes ouvrages, les fera précéder d'une notice quel-

conque. Et cette notice sera vraisemblablement écrite par quelqu'un qui ne m'aura que peu ou mal connu, et qui en ira chercher les matériaux à des sources douteuses ou partiales; d'où il suit que cette histoire, si elle n'est fausse, sera toujours moins véridique que celle que je puis donner moi-même; d'autant plus que l'écrivain qui se met à la solde d'un éditeur ne manque jamais de faire un sot panégyrique de l'auteur qui se réimprime, tous deux y voyant un moyen de donner un plus grand débit à leur commune marchandise.

Afin donc que cette histoire de ma vie soit tenue pour moins mauvaise, plus vraie et non moins impartiale que toute autre qu'on pourrait écrire après moi, moi, qui ai pour habitude de tenir plus que je ne promets, je prends ici avec moi-même et avec ceux qui voudront me lire l'engagement de dépouiller toute passion, autant qu'il est donné à l'homme; et je m'y engage, parce qu'après m'être bien examiné et connu à fond, j'ai trouvé, j'ai cru du moins trouver en moi la somme du bien un peu supérieure à celle du mal. C'est pourquoi si je n'ai pas le courage ou l'indiscrétion de dire sur moi toute la vérité, du moins n'aurai-je pas la faiblesse de dire ce qui ne serait pas la vérité.

Quant à la méthode, pour ennuyer moins le lecteur, pour lui donner quelque repos, et aussi le moyen d'abréger cette histoire, en laissant de côté

les années qui lui paraîtraient devoir être moins intéressantes, je me propose de diviser ce récit en cinq époques qui correspondent aux cinq âges de la vie humaine, et, d'après ces âges, de nommer ces divisions : Enfance, adolescence, jeunesse, âge mûr et vieillesse. Mais de la manière dont j'ai écrit les trois premières parties et plus de la moitié de la quatrième, je ne puis plus me flatter d'arriver au terme de l'œuvre avec cette brièveté que j'ai toujours, plus que toute chose, adoptée ou recherchée dans le reste de mes ouvrages, et qui serait surtout à sa place et plus digne d'éloges quand je parle de moi. Raison de plus pour craindre que dans la cinquième partie (si toutefois ma destinée me laisse arriver à la vieillesse) je ne tombe dans le radotage, qui est le dernier patrimoine de cet âge affaibli. Si donc, payant en ceci, comme tout autre, tribut à la nature, j'en venais, vers la fin de mon livre, à m'étendre indiscrètement, je prie d'avance le lecteur de me le pardonner, comme aussi de me châtier en s'abstenant de lire cette dernière partie.

Quand j'ai dit, ajouterai-je toutefois, que même dans les quatre premières époques je ne me flattais pas d'être aussi bref que je le voudrais, que je le devrais, je n'ai pas entendu par là me permettre de ridicules longueurs, en n'omettant aucune minutie. J'ai voulu dire que je pourrais m'étendre sur beaucoup de ces particularités dont la connais-

sance peut être bonne à l'étude de l'homme en général. L'homme est une plante que nous ne saurions mieux apprendre à décrire que par l'observation de nous-mêmes.

Je n'ai pas l'intention de rapporter ici aucune particularité qui pourrait regarder d'autres personnes, et qui se trouverait, pour ainsi dire, entrelacée avec les incidens de ma vie. Mes propres actions, à la bonne heure; mais pour celles des autres, je n'ai aucune envie de les écrire.

Je ne nommerai donc presque jamais personne, ou je ne le ferai que dans les choses indifférentes ou louables.

L'étude de l'homme en général, voilà le but principal de ce livre. Et de quel homme peut-on mieux parler ou plus doctement que de soi-même? Quel autre nous a-t-il été plus facile d'étudier, de connaître plus intimement, d'examiner avec plus de scrupule, quand on a vécu tant d'années, pour ainsi dire, dans le plus profond de ses entrailles?

Pour ce qui est du style, je laisserai faire à ma plume, et m'éloignerai fort peu de la facilité naturelle et spontanée avec laquelle j'ai écrit cet ouvrage, dicté par le cœur plutôt que par l'esprit, et qui seule peut convenir à un si humble sujet.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

ENFANCE.

Elle embrasse neuf années de végétation.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et parens.

Dans la ville d'Asti en Piémont, le 17 janvier de 1749
l'an 1749, je naquis de parens nobles, aisés et honnêtes; trois choses que je note expressément, et que je mets au nombre des plus heureuses pour les raisons qui suivent. Né dans la caste des nobles, j'ai pu tout à mon aise, sans passer pour bas et envieux, mépriser la noblesse pour elle-même, en dévoiler les ridicules, les abus et les vices. Mais, en même temps, j'ai dû à l'utile et salutaire influence de ce hasard de mon origine de ne jamais souiller en rien la noblesse de l'art que je professais. L'aisance de ma famille m'a fait libre et pur, esclave seulement de la vérité. Grâce enfin à l'honnêteté de mes parens, je n'ai jamais eu à rougir d'être noble. Que l'une de ces trois choses eût manqué à ma naissance, mes œuvres s'en trouvaient infailliblement amoindries, et aujourd'hui, sans doute, je vaudrais moins

comme homme et comme philosophe que peut-être je ne vaux en effet.

Mon père se nommait Antoine Alfieri, ma mère Monique Maillard de Tournon. Elle était d'origine savoyarde, comme le témoignent ses noms barbares, mais sa famille était depuis long-temps établie à Turin. Mon père, qui était un homme de mœurs irréprochables, n'exerça jamais aucun emploi, et resta pur de toute ambition : je l'ai toujours ouï dire ainsi à ceux qui l'avaient connu. Ayant de fortune ce qu'il en fallait à son rang, doué d'une juste modération dans ses désirs, il vécut passablement heureux. A l'âge de plus de cinquante-cinq ans, étant devenu amoureux de ma mère, qui, quoique fort jeune, était déjà veuve du marquis de Cacheranno, gentilhomme d'Asti, il l'épousa. La naissance d'une fille, qui précéda la mienne d'environ deux années, avait plus que jamais éveillé dans le cœur de mon bon père le désir et l'espérance d'avoir un fils : aussi ma venue en ce monde fut-elle fêtée outre mesure. Mon père s'en réjouissait-il à cause de son âge avancé, ou par amour pour la noblesse de son nom et la perpétuité de sa race ; je croirais assez volontiers que chacune de ces raisons entra pour moitié dans sa joie. Toujours est-il que m'ayant mis en nourrice dans un hameau nommé Rovigliano, à deux milles environ d'Asti, il y venait presque tous les jours, à pied, pour me voir ; car c'était un homme sans faste et de manières très-simples. Mais comme il avait déjà passé la soixantaine, quoique vert encore et robuste, et qu'il se li-

vrait régulièrement à cette fatigue, sans prendre garde ni à la rigueur de la saison, ni à aucun autre danger, il arriva, un jour, que, s'étant trop échauffé dans la visite quotidienne qu'il me rendait, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en peu de jours. Je n'avais pas encore accompli ma première année, et ma mère était alors enceinte d'un second fils, qui mourut ensuite en bas âge.

Il lui restait donc un garçon et une fille de mon père, avec deux filles et un garçon de son premier mari, le marquis de Cacheranno. Quoique veuve pour la seconde fois, se trouvant encore fort jeune, elle épousa en troisièmes noces le chevalier Hyacinthe Alfieri de Magliano, cadet d'une maison du même nom, mais d'une autre branche que la nôtre. Ce chevalier Hyacinthe, par la mort de son frère aîné, qui ne laissait pas d'enfans, hérita avec le temps de toute la fortune de sa famille, et finit par se trouver fort à son aise. Mon excellente mère jouit d'une félicité parfaite avec ce chevalier Hyacinthe, dont l'âge était à peu près le sien, homme de fort belle mine d'ailleurs, de mœurs nobles et pures. Elle vécut près de lui dans une très-heureuse et exemplaire union, et cette union dure encore à l'heure où j'écris ces mémoires, et j'ai quarante-un ans. Ainsi depuis trente-sept ans vivent ces deux époux, vivans modèles de toutes les vertus domestiques, aimés, respectés, admirés de tous leurs concitoyens, surtout ma mère, pour cette ardente et héroïque piété qui l'a poussée à se consacrer tout entière au soulagement et au service des pauvres

Pendant ce long espace de temps, elle a successivement perdu le fils aîné et la seconde fille de son premier mari, puis les deux garçons qu'elle a donnés au troisième, ce qui fait que, dans sa vieillesse, elle n'a plus d'autre fils que moi, et, par la fatalité de ma destinée, je ne puis demeurer auprès d'elle, ce qui fait bien souvent ma peine. Mais cette peine serait tout autrement cruelle, et à aucun prix je ne voudrais rester continuellement éloigné de ma mère, si je n'étais bien assuré que dans son fort et sublime caractère, comme dans sa sincère piété, elle a trouvé une ample compensation à la privation de son fils.

Que l'on me pardonne cette digression, inutile peut-être, en faveur de la plus estimable des mères.

CHAPITRE II.

Souvenirs d'enfance.

1752. Revenant donc à parler de mon âge le plus tendre, je dirai que de cette inintelligente végétation de l'enfance il ne m'est resté d'autre souvenir que celui d'un oncle paternel qui, lorsque j'avais trois ou quatre ans, me faisait tenir droit sur une vieille commode, et là me donnait, avec force caresses, d'excellens bonbons. Je l'avais presque entièrement oublié, et tout ce qui m'en restait dans la

mémoire, c'est qu'il portait de gros souliers dont le bout était carré. Beaucoup d'années après, la première fois que j'aperçus de ces bottes à trompette qui ont le bout carré à la mode de mon oncle, mort alors depuis long-temps, et que je n'avais pas vu depuis que j'avais l'usage de ma raison, l'aspect inattendu de cette forme de chaussure, aujourd'hui complètement passée de mode, réveilla en moi toutes les premières sensations que j'avais éprouvées jadis en recevant les caresses et les dragées de mon oncle, et alors les gestes, les manières du bon oncle, et jusqu'à la saveur de ses confitures, me revenaient vivement à l'imagination. J'ai laissé échapper de ma plume ce souvenir d'enfant, pensant qu'il pouvait avoir son utilité pour qui médite sur le mécanisme de nos idées et sur l'intime affinité des sensations et des idées.

A l'âge de cinq ans environ, une dyssenterie me 1754.
réduisit à l'extrémité; et il me semble que j'ai encore dans l'esprit je ne sais quelle lueur de ce que je souffrais alors, et que, sans avoir aucune idée de ce que c'était que la mort, je la désirais cependant, comme devant mettre un terme à ma douleur, parce qu'à l'époque où mourut mon jeune frère j'avais entendu dire qu'il était devenu un petit ange.

Quelques efforts que j'aie faits souvent pour recueillir mes premières idées, ou même mes premières impressions avant l'âge de six ans, je n'ai jamais pu retrouver que ces deux-ci. Ma sœur Julie et moi, suivant le sort de notre mère, nous avions quitté le toit paternel, pour habiter avec elle

la maison de notre beau-père, qui fut pour nous plus qu'un père tout le temps que nous demeurâmes chez lui. La fille et le fils que ma mère avait encore de son premier lit furent successivement envoyés à Turin, l'un au collége des Jésuites, l'autre dans un couvent, et, peu de temps après, ma sœur Julie entra elle-même au couvent, mais sans quitter Asti. J'avais alors près de sept ans.

1755. Je me rappelle à merveille ce petit événement domestique, parce que ce fut à cette occasion que, pour la première fois, la faculté de sentir se révélait en moi. Je me souviens fort bien et de la douleur que j'éprouvai, et des larmes que je versai, quand il fallut me séparer de ma sœur, séparation de toit seulement, et qui n'empêchait pas que dans les commencemens je ne la visitasse chaque jour. Plus tard, lorsque j'ai réfléchi sur ces émotions, sur ces symptômes par où se décelait alors la sensibilité de mon cœur, je les ai toujours trouvés précisément les mêmes que ceux que j'éprouvais dans la suite, lorsque dans la fièvre des années de ma jeunesse, il a fallu m'éloigner de quelque femme que j'aimais, ou bien encore m'arracher aux bras d'un ami véritable; car jusqu'à présent j'en ai successivement rencontré trois ou quatre, bonheur dont tant d'autres ont été privés, qui peut-être l'auraient mieux mérité. Dans ce souvenir de la première souffrance de mon cœur, j'ai depuis trouvé la preuve que tous les amours de l'homme, quelle que soit leur diversité, émanent du même principe.

Resté seul de tous ses fils dans la maison de ma mère, je fus confié à la garde d'un bon prêtre nommé don Ivaldi, qui me donna les premiers élémens du calcul et de l'écriture et me conduisit jusqu'en quatrième, où j'expliquai passablement, au dire de mon maître, quelques vies de Corn. Nepos et les fables accoutumées de Phèdre. Mais ce bon prêtre était lui-même fort ignorant, à ce que j'entrevis dans la suite, et si, passé l'âge de neuf ans, on m'eût laissé entre ses mains, il est vraisemblable que je n'aurais plus rien appris. Mes bons parens étaient eux-mêmes d'une ignorance parfaite, et souvent je leur entendais répéter cette maxime en usage parmi nos gentilshommes d'alors, « qu'un seigneur n'avait pas besoin de devenir un docteur.» J'avais cependant reçu de la nature un certain penchant pour l'étude, surtout depuis que ma sœur avait quitté la maison. Cette solitude où je vivais avec mon maître m'inspirait à la fois de la mélancolie et du recueillement.

CHAPITRE III.

Premiers symptômes d'un caractère passionné.

Mais ici je dois noter une autre particularité fort étrange, relative à ce développement de mes facultés aimantes. L'absence de ma sœur m'avait laissé

triste pour long-temps, et ensuite beaucoup plus sérieux. Mes visites à ma chère sœur étaient devenues de plus en plus rares, parce que, placé sous la direction d'un maître et devant me livrer à l'étude, on ne me le permettait plus que les jours de fête ou de congé, et encore pas toujours. Peu à peu je trouvai une sorte de consolation à ma solitude dans l'habitude d'aller chaque jour à l'église des Carmes qui était contiguë à notre maison, d'y entendre souvent de la musique, et d'y voir les moines officier et remplir toutes les cérémonies de la messe chantée, les processions et tout ce qui s'y rattache. Au bout de quelques mois, je ne pensais déjà plus tant à ma sœur; au bout de quelques autres, je n'y pensais presque plus, et je n'éprouvais d'autre désir que d'être conduit, le matin et dans la journée, à l'église des Carmes; et en voici la raison. Depuis ma sœur, qui avait environ neuf ans lorsqu'elle sortit de la maison, je n'avais vu habituellement d'autres visages de jeunes filles ou de jeunes garçons que ceux de quelques petits novices des Carmes qui pouvaient avoir entre quatorze et seize ans, et qui, vêtus de rochets blancs, assistaient aux diverses cérémonies de l'église. Ces jeunes et fraîches figures, si semblables à des visages de femmes, avaient laissé dans mon cœur tendre et inexpérimenté la même trace et le même désir de les voir qu'y avait jadis imprimé le visage de ma sœur. Sous tant d'aspects si divers, c'était encore de l'amour, comme il me fut aisé, plusieurs années après, de m'en convaincre pleinement, et

de m'en assurer en y réfléchissant ; car alors ce que je sentais, ce que je faisais, je n'en savais rien et j'obéissais purement à l'instinct de la nature. Mon innocent amour pour ces novices en vint à ce point que je ne cessais de penser à eux et à leurs diverses fonctions : tantôt mon imagination me les peignait, leurs cierges à la main, et servant la messe avec leur visage angélique et recueilli ; tantôt je les voyais promenant leurs encensoirs autour de l'autel. Tout entier absorbé dans ces images, je négligeais mes études : toute occupation, toute société me devenait importune. Un jour, entre autres, que mon maître était sorti, me trouvant seul dans ma chambre, je cherchai l'article *frères* dans mes deux dictionnaires, italien et latin, et, l'ayant effacé dans l'un et l'autre, j'y substituai le mot *pères :* je croyais par là sans doute ennoblir, ou, que sais-je encore ? honorer ces petits novices que je voyais chaque jour, mais à qui je n'avais jamais adressé la parole, et de qui je ne savais pas le moins du monde ce que je voulais. J'avais parfois ouï prononcer le mot *frère* avec une sorte de mépris, et celui de *père* avec respect et amour. C'étaient là les seules raisons qui me firent corriger ces deux dictionnaires, et ces corrections grossièrement faites avec le grattoir et la plume, tremblant qu'on ne les découvrît, je mis toute ma sollicitude à les dérober à mon précepteur, qui, bien loin de s'en douter et de songer à pareille chose, n'eut garde de s'en apercevoir. Pour peu que l'on veuille bien réfléchir un moment sur cette niaiserie, et y chercher le germe des passions de l'homme, on

ne la trouvera peut-être ni aussi ridicule ni aussi puérile qu'elle le paraît.

1756. De ces bizarres effets d'un sentiment dont je n'avais encore aucune idée, mais qui déjà agissait si puissamment sur mon imagination, naissait dès lors, à ce qu'il me semble aujourd'hui, cette humeur mélancolique qui insensiblement s'empara de moi, et qui ensuite domina tous les autres côtés de mon caractère. Entre sept et huit ans, un jour que je me trouvais dans cette disposition mélancolique, dont la cause était peut-être aussi dans une santé faible, ayant vu sortir mon précepteur et le domestique, je m'élançai hors de ma petite chambre, qui, placée au niveau du sol, donnait sur une arrière-cour, autour de laquelle l'herbe croissait en abondance. Je me mis aussitôt à en arracher à pleines mains, et, la portant à ma bouche, à la mâcher et à en avaler autant que je pouvais, malgré son amertume et son âcreté. J'avais ouï dire je ne sais par qui, ni quand, ni comment, qu'il y avait une herbe appelée ciguë qui empoisonnait et qui faisait mourir. Jamais je n'ai eu la pensée ni la volonté de mourir, et je ne savais guère ce que c'était que la mort. Néanmoins, me laissant aller à je ne sais quel instinct naturel, mêlé d'une douleur dont la source m'était inconnue, je me jetai avidement sur cette herbe, dans la pensée qu'il s'y trouverait peut-être aussi de la ciguë ; mais, rebuté bientôt par l'intolérable amertume et la crudité d'une telle pâture, et me sentant l'envie de vomir, je me sauvai dans le jardin, qui était tout proche, et où, sans être

vu de personne, je me débarrassai presque entièrement de l'herbe que j'avais dévorée. Étant ensuite retourné dans la chambre, j'y restai seul et taciturne, avec de légères coliques et des douleurs d'estomac. Sur ces entrefaites, mon maître rentra ; il ne se douta de rien, et, de mon côté, je n'eus garde de lui rien dire. Un moment après, il fallut se mettre à table, et ma mère me voyant les yeux rouges et enflés, comme on les a d'ordinaire, quand on a fait effort pour vomir, me demanda avec instance et voulut savoir absolument ce qu'il en était. Avec les ordres de ma mère, les coliques devenaient plus pressantes ; si bien que je ne pouvais manger et que je ne voulais pas parler. D'une part, je m'obstinais à me taire, et à cacher ce que je souffrais ; de l'autre, ma mère continuait à me poursuivre de questions et de menaces. Cependant, à force de m'examiner avec attention, s'apercevant que je souffrais et que j'avais les lèvres verdâtres, car je n'avais pas songé à les laver, elle se lève brusquement, tout épouvantée, s'approche de moi, me parle de la couleur inaccoutumée de mes lèvres, me presse, me force de répondre, jusqu'à ce qu'enfin cédant à la crainte et à la douleur, je lui confesse tout en pleurant. On m'administre aussitôt quelque léger remède, et il n'en résulta d'autre mal, sinon que pendant plusieurs jours on m'enferma dans ma chambre pour me punir ; et cette solitude ne servit qu'à prêter un nouvel aliment et une excitation nouvelle à mon humeur mélancolique.

CHAPITRE IV.

Développement du caractère indiqué par divers petits faits.

Voici cependant le caractère qui se manifestait chez moi dans les premières années de ma raison naissante. Calme et taciturne, pour l'ordinaire, pétulant quelquefois, et babillard à l'excès; presque toujours dans les extrêmes opposés, opiniâtre et rebelle à la force, empressé à me rendre aux avis bienveillans, retenu plus que par toute autre chose par la crainte d'être réprimandé, prompt à rougir, et le poussant trop loin, inflexible lorsqu'on me prenait à rebours. Mais pour mieux rendre compte aux autres et à moi-même de ces primitives dispositions que la nature avait gravées dans mon ame, parmi beaucoup d'historiettes futiles qui se rattachent à mon premier âge, j'en présenterai deux ou trois que je me rappelle fort bien, et qui peindront mon caractère au naturel. De toutes les punitions, qu'on pouvait m'infliger, celle qui me faisait le plus de chagrin, au point même de me rendre malade, et qui, pour cela même, ne me fut infligée que deux fois seulement, c'était de m'envoyer à la messe avec mon réseau de nuit sur la tête, vêtement qui cache presque entièrement les cheveux. La première fois que j'y fus condamné (je ne sais plus quelle en fut la cause), je m'en allai donc avec mon maître, qui me traînait par la main, à cette église des Carmes,

nos voisins, église abandonnée, qui ne réunissait jamais quarante personnes dans son immense nef. Néanmoins ce châtiment m'affligea si fort, que pendant plus de trois mois je ne méritai aucun reproche. Parmi les raisons que j'en cherchai plus tard en moi-même, quand je voulus me rendre bien compte de cette impression, j'en trouvai deux principales qui résolurent tous mes doutes : l'une, c'était la pensée que tous les yeux devaient nécessairement se fixer sur le réseau, que je devais être bien ridicule et bien laid dans cet accoutrement, et que tout le monde allait me prendre pour un véritable malfaiteur, me voyant puni d'une manière si terrible ; l'autre raison, c'est que je craignais d'être vu ainsi par mes chers petits novices, et cette idée me déchirait le cœur. Ne voilà-t-il pas, dans une miniature d'homme, votre portrait, mon cher lecteur, et celui de tous les hommes qui ont vécu ou qui vivront ? car, à le bien prendre, nous sommes tous des enfans condamnés à n'être toujours que des enfans.

Mais l'effet extraordinaire que ce châtiment avait produit sur moi remplit de joie mes parens et mon précepteur. A la moindre apparence d'une faute, menacé du réseau abhorré, je me hâtais de rentrer dans le devoir, tout tremblant. Cependant, comme il m'arriva, certain jour, de commettre une faute plus qu'ordinaire, et de m'en excuser auprès de ma respectable mère par un solennel mensonge, je me vis une seconde fois condamné au réseau, et de plus il fut décidé qu'au lieu d'aller à l'église dé-

serte des Carmes, on me conduirait ainsi à l'église de Saint-Martin, qui était fort éloignée de la maison, située au beau milieu de la ville, et fréquentée de préférence, vers le milieu du jour, par tous les oisifs du beau monde. Hélas! quelle douleur fut la mienne! Prières, larmes, désespoir, tout fut inutile. Cette nuit, que je crus devoir être la dernière de ma vie, loin de pouvoir fermer l'œil un seul instant, je ne me rappelle pas en avoir jamais, même dans les circonstances les plus pénibles, essuyé une plus cruelle. L'heure fatale arriva : coiffé de ce réseau maudit, pleurant et sanglotant, je me mis en route, suivant mon précepteur, qui me tirait par le bras, et poussé par le domestique, qui suivait. Je traversai ainsi deux ou trois rues où il n'y avait personne; mais à peine fûmes-nous entrés dans les rues fréquentées qui avoisinaient la place de l'église de Saint-Martin, qu'aussitôt je cessai de pleurer et de crier; je cessai de me faire traîner; au contraire, je cheminai en silence d'un pas ferme, me serrant contre l'abbé Ivaldi, dans l'espoir de passer inaperçu, à demi caché sous le coude de mon maître, car ma petite taille s'élevait à peine jusque là. J'arrivai au beau milieu de l'église, mené par la main comme un aveugle que j'étais, car j'avais fermé les yeux en entrant, et je ne les rouvris qu'après m'être agenouillé au lieu où je devais entendre la messe; et, même, une fois ouverts, je les tins constamment baissés, de manière à ne distinguer personne; et, redevenant aveugle quand il fallut sortir, je retournai à la maison avec la mort

dans l'ame, me croyant déshonoré pour toujours. Je ne voulus, ce jour-là, ni manger, ni parler, ni étudier, ni pleurer, et tel fut finalement l'excès de ma douleur et la tension de mon ame, que j'en fus malade plusieurs jours. Jamais dans la suite il ne fut même parlé, à la maison, de ce supplice du réseau, tant ma tendre mère fut épouvantée du désespoir que j'en montrai; moi, de mon côté, je demeurai fort long-temps sans faire aucun mensonge. Et qui sait si je ne dois pas à ce bienheureux réseau d'avoir été toute ma vie un des hommes les plus sincères que j'aie connus?

Autre historiette. Mon aïeule maternelle était venue à Asti : c'était une dame fort considérée à Turin, veuve de l'un des plus grands seigneurs de la cour, et environnée de toute cette pompe extérieure qui laisse une si grande impression dans l'esprit des enfans. Cette dame demeura quelques jours auprès de ma mère, et, quoiqu'elle m'eût comblé de caresses, je n'avais pu parvenir à me familiariser avec elle, comme un vrai petit sauvage que j'étais. Lorsqu'elle fut sur le point de partir, elle me dit de lui demander ce qui pourrait m'être le plus agréable, qu'elle se ferait un plaisir de me le donner. Par honte, d'abord, et par timidité, ou irrésolution, puis par opiniâtreté et entêtement, je m'obstinai à lui répondre une seule et même parole : *rien;* et l'on eut beau me retourner de vingt manières pour m'arracher un autre mot que ce *rien* impertinent et grossier, tout fut inutile. Et tout ce que gagnèrent à s'ob-

stiner les personnes qui m'interrogeaient, c'est que ce *rien*, qui d'abord sortait sec et franc de ma bouche, fut ensuite prononcé par moi d'une voix dépitée et tremblante en même temps, et, en dernier lieu, ne s'échappa de mes lèvres qu'avec beaucoup de larmes, et entrecoupé de profonds sanglots. Mes parens me chassèrent donc de leur présence, comme je l'avais bien mérité, et m'enfermant dans ma chambre, m'y laissèrent jouir à mon aise de ce *rien* tant désiré, et ma grand'mère partit.

1757. Et moi, ce même enfant qui devait refuser avec cette invincible obstination les dons légitimes de sa grand'mère, quelques jours auparavant, j'étais allé lui voler, dans une malle entr'ouverte, un éventail, que j'avais ensuite caché dans mon lit, où il fut retrouvé quelque temps après. Je dis alors, ce qui était vrai, que je l'avais pris pour le donner plus tard à ma sœur. Ce larcin fut puni, comme il le méritait, d'un sévère châtiment ; mais, quoiqu'il y eût plus de mal à voler qu'à mentir, je ne fus ni menacé ni puni du supplice du réseau. Ma pauvre mère craignait plus de me rendre malade de chagrin que de me voir devenir un peu fripon : défaut qui, à dire le vrai, n'est pas à craindre long-temps ni difficile à déraciner dans un homme que rien ne sollicite à prendre. Le respect des biens d'autrui naît et prospère très-vite chez ceux à qui la fortune en a départi de légitimes.

Et ici, en guise d'anecdote, je raconterai ma première confession spirituelle, que je fis entre

sept et huit ans. Mon maître, pour m'y préparer, me suggérait lui-même les divers péchés que je pouvais avoir commis, et dont, pour la plupart, j'ignorais jusques aux noms. Après cet examen préparatoire, fait en commun avec don Ivaldi, on fixa le jour où j'irais porter mon petit fardeau aux pieds du père Angelo. C'était un carme, qui était aussi le confesseur de ma mère. J'y allai, et je ne sais trop ce que je lui dis; car j'éprouvais beaucoup de peine et une répugnance naturelle à révéler ainsi mes secrets, mes actions et mes pensées à un homme que je connaissais à peine. Je crois que le père fit lui-même ma confession pour moi. Quoi qu'il en soit, il me donna l'absolution, et m'enjoignit de m'agenouiller devant ma mère avant de me mettre à la table, et, en cette posture, de lui demander publiquement pardon de toutes mes offenses passées. Cette pénitence me paraissait fort dure à avaler, non qu'il m'en coûtât le moins du monde de demander pardon à ma mère; mais me prosterner à terre et devant quiconque pouvait se trouver là, c'était pour moi un supplice intolérable. Étant donc revenu à la maison, je montai à l'heure du dîner, me dirigeant vers la table; mais, lorsque chacun fut entré dans la salle à manger, il me parut que tous les yeux se fixaient sur moi: c'est pourquoi, baissant les miens, je demeurais immobile, dans le doute et la confusion, sans m'approcher de la table, où chacun déjà prenait place. Mais je ne m'imaginais pas qu'aucun des convives sût le secret de ma confession et de ma pénitence. Re-

prenant donc un peu de courage, je m'avance pour m'asseoir. Mais voici ma mère qui, me regardant d'un œil sévère, me demande si je puis véritablement m'asseoir à cette table, si j'ai fait tout ce que je devais faire, enfin si je n'ai rien à me reprocher? Chacune de ces questions était un coup de poignard dans mon cœur. Mon visage attristé répondait assez pour moi; mais mes lèvres ne pouvaient proférer une seule parole, et par aucun moyen on ne put m'amener, je ne dirai pas à accomplir, mais simplement à articuler, ou même à laisser comprendre la pénitence qui m'était imposée. Ma mère, de son côté, ne voulait pas la dire, pour ne pas trahir le confesseur qui m'avait trahi. Il en résulta que ma mère perdit, ce jour-là, la génuflexion qui lui revenait, moi mon dîner, et peut-être aussi l'absolution que le père Angelo m'avait donnée à de si dures conditions. Avec tout cela, je n'eus pas alors assez de pénétration pour deviner que le père Angelo avait concerté avec ma mère la pénitence qu'il m'infligerait. Mais, le cœur, en ceci, me servant beaucoup mieux que l'esprit, j'en conçus dès lors pour le susdit père une petite haine passablement profonde, et assez peu de penchant dans la suite pour ce sacrement, quoique, dans mes confessions suivantes, on ne s'avisât plus jamais de m'imposer une pénitence publique.

CHAPITRE V.

Dernière historiette de mon enfance.

Les vacances amenèrent à Asti mon frère aîné, le marquis de Cacheranno, qui, depuis plusieurs années, faisait ses études à Turin, au collége des Jésuites. Il avait environ quatorze ans, et moi huit; sa société fut en même temps pour moi une distraction et un ennui. Ne l'ayant jamais connu auparavant (car il était seulement mon frère utérin), je ne me sentais pour lui, à vrai dire, que fort peu d'affection. Mais comme, après tout, il jouait un peu avec moi, l'habitude aurait fini par me donner une sorte de penchant pour lui; malheureusement il était beaucoup plus grand que moi, avait plus de liberté, plus d'argent, plus de part aux caresses de la famille; il avait déjà vu bien plus de choses que moi. Pendant son séjour à Turin, il avait expliqué Virgile; que sais-je encore? Il avait, lui, tant d'autres petits avantages que, moi, je n'avais pas, que, pour la première fois, j'appris alors à connaître l'envie. Ce n'était point une basse envie, car elle ne me portait pas précisément à haïr ce jeune homme; mais elle me faisait désirer avec une ardeur excessive les choses que je lui voyais, sans que pour cela je voulusse les lui ôter. C'est là, je crois, ce qui distingue les deux envies : l'une, dans les ames mau-

vaises, devient bien vite haine implacable contre quiconque possède quelque bien, et un désir effréné de mettre obstacle à ce bien ou de le ravir, lors même qu'on ne devrait pas en jouir; l'autre, dans les cœurs honnêtes, devient, sous le nom d'émulation et de noble lutte, un besoin inquiet et orageux d'obtenir des mêmes choses, autant ou plus que les autres. Oh! combien est subtile et presque invisible la distance qui distingue le germe de nos vertus de celui de nos vices!

Ainsi, tantôt jouant avec mon frère, tantôt me querellant avec lui et y gagnant tour à tour de petits présens ou des coups de poing, je passai tout cet été avec plus de plaisir que les autres, ayant jusque alors toujours été seul à la maison, et l'on sait qu'il n'est pas de plus grand ennui pour les enfans. Un jour, entre autres, qu'il faisait très-chaud, vers midi, pendant que tout le monde faisait la sieste, nous faisions, nous autres, l'exercice à la prussienne, que mon frère m'enseignait. Voici que, dans une marche, en exécutant une conversion, je tombe et vais donner de la tête sur un des chenets que, par négligence, on avait laissés dans la cheminée depuis l'hiver précédent. Le chenet était brisé et n'avait plus cette pomme de cuivre adaptée d'ordinaire sur les deux pointes qui s'avancent en dehors de la cheminée, et ce fut sur l'une de ces pointes que j'allai, pour ainsi dire, me clouer la tête, à un doigt environ au-dessus de l'œil gauche, et au beau milieu du sourcil. La blessure fut si large et si profonde, que j'en porte

encore et en porterai jusqu'au tombeau la très-visible cicatrice. Je me relevai sur-le-champ moi-même, et je criai aussitôt à mon frère de ne rien dire. Dans ce premier moment, il me semblait que je ne sentais pas la moindre douleur, mais bien vivement, au contraire, la honte de m'être montré un soldat si peu solide sur ses jambes. Déjà mon frère était allé en toute hâte réveiller mon précepteur, le bruit en était venu à ma mère, et toute la maison était sens dessus dessous. Pendant ce temps-là, moi, qui n'avais crié ni en tombant ni en me relevant, lorsque j'eus fais quelques pas vers la table, sentant quelque chose de chaud couler le long de mon visage, et y ayant porté les mains, je ne les vis pas plus tôt pleines de sang, que je commençai à pousser des cris. Ce ne pouvait être que des cris de frayeur et d'étonnement, car je me rappelle fort bien que je n'éprouvai aucune douleur, jusqu'au moment où le chirurgien, étant arrivé, se mit en devoir de laver, de tâter et de panser la plaie. Cette plaie fut quelques semaines à se cicatriser, et, pendant plusieurs jours, il me fallut rester loin de toute lumière, parce qu'on craignait pour mon œil, à cause de l'inflammation et de l'enflure excessive qui étaient venues à la suite de la blessure. Lorsque ensuite je fus entré en convalescence, la tête encore chargée d'emplâtres et de bandages, j'allai cependant avec beaucoup de plaisir à la messe des Carmes; quoique bien convaincu que cet accoutrement d'hôpital me défigurait beaucoup plus que le petit réseau de nuit

de couleur verte, très-propre, tel précisément que le portent par goût les élégans d'Andalousie, et moi-même, lorsque, plus tard, je voyageai en Espagne, je le portai comme eux et par coquetterie. Je n'éprouvais donc aucune répugnance à me montrer ainsi fait en public, soit que le souvenir d'un danger couru me chatouillât le cœur, soit qu'un mélange d'idées encore confuses dans mon petit cerveau me fît attacher à cette blessure je ne sais quelle idée de gloire. Et il fallait que ce fût cela, car, sans avoir bien présent à la mémoire ce que j'éprouvais alors, je me rappelle à merveille que chaque fois que, sur notre passage, on demandait à l'abbé Ivaldi pourquoi j'avais la tête emmaillotée, après qu'il avait répondu que j'étais tombé, je me hâtais d'ajouter, *en faisant l'exercice.*

Et c'est ainsi que dans de très-jeunes ames, pour qui saurait les étudier, se décèlent et se manifestent les germes opposés de nos vertus et de nos vices. Voilà bien qui trahissait en moi le germe de l'amour de la gloire; mais ni l'abbé Ivaldi, ni aucun de ceux qui m'entouraient, n'étaient capables de pareilles réflexions.

Environ un an après, mon frère aîné, qui était retourné à son collége de Turin, y fut attaqué d'une grave maladie de poitrine, qui, dégénérant en éthisie, le conduisit en peu de mois au tombeau. Il fut retiré du collége, ramené à Asti, sous le toit maternel, et on m'envoya à la campagne pour ne pas me le laisser voir; et en effet il mourut à Asti,

dans le courant de l'été, sans que je l'aie jamais revu. Vers le même temps, mon oncle paternel, le chevalier Pellegrino Alfieri, à qui le soin de ma fortune avait été confié depuis la mort de mon père, et qui revenait alors d'un long voyage en France, en Hollande et en Angleterre, passa par Asti, où il me vit, et s'étant avisé, en homme de grand sens qu'il était, qu'avec ce système d'éducation je n'apprendrais pas grand'chose, de retour à Turin, il écrivit à ma mère, à quelques mois de là, qu'il voulait absolument me placer à l'Académie de cette ville. Mon départ se trouva donc coïncider avec la mort de mon frère. Je n'oublierai jamais le visage, les gestes et les paroles de ma pauvre mère au désespoir, qui disait en sanglotant : Dieu m'enlève l'un, et pour toujours, et l'autre, qui sait quand je le reverrai ! Elle n'avait encore qu'une fille de son troisième mari : elle en eut ensuite successivement deux garçons, pendant que j'étais à l'Académie de Turin.

Cette douleur de ma mère me pénétra profondément ; mais bientôt le désir de voir de nouveaux objets, l'idée de voyager en poste dans peu de jours, moi qui venais tout fraîchement de faire mon premier voyage à une ville située à quinze milles d'Asti, dans une voiture tirée par deux bœufs paisibles, et cent autres petites idées de ce genre, idées d'enfant qui se jouaient autour de mon imagination, tout cela allégeait en grande partie la douleur que je ressentais de la mort de mon frère et de l'extrême affliction de ma mère. Mais quand

vint le moment du départ, je faillis m'évanouir, et peut-être m'en coûta-t-il davantage de quitter mon précepteur, don Ivaldi, que de m'arracher des bras de ma mère.

Enlevé presque de force et jeté dans la voiture par un vieux homme d'affaires, qui était chargé de m'accompagner à Turin chez mon oncle, où d'abord je devais descendre, je partis enfin, escorté d'un domestique qui ne devait plus me quitter. C'était un certain André, d'Alexandrie, garçon fort intelligent, et qui avait assez d'éducation pour son état et pour notre pays, où ce n'était pas alors chose commune que de savoir lire et écrire. Ce fut au mois de juillet 1758, j'ai oublié le jour, que je quittai la maison maternelle, un matin, de fort bonne heure. Je ne fis que pleurer pendant toute la première poste. Au relais, pendant que l'on changeait de chevaux, je descendis dans la cour, et me sentant fort altéré, sans vouloir demander un verre, ou me faire tirer de l'eau, je m'approchai de l'abreuvoir des chevaux, et y ayant plongé brusquement la plus grande corne de mon chapeau, j'en bus autant que je pus en puiser.

Le précepteur-homme d'affaires, averti par les postillons, accourut aussitôt, en criant après moi de toutes ses forces; mais je lui répondis que, quand on courait le monde, il fallait s'accoutumer à ces choses-là, et qu'un bon soldat ne savait pas boire autrement. Où donc étais-je allé pêcher ces idées chevaleresques? je ne saurais le dire, d'autant que ma mère m'avait toujours élevé avec beaucoup de

mollesse et avec un excès ridicule de précautions pour ma santé. C'était donc encore là un de ces petits instincts de gloire qui se développaient en moi dès qu'il m'était permis de relever un tant soit peu la tête et d'échapper au joug.

Je terminerai ici cette première époque de mon enfance, pour entrer désormais dans un monde un peu moins circonscrit, où je pourrai plus brièvement, je l'espère, me peindre aussi avec plus de vérité. Ce premier tableau d'une vie qui tout entière, peut-être, est fort peu utile à connaître, paraîtra sans doute très-inutile à tous ceux qui, se croyant des hommes, ne veulent pas se souvenir que l'homme est une continuation de l'enfant.

[illegible]

SECONDE ÉPOQUE.

ADOLESCENCE.

Elle embrasse huit années de prétendue éducation.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la maison maternelle, et entrée à l'Académie de Turin. — Description de l'Académie.

Me voilà donc courant la poste, et grand train. Je le devais à ce que, au moment de payer, j'avais, par mes prières, arraché de mon Mentor un bon pourboire en faveur du premier postillon ; ce qui m'avait tout d'abord gagné le cœur du second. Aussi ce dernier allait comme la foudre, m'envoyant, par intervalle, un regard et un sourire qui me demandaient pour lui-même ce que j'avais obtenu pour l'autre. Mon guide, vieux d'ailleurs et replet, s'étant épuisé pendant la première poste à me raconter de sottes histoires pour me consoler, dormait alors profondément, et ronflait comme un bœuf. Cette rapide allure de la calèche me donnait un plaisir dont je n'avais jamais éprouvé l'égal. Dans le carrosse de ma mère, où d'ailleurs je n'avais pris place que bien rarement, on allait un si petit trot, que c'était pour en mourir. Et puis, dans une voiture fermée, jouit-

on des chevaux? Tout au contraire, dans notre calèche italienne, on se trouve, pour ainsi dire, sur la croupe des chevaux, sans compter que l'on jouit admirablement de la vue du pays. Ce fut ainsi que de poste en poste, le cœur toujours plein de la vive émotion de la course et de la nouveauté des objets, j'arrivai enfin à Turin, vers une heure ou deux de l'après-midi. La journée était superbe, et l'entrée de cette ville par la *Porte-Neuve* et la *place Saint-Charles*, jusqu'à *l'Annonciation*, près de laquelle demeurait mon oncle, m'avait ravi et jeté comme hors de moi : tout cet espace est véritablement grandiose et merveilleux à voir.

La soirée ne fut point aussi gaie. Quand je me vis dans un nouveau logis, entouré de visages inconnus, loin de ma mère, loin de mon précepteur, face à face avec un oncle qu'à peine j'avais entrevu une fois, et qui n'avait pas, il s'en fallait, l'air affectueux et caressant de ma mère, tout cela me fit retomber dans la tristesse et dans les larmes, et réveilla plus vivement en moi le regret de toutes les choses que j'avais quittées la veille. Cependant, au bout de quelques jours, ayant fini par me faire à toutes ces nouveautés, je repris mon enjouement et ma vivacité, et j'en montrai même beaucoup plus que je n'avais fait jusque là. Ma pétulance alla même si loin, que mon oncle s'en formalisa; et voyant qu'il avait affaire à un lutin qui jetait le trouble dans sa maison, que d'ailleurs, n'ayant point de maître qui me fît travailler, je perdais tout mon temps, il n'attendit pas le mois d'octobre, comme

on en était convenu, pour me mettre à l'Académie, et m'y confina dès le 1er août 1758.

A l'âge de neuf ans et demi, je me trouvai donc tout à la fois transplanté au milieu de gens inconnus, loin de mes parens, isolé, et, pour ainsi dire, abandonné à moi-même. Car cette espèce d'éducation publique (si toutefois cela peut s'appeler une éducation) n'agissait que sous le rapport des études, et encore Dieu sait comme, sur l'ame des jeunes gens. Jamais une maxime de morale, et comment il fallait se conduire dans la vie, personne ne nous l'enseignait. Et qui nous l'eût appris, lorsque les instituteurs eux-mêmes ne connaissaient le monde ni par la théorie ni par la pratique?

Cette Académie était un édifice magnifique, divisé en quatre corps de logis : au milieu, une immense cour. Deux côtés étaient occupés par les élèves, les deux autres par le théâtre royal et par les archives du roi. Précisément en face de ces archives, était le côté que nous occupions, nous, les élèves du troisième et du second *appartement;* vis-à-vis du théâtre, habitaient ceux du premier, dont je parlerai en son temps.

La galerie supérieure de notre côté se nommait le troisième appartement : elle était destinée aux plus jeunes et aux classes inférieures. La galerie du premier étage, appelée second appartement, était réservée aux adultes, dont une moitié ou un tiers allaient à l'Université, autre édifice très-voisin de l'Académie; les autres suivaient dans l'intérieur un cours d'études militaires. Chaque galerie contenait

au moins quatre chambrées de onze jeunes gens chacune, sous la surveillance d'une espèce de prêtre qu'on appelait l'*assistant*. C'était d'ordinaire quelque paysan affublé d'une soutane, qui ne recevait aucun salaire : on lui donnait la table et le logement, et avec cela il s'arrangeait, de son côté, pour étudier à l'Université la théologie ou les lois. Quand ce n'étaient pas des étudians, c'étaient de vieux prêtres, les plus ignorans et les plus grossiers des hommes. Un tiers au moins du côté réservé au premier appartement était occupé par les Pages du roi, au nombre de vingt ou vingt-cinq, entièrement séparés de nous, à l'angle opposé de la grande cour, et touchant aux archives dont j'ai parlé.

Nous étions, on le voit, de jeunes étudians fort mal placés. Un théâtre, où il ne nous était permis d'entrer que cinq ou six fois au plus durant tout le carnaval ; des Pages, que leur service à la cour, les chasses, les promenades à cheval, nous semblaient faire jouir d'une vie bien plus libre et plus variée que la nôtre ; des étrangers enfin, qui occupaient le premier appartement, presque à l'exclusion de nos compatriotes, car c'était un amas de tous les gens du nord : beaucoup d'Anglais, surtout des Russes, des Allemands, et des Italiens des autres états. Ce côté de l'Académie était plutôt un hôtel garni qu'un institut. Ceux qui l'habitaient n'étaient assujettis à d'autre règle qu'à rentrer le soir avant minuit ; du reste, ils allaient à la cour et aux théâtres, dans les bonnes ou mauvaises sociétés, suivant leur bon plaisir. Pour mettre le com-

ble à notre supplice, à nous autres, pauvres petits martyrs du second et du troisième appartement, les lieux étaient distribués de telle sorte, que, pour aller à la messe dans notre chapelle, et aux salles de danse ou d'escrime, il nous fallait passer chaque jour par les galeries du premier appartement, et avoir continuellement sous les yeux le spctacle insultant de leur liberté déréglée. Triste comparaison à faire avec l'austérité de notre régime, que, chemin faisant, nous nommions la *galère*. Celui qui disposa les classes de la sorte était un sot qui ne comprenait rien au cœur de l'homme, puisqu'il ne savait pas la déplorable influence que devait exercer sur ces jeunes esprits la vue continuelle de tant de fruits défendus.

CHAPITRE II.

Premières études. — Études pédantesques et mal faites.

Me voilà donc établi dans le troisième appartement, et dans la chambre dite du Milieu, confié à la garde de ce même André, mon domestique, qui, de la sorte, se voyant mon maître, sans avoir ma mère ou mon oncle, ou tout autre de mes parens pour le contenir, devint un diable déchaîné. Ce homme me tyrannisait à son gré pour toutes les choses de sa compétence. C'était ensuite le tour de

l'assistant à me traiter de la même façon, moi comme tous les autres, pour ce qui concernait l'étude et la conduite journalière. Le jour qui suivit mon entrée à l'Académie, les professeurs voulurent m'examiner pour voir ce que je savais, et je passai, à leurs yeux, pour un bon quatrième, en état de pouvoir aisément entrer en troisième, après trois mois d'une application soutenue. En effet, je me mis à l'œuvre de fort bonne grâce, et connaissant alors, pour la première fois, tout le prix de l'émulation, je tins tête à plusieurs de mes compagnons plus âgés que moi, et, après un nouvel examen passé en novembre, je fus reçu en troisième. Le professeur de cette classe était un certain don Degiovanni, un prêtre qui était peut-être moins savant encore que mon bon Ivaldi, et qui me suivait, en outre, avec bien moins d'attention et de sollicitude affectueuse, ayant à se partager de son mieux, et le faisant fort mal, entre ses quinze ou seize élèves ; car il en avait tout autant.

Je me traînai de la sorte sur les bancs de cette misérable école, âne parmi des ânes et sous un âne, et j'y expliquai Cornélius Népos, quelques églogues de Virgile, et autres choses semblables. On y faisait aussi des thèmes niais et absurdes. Dans tout autre collége dont les études auraient été bien dirigées, cette classe n'eût été au plus qu'une fort mauvaise quatrième. Je n'étais jamais le dernier de mes camarades ; l'émulation m'éperonnait tant que je n'avais pas vaincu ou égalé celui qui passait pour le premier. Mais ensuite parvenu moi-

même au premier rang, je me refroidissais aussitôt, et retombais dans la mollesse. J'étais peut-être excusable; car rien n'égalait l'ennui et l'insipidité de ces études. Nous traduisions *les Vies* de Cornélius Népos; mais aucun de nous, et peut-être pas même le maître, ne savait ce qu'avaient été ces hommes dont on nous faisait traduire la vie, où était leur pays, dans quels temps, sous quels gouvernemens ils avaient vécu, ni enfin ce que c'était qu'un gouvernement quelconque. Toutes les idées étaient étroites, fausses ou confuses. Aucun but dans le maître qui enseignait : aucun attrait, aucun plaisir dans l'écolier qui apprenait. C'étaient en somme de honteuses écoles de fainéantise, personne n'y veillant, ou ceux qui le faisaient n'y comprenant rien. Et voilà comment on livre la jeunesse, sans remède pour l'avenir.

Après avoir passé presque toute l'année à étudier de la sorte, vers novembre, je fus admis dans les humanités. Le maître qui nous les enseignait, don Amatis, était un prêtre qui, avec beaucoup d'esprit et de sagacité, avait passablement de science. Sous lui, je fis de grands progrès, et, autant que le permettait un système d'études aussi mal conçu, je devins d'une assez belle force en latin. Mon émulation s'augmenta par la rencontre d'un jeune homme qui me disputa la première place en thème, et qui parfois l'obtenait sur moi. Mais il me surpassait toujours dans les exercices de mémoire; il récitait d'un trait, et sans se tromper d'une syllabe, jusqu'à six cents vers des Géorgiques de

Virgile, tandis que j'avais beaucoup de mal quand je pouvais arriver à quatre cents, ce qui me faisait grand'peine. Autant que je puis me rappeler aujourd'hui quels étaient alors les mouvemens de mon ame dans ces batailles d'enfant, il me semble que je n'avais pas un trop méchant caractère. Il est bien vrai qu'en me voyant battu par ces deux cents vers de surplus, je me sentais étouffer par la colère, et que souvent il m'arrivait de fondre en larmes, quelquefois même de m'emporter en injures furieuses contre mon rival; mais soit qu'il valût mieux que moi, ou que moi-même je m'apaisasse, je ne sais comment, quoique nos forces fussent à peu près égales, nous ne nous querellions presque jamais, et, en somme, il y avait presque de l'amitié entre nous. Je crois que ma furibonde ambition d'enfant se trouvait satisfaite et consolée de cette infériorité de mémoire par le prix de thème qui me revenait presque toujours. Ajoutez que je ne pouvais haïr ce jeune homme, parce qu'il était d'une beauté rare, et, sans que ma pensée allât plus loin, je me suis toujours senti une vive inclination pour la beauté, dans les animaux, dans les hommes, en toute chose; à telles enseignes que la beauté dans mon esprit offusque un temps la raison, et souvent me déguise la vérité.

Pendant toute cette année des humanités, mes mœurs se conservèrent encore innocentes et parfaitement pures. La nature seule venait parfois, d'elle-même et à mon insu, y jeter quelque trouble.

Cette année-là, il me tomba entre les mains, et je ne puis me souvenir comment, un Arioste, toutes ses œuvres en quatre petits volumes. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'achetai pas, n'ayant pas d'argent; je ne le volai pas, me souvenant trop bien des choses que j'ai pu dérober. J'ai dans l'idée que je l'acquis volume par volume d'un de mes camarades, à qui je cédai en échange la moitié de poulet que l'on nous donnait à chacun le dimanche. Mon premier Arioste m'aurait ainsi coûté une paire de poulets en quatre semaines. Mais tout cela, je ne puis positivement me le certifier à moi-même, et à mon grand regret, car je serais heureux de savoir si la première fois que j'approchai mes lèvres des sources de la poésie, ce fut aux dépens de mon estomac, et en jeûnant du meilleur morceau qui fût servi sur notre table. Ce ne fut pas le seul marché que je fis, car cette bienheureuse moitié du poulet dominical, je me rappelle à merveille que je suis resté des six mois entiers sans la manger : je l'avais engagée en échange des histoires que nous racontait un certain Liguana, qui, grand mangeur de sa nature, aiguisait son esprit pour s'arrondir la panse, et n'admettait à l'entendre raconter que sur tribut de victuailles. Mais, de quelque manière que le livre fût tombé dans mes mains, j'eus un Arioste. Je le lisais çà et là, au hasard, et sans comprendre la moitié de ce que je lisais. Qu'on juge par là de ce que devaient être les études que j'avais faites jusque là. Moi, le prince des humanistes, moi qui traduisais les *Géorgiques* en prose italienne,

et c'est bien autre chose que l'*Énéide*, j'étais en peine de comprendre le plus facile de nos poètes. Je n'oublierai jamais que dans le chant d'Alcine, arrivé à ce merveilleux passage où le poète décrit la beauté de la fée, je me creusais l'esprit pour bien entendre; mais, pour y parvenir, il me manquait trop de données en tout genre. Par exemple, les deux derniers vers de cette stance :

Le lierre presse moins étroitement, etc.

Jamais je ne pouvais en trouver le sens. Et alors je tenais conseil avec mon rival de classe, qui n'y voyait pas plus clair que moi, et tous deux nous nous perdions dans un océan de conjectures. Comment finirent cette lecture furtive et ce commentaire sur l'Arioste? L'assistant ayant vu courir dans nos mains un méchant petit livre qui disparaissait à son approche, le confisqua, et, s'étant fait donner les autres volumes, remit le tout au sous-prieur; et nous voilà, pauvres petits poètes, privés de tout guide poétique, les ailes rognées.

CHAPITRE III.

Les parens auxquels fut confiée mon adolescence à Turin.

Pendant ces deux premières années à l'Académie, je n'appris donc que fort peu de chose, et ma santé se trouva gravement compromise par le chan-

gement et l'insuffisance de la nourriture, le désordre dans le régime, le défaut de sommeil, le peu de soins, toutes choses contraires au système suivi pendant mes neuf premières années dans la maison de ma mère. Je ne grandissais aucunement, et je ne ressemblais pas mal à une petite bougie toute mince, toute pâle. Plusieurs maladies m'assaillirent l'une après l'autre ; l'une, entre autres, pour commencer, fit crevasser ma tête en plus de vingt endroits. Il en sortait une humeur visqueuse et fétide, précédée d'un si grand mal de tête, que mes tempes en devenaient toutes noires, et que la peau brûlée, pour ainsi dire, venant à s'écailler plusieurs fois, à diverses reprises, se renouvela entièrement sur les tempes et sur le front. Mon oncle paternel, le chevalier Pellegrino Alfieri, avait été nommé gouverneur de la ville de Coni, où il résidait au moins huit mois de l'année. Il ne me restait donc à Turin d'autres parens que ceux de ma mère, la famille Tournon, et un cousin de mon père, mon demi-oncle, le comte Bénédict Alfieri. Ce dernier était premier architecte du roi, et il habitait une maison contiguë à ce même Théâtre-Royal qu'il avait conçu et fait exécuter avec tant d'art et d'élégance. J'allais quelquefois dîner chez lui, ou lui faire de simples visites, selon le bon plaisir de cet André, qui me gouvernait despotiquement et qui avait toujours à m'alléguer des ordres ou des lettres de mon oncle de Coni.

Ce comte Bénédict était vraiment un digne homme, et d'un cœur excellent ; il m'aimait et me

caressait beaucoup. Il avait le fanatisme de son art : très-simple de caractère, et à peu près étranger à tout ce qui n'avait point rapport aux beaux-arts. Parmi beaucoup d'autres preuves que je pourrais donner de sa passion démesurée pour l'architecture, il me parlait fort souvent et avec enthousiasme, à moi petit garçon, qui ne comprenais absolument rien aux arts, du divin Michel-Ange Buonarotti, qu'il ne nommait jamais sans incliner la tête, ou sans ôter son bonnet, avec un respect et une humilité qui ne sortiront jamais de ma mémoire. Il avait passé à Rome une grande partie de sa vie ; il était plein du beau antique ; ce qui ne l'empêcha pas dans la suite de déroger parfois au bon goût pour se conformer aux modernes. Je n'en veux d'autre témoignage que sa bizarre église de Carignan, en manière d'éventail. Mais ces petites taches, ne les a-t-il pas amplement effacées par le théâtre dont j'ai parlé plus haut, la voûte savante et hardie qui surmonte le manége du roi, la grande salle des *Stupinigi*, la solide et majestueuse façade du temple de Saint-Pierre à Genève ? Il ne manquait peut-être à ce génie architectonique qu'une bourse mieux remplie que n'était celle du roi de Sardaigne. Ce qui le prouve, c'est le grand nombre de dessins magnifiques qu'il a laissés en mourant, et sur lesquels le roi mit la main. Il y avait là beaucoup de projets, et les plus variés, pour les embellissemens à faire dans Turin, et, entre autres, pour la reconstruction de l'abominable muraille qui sépare la place du château

de celle du palais royal, muraille qu'on a nommée, je ne sais pourquoi, le Pavillon.

Je m'étends ici avec complaisance sur la mémoire de ce bon oncle, qui avait bien son mérite, et aujourd'hui seulement j'en connais tout le prix. Lorsque j'étais à l'Académie, quoiqu'il eût pour moi beaucoup de tendresse, je le trouvais, à tout prendre, plus ennuyeux que divertissant ; et voyez, je vous prie, ce travers de jugement et la force des fausses maximes ! ce qui chez lui m'offusquait davantage, c'était son bienheureux parler toscan, que depuis son séjour à Rome jamais il n'avait voulu quitter, quoique, à Turin, ville amphibie, la langue italienne fût véritablement un idiome de contrebande. Telle est cependant la puissance du beau et du vrai, que les mêmes gens qui, dans le principe, au retour de mon oncle, se moquaient des habitudes de son langage, finissaient par s'apercevoir que lui seul en réalité parlait une langue, pendant qu'ils ne faisaient eux, que balbutier un jargon barbare. Chaque fois qu'ils s'entretenaient avec lui, ils essayaient aussi de bégayer leur toscan, surtout cette foule de seigneurs qui voulaient quelque peu raccommoder leurs maisons et leur donner un air de palais : travaux futiles, dans lesquels cet excellent homme perdait la moitié de son temps sans intérêt, par pure amitié, et pour complaire aux autres, je le lui ai bien souvent entendu dire, se faisant déplaisir à lui-même et à l'art. Que de gens à Turin, et des plus considérables, dont les maisons par lui embellies ou augmentées de vestibules,

d'escaliers, de portes cochères, et de mille ressources intérieures, resteront comme un monument de sa facile bonté à servir ses amis ou ceux qui se donnaient pour l'être!

Mon excellent oncle avait fait le voyage de Naples de compagnie avec mon père, son cousin, deux ans peut-être avant que ce dernier n'épousât ma mère; et c'est par lui que j'ai su beaucoup de choses relatives à mon père. Il me dit, entre autres, que, lorsqu'ils allèrent ensemble au Vésuve, mon père avait voulu à toute force se faire descendre jusqu'à la croûte du cratère intérieur, quoiqu'elle fût à une grande profondeur, ce qui se pratiquait alors au moyen de câbles que manœuvraient des gens placés au sommet et à l'extérieur du gouffre. Environ vingt ans après, lorsque j'y allai pour la première fois, je trouvai toutes choses changées et la descente impossible. Mais il est temps que je retourne à mes moutons.

CHAPITRE IV.

Continuation de ces prétendues études.

1760. Aucun de mes parens ne s'occupant donc autrement de moi, j'allais perdant ainsi mes plus belles années à ne rien apprendre, ou presque rien. De jour en jour ma santé s'altérait : toujours malin-

gre, et toujours ayant quelque plaie là ou là sur le corps, j'étais devenu le jouet continuel de mes camarades, qui me donnaient le gracieux surnom de *charrogne;* les plus spirituels et les plus humains y joignaient encore l'épithète de *pourrie*. Cet état de santé me causait d'affreuses mélancolies, et l'amour de la solitude s'enracinait en moi chaque jour davantage. Avec tout cela, en 1760, je passai en rhétorique. Ces indispositions multipliées me laissaient encore de loin en loin quelques petits loisirs pour l'étude, et il ne fallait pas grand effort pour mener à fin de pareilles classes. Mais le professeur de rhétorique n'ayant pas le talent de son confrère des humanités, quoiqu'il nous expliquât l'*Enéide*, et nous fît faire des vers latins, il me parut que, pour mon compte, je reculais au lieu d'avancer dans l'intelligence de la langue latine; et puisque enfin je n'étais pas le dernier, j'en conclus qu'il en était des autres comme de moi. Pendant cette année de prétendue rhétorique, je me donnai la joie de reconquérir mon petit Arioste. Je le dérobai, volume par volume, au sous-prieur, qui l'avait greffé sur ses propres livres dans sa bibliothèque, où je les voyais exposés. Je trouvai l'occasion de les reprendre en allant dans sa chambre avec quelques autres privilégiés pour voir jouer au ballon de ses fenêtres. Car de cette chambre, située en face du batteur, on voyait beaucoup mieux le jeu que de nos galeries, qui étaient de côté. J'avais soin de rapprocher avec art les volumes voisins à mesure que j'en enlevais un, et ainsi j'eus le bonheur

de rattrapper, en quatre jours consécutifs, mes quatre petits volumes. Ce fut pour moi une grande fête, mais je n'en parlai à qui que ce fût.

En repassant cette époque dans ma mémoire, j'y trouve qu'après avoir reconquis mon Arioste, je n'y songeai presque plus. Pour le laisser ainsi de côté, j'avais, je crois, deux raisons (sans compter ma santé, qui était bien la principale) : la difficulté de l'entendre, qui semblait avoir augmenté au lieu de diminuer (un rhétoricien !), et cette perpétuelle manie de l'Arioste d'interrompre sa narration, et de vous planter là au milieu de l'aventure avec un pied de nez. C'est encore maintenant ce qui me déplaît en lui ; artifice contraire à la vérité, et qui n'est bon qu'à détruire l'effet produit en commençant. Ne sachant où aller pour rattraper la suite du récit, je finissais par le laisser là. Le Tasse aurait bien mieux convenu à mon caractère, mais j'ignorais jusqu'à son nom. Il me tomba alors dans les mains, je ne sais plus comment, une *Énéide* d'Annibal Caro. Je la lus et relus plusieurs fois avec avidité, avec fureur, prenant parti de toute mon ame pour Turnus et pour Camille. Je m'en servais aussi furtivement pour traduire le thême que le professeur nous donnait, ce qui ne laissait pas encore de me retarder dans mon latin. Je ne connaissais alors aucun autre de nos poëtes : j'en excepte toutefois quelques opéras de Métastase, le *Caton*, l'*Artaxerce*, l'*Olympiade*, et autres *libretti* qu'un Carnaval ou l'autre faisait tomber entre nos mains. Ces pièces avaient pour moi un grand

charme ; seulement, lorsque l'ariette venait arrêter le développement de la passion, au moment même où elle commençait à me pénétrer, j'en éprouvais un déplaisir mortel, et plus d'ennui encore que des interruptions de l'*Arioste.* Je lus aussi alors quelques comédies de Goldoni, qui me divertirent beaucoup : celles-ci, c'était le maître qui me les prêtait. Mais cet instinct des choses dramatiques, dont le germe était peut-être en moi, fut promptement étouffé et s'éteignit faute d'alimens, d'encouragemens, enfin de tout ce qui pouvait le développer. En résumé, mon ignorance, celle de mes maîtres, et notre insouciance à tous, en toute chose, ne pouvaient aller plus loin.

Dans ces longs et fréquens intervalles où ma santé ne me permettait pas d'aller en classe avec les autres, un de mes camarades, mon aîné en âge, en force, et en ânerie plus encore, me chargeait de temps en temps de lui faire son devoir : c'était une version, une amplification ou des vers. Voici le bel argument qu'il employait pour m'y contraindre : « Si tu veux me faire mon devoir, je te donnerai ces deux balles. » Et il me les montrait, jolies, en beau drap, partagées en quatre couleurs, bien cousues, et merveilleusement rebondissantes. « Si tu ne veux pas le faire, je te donne deux taloches. » Et tout en parlant, il levait sa main formidable, et la tenait menaçante au-dessus de ma tête. Je prenais les deux balles et lui faisais son devoir. Au commencement, je le faisais avec conscience et de mon mieux, et le professeur s'étonnait un peu des pro-

grès inattendus de notre écolier, qui jusque là n'avait été qu'une franche taupe. Mais je lui gardais religieusement le secret, plutôt encore parce que, de ma nature, j'étais peu communicatif, que pour la peur que j'avais de ce Cyclope. Cependant, après lui avoir fait de la sorte bon nombre de devoirs, ayant d'ailleurs plus de balles qu'il ne m'en fallait, ennuyé de ce travail, et aussi un peu dépité de le voir se parer de mes plumes, je laissai insensiblement se gâter l'ouvrage, et je finis même par y glisser de ces solécismes comme *potebam* ou autres semblables, qui vous font siffler de vos camarades et fouetter par vos maîtres. Celui-ci donc se voyant bafoué publiquement, et revêtu par force de sa peau naturelle, celle de l'âne, n'osa trop ouvertement se venger de moi ; il ne me força plus à travailler pour lui, et demeura furieux, mais enchaîné par la honte dont j'aurais pu le couvrir en révélant son secret ; jamais pourtant je ne le fis. Mais comme je riais sous cape quand j'entendais raconter aux autres l'effet que le *potebam* avait produit en pleine classe ! Aucun ne me soupçonnait d'y avoir eu la moindre part. Ce qui me contenait encore dans les bornes de la discrétion, c'était l'image de cette main levée sur ma tête, toujours présente à mes yeux, toujours prête à me faire payer tant de balles prodiguées en pure perte, et pour ne s'attirer que des reproches. J'appris dès lors par là que c'est une peur réciproque qui gouverne le monde.

1761. Au milieu de ces puériles et insipides vicissitudes, souvent malade et toujours chétif, j'atteignis encore

le terme de cette année de rhétorique, et après l'examen ordinaire, on me jugea de force à passer en philosophie. Ce cours de philosophie se faisait hors de l'Académie, à l'Université, qui était proche, et où l'on allait, deux fois le jour : le matin, classe de géométrie ; l'après-midi, classe de philosophie, ou de logique, comme on voudra. Me voilà donc philosophe, ayant à peine treize ans. J'étais d'autant plus fier de ce nom, que par là déjà je me voyais, pour ainsi dire, parmi les grands ; sans compter le charmant plaisir de mettre le pied dehors, deux fois par jour : ce qui souvent nous procurait l'occasion de faire, à la dérobée, dans les rues de la ville, de petites excursions, en feignant, pour sortir de classe, quelque besoin à satisfaire.

J'étais le plus petit de tous ces grands, parmi lesquels j'étais descendu dans la galerie du second appartement ; mais cette infériorité de taille, d'âge et de forces, était précisément ce qui animait mon courage et me poussait à me distinguer de la foule. A cet effet, dès le commencement, j'étudiai avec assez de zèle pour être admis aux répétitions que faisaient le soir à l'intérieur les maîtres de l'Académie. Je répondais aux questions tout comme les autres, et quelquefois même un peu mieux. Ce devait être purement chez moi le fruit d'une heureuse mémoire, et rien de plus ; car, à dire le vrai, je n'entendais absolument rien à cette philosophie pédantesque, insipide par elle-même, et de plus enveloppée dans un latin qu'il me fallait attaquer corps à corps et surmonter tant bien que mal, à

coups de dictionnaire. Pour la géométrie, je suivis tout le cours, c'est-à-dire, qu'on m'expliqua les six premiers livres d'Euclide; mais jamais je n'ai pu comprendre la quatrième proposition. Aujourd'hui encore je ne l'entends pas davantage, ayant toujours eu la tête parfaitement anti-géométrique. Cette classe de philosophie péripatéticienne, qui se faisait ensuite dans l'après-dîner, était une chose à dormir debout. Pendant la première demi-heure, on écrivait le cours sous la dictée du professeur, et pendant le reste du temps, que le professeur employait à expliquer son texte latin (Dieu sait quel latin), nous autres, enveloppés jusqu'aux oreilles dans nos grands manteaux, nous nous livrions aux savoureuses douceurs du sommeil; et parmi tous ces ces philosophes on n'entendait d'autre son que la voix traînante du professeur, qui, lui-même, avait bonne envie de dormir, et ce bruit des dormeurs ronflant sur divers tons, qui haut, qui bas, qui entre deux. Cela faisait un admirable concert.

Outre l'irrésistible puissance de cette philosophie soporifique, ce qui ne contribuait pas peu à nous faire dormir, surtout nous autres de l'Académie, qui avions deux ou trois bancs séparés à la droite du professeur, c'est que, chaque matin, il nous fallait trop tôt interrompre notre sommeil et nous lever. C'était, quant à moi, la principale cause de toutes mes indispositions, l'estomac n'ayant point assez de temps pour la digestion du souper, qui s'opère pendant le sommeil. Les supérieurs, ayant fait plus tard cette remarque à mon sujet, finirent par me

permettre, durant mon année de philosophie, de dormir jusqu'à sept heures, au lieu de cinq trois quarts, heure à laquelle il fallait se lever, ou plutôt être levé, pour descendre dans la chambrée où se disait la prière du matin, après quoi on se mettait au travail jusqu'à sept heures et demie.

CHAPITRE V.

Divers événemens sans intérêt. — Même sujet que le précédent.

Pendant l'hiver de 1762, mon oncle, le gouverneur de Coni, revint à Turin pour quelques mois, 1762.
et, me voyant si chétif, il m'obtint encore quelques petits priviléges relativement à la nourriture, que l'on me fit un peu meilleure, c'est-à-dire plus saine. Joignez à ce plaisir de sortir chaque jour, pour aller à l'université, quelque bon repas chez mon oncle les jours de congé, et ce petit sommeil périodique de trois quarts d'heure pendant la classe : tout cela contribua à me remplumer un tant soit peu, et je commençai alors à me développer et à grandir. Mon oncle, qui était notre tuteur, eut aussi la pensée de faire venir à Turin ma sœur Julia, la seule qui fût ma sœur de père et de mère, et de la placer au couvent de Sainte-Croix, après l'avoir ôtée du monastère de Saint-Anastase, à Asti, où elle était demeurée, plus de six ans, sous

les auspices d'une de nos tantes, veuve du marquis Trotti, qui s'y était retirée. Ma pauvre Julietta grandissait donc de son côté dans ce monastère d'Asti, où l'on s'occupait de son éducation un peu moins encore que de la mienne, grâce à l'empire absolu qu'elle avait pris sur la bonne tante qui ne pouvait en jouir en aucune manière, l'aimant beaucoup et la gâtant plus encore. La jeune fille approchait de la quinzaine, étant mon aînée de deux ans. Cet âge, chez nous, n'est pas muet d'ordinaire, et déjà il parle assez haut d'amour au cœur tendre et fragile des jeunes filles. Une petite amourette de ma sœur, comme il peut en exister au couvent, quoiqu'elle eût pour objet une personne qui pouvait très-convenablement l'épouser, déplut à mon oncle, et le détermina à faire venir Julia près de lui, pour la confier à une tante maternelle, religieuse à Sainte-Croix. La vue de cette sœur que j'avais tant aimée, comme je l'ai dit, et qui n'avait fait que croître en beauté, me causa une vive joie, et, me ranimant le cœur et l'esprit, contribua fort aussi à rétablir ma santé. Et cette compagnie de ma sœur, ou, pour mieux dire, la faculté de la voir de temps en temps, m'était d'autant plus chère, qu'il me semblait que je la soulageais un peu dans ses peines d'amour. Quoique séparée de son amant, elle s'obstinait à dire qu'elle ne voulait pas d'autre époux. J'obtenais d'André, mon geôlier, la permission d'aller lui rendre visite presque tous les jeudis et les dimanches : c'étaient nos deux jours de congé. Et souvent il m'arrivait de passer tout

le temps de cette visite, qui durait une heure et davantage, à pleurer avec ma sœur à la grille du parloir. Ces pleurs me faisaient un grand bien, et chaque fois je m'en retournais plus léger de cœur, quoique triste encore. Moi, en ma qualité de philosophe, je donnais du courage à ma sœur, et l'exhortais à persister dans son choix; elle ne pouvait manquer d'arracher enfin l'aveu de mon oncle, celui de tous qui opposait à ses désirs le plus de résistance. Mais le temps, qui agit si puissamment même sur les cœurs les plus fermes, ne tarda pas beaucoup à changer complètement celui d'une jeune fille, et l'éloignement, les obstacles, les distractions, et, plus que le reste, une éducation bien supérieure à celle qu'elle avait reçue de l'autre tante, guérirent ma sœur, et achevèrent de la consoler en quelques mois.

Pendant les vacances de l'année où je fis ma philosophie, j'allai pour la première fois au théâtre de Carignan, où se donnaient les opéras bouffons: faveur signalée que je dus à mon oncle l'architecte, qui voulut bien, cette nuit-là, me recevoir dans sa maison. Les heures de ce théâtre ne s'accordaient en aucune façon avec le réglement de l'Académie, qui voulait que chacun fût rentré au plus tard à minuit. On ne nous permettait d'ailleurs d'autre théâtre que celui du Roi, où nous allions en corps une fois la semaine, et seulement pendant le carnaval. L'Opéra que j'eus le bonheur d'entendre, par une charitable supercherie de mon oncle, qui fit dire aux supérieurs qu'il m'emmenait

à la campagne pour vingt-quatre heures, avait pour titre : *Il Mercato di Marmontile* : il était chanté par les premiers bouffes d'Italie, le *Carratoli*, le *Baglioni* et ses filles, et la musique en avait été composée par l'un des maîtres les plus célèbres. L'éclat et la variété de cette divine musique firent sur moi une impression très-profonde, me laissant, pour ainsi dire, un sillon d'harmonie dans l'oreille et dans l'imagination, et émouvant en moi jusqu'à la fibre la plus secrète. Pendant plusieurs semaines, je demeurai plongé dans une mélancolie extraordinaire, mais qui n'avait rien que d'agréable. J'en rapportai une aversion profonde et un grand dégoût pour mes études accoutumées, et en même temps un étrange mouvement d'idées fantastiques, sous l'inspiration desquelles j'aurais pu écrire des vers si j'avais su comment m'y prendre, et développer des sentimens très-passionnés, si je n'avais été dans l'ignorance de moi-même, aussi bien que ceux qui prétendaient faire mon éducation. C'était la première fois que la musique produisait en moi un effet de ce genre, et l'impression en resta longtemps gravée dans ma mémoire, parce que jamais encore je n'en avait ressenti une aussi vive. Mais à mesure que je passe en revue mes souvenirs de carnaval, et le petit nombre d'*opéra séria* que j'avais pu entendre, que j'en compare les effets à ceux que j'éprouve encore, si, après avoir cessé de fréquenter le théâtre, j'y retourne au bout de quelque temps, je reconnais toujours qu'il n'y a pas pour agiter mon ame, mon cœur, mon intelligence, de

puissance plus indomptable que la musique en général, et particulièrement les voix de femme et les *contralti*. Rien n'éveille en moi plus de sensations, et des sensations plus terribles et plus diverses. Presque toutes mes tragédies ont été conçues sous l'émotion immédiate de la musique, ou peu d'heures après. Ainsi s'écoula ma première année d'études à l'Université, et mon répétiteur ayant dit (je ne sais pourquoi ni comment) que j'avais fort bien employé l'année, je reçus de mon oncle de Coni la permission d'aller le retrouver dans cette ville, et d'y passer une quinzaine de jours, au mois d'août. C'était le second voyage que je faisais depuis que j'étais au monde; et cette petite course de Turin à Coni, par cette féconde et riante plaine de notre beau Piémont, me réjouit fort et me réussit à merveille. Le grand air et le mouvement ont toujours été pour moi les premiers élémens de la vie. Mais le plaisir de ce voyage fut amèrement troublé par la nécessité de le faire avec de simples voituriers, et au pas; moi, qui quatre ou cinq ans auparavant, sortant pour la première fois, avais si rapidement parcouru les cinq postes qui séparent Asti de Turin! Il me semblait que c'était déchoir en grandissant, et je me regardais comme déshonoré par l'ignoble et froide lenteur de ce pas d'âne dont nous allions. Aussi, en entrant à Carignan, à Racconigi, à Savigliano, dans la plus mince bourgade, caché du mieux que je pouvais au fond de ma laide voiture, je fermais les yeux pour ne pas voir et n'être pas vu; chacun allait sans doute

reconnaître en moi cet enfant qui, autrefois, avait si fièrement couru la poste, et me railler aujourd'hui en me voyant condamné à cette humiliante lenteur. Ces mouvemens me venaient-ils d'une ame ardente et sublime, ou simplement vaine, glorieuse? Je ne sais : que l'on en juge par les années suivantes! Mais ce que je sais bien, c'est que si j'avais eu près de moi un homme versé dans la connaissance du cœur humain, il aurait pu dès lors faire de moi quelque chose, à l'aide de ce puissant mobile, l'amour de la louange et de la gloire.

Durant ma courte apparition à Coni, je fis un premier sonnet, que je ne dirai pas mien, parce que c'était un ragoût de vers, ou pris en entier, ou gâtés, ou rajustés ensemble, le tout emprunté à Métastase et à l'Arioste, les deux seuls poètes italiens dont j'eusse lu quelque chose. Mais je crois que mes vers n'avaient ni la rime ni le nombre de pieds voulus. J'avais bien fait des vers latins, hexamètres et pentamètres, mais jamais personne ne m'avait appris une seule règle de la versification italienne. Quelque peine que je me sois donnée depuis pour me rappeler au moins un ou deux de ces vers, je n'ai jamais pu y parvenir. Je sais seulement que ce sonnet était en l'honneur d'une dame que mon oncle courtisait, et qui ne me déplaisait pas. Le sonnet ne pouvait être que mauvais ; avec tout cela, il ne manqua pas d'être fort loué, d'abord par cette dame, qui n'y comprenait rien, et par d'autres juges de même force. Il ne tint pas à moi

que déjà je ne me crusse poète ; mais mon oncle,
qui était un rude homme de guerre, et qui, suffi-
samment versé dans la politique et l'histoire, n'en-
tendait rien et ne voulait rien entendre à aucune
espèce de poésie, se garda bien d'encourager ma
muse naissante. Tout au contraire, il désapprouva
le sonnet, et ses moqueries tarirent jusque dans sa
source le mince filet de ma veine. Lorsque l'envie
de poétiser me revint, j'avais déjà plus de vingt-
cinq ans, et que de vers bons ou méchans mouru-
rent, ce jour-là, de la main de mon oncle, dans le
berceau de mon pauvre sonnet premier-né !

A cette sotte philosophie succéda, l'année sui- 1763.
vante, l'étude de la physique et celle de la morale,
distribuées de la même manière que les deux cours
précédens : la physique le matin, et la morale pour
faire la sieste. La physique me souriait assez ; mais
cette lutte perpétuelle avec la langue latine, mais
mon ignorance complète de la géométrie, que je
n'avais point encore étudiée, mettaient à mes pro-
grès d'invincibles obstacles. Aussi l'avouerai-je à
ma honte éternelle, et pour l'amour de la vérité,
après avoir étudié la physique pendant une année
entière sous le célèbre père Beccaria, il ne m'en est
pas resté dans la tête une seule définition, et je
ne sais rien, absolument rien de son cours d'élec-
tricité, ce cours si profond, qu'il a enrichi de tant
de merveilleuses découvertes. Ici encore, comme
toujours, il m'arriva ce qui déjà m'était advenu
pour la géométrie, c'est que, grâce à la fidélité de ma
mémoire, j'allais fort bien aux répétitions, et recueil-

lais des répétiteurs plus de louange que de blâme. Aussi, dans l'hiver de 1763, mon oncle eut-il l'idée de me faire un petit cadeau, ce dont jamais encore ne s'était avisé, et cela en récompense de mon application qu'on lui avait vantée. Ce présent, maître André me l'annonça trois mois à l'avance, et avec une emphase prophétique : il me dit qu'il savait de bonne source que je le recevrais si je continuais à me bien comporter, mais jamais il ne voulut me dire ce que ce pouvait être.

Cette espérance vague, que s'exagérait mon imagination, me renflamma de plus belle, et je me renforçai encore dans ma science de perroquet. Un jour enfin, le valet de chambre de mon oncle me montra le précieux cadeau qu'on me destinait : c'était une épée d'argent, travaillée avec beaucoup d'art. Sa vue me rendit fort désireux de la posséder, et je l'attendais tous les jours, croyant l'avoir bien méritée ; mais le présent n'arriva pas. On voulait, si j'ai bien entendu ou deviné dans la suite, que je priasse mon oncle de me la donner; mais le même caractère qui, plusieurs années auparavant, dans la maison de ma mère, ne m'avait pas permis de dire à mon aïeule ce que j'eusse désiré, quoiqu'elle m'en pressât vivement, vint ici encore me couper la parole. Il n'y avait pas de risque que je m'avisasse de demander cette épée à mon oncle : aussi ne l'eus-je point.

CHAPITRE VI.

Faiblesse de ma complexion. — Maladies continuelles. — Incapacité pour tout exercice, surtout pour la danse. — Pourquoi.

C'est de cette manière que je passai encore mon année de physique. Pendant l'été, mon oncle, ayant été nommé vice-roi de Sardaigne, fit ses dispositions pour s'y rendre. Il partit au mois de septembre, après m'avoir recommandé au peu de parens que je pouvais encore avoir à Turin du côté de mon père ou de ma mère. Quant à mes intérêts pécuniaires, il renonça à la tutelle, ou du moins il en partagea les soins avec un cavalier de ses amis. Je me trouvai tout-à-coup alors un peu plus de liberté pour la dépense, et j'eus pour la première fois une petite pension mensuelle, fixée par mon nouveau tuteur. Mon oncle n'y avait jamais voulu consentir : refus, à mon sens, fort déraisonnable, et je le trouve ainsi aujourd'hui comme alors. L'obstacle venait peut-être d'André, qui, dépensant pour moi, et peut-être aussi pour lui-même, trouvait plus commode de présenter des mémoires, et de me retenir ainsi plus étroitement dans sa dépendance. A la fin de 1762, j'avais passé à l'étude du droit civil et du droit canonique, cours qui, en quatre années, conduit l'étudiant au faîte de la gloire et le couronne du laurier de l'avocat. Mais au bout de quelques semaines de droit, je retombai dans la maladie que j'avais eue deux ans aupar-

avant, et qui m'avait enlevé toute la peau du crâne. Le mal fut plus grave que la première fois, tant ma pauvre tête était peu faite pour devenir un arsenal de définitions, de digestes et autres merveilles de l'un et l'autre Gius (*droit*). Je ne saurais mieux peindre l'état physique de ma tête à l'extérieur, qu'en la comparant à la terre lorsque, brûlée par le soleil, elle s'entrouvre en tous sens, dans l'attente de la bienfaisante pluie qui doit refermer ses blessures. Mais il sortait de mes plaies une telle quantité d'humeur visqueuse, qu'il fallut bien cette fois abandonner mes cheveux à l'odieux outrage des ciseaux, et au bout d'un mois je sortis de cette hideuse maladie, tondu et affublé d'une perruque. Cet accident fut un des plus douloureux que j'aie éprouvés dans ma vie, tant pour la perte de mes cheveux que pour cette maudite perruque, qui devint aussitôt la risée de tous mes camarades espiègles et pétulans. D'abord, je voulus prendre ouvertement sa défense; mais voyant que je ne pouvais à aucun prix la sauver du torrent déchaîné qui l'assaillait de toutes parts, et, que je courais le risque de me perdre moi-même avec elle, je passai tout-à-coup dans le camp ennemi, et, prenant le parti le plus leste, j'arrachai mon infortunée perruque avant qu'on ne m'en fît l'affront, et je la jetai en l'air, comme une balle, la livrant le premier à toutes les infamies de la terre. Qu'en arriva-t-il? C'est qu'au bout de quelques jours l'émotion populaire s'était si bien refroidie, que je pouvais passer pour la perruque la moins persé-

cutée, je dirais volontiers la plus respectée des deux ou trois que nous étions dans la même galerie. J'appris alors qu'il faut toujours paraître donner spontanément ce qu'on ne saurait s'empêcher de perdre.

Dans le cours de cette même année, on m'avait encore donné d'autres maîtres, un pour le clavecin, un autre pour la géographie. Je pris goût à la sphère et aux cartes, qui m'amusaient, et me tirai assez bien de la géographie, y mêlant quelque peu d'histoire, surtout d'histoire ancienne. Le maître, qui me l'enseignait en français, étant de la vallée d'Aoste, me prêtait encore quelques livres français, que je commençais aussi un peu à comprendre, entre autres Gil Blas, qui vraiment me ravit : c'était le premier livre que je lisais de suite et d'un bout à l'autre depuis l'Énéide de Caro, et il me divertit beaucoup plus. Depuis lors je tombai dans les romans, et j'en lus un grand nombre, tels que *Cassandre, Almachilde,* etc. Les plus noirs et les plus tendres étaient ceux qui me plaisaient et me touchaient le plus. Dans le nombre, je trouvai les *Mémoires d'un homme de qualité,* que je relus dix fois pour le moins. Quant au clavecin, malgré ma passion effrénée pour la musique et d'assez grandes dispositions naturelles, j'y fis néanmoins fort peu de progrès, et je n'y réussis guère qu'à me dégourdir la main sur le clavier. La musique écrite ne voulait pas entrer dans ma tête ; j'avais de l'oreille et de la mémoire, voilà tout. J'attribuerais, en outre, cette invincible difficulté d'apprendre les

notes de musique au choix malheureux de l'heure à laquelle je prenais leçon : c'était aussitôt après le dîner. Or, à toutes les époques de ma vie, il m'avait toujours été matériellement démontré qu'il m'était tout-à-fait impossible de me livrer pendant cette heure à une opération quelconque de l'intelligence, ou même d'appliquer simplement les yeux sur une carte ou sur tout autre objet. Ces notes de musique, avec leurs cinq lignes si régulièrement parallèles, dansaient devant mes paupières, et après une heure de leçon, je quittais le clavecin, n'y voyant plus ; me voilà malade et stupide pour tout le reste de la journée.

A leur tour, les leçons de danse et d'escrime ne me réussissaient guère mieux : l'escrime, parce que j'étais décidément trop faible pour me tenir constamment en garde et prendre toutes les attitudes convenables (d'ailleurs, c'était aussi après le dîner, souvent même en quittant le clavecin qu'il me fallait prendre l'épée) ; la danse, parce que je la haïssais naturellement, et que, pour comble de contrariété, j'avais un maître français, récemment arrivé de Paris, qui, par l'impertinente politesse de son air et la perpétuelle caricature de ses mouvemens et de ses discours quadruplait encore l'aversion innée que je témoignais pour cet art des marionnettes. La chose alla si loin, que, au bout de quelques mois, je renonçai complètement à la leçon, et jamais je n'ai su, que dirai-je ? danser la moitié d'un menuet. Il ne faut même encore que ce mot pour me faire rire et pour m'impatienter tout

ensemble. C'est là le double effet que depuis n'ont jamais manqué de produire sur moi les Français, et toutes leurs affaires, qui ne sont, à vrai dire, qu'un menuet perpétuel et souvent mal dansé. J'attribue en grande partie à mon maître de danse la prévention défavorable et un peu exagérée peut-être qui m'est restée au fond du cœur contre la nation française, qui a bien aussi sans doute d'aimables et précieuses qualités. Mais les premières impressions qui prennent racine dans cet âge encore tendre ne s'effacent plus, et difficilement elles s'affaiblissent avec les années. La raison, plus tard, les combat; mais c'est un combat qu'il faut recommencer chaque jour, pour juger sans passion, et encore il est rare que l'on y arrive.

Lorsque je recherche ainsi la trace de mes premières idées, j'y trouve encore deux causes qui, depuis l'enfance, m'ont rendu antifrançais : l'une, c'est qu'à l'époque où j'étais encore à Asti, dans la maison paternelle, et avant que ma mère ne se mariât en troisièmes noces, vint à passer dans cette ville la duchesse de Parme, Française de naissance, qui allait à Paris, ou qui en revenait. Cette voiture qu'elle occupait avec ses dames et avec ses femmes, tout empâtées de ce rouge, dont les Françaises étaient alors les seules à se servir, chose qui m'était toute nouvelle, frappa singulièrement mon imagination, et j'en parlai encore des années, me perdant à chercher quelle pouvait être l'intention ou l'effet d'une parure si bizarre, si ridicule, si ennemie de la nature. Car, enfin, lorsqu'une mala-

die, l'ivresse, ou toute autre cause, donne au visage humain cette rougeur étrange, on la dissimule autant qu'on le peut, de peur de s'attirer, en le laissant voir, la pitié ou la raillerie. Ces minois français me laissèrent un long et profond sentiment de dégoût et de répugnance pour les femmes de ce pays. Voici quelle fut l'autre source de dédain qui germait en moi : lorsque, long-temps après, j'étudiais la géographie, je voyais sur la carte qu'il y a une très-grande différence d'étendue et de population entre l'Angleterre ou la Prusse et la France, et néanmoins les nouvelles de la guerre venaient sans cesse m'apprendre que les Français s'étaient fait battre sur terre et sur mer. Ajoutons à cela ce que, dès l'enfance, on m'avait dit, que les Français avaient été plusieurs fois les maîtres d'Asti, et qu'en dernier lieu, ils y avaient été faits prisonniers au nombre de six ou sept mille et plus, se laissant prendre comme des lâches, sans opposer aucune résistance, après s'y être montrés, comme de coutume, arrogans et despotes, avant de s'en faire chasser. Ces diverses particularités, que je rassemblai sur le visage de mon maître de danse, dont j'ai déjà plus haut décrit les façons ridicules et l'encolure grotesque, firent naître à jamais dans mon cœur ce mélange d'aversion et de mépris pour cette nation fâcheuse [1]. Et certes, tout homme

[1] Il était du devoir du traducteur de laisser à Alfieri toute la liberté de sa pensée. Cette exagération ridicule est un trait de plus dans le caractère de l'auteur, et nous ne prendrons pas la peine de la relever autrement. N. D. T.

qui, dans l'âge mûr, se demanderait à lui-même les causes élémentaires de ses antipathies et de ses sympathies pour les individus, les corps collectifs, ou même les divers peuples, en retrouverait peut-être dans ses années les plus tendres les premières et imperceptibles semences, et peut-être les retrouverait-il peu différentes de celles que j'accuse à mon égard, et tout aussi mesquines. Oh! la mince chose que l'homme!

CHAPITRE VII.

Mort de mon oncle paternel. — Je deviens libre pour la première fois. — Mon entrée dans les premiers appartemens de l'Académie.

Après un séjour de dix mois à Cagliari, mon oncle y mourut. Il n'avait guère que soixante ans, mais sa santé n'était pas très-bonne; et avant son départ pour la Sardaigne, il ne cessait de me dire que je ne le reverrais plus. Je n'avais pour lui qu'une affection fort tiède; je ne le voyais que rarement, et il s'était toujours montré sévère et presque dur à mon égard, jamais injuste cependant. C'était un homme digne d'estime pour sa droiture et son courage, et il avait fait la guerre avec distinction. Doué d'un caractère très-ferme et très-net, il possédait toutes les qualités nécessaires pour bien commander. Il passait, en outre, pour avoir beau-

coup d'esprit, esprit trop souvent étouffé sous une érudition sans méthode, sans mesure, sans discrétion, et qui ne faisait grâce ni à l'histoire ancienne ni à la moderne. Je m'affligeai donc médiocrement de cette mort qui le frappait loin de mes yeux, que tous ses amis avaient prévue, qui d'ailleurs me mettait en pleine possession de ma liberté, et des revenus déjà suffisans de mon patrimoine, auxquels venait se joindre l'héritage de cet oncle qui n'était pas peu de chose. Les lois du Piémont délivrent à quatorze ans le pupille de son tuteur, et lui assignent seulement un curateur, qui, lui laissant la libre disposition de ses revenus annuels, ne peut légalement lui interdire que l'aliénation des immeubles. Maître de ma fortune à quatorze ans, cette situation nouvelle me fit porter la tête haute, et me lança vivement dans les espaces imaginaire. En même temps, un ordre de mon tuteur venait de m'ôter cet André, à demi domestique et précepteur à demi. C'était juste, car il était devenu ivrogne, libertin, querelleur, fort mauvais sujet, en un mot; l'oisiveté l'avait perdu et aussi l'absence de toute surveillance. Il en avait toujours assez mal usé avec moi, et lorsqu'il était ivre, c'est-à-dire quatre ou cinq jours par semaine, il allait jusqu'à me battre, et ne me traitait jamais que fort durement. Pendant les nombreuses maladies que je fis, il se contentait de me donner à manger, puis il s'en allait, et me laissait enfermé dans ma chambre, quelquefois depuis le dîner jusqu'à l'heure du souper; ce qui, plus que tout le reste, contribuait à éloigner ma

convalescence, et me plongeait plus avant dans cette horrible mélancolie qui était l'effet naturel de mon tempérament. Et cependant qui le croirait ? durant plusieurs semaines, la perte de cet André m'arracha des soupirs et des larmes, et, ne pouvant m'opposer à la volonté de mon curateur, qui avait bien ses raisons pour le congédier et l'ôter d'auprès de moi, je persistai du moins pendant plusieurs mois à l'aller voir tous les jeudis et tous les dimanches, parce qu'il lui était défendu de mettre le pied à l'Académie. Je me faisais conduire chez lui par le nouveau valet de chambre que l'on m'avait donné, homme épais, mais bon au demeurant, et d'un caractère fort doux. Je lui fournis même de l'argent pendant quelque temps, et lui donnai tout ce que j'avais, ce qui n'était pas beaucoup. Il finit cependant par trouver un autre maître, et le temps, d'autre part, m'ayant distrait de ma douleur sur le nouveau théâtre où me plaçait la mort de mon oncle, je n'y pensai plus. En essayant de m'en rendre compte à moi-même, ce que j'ai dû faire les années suivantes, j'ai trouvé le motif de cette affection déraisonnable pour un si triste sujet. Si je voulais me peindre en beau, je dirais qu'elle provenait sans doute chez moi d'une certaine générosité de caractère, mais telle n'était pas alors la raison véritable. Plus tard seulement, lorsque, à la lecture de Plutarque, je commençai à m'enflammer de l'amour de la gloire et de la vertu, j'appris à connaître, à sentir, à pratiquer selon mes forces l'art ineffable de rendre le bien pour le mal.

Mon affection pour cet André qui m'avait tant fait souffrir, était chez moi un mélange de l'habitude contractée depuis sept ans de le voir toujours à mes côtés, et de la justice que je rendais à quelques bonnes qualités dont il était doué ; sa facilité à comprendre, son adresse et sa merveilleuse promptitude à exécuter, les longues histoires et les nouvelles qu'il avait sans cesse à me raconter, pleines d'esprit, de passion et d'images, toutes choses au moyen desquelles, une fois passée la colère que m'inspiraient ses rudesses et ses vexations, il était toujours sûr de faire sa paix avec moi. Toutefois j'ai peine à comprendre qu'avec mon horreur naturelle pour la contrainte et les mauvais traitemens, j'aie pu m'accoutumer au joug de cet homme. Plus tard, cette réflexion m'a rendu indulgent envers ceux des princes qui, sans être absolument des imbéciles, n'ont jamais su échapper à l'ascendant qu'ils avaient laissé prendre sur leur jeunesse, âge funeste, où les impressions que l'on reçoit jettent de si profondes racines !

Le premier fruit que je recueillis de la mort de mon oncle fut de pouvoir aller au manége. C'était là ce que je désirais le plus ardemment au monde, et jusque alors on me l'avait toujours refusé. Le prieur de l'Académie, informé du furieux désir que j'avais d'apprendre à monter à cheval, résolut d'en tirer parti pour mon bien. Il me promit, pour récompense de mon travail, un maître d'équitation, lorsque je me serais décidé à prendre à l'université le premier degré de l'échelle doctorale, appelé la

maîtrise. Il fallait pour cela subir tant bien que mal un examen public sur l'enseignement de ces deux années de logique, de physique et de géométrie. Je m'y résolus sur-le-champ, et, cherchant un répétiteur particulier qui me remît au moins dans la mémoire les définitions de ces sciences mal apprises, en quinze ou vingt jours, j'arrivai à coudre ensemble à la diable une douzaine de périodes latines, ce qu'il en fallait pour répondre au petit nombre de questions que devaient m'adresser les examinateurs. Je devins donc, je ne sais comment, en moins d'un mois, *maître ès art matriculé*, et partant j'enfourchai pour la première fois l'échine d'un cheval, un autre art dans lequel je passai maître tout de bon, quelques années après. Mais alors j'étais petit de taille, très-frêle d'ailleurs, et sans vigueur dans les genoux, où s'appuie cependant tout le savoir du cavalier. Avec tout cela, l'énergie de la volonté et l'ardeur de la passion me tenaient lieu de force, et en peu de temps je fis des progrès honnêtes, surtout dans l'art d'unir pour une direction commune la main et l'intelligence, et de saisir ou de deviner les mouvemens et l'allure de la bête. Ce noble et charmant exercice me rendit bientôt la santé, développa ma taille, et me doua d'une sorte de vigueur qui croissait à vue d'œil : j'entrais, on peut le dire, dans une nouvelle existence.

Mon oncle enterré, mon tuteur troqué contre un curateur, délivré du joug d'André, *maître ès art*, et me sentant un destrier entre les jambes, il fallait voir comme j'allais de jour en jour, dressant plus

haut ma jeune crête. Je commençai par déclarer nettement au prieur et à mon curateur que cette étude des lois m'ennuyait, que j'y perdais mon temps, en un mot, que je voulais en rester là. Mon curateur en ayant alors conféré avec le gouverneur de l'Académie, ils décidèrent que je passerais dans le premier appartement, où l'éducation était beaucoup plus libre : j'en ai parlé plus haut.

J'y fis mon entrée le 8 mai 1763. Pendant le cours de cet été, je m'y trouvai presque seul ; mais l'automne y ramena une foule d'étrangers de tout pays, à l'exception de la France : les Anglais y formaient la majorité. Une table excellente, magnifiquement servie, une grande dissipation, fort peu d'étude, beaucoup de sommeil, sans cesse à cheval, et chaque jour moins de contrariété dans mes allures ; il n'en fallait pas davantage pour rétablir ma santé, et doubler mon audace et ma vivacité naturelles. Mes cheveux avaient repoussé, et jetant ma perruque, je m'habillai à ma guise. Je dépensais follement en habits, pour me consoler des vêtemens noirs dont l'inflexible réglement de l'Académie m'avait affublé pendant les cinq ans que j'avais passés dans le troisième et dans le second appartement. Mon curateur se récriait fort : ces habits, à l'entendre, étaient trop riches, et j'en changeais trop souvent ; mais le tailleur, qui me savait en état de payer, me faisait crédit volontiers, et s'habillait, je crois, lui-même à mes dépens. Libre, et venant d'hériter, je trouvai bientôt des amis, des compagnons pour tout ce qu'il me plaisait d'entreprendre, des

flatteurs, en un mot, tout ce qui arrive avec l'argent, et s'en retourne fidèlement avec lui. Dans la fièvre et la nouveauté de ce tourbillon, avec mes quatorze ans et demi, je n'étais cependant ni aussi vaurien ni aussi fou que l'on pouvait et que peut-être on aurait dû s'y attendre. De temps à autre, je me sentais intérieurement rappelé vers l'étude, et je me surprenais un peu d'impatience et quelque honte de mon ignorance, sur laquelle je ne m'abusais moi-même aucunement, comme aussi je ne cherchais pas le moins du monde à faire illusion aux autres. Mais étranger à toutes les bases d'une instruction solide, manquant d'ailleurs d'une direction quelconque, et ne possédant à fond aucune langue, je ne savais à quelle étude me vouer, et par où commencer la lecture de beaucoup de romans français (les Italiens n'en ont pas qu'on puisse lire); j'avais des occasions continuelles de m'entretenir avec des étrangers, aucune, en revanche, de parler ou d'entendre parler italien : tout cela avait insensiblement chassé de mon cerveau ce peu de toscan (quel toscan!) que j'étais parvenu à y faire entrer durant mes deux ou trois années d'études asinesques et bouffonnes en humanités et en rhétorique. Le français s'emparait si bien de tout le vide qui se faisait dans ma tête, que, par un bel accès de zèle de deux ou trois mois, pendant cette première année que je passai dans le premier appartement, je m'enfonçai dans les trente-six volumes de l'histoire ecclésiastique de Fleury, et les lus presque tous avec acharnement. J'en fis même en

français des extraits que je poussai jusqu'au dix-huitième livre, travail absurde, fastidieux et ridicule, que je poursuivis néanmoins avec beaucoup de persévérance et même avec un certain charme, mais, à coup sûr, sans aucun fruit. Ce fut cette lecture qui commença à me désenchanter des prêtres et de leur esprit ; mais bientôt je laissai là Fleury, et n'y songeai plus. Ces extraits, que je n'ai jetés au feu que dans ces dernières années, m'ont fait beaucoup rire, quand j'ai voulu y jeter un coup d'œil, environ vingt ans après les avoir écrits. De l'histoire ecclésiastique, je me replongeai dans les romans ; souvent je relisais les mêmes, entre autres les *Mille et Une Nuits*.

Chemin faisant, je me liai avec quelques petits jeunes gens de la ville qui avaient encore leur précepteur. On se voyait tous les jours, et on faisait de grandes cavalcades sur de mauvais chevaux de louage, véritable folie à se casser le cou mille fois pour une ; comme était celle encore de courir de l'ermitage des Camaldules jusqu'à Turin sur un très-méchant pavé et par une pente très-raide ; ce que plus tard je n'aurais voulu recommencer à aucun prix, même avec les chevaux les plus sûrs. Une autre fois, nous nous lancions à travers les bois qui sont entre le Pô et la Doire, après mon valet de chambre. Nous étions, nous, les chasseurs, et le pauvre homme sur son bidet faisait le cerf. Ou bien encore c'était la bride de son cheval qu'on lâchait, puis on le poursuivait à grands cris en faisant claquer les fouets ; on imitait le bruit du cor avec la

bouche; on sautait d'immenses fossés, au beau milieu desquels on se roulait souvent; souvent encore on passait à gué la Doire, à l'endroit où elle se jette dans le Pô; en un mot, nous en fîmes tant de ces sottises et d'autres du même genre, que personne ne voulait plus nous louer de chevaux à tel prix que ce fût. Mais ces mêmes excès développaient grandement mes forces, et me donnaient de la hardiesse. Ils préparaient par degrés mon ame à mériter, à supporter, et peut-être à bien gouverner avec le temps cette liberté physique et morale qui venait de m'être rendue.

CHAPITRE VIII.

Oisiveté complète. — Il m'arrive des contrariétés que je supporte avec constance.

Personne alors ne se mêlait de mes actions, que le nouveau valet de chambre, en qui mon curateur croyait m'avoir donné une espèce de demi-précepteur, et qui avait ordre de m'accompagner toujours et partout. Mais, pour dire la vérité, comme c'était une bonne bête, passablement intéressée, en lui donnant beaucoup d'argent, je faisais de lui tout ce qu'il me plaisait d'en faire, et il ne redisait jamais rien. Malgré tout cela, comme de sa nature l'homme n'est jamais content, et moi beaucoup moins que tout autre, je m'ennuyai bientôt. Si petite que fût

la sujétion, j'avais toujours, partout où j'allais, mon valet de chambre à mes trousses, et ce joug me pesait d'autant plus que seul j'y étais soumis de tous ceux qui habitaient le premier appartement : les autres sortaient à leur gré, et aussi souvent qu'ils le voulaient. Je ne me payai pas de la raison qu'on m'en donnait, que j'étais le plus enfant de tous, n'ayant point encore quinze ans. C'est pourquoi je me mis en tête de vouloir sortir seul, moi aussi ; et, sans en dire mot à mon valet de chambre, ni à qui que ce fût, ayant envie de sortir, je sortis. D'abord le gouverneur me réprimanda ; je n'en tins compte, et ressortis tout aussitôt. Cette fois je dus garder les arrêts chez moi. Dès que je me retrouvai libre, je sortis seul encore ; retenu de nouveau et plus étroitement aux arrêts, puis de nouveau rendu à la liberté, je recommençai derechef. Le jeu continua de la sorte à plusieurs reprises ; ce qui dura bien un mois, la punition devenant toujours plus sévère, et toujours inutilement. A la fin je déclarai, étant captif, qu'il valait mieux me garder une fois pour toutes, parce qu'à peine libre, je ne prendrais, pour sortir immédiatement, la permission de personne ; que je ne voulais rien, en bien ou en mal, qui me fît un sort meilleur ou pire, ou autre, que celui de tous mes camarades ; que cette distinction était injuste, odieuse, et qu'elle me rendait la risée des autres ; que si, aux yeux du gouverneur, je n'étais ni d'âge ni de caractère à pouvoir faire comme ceux du premier appartement, il n'avait qu'à me renvoyer dans le second. Toutes ces petites impertinences me

valurent des arrêts si prolongés, que j'y restai plus de trois mois, notamment tout le carnaval de 1764. Je m'opiniâtrai à ne pas vouloir demander qu'on me délivrât de mon châtiment. Dans ma rage et mon entêtement, j'aurais pu y pourrir, mais plier, non. Je dormais presque tout le jour ; vers le soir, je me levais, et j'allais m'étendre sur un matelas que je faisais apporter à terre devant la cheminée. Comme je ne voulais plus recevoir l'ordinaire de l'Académie qu'on me portait dans ma chambre, je m'apprêtais moi-même à mon feu un peu de *polenta* ou quelque aliment du même genre. Je ne me laissais plus peigner, je ne m'habillais plus, et vivais à l'écart comme un jeune sauvage. S'il m'était défendu de sortir de ma chambre, du moins je pouvais y recevoir les visites de mes amis du dehors, les fidèles compagnons de ces héroïques cavalcades. Mais alors, devenu sourd et muet, je restais là couché comme un corps sans vie, et ne répondais un mot à personne, quelque chose que l'on me dît. Je restais ainsi des heures entières, les yeux cloués à la terre, pleins de larmes, mais n'en laissant jamais échapper une seule.

CHAPITRE IX.

Mariage de ma sœur. — Ma réhabilitation. — Mon premier cheval.

Une circonstance vint m'arracher enfin à cette vie de véritable bête brute, le mariage de ma sœur

Julia avec le comte Hyacinthe de Cumiana. Il se fit le 1er mai 1764, et ce jour est resté gravé dans ma mémoire, parce que j'allai avec toute la noce à dix milles de Turin, dans la magnifique villa de Cumiana, où je passai plus d'un mois le plus joyeusement du monde : chose toute simple, je sortais de prison, et je venais d'y passer tout l'hiver. Mon beau-frère avait obtenu ma liberté, et je fus rétabli à des conditions plus équitables dans le droit inné des naturels du premier appartement de l'Académie. C'est ainsi que je devins l'égal de mes camarades, grâce à plusieurs mois d'une captivité fort dure. A l'occasion de ce mariage, j'avais obtenu, en outre, qu'on me laissât la libre disposition de mon bien, et on ne pouvait désormais me le refuser légalement. J'en usai aussitôt pour acheter mon premier cheval, qui me suivit à la villa de Cumiana. C'était un magnifique sarde, ayant la robe blanche, les formes élégantes et distinguées, surtout la tête, le col et le poitrail. Je l'aimais avec fureur, et je ne puis encore me le rappeler sans une très-vive émotion. Ma passion pour ce cheval en vint au point de troubler mon repos, et de m'ôter l'appétit et le sommeil, chaque fois qu'il avait la plus légère indisposition ; ce qui arrivait fort souvent, parce qu'il était plein d'ardeur et en même temps délicat. Ajoutez qu'une fois entre mes jambes, ma tendresse pour lui ne m'empêchait pas de le tourmenter, et même de le mal mener lorsqu'il ne voulait pas faire à ma fantaisie. Je trouvai bientôt dans la délicatesse de ce précieux

animal un prétexte pour en vouloir un second, et après celui-ci, deux de voiture, puis un de cabriolet, et encore deux de selle : en moins d'un an j'arrivai ainsi jusqu'à huit. Il fallait entendre les cris de mon curateur, le plus serré des hommes ; mais je le laissais chanter tout à son aise. Une fois que j'eus triomphé de l'obstacle que m'opposaient la parcimonie et la lésinésie de ce cher curateur, je donnai bientôt tête baissée dans toute espèce de dépenses, principalement à l'égard de la toilette, comme je crois déjà en avoir dit plus haut quelque chose. Parmi mes camarades les Anglais, il y en avait qui dépensaient beaucoup. Ne voulant pas me laisser surpasser par eux, je cherchais, au contraire, et je réussissais à les surpasser eux-mêmes. Mais, d'un autre côté, les jeunes amis que j'avais hors de l'Académie, et avec qui je vivais beaucoup plus qu'avec les étrangers de l'intérieur, dépendaient encore de leurs parens, et avaient peu d'argent. Comme ils appartenaient aux premières familles de Turin, leur tenue était parfaitement décente, mais leurs dépenses de fantaisie étaient nécessairement très-bornées. A l'égard donc de ces derniers, la vérité veut que je le confesse ingénument, je pratiquais alors une vertu qui m'est naturelle, et dont je ne saurais me défaire.

Je n'ai jamais voulu, jamais je n'ai pu surpasser, en quoi que ce fût, ceux que je voyais ou qui se reconnaissaient inférieurs à moi pour la force du corps, l'esprit, la générosité, le caractère, la fortune. Aussi, chaque fois que je me faisais faire un

nouvel habit riche de broderies ou de fourrures, s'il m'arrivait de le mettre dans la matinée pour aller à la cour, ou pour dîner avec ceux de mes camarades de l'Académie qui rivalisaient avec moi pour ces vanités, je m'en dépouillais aussitôt après le dîner, parce que c'était l'heure où les autres venaient chez moi. Je le faisais même soigneusement cacher, pour qu'ils ne le vissent pas; enfin j'en avais honte avec eux, comme d'un crime. Il me semblait, en effet, que c'en était un, et mon cœur se le reprochait, que de posséder, et plus encore d'étaler avec orgueil, des choses que mes amis et mes égaux n'avaient pas. Et c'est ainsi qu'après avoir eu tant de mal à obtenir de mon curateur qu'il me fît faire une élégante voiture, chose vraiment ridicule, et parfaitement inutile à un jeune garçon de seize ans, dans cette ville microscopique de Turin, je ne m'y montrais presque jamais, parce que mes amis, n'en ayant pas, devaient toujours s'en retourner à pied. Quant à mes nombreux chevaux de selle, j'avais un moyen de me les faire pardonner, c'était de les mettre en commun avec eux, outre qu'ils avaient chacun le leur, entretenu aux frais de leurs parens. Aussi cette branche de luxe me charmait-elle plus que toute autre, et il s'y mêlait moins de regret, parce qu'elle ne pouvait en rien offenser mes amis.

Lorsque j'examine sans passion, et avec l'amour de la vérité, ces premiers temps de mon adolescence, je crois entrevoir à travers les écarts sans nombre d'une jeunesse impétueuse, trop inoccupée, mal élevée et sans frein, un certain penchant

naturel vers la justice, l'égalité, la générosité des sentimens, et ce sont là, ce me semble, les élémens d'une ame libre, ou digne un jour de l'être.

CHAPITRE X.

Première amourette. — Premier voyage. — Mon début dans les armes.

Pendant un mois environ que je passai à la cam- 1765.
pagne, dans la famille de deux frères mes meilleurs amis, et qui étaient de mes cavalcades, je ressentis pour la première fois, et à ne pouvoir en douter, le pouvoir de l'amour. Le mien avait pour objet leur belle-sœur, femme de leur frère aîné. Cette jeune dame était une petite brune, pleine de vivacité et douée d'une grâce piquante, qui faisait sur moi une très-grande impression. Les symptômes de cette passion, qui depuis m'a fait si longuement éprouver pour d'autres toutes ses vicissitudes, se manifestèrent alors chez moi de la manière suivante : une mélancolie profonde et obstinée, le besoin de chercher sans cesse l'objet aimé, et, à peine trouvé, de le fuir; un embarras de lui parler, si par hasard je me trouvais quelques rares momens je ne dirai pas seul (ce qui jamais n'arrivait, car elle était surveillée de très-près par son beau-père et sa belle-mère), mais un peu à l'écart avec elle; courir des jours entiers, depuis notre retour

de la campagne, dans tous les coins de la ville, pour la voir passer dans telle ou telle rue, dans les promenades publiques du Valentino et de la citadelle; n'avoir pas même la force de l'entendre nommer, loin de pouvoir jamais parler d'elle; enfin, avec d'autres encore, tous les effets qu'a si savamment et si amoureusement décrits notre divin maître en cette passion divine, Pétrarque, effets compris par si peu de gens, et qu'éprouve un plus petit nombre encore; mais c'est à ces rares élus qu'il a été donné de pouvoir s'élever au-dessus de la foule dans tous les arts humains. Cette première flamme, qui n'eut jamais aucun dénouement, demeura long-temps au fond de mon cœur, allumée à demi; et dans tous ces longs voyages que je fis les années suivantes, toujours sans le vouloir, et presque sans que je m'en aperçusse, j'en faisais hautement la règle cachée de toutes mes actions; j'entendais comme une voix qui me criait dans le plus secret de mon ame : Si tu acquiers tel ou tel mérite, il se peut qu'au retour tu lui plaises davantage; et, les circonstances n'étant plus les mêmes, tu pourras peut-être donner un corps à cette ombre.

Pendant l'automne de 1765, je fis avec mon curateur un petit voyage de dix jours à Gènes : c'était la première fois que je sortais du pays. La vue de la mer me causa un véritable ravissement, et je ne pouvais me rassasier de la contempler. La position superbe et pittoresque de cette ville ne m'échauffa pas moins l'imagination; et si alors j'avais su une espèce de langue, et qu'il me fût tombé quelque

poète sous la main, assurément j'aurais fait des vers. Mais depuis près de deux ans je n'ouvrais plus aucun livre, excepté, et encore bien rarement, quelques romans français, et deux ou trois volumes de la prose de Voltaire, qui faisaient mes délices. En allant à Gènes, je ressentis une joie suprême à revoir ma mère et ma ville natale, que j'avais quittées depuis sept ans, et à cet âge ce sont des siècles.

A mon retour de Gènes, il me semblait que je venais de faire une grande chose, et que j'avais beaucoup vu. Mais si je m'en faisais accroire sur ce voyage avec mes amis du dehors (quoique jamais il ne m'arrivât de le leur laisser voir, de peur de les humilier), en revanche, après, je me sentais furieux et rapetissé devant mes camarades de l'Académie, qui tous venaient de pays éloignés, tels que l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Pologne, etc. Mon voyage de Gènes n'était pour eux qu'un enfantillage, et ils avaient raison. Cela me donnait une envie effrénée de voyager, et de voir par moi-même le pays de tous ces gens-là.

Cette oisiveté et cette dissipation continuelles me 1766.
firent trouver courts les derniers dix-huit mois que je passai dans le premier appartement. Comme dès l'année où j'y étais entré, je m'étais fait inscrire sur la liste de ceux qui demandaient de l'emploi dans l'armée, trois ans s'étant écoulés au mois de mai 1766, je finis par être compris dans une promotion générale, dont faisaient partie avec moi environ cent cinquante jeunes gens. Depuis plus d'un an, l'ardeur de ma vocation militaire s'était

singulièrement refroidie; mais, n'ayant pas retiré ma pétition, je crus devoir accepter, et on me nomma porte-enseigne dans le régiment provincial d'Asti. D'abord j'avais demandé à entrer dans la cavalerie, par suite de ma passion naturelle pour les chevaux; mais plus tard j'étais revenu sur ma démarche, et je m'étais contenté d'entrer dans l'un de ces régimens provinciaux, qui, en temps de paix, ne se réunissant sous les drapeaux que deux fois l'année et pour peu de jours, devaient me laisser une très-grande liberté de ne rien faire, ce qui était précisément la seule chose que je me fusse décidé à faire. Avec tout cela, ce service de peu de jours ne laissait pas de m'être fort désagréable. L'emploi que je venais d'accepter ne me permettait plus de rester à l'Académie, où je me trouvais à merveille. J'éprouvais alors, à y demeurer, autant de plaisir qu'auparavant je m'étais senti mal à l'aise et contraint dans les deux autres appartemens, et même dans celui-ci pendant les dix-huit premiers mois. Il fallut se résigner, et dans le courant de mai je quittai l'Académie, après y avoir passé près de huit ans. Au mois de septembre, je me présentai à la première revue de mon régiment à Asti, où je m'acquittai très-exactement de tous les devoirs de mon petit emploi, tout en le haïssant. Il m'était absolument impossible de me faire à cette chaîne de dépendances graduelles qu'on appelle subordination. C'est bien assurément l'ame de la discipline militaire, mais ce ne sera jamais celle d'un futur poète tragique. En sortant de l'Acadé-

mie, j'avais loué, dans la maison même de ma sœur, un appartement petit, mais élégant, et je n'étais occupé qu'à dépenser le plus d'argent possible en chevaux, en superfluités de tout genre, en dîners que je donnais à mes amis et à mes anciens camarades de l'Académie. La manie de voyager n'ayant fait que s'augmenter chez moi par mes fréquens entretiens avec les étrangers, me détermina, contre ma nature, à tramer un petit complot pour surprendre à mon curateur la permission de visiter Rome et Naples, au moins pendant un an. Et comme il n'était que trop vraisemblable qu'à l'âge de dix-sept ans et demi que j'avais alors, jamais on ne me laisserait aller seul, je tournai autour d'un certain précepteur anglais catholique qui devait accompagner dans cette partie de l'Italie un Flamand et un Hollandais avec qui j'avais passé plus d'un an à l'Académie, pour voir s'il ne voudrait pas aussi se charger de moi, et faire ainsi ce voyage à nous quatre. Je fis si bien, en définitive, que j'inspirai aussi à ces jeunes gens le désir de m'avoir pour compagnon. Je me servis ensuite de mon beau-frère pour m'obtenir du roi la permission de partir sous la conduite de ce gouverneur anglais, homme plus que mûr et de fort bonne renommée, et notre départ fut fixé aux premiers jours d'octobre de cette année. Ce fut la première et l'une des rares occasions de ma vie où j'aie usé de détour et d'intrigue ; mais il fallait de la ruse et de la persévérance pour persuader le précepteur, mon beau-frère, et par dessus tout le plus avare de

curateurs. La chose réussit, mais j'avais honte dans l'ame, mais j'étais furieux que, pour l'emporter, il me fallût mettre en œuvre tant de prières, de feintes et de dissimulations. Le roi, qui dans notre petit pays se mêle des plus petites choses, n'avait aucun goût à laisser voyager ses nobles, et encore moins un enfant à peine sorti de sa coquille, et qui montrait déjà un certain caractère. Il fallut, en somme, plier cruellement; mais, grâce à ma bonne étoile, cela ne m'empêcha pas de me redresser plus tard de toute ma hauteur.

Je terminerai ici cette seconde partie. Je m'aperçois trop bien que j'y ai fait entrer une foule de minuties, qui vont la rendre plus insipide encore, peut-être, que la première. Je conseille donc au lecteur de s'y arrêter aussi peu, ou plutôt de la franchir à pieds joints, puisque enfin, pour tout résumer en deux mots, ces huit années de mon adolescence ne sont que maladies, oisiveté et ignorance.

TROISIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE.

Elle embrasse environ dix années de voyages et de dérèglemens.

CHAPITRE PREMIER.

Premier voyage. — Milan. — Florence. — Rome.

Le 4 octobre 1766, dans la matinée, avec ce 1766.
transport inexprimable que l'on me connaît, après avoir passé toute la nuit à m'égarer en pensées folles, sans pouvoir un moment fermer l'œil, je partis pour ce voyage tant désiré. Nous étions dans la voiture, les quatre maîtres que vous savez; venait ensuite une calèche, où étaient deux domestiques; deux autres occupaient le siége de notre voiture, et mon valet de chambre était à cheval en courrier. Mais ce n'était plus ce petit vieillard qui m'avait été donné trois ans auparavant, en manière de précepteur; celui-là, je l'avais laissé à Turin. Ce nouveau valet de chambre dont je parle était un certain François Élie, qui avait demeuré une vingtaine d'années auprès de mon oncle, et qui, depuis sa mort, en Sardaigne, était passé à mon service. Il avait déjà voyagé, avec le susdit oncle,

en France, en Angleterre, en Hollande, deux fois en Sardaigne. C'était un homme d'une rare intelligence, d'une activité peu commune, et qui, valant à lui seul mieux que nos quatre autres serviteurs pris en masse, sera désormais le véritable *protagoniste* dans la comédie de ce voyage. Il en fut immédiatement le seul et vrai pilote, attendu notre incapacité absolue à nous autres huit, jeunes garçons ou vieux enfans.

Notre première station fut à Milan, où nous restâmes environ quinze jours. Pour moi, qui avais déjà vu Gènes deux ans auparavant, et qui étais accoutumé à la magnifique position de Turin, celle de Milan ne devait et ne pouvait me plaire en rien. Les merveilles qu'il pouvait y avoir à visiter, je ne les vis point, ou je les vis mal, au pas de course, en homme fort ignorant, et qui n'avait de goût pour aucun art utile ou agréable. Je me rappelle entre autres qu'à la bibliothèque Ambroisienne, le bibliothécaire m'ayant mis entre les mains je ne sais plus quel manuscrit autographe de Pétrarque, moi, en vrai barbare, en digne Allobroge que j'étais, je le jetai là, en disant que je n'avais qu'en faire. Je crois bien que dans le fond du cœur j'avais contre ce Pétrarque un reste de rancune. Quelques années auparavant, pendant que je faisais ma philosophie, Pétrarque m'étant tombé entre les mains, je l'avais ouvert, au hasard, par le milieu, au commencement et à la fin ; et, en ayant lu ou épelé tout au plus quelques vers, je n'y avais rien compris ni pu saisir aucun sens ; aussi l'avais-je condamné, faisant cho-

rus en ceci avec les Français et avec tout le peuple des ignorans présomptueux; et le tenant pour un parfait ennuyeux, grand diseur de subtilités et de fadeurs, on ne s'étonnera plus que j'accueillisse si bien ses inappréciables manuscrits.

Au reste, comme, en partant pour ce voyage d'une année, je n'avais pris avec moi d'autres livres que quelques voyages d'Italie, et tous en français, je faisais chaque jour de nouveaux progrès vers la perfection de cette barbarie où j'étais déjà si fort avancé. Avec mes compagnons de voyage, la conversation avait toujours lieu en français, et dans quelques maisons de Milan où j'allais avec eux, c'était toujours aussi le français que l'on parlait. Ainsi ces ombres d'idées que j'arrangeais dans ma pauvre cervelle n'étaient jamais vêtues que de haillons français; si j'écrivais quelque lambeau de lettre, c'était aussi en français, et quand je voulais recueillir quelques ridicules souvenirs de mon voyage, c'était encore du français que je barbouillais, et le tout fort mal, n'ayant appris que du hasard cette langue travestie. Si jamais j'en avais su la plus petite règle, je n'avais garde de m'en souvenir; mais l'italien, je le savais beaucoup moins encore: j'expiais ainsi le malheur d'être né dans un pays amphibie, et la belle éducation que j'y avais reçue.

Après un séjour d'environ deux semaines, nous partîmes de Milan. Les sots mémoires que j'écrivais alors sur mes voyages furent bientôt après corrigés de ma propre main et par le feu, comme

ils le méritaient; je ne veux pas les recommencer ici, et perdre du temps à détailler, plus que de raison, ces voyages d'un enfant. Les pays, d'ailleurs, sont assez connus. Je ne dirai donc rien, ou fort peu de chose, des différentes villes que je visitai en Vandale, étranger aux beaux-arts, et ne parlerai que de moi, puisque, après tout, c'est là le malheureux sujet que j'ai entrepris de traiter dans cet ouvrage.

Peu de jours nous suffirent pour nous rendre à Bologne, en passant par Plaisance, Parme et Modène. Nous ne nous arrêtâmes à Parme qu'un seul jour, et à Modène quelques heures, toujours pour ne rien voir, selon l'ordinaire, ou fort vite et très-mal ce qui méritait d'être vu. Le plus grand plaisir, et même le seul que je goûtasse dans ce voyage, c'était de me retrouver courant la poste sur les grandes routes, et de faire le plus de chemin que je pouvais à cheval, en courrier. Bologne, avec ses portiques et ses cloîtres, ne m'enchanta pas; pour ses tableaux, je n'y entendais rien. Sans cesse talonné par je ne sais quel besoin de changer de place, j'étais pour notre antique précepteur un perpétuel aiguillon qui toujours le pressait de se remettre en route. Nous arrivâmes à Florence à la fin d'octobre, et ce fut, depuis le départ de Turin, la première ville qui me plut par sa position; mais elle me plut moins que Gènes, que j'avais vue deux ans auparavant. Nous nous y arrêtâmes un mois; et là aussi, poussé par la renommée du lieu, je commençai à visiter, tant bien que mal, la galerie, le palais *Pitti* et dif-

férentes églises, mais le tout avec grand ennui et sans aucun sentiment du beau, surtout en peinture, mes yeux étant insensibles au mérite de la couleur. Si j'avais pu avoir du goût pour quelque chose, la sculpture m'eût tenté davantage, plutôt encore l'architecture : c'était peut-être une réminiscence de mon excellent oncle, l'architecte. Le tombeau de Michel-Ange, à Sainte-Croix, fut du petit nombre des choses qui m'arrêtèrent, et je fis quelque réflexion sur la mémoire de ce grand homme. Je sentis profondément, dès lors, qu'il n'y avait de vraiment grand parmi les hommes que ceux (combien sont-ils?) qui laissaient après eux une œuvre durable de leurs mains. Mais cette réflexion isolée, au milieu de l'immense dissipation d'esprit dans laquelle je vivais continuellement, était tout juste, comme on dit, une goutte d'eau dans la mer. Parmi tant d'écarts de jeunesse, dont j'aurai éternellement à rougir, je ne dois pas, certes, compter comme la moindre de mes sottises celle d'avoir voulu, dans le peu de temps que je restai à Florence, me faire enseigner la langue anglaise par un méchant maître anglais qui s'y trouvait, au lieu d'apprendre aux leçons vivantes des bienheureux Toscans à m'exprimer du moins sans barbarie dans leur idiome divin, que j'estropiais en le balbutiant, chaque fois que j'étais obligé d'y recourir. Aussi évitais-je de le parler le plus qu'il m'était possible. Mais si la honte de l'ignorer pouvait sur moi quelque chose, elle pouvait bien moins encore assurément que la paresse de l'apprendre. Je n'avais

pas laissé néanmoins de purger ma prononciation de notre horrible *U* lombard, ou français, qui m'avait toujours grandement déplu pour sa maigre articulation, et pour cette petite moue que font les lèvres en le prononçant, ce qui les fait terriblement ressembler alors à la ridicule grimace des singes lorsqu'ils veulent parler. Et maintenant encore, quoique depuis cinq ou six ans que je suis en France j'aie les oreilles assez remplies et rebattues de cet *U*, il ne manque jamais de me faire rire chaque fois que j'y prends garde, surtout lorsqu'au théâtre où l'on déclame, et même dans les salons où l'on ne déclame guère moins, ces petites lèvres contractées qui ont toujours l'air de souffler un potage bouillant, laissent entre autres échapper le mot *nature*.

Perdant ainsi mon temps à Florence à voir peu de chose, à ne rien apprendre, et bientôt à m'y ennuyer, je donnai encore une fois de l'éperon à notre vieux Mentor, et le 1er décembre nous prîmes le chemin de Lucques, en passant par Prato et par Pistoia. Un jour à Lucques me parut un siècle ; aussitôt nous voilà sur la route de Pise. Un jour à Pise, quoique le Campo-Santo m'eût fort touché, ne laissa pas de me paraître long, et de Pise vite à Livourne. Cette ville me plut beaucoup, et parce qu'elle ressemblait un peu à Turin, et parce que la mer était là, la mer, dont je ne pouvais jamais me rassasier. Notre séjour à Livourne fut de huit ou dix jours, et toujours j'allais comme un barbare, balbutiant mon anglais, et l'oreille fermée au Toscan. Lors-

que depuis j'ai voulu chercher la raison d'une si sotte préférence, j'ai vu qu'un sentiment particulier de faux amour-propre m'y poussait à mon insu. J'avais, pendant plus de deux ans, vécu avec des Anglais, j'entendais exalter en tous lieux la puissance et la richesse de l'Angleterre, j'avais devant les yeux sa grande influence politique; d'un autre côté, je voyais l'Italie entière morte, les Italiens divisés, affaiblis, avilis, esclaves ; et, honteux d'être Italien et de le paraître, je ne voulais rien de commun entre eux et moi.

Nous allâmes de Livourne à Sienne. Quoique cette dernière ville me plût médiocrement en elle-même, telle est cependant la puissance du beau et du vrai, que je sentis là comme un vif rayon qui tout-à-coup éclairait mon intelligence, et en même temps un charme irrésistible qui s'emparait de mes oreilles et de mon cœur, en entendant les personnes de la condition la plus humble parler d'une manière si suave et si élégante, avec tant de justesse et de précision. Toutefois je ne m'arrêtai qu'un jour dans cette ville. Le temps de ma conversion littéraire et politique était encore bien loin : j'avais besoin de sortir d'Italie et d'en rester éloigné long-temps pour connaître et apprécier les Italiens. Je partis donc pour Rome avec une palpitation de cœur presque continuelle, dormant fort peu la nuit, et tout le jour ruminant en moi-même Saint-Pierre, le Colysée, le Panthéon, toutes les merveilles que j'avais tant ouï célébrer. Je laissais encore mon imagination s'égarer à loisir sur divers

points illustrés par l'histoire romaine, qui, bien que mal apprise et sans ordre, m'était suffisamment connue et présente dans son ensemble : c'était en effet la seule histoire dont j'eusse consenti à apprendre quelque chose dans ma première jeunesse.

Enfin, un certain jour de décembre 1766, je vis cette *Porte du Peuple*, après laquelle je soupirais. Depuis Viterbe, la misère et la nudité du pays m'avaient fort mal disposé; mais cette superbe entrée me rendit mon courage, et enchanta mes regards. A peine étions-nous descendus à la place d'*Espagne*, où nous devions loger, que mes trois beaux jeunes gens, laissant leur précepteur se reposer, se mettent à courir tout le reste du jour pour visiter à la hâte, entre autres choses, le Panthéon. Mes compagnons se montraient en somme plus émerveillés de ces chefs-d'œuvre que je ne l'étais. Quelques années plus tard, ayant vu leurs pays, j'ai compris aisément pourquoi leur enthousiasme l'emportait si fort sur le mien. Nous ne demeurâmes cette fois à Rome que huit jours, pendant lesquels nous ne fîmes que courir pour apaiser cette première ardeur de notre impatiente curiosité. Pour moi, j'aimais beaucoup mieux retourner à Saint-Pierre jusqu'à deux fois le jour que de voir des objets nouveaux. Et je dois remarquer ici que cette éclatante réunion de choses sublimes me frappa moins au premier abord que je ne l'aurais cru et désiré; mais ensuite mon admiration allait toujours croissant : il y a plus, je n'ai

même connu et véritablement apprécié toute la grandeur de ces monumens que long-temps après, lorsque, fatigué de la pauvre magnificence que j'avais trouvée au-delà des monts, je revins à Rome, et y séjournai des années.

CHAPITRE II.

Suite des voyages. — Je me délivre aussi du gouverneur.

Cependant l'hiver approchait et nous pressait, et plus vivement encore je pressais, moi, notre indolent précepteur de nous mener à Naples, où il avait été convenu que l'on passerait tout le carnaval. Nous partîmes donc avec les voiturins, parce que, d'une part, la route de Rome à Naples n'était presque point praticable alors, et que, de l'autre, Élie, mon valet de chambre, étant tombé, à Radicofani, sous son bidet de poste, et s'étant cassé un bras, nous l'avions recueilli dans notre voiture, où il avait eu horriblement à souffrir des cahots, en venant ainsi jusqu'à Rome. Il montra, dans cette occasion, avec beaucoup de courage et de présence d'esprit, une véritable force d'ame; car il se releva lui-même, et, prenant son cheval par la bride, il se traîna seul et à pied jusqu'à Radicofani qui était encore à plus d'un mille. Là, ayant fait chercher un chirurgien, en l'attendant, il fit ouvrir la manche de

son habit, visita lui-même son bras, et, le voyant cassé, il se fit tenir solidement la main de ce bras, en étendant le bras lui-même autant qu'il lui fut possible, et avec son autre main, qui était la droite, il le remit si parfaitement, que le chirurgien, étant survenu presque au moment où nous-mêmes nous arrivions avec la voiture, trouva le bras assez artistement réduit pour ne pas y toucher davantage, et se contenta de le bander aussitôt; et en moins d'une heure nous repartîmes, après avoir établi dans la voiture le malheureux blessé, qui sous un visage calme et ferme cachait de cruelles souffrances. A Aqua-Pendente, le timon de notre voiture se trouva rompu, et nous voilà tous fort embarrassés. Tous, c'est-à-dire nous, les jeunes gens, le vieux précepteur, et les quatre autres sots qui nous servaient; car pour Élie, avec son bras attaché au col, trois heures après sa chute, il se donnait plus de mouvement et s'employait plus efficacement que nous tous à réparer le timon; et il dirigea si bien cette réparation provisoire, qu'en moins de deux autres heures on se remit en route, et le timon malade nous porta sans autre accident jusqu'à Rome.

J'ai raconté avec complaisance cet épisode de mon voyage, parce qu'il peint un homme doué de plus de courage et de présence d'esprit qu'on eût dû l'attendre de sa modeste condition, et, en général, rien ne me plaît comme d'avoir à admirer et à louer de ces vertus simples et naturelles. Elles doivent nous faire gémir sur les mauvais gouver-

nemens qui n'en tiennent compte, ou qui les craignent et les étouffent.

Nous arrivâmes à Naples le second jour des fêtes de Noël : on pouvait se croire au printemps. L'entrée de *Capo di China*, par les *Etudes* et la rue de *Tolède*, me présenta cette ville comme la plus riante et la plus peuplée que j'eusse encore vue jusque là, et demeurera toujours présente à ma mémoire. Plus tard, ce fut autre chose, lorsqu'il fallut aller nous loger à une espèce de cabaret, dans le plus obscur et le plus sale cul-de-sac de la ville. Et il le fallait bien, toutes les hôtelleries un peu propres étaient remplies d'étrangers. Cette contrariété répandit de la tristesse sur mon séjour à Naples, car le lieu que j'habite, joyeux ou non, a toujours eu sur mon faible cerveau une irrésistible influence jusque dans l'âge le plus avancé.

Dès les premiers jours, notre ministre me présenta dans plusieurs maisons ; et soit à cause des spectacles publics, soit pour le nombre des fêtes particulières et la variété des amusemens, le carnaval me parut plus brillant et plus agréable qu'aucun de ceux que j'eusse encore vus à Turin. Et cependant, au milieu de ce tourbillon nouveau et continuel, entièrement libre de ma personne, avec ma fortune, mes dix-huit ans et une figure avenante, je trouvais au fond de toutes ces choses la satiété, l'ennui, la douleur. Mon plaisir le plus vif, c'était la musique des bouffes au théâtre nouveau ; mais toujours cette mélodie, si délicate qu'elle fût, me laissait dans l'ame un long et triste mur-

mure de mélancolie; et alors s'éveillaient en moi, par milliers, les idées les plus sombres et les plus funestes. J'y trouvais un plaisir amer, et j'allais m'en nourrir solitairement sur les plages retentissantes de *Chiaja* et de *Portici*. J'avais fait connaissance avec quelques jeunes seigneurs de Naples, mais sans me lier avec eux; mon caractère assez sauvage ne me permettait pas de rechercher les autres, et cette sauvagerie, vivement empreinte sur mon visage, empêchait les autres de me rechercher à leur tour. Il en était de même avec les femmes: je me sentais beaucoup de penchant pour elles, mais je ne trouvais de charme qu'à celles qui étaient modestes, sans pouvoir jamais plaire qu'à celles qui ne l'étaient point; toujours mon cœur restait vide. En outre, possédé du désir de voyager au-delà des monts, j'évitais avec soin de me laisser surprendre dans quelque lien d'amour. Aussi, pendant ce premier voyage, je ne donnai dans aucun piége. Tout le jour, je courais dans ces petits cabriolets si divertissans, pour voir les merveilles qui étaient à quelque distance; pour les voir, non, je n'en étais aucunement curieux, et d'ailleurs je n'y entendais rien, mais pour le plaisir de la route. Je n'étais jamais las d'aller, mais dès que je m'arrêtais, aussitôt je souffrais.

Lorsque je fus présenté à la cour, quoique le roi Ferdinand IV n'eût alors que quinze ou seize ans, je lui trouvai néanmoins une très-grande ressemblance de tenue avec les trois autres souverains que j'avais vus jusque là: c'étaient mon excellent roi

Charles-Emmanuel, déjà vieillissant, le duc de Modène, gouverneur de Milan, et le grand duc de Toscane, Léopold, fort jeune aussi; d'où je conclus fort bien, depuis lors, que tous les princes n'avaient entre eux qu'un seul visage, et que toutes les cours n'étaient qu'une même antichambre. Pendant mon séjour à Naples, j'eus recours une seconde fois à la ruse; ce fut pour obtenir de la cour de Turin, par l'entremise de notre ministre de Sardaigne, la permission de quitter mon gouverneur, et de continuer seul mon voyage. Je vivais avec ces jeunes gens en parfaite intelligence, et le précepteur ne me causait jamais non plus qu'à eux le moindre déplaisir. Toutefois, comme de ville en ville on avait besoin de s'entendre pour le logis, et de se mouvoir de concert, et que le bonhomme était toujours irrésolu, changeant et temporiseur, cette dépendance me blessait. Il fallut donc me résoudre à prier le ministre d'écrire en ma faveur à Turin, pour y témoigner de ma bonne conduite, et assurer que j'étais parfaitement en état de me diriger moi-même et de voyager seul. La chose réussit à ma grande satisfaction, et j'en contractai une vive reconnaissance envers le ministre, qui, de son côté, m'ayant pris en affection, fut le premier qui me mit dans la tête de me livrer désormais à l'étude de la politique, pour entrer dans la carrière diplomatique. La proposition me plut fort, et il me parut alors que, de toutes les servitudes, c'était la moins servile. Je tournai donc ma pensée de ce côté, sans pour cela commencer aucune étude. Renfermant mon désir en moi-

même, je ne le communiquai à qui que ce fût; en attendant, je me bornai à tenir en toute occasion une conduite régulière et décente, peut-être au-dessus de mon âge. Mais en ceci mon naturel me servait mieux encore que ma volonté. J'ai toujours eu de la gravité dans mes mœurs et dans mes manières, sans hypocrisie toutefois, mettant de l'ordre, je le dirais volontiers, dans le désordre même, et n'ayant presque jamais failli qu'à bon escient.

En attendant, je vivais en tout et partout inconnu à moi-même, ne me croyant aucune capacité pour quoi que ce fût au monde, ne me sentant de vocation décidée que pour cette mélancolie continuelle, ne goûtant ni paix ni repos, et ne sachant jamais bien ce que je désirais : j'obéissais aveuglément à ma nature sans la connaître ni l'étudier en rien. Plusieurs années après seulement je m'aperçus que mon malheur ne venait que du besoin, ou, pour mieux dire, de la nécessité de sentir en même temps mon cœur occupé d'un noble amour, et ma pensée d'une œuvre élevée; chaque fois que l'une de ces deux choses m'a fait défaut, je suis resté incapable de l'autre, dégoûté, ennuyé et tourmenté au-delà de toute expression.

Cependant, pour faire l'essai de ma nouvelle et pleine indépendance, le carnaval à peine fini, je voulus absolument m'en aller seul à Rome, attendu que notre vieux mentor, sous prétexte qu'il attendait des lettres de Flandre, ne fixait encore aucune époque pour le départ de ses pupilles. Moi, impatient de quitter Naples et de revoir Rome, ou, s'il

faut dire la vérité, très-impatient de me voir seul et mon maître sur la grande route, à plus de trois cents milles de ma prison natale, je ne voulus pas différer davantage, et je pris congé de mes compagnons : en quoi je fis bien, car ils finirent par passer à Naples tout le mois d'avril, et n'eurent plus assez de temps pour se retrouver à Venise pendant l'Ascension, dont la célébration était alors ce qui m'y attirait vivement.

CHAPITRE III.

Suite des voyages. — Mon premier trait d'avarice.

Arrivé à Rome, où m'avait précédé mon fidèle Élie, j'allai occuper au pied de la *Trinite dei monti* un petit appartement très-gai et très-propre, qui me consola de la saleté de celui de Naples. Du reste, même dissipation, même ennui, même mélancolie, même fureur de me remettre en route ; et, ce qu'il y avait de pis, toujours même ignorance des choses qu'il y a le plus de honte à ignorer ; enfin une insensibilité de jour en jour plus profonde pour toutes les belles et grandes choses qui abondent dans Rome. Je me bornais à quatre ou cinq des principales, que sans cesse je retournais voir. Chaque jour j'allais chez le comte de Rivera, ministre de Sardaigne, très-digne vieillard, qui, quoique sourd, ne

m'ennuyait jamais, et me donnait des conseils excellens. Il m'arriva un jour de trouver chez lui, sur une table, un très-beau Virgile in-folio, ouvert au sixième livre de l'*Enéide*. Le bon vieillard, m'ayant vu entrer, me fit signe d'approcher, et se mit à déclamer avec enthousiasme ces vers magnifiques sur Marcellus, qui sont si renommés et que tout le monde a retenus; mais moi, qui ne les entendais presque plus, quoique je les eusse expliqués, traduits et appris par cœur, six ans peut-être auparavant, je rougis jusqu'au fond de l'ame, et en demeurai si fort affecté, que pendant plusieurs jours je ruminai ma honte en moi-même, et ne retournai plus chez le comte. Mais la rouille qui dévorait mon intelligence devenait si épaisse, et chaque jour l'augmentait à tel point, que, pour l'en arracher, il eût fallu un scalpel plus tranchant qu'un déplaisir passager. Aussi s'en alla-t-elle, cette sainte honte, sans laisser en moi aucune trace, et je n'en lus pas plus Virgile, ni aucun autre bon livre, en quelque langue que ce fût, durant plusieurs années qui passèrent comme celle-ci.

Pendant mon second séjour à Rome, je fus présenté au pape, qui était alors Clément XIII, un beau vieillard, plein d'une vénérable majesté, qui, s'augmentant de la magnificence du palais de *Monte-Cavallo*, fit sur moi une telle impression, que je n'éprouvai aucune répuguance à me prosterner, et à baiser sa mule selon l'usage. J'avais pourtant lu l'histoire ecclésiastique, et je savais au juste ce que valait la mule d'un pape. J'usai alors

du crédit de ce cher comte de Rivera pour faire réussir ma troisième intrigue auprès de la cour paternelle de Turin. Elle avait pour but de m'obtenir la permission de voyager encore une année, que je consacrerais à visiter la France, l'Angleterre et la Hollande, noms qui sonnaient merveilles et plaisirs aux oreilles de ma jeunesse inexpérimentée. Ce dernier manége eut le succès des autres. Cette année de plus obtenue, je me vis pendant tout le cours de 1768, ou à peu près, en pleine liberté, avec la certitude de pouvoir courir le monde. Mais survint alors une petite difficulté qui m'attrista long-temps. Mon curateur, avec qui je n'étais jamais entré en compte, et qui avait toujours évité de me laisser voir clairement ce que j'avais de revenus, ne s'expliquant jamais qu'en termes vagues et ambigus, et tantôt m'accordant de l'argent, tantôt m'en refusant, m'écrivit, à propos de la permission que je venais d'obtenir, que, pour cette seconde année, il m'ouvrirait un crédit de 1,500 sequins : il ne m'en avait donné que 1,200 pour mon premier voyage. Cette déclaration de sa part m'effraya beaucoup, sans toutefois me décourager. Comme j'avais toujours ouï dire que tout était fort cher au-delà des monts, il me semblait très-dur de m'y trouver au dépourvu, et de me voir contraint à y faire une si pauvre figure. D'un autre côté, je ne pouvais trop me risquer à écrire de ma bonne encre à mon avare de curateur : c'était la véritable manière de me le mettre à dos. Certes il n'eût pas manqué de faire sonner bien haut à mes

oreilles ce mot terrible, le Roi, que l'on fourre toujours à Turin, et parmi la noblesse, dans le plus secret mystère des affaires domestiques. Il lui eût été très-facile de me donner pour un dissipateur, un débauché, et de me faire alors rappeler aussitôt dans le royaume.

Aussi je me gardai fort de chercher noise à mon curateur; mais je pris avec moi-même la résolution d'épargner tout ce que je pourrais, dans ce premier voyage, sur les 1,200 sequins qui m'avaient été assignés, pour en accroître d'autant les 1,500 que j'aurais à recevoir, et qui me semblaient si peu de chose pour une année de voyage au-delà des monts. Alors, pour la première fois, d'une dépense convenable et même large, pour mieux dire, me réduisant à une mesquine existence, j'éprouvai un douloureux accès de sordide avarice. Je le portai même si loin, que non seulement je n'allais plus visiter aucune des curiosités de Rome, pour n'avoir pas d'étrennes à donner, mais que, renvoyant toujours au lendemain mon fidèle et cher Élie, j'en vins à lui refuser son salaire et de quoi se nourrir. L'honnête garçon me déclara que j'allais le forcer, pour vivre, à me voler ses gages; alors je le payai, mais de mauvaise grâce.

Ainsi rapetissé d'esprit et de cœur, vers les premiers jours de mai, je pris la route de Venise, et ma lésinerie me fit préférer les voiturins, malgré mon aversion pour la lenteur de leurs mules. Telle était cependant la différence de prix entre la poste et cette voiture, que je m'y résignai, et partis en jurant. Je

laissais Élie dans la calèche avec un domestique, et m'en allais chevauchant sur un maigre bidet qui trébuchait tous les trois pas. Ainsi donc je faisais à pied la plus grande partie du chemin, en comptant à voix basse et sur mes dix doigts ce que me coûteraient ces dix ou douze jours de voyage; combien un mois de séjour à Venise; ce que j'aurais épargné à mon départ d'Italie; combien ceci et combien cela; et j'usais mon cœur et ma tête à ces misérables calculs.

J'avais fait marché avec le voiturin jusqu'à Bologne, en passant par Lorette; mais j'arrivai à Lorette si ennuyé et l'ame si rétrécie, que je ne pus tenir plus long-temps à l'avarice et aux mules, et je renonçai tout-à-coup à cette allure mortelle. La glace de mon avarice naissante ne put résister à l'impétueuse ardeur de mon caractère, et tomba devant l'impatience de la jeunesse. Je fis rondement une côte mal taillée, et, payant au voiturin à peu près tout ce qui avait été convenu pour le voyage de Rome à Bologne, je le plantai là au milieu de Lorette, et m'en allai par la poste, heureux de m'être reconquis tout entier. De ce moment, l'avarice se convertit chez moi en un ordre sévère, mais sans lésinerie.

Si Bologne ne m'avait guère plu en allant, au retour elle me plut peut-être moins encore. Lorette ne m'inspira aucun mouvement de dévotion, et ne soupirant qu'après Venise, dont j'avais ouï conter tant de merveilles depuis mon enfance, je m'arrêtai tout au plus un jour à Bologne, et continuai par

Ferrare. Je sortis de cette ville sans me souvenir qu'elle avait vu naître et mourir ce divin Arioste, dont j'avais eu tant de plaisir à lire en partie le poème, et dont les vers étaient les premiers, les premiers entre tous, qui fussent tombés entre mes mains. Mais ma pauvre intelligence dormait alors ensevelie dans le plus honteux sommeil, et se rouillait chaque jour davantage pour tout ce qui était des belles lettres. Quant à la science du monde et des hommes, chaque jour aussi, sans m'en apercevoir, j'y devenais plus habile, grâce au grand nombre et à la variété de tableaux de mœurs qui venaient journellement s'offrir à mes yeux et à ma réflexion.

Au pont de *Lagoscuro* je pris le courrier de Venise : c'est une barque, où je me trouvai en compagnie de quelques danseuses de théâtre, dont une était fort belle. Mais cette rencontre ne m'allégea nullement l'ennui du passage, qui dura deux jours et une nuit jusqu'à Chiazza : ces nymphes faisaient les Suzannes, et je n'ai jamais pu supporter la vertu de contrebande.

Me voici enfin à Venise. Pendant les premiers jours, la nouveauté du site me remplit d'admiration et de contentement. Il n'était pas jusqu'au jargon des habitans que je n'écoutasse avec plaisir ; peut-être parce que les comédies de Goldoni y avaient, dès l'enfance, accoutumé mon oreille ; et en effet ce dialecte a de la grâce, il ne lui manque que la majesté. La foule des étrangers, le grand nombre des théâtres, la variété des divertissemens et des fêtes

qui, outre celles que l'on célèbre à toutes les foires de l'Ascension, se donnaient, cette année, en l'honneur du duc de Wittenberg, et, entre autres, cette magnifique course des barques, me retinrent à Venise jusqu'au milieu de juin ; mais je ne m'en divertis pas davantage. Ma mélancolie accoutumée, l'ennui, le besoin de changer de place, recommençaient à me pénétrer de leurs cruelles morsures, aussitôt que l'habitude des objets m'avait rendu moins sensible à leur nouveauté. Je passai plusieurs jours à Venise, complètement seul, sans sortir de chez moi, et sans faire autre chose que me tenir à la fenêtre, d'où j'adressais de petits signes ou même quelques mots à une jeune dame qui demeurait en face de moi, et le reste de ces jours qui ne finissaient pas je le passais à sommeiller, à ruminer, quoi ? je ne saurais le dire, ou plus souvent encore à pleurer de je ne sais quoi, sans pouvoir jamais trouver le repos, sans chercher ni soupçonner même ce qui me l'ôtait ou me le troublait. Plusieurs années après, en m'observant un peu mieux, j'ai vu que c'était un accès périodique qui me reprenait chaque année au printemps, quelquefois en avril, souvent même dans tout le courant de juin. Le mal durait et se faisait sentir plus ou moins, suivant que le cœur et l'esprit étaient alors plus ou moins vides ou oisifs. J'ai observé également depuis, en comparant mon esprit avec un excellent baromètre, que je me trouvais avoir plus ou moins de gêne et de facilité pour composer, selon que l'air était plus ou moins lourd. Stupidité complète pendant les grands

vents de l'équinoxe et des solstices; vers le soir, infiniment moins de pénétration que le matin; enfin beaucoup plus d'imagination, d'enthousiasme et de promptitude à concevoir, au cœur de l'hiver et sous le feu de l'été, que pendant les saisons intermédiaires. Cette matérialité de ma nature, qui d'ailleurs se retrouve plus ou moins, je crois, chez tous les hommes dont la fibre est délicate, a singulièrement rabattu et anéanti en moi l'orgueil qu'aurait pu me donner ce que j'ai voulu faire de bien, comme aussi elle m'a soulagé en grande partie de la honte d'avoir fait si mal, surtout en poésie. Je me suis pleinement convaincu qu'à certaines époques données il n'est pas, pour ainsi dire, en mon pouvoir de faire autrement.

CHAPITRE IV.

Fin du voyage d'Italie. — Mon premier voyage à Paris.

En somme, le séjour de Venise m'ennuya plus qu'il ne me divertit. Je n'en recueillis aucun fruit. Uniquement agité de la pensée du voyage que j'allais faire au-delà des monts, je ne visitai pas la dixième partie seulement des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture, que Venise a réunis en si grand nombre. Il suffira de dire, à ma

honte éternelle, que je ne vis pas même l'arsenal. Je ne m'inquiétai pas de prendre, même en courant, la plus légère idée de ce gouvernement qui en rien ne ressemble à aucun autre, et qui peut du moins passer pour rare, s'il n'est bon, puisqu'il est resté debout pendant des siècles avec tant d'éclat, de prospérité et de paix. Mais moi, toujours dépourvu du sens des beaux-arts, je végétais honteusement, et voilà tout. Je partis enfin de Venise, et, suivant mon usage, avec mille fois plus de plaisir que je n'y étais entré. Arrivé à Padoue, cette ville me déplut souverainement. Je n'y recherchai aucun de ces professeurs illustres que long-temps après il me fut permis de connaître; mais alors, au seul mot de professeur, d'études et d'université, je me sentais frissonner. Je ne me rappelai point, le savais-je seulement? qu'à quelques milles de Padoue, reposaient les os de notre second maître, cette grande lumière, Pétrarque. Et qu'avais-je à faire de Pétrarque, moi qui jamais ne l'avais lu, ni entendu, ni senti, mais qui l'ayant à peine entr'ouvert une fois ou deux, et n'y comprenant rien, l'avais aussitôt laissé là? Ainsi perpétuellement éperonné, talonné par l'oisiveté et par l'ennui, je brûlai Vicence, Vérone, Mantoue et Milan, pour tomber plus vite à Gènes, cette ville que j'avais vue à la dérobée, quelques années auparavant, et qui m'avait laissé un certain désir de la revoir. J'avais des lettres de recommandation pour presque toutes les villes que je viens de nommer; mais la plupart du temps je n'en faisais point usage, ou, quand j'en usais, il

était rare qu'on me revît, si on ne venait me chercher, et si l'on n'insistait pour m'avoir : ce qui n'arrivait presque jamais, et devait en effet rarement arriver. Cette sauvagerie excessive provenait chez moi de la fierté et de l'inflexibilité d'un caractère abandonné à lui-même, et aussi d'une répugnance naturelle et presque invincible à voir de nouveaux visages. Il était cependant assez difficile de changer sans cesse de pays sans que les personnes changeassent avec les lieux. J'aurais voulu, pour la satisfaction de mon cœur, vivre toujours avec les mêmes gens, mais jamais dans le même lieu.

A Gènes donc, comme le ministre de Sardaigne était absent, et que je ne connaissais que mon banquier, je ne tardai guère non plus à m'ennuyer, et j'avais déjà résolu d'en partir vers la fin de juin, lorsqu'un jour ce banquier vint me voir. C'était un homme de mérite et qui savait le monde ; m'ayant trouvé ainsi, solitaire, sauvage et mélancolique, il voulut apprendre de moi comment je passais mon temps, et me voyant sans livres, sans connaissances, et uniquement occupé à rester au balcon, ou à courir tout le jour par les rues de Gènes et à me promener en barque le long du rivage, il eut un peu pitié de ma jeunesse et de moi, et voulut absolument me mener à un de ses amis. C'était le chevalier Carlo Negroni, qui avait passé à Paris une grande partie de sa vie, et qui, me voyant si désireux d'y aller, me dit nettement à cet égard toute la vérité ; je n'y voulus croire que quelques mois après, lorsque j'y fus arrivé. En attendant, ce ga-

lant homme me présenta dans quelques-unes des premières maisons; et à l'occasion du banquet qu'on a coutume d'offrir au nouveau doge, il me servit d'introducteur et de compagnon. Là je fus sur le point de tomber amoureux d'une dame charmante qui me montrait passablement de bonté; mais d'un autre côté, emporté par la rage de courir le monde et de quitter l'Italie, l'amour, cette fois, ne put s'emparer de moi : il m'attendait à peu de temps de là.

Enfin je m'embarquai sur une petite felouque qui appareillait pour Antibes, et il me sembla que je partais pour les Grandes-Indes. Jamais, dans mes promenades sur mer, je ne m'étais éloigné du bord que de quelques milles; mais cette fois, une bonne brise s'étant élevée, nous prîmes le large; peu à peu le vent devint si fort qu'il nous mit en péril, et qu'il nous fallut relâcher à Savone, et y attendre deux jours un temps favorable. Ce retard m'ennuya et m'attrista cruellement; et je ne mis pas le pied dehors, même pour visiter la très-célèbre madone. Je ne voulais plus absolument rien voir, rien entendre de l'Italie; chaque minute de plus que je devais y rester était un fâcheux impôt prélevé sur tous les plaisirs qui m'attendaient en France. C'était chez moi la suite d'une imagination déréglée, qui sans cesse m'exagérait outre mesure tous les biens et tous les maux avant que je les éprouvasse; d'où il arrivait qu'à l'épreuve, les uns et les autres, les biens surtout, se réduisaient à rien.

Une fois arrivé et débarqué au port d'Antibes,

tout semblait fait pour me réjouir : une autre langue, d'autres usages, une autre architecture, des visages nouveaux ; et quoique la différence fût rarement à l'honneur du pays, néanmoins je trouvai du charme à cette légère variété. Je repartis bientôt pour Toulon, et à peine à Toulon, je voulus repartir pour Marseille, sans avoir rien vu à Toulon, dont l'aspect me déplut beaucoup. Il n'en fut pas ainsi de Marseille; sa physionomie riante, ses rues neuves, propres et bien alignées, la beauté du cours, la beauté du port, la grâce piquante des jeunes filles, tout m'enchanta au premier abord. Je me déterminai vite à m'y arrêter presque un mois : ce fut aussi pour laisser passer les grandes chaleurs de juillet, qui sont un inconvénient en voyage. Il y avait chaque jour à l'hôtel une table ronde autour de laquelle je trouvais nombreuse compagnie à dîner et à souper, sans être condamné à parler (ce qui m'a toujours coûté des efforts, étant taciturne de ma nature), et je passais ensuite chez moi sans ennui les autres heures de la journée. Ma taciturnité, qui avait aussi sa source dans une sorte de timidité naturelle que je n'ai jamais pu surmonter entièrement, redoublait encore à cette table, grâce au verbiage sans fin des Français. Il y en avait là de toute espèce ; mais la plupart étaient des officiers ou des négocians. Je ne contractai avec aucun d'eux ni amitié ni familiarité, n'ayant jamais été en cela de nature facile et libérale.

Je les écoutais volontiers, quoique je n'en retirasse aucun fruit ; mais écouter est une chose qui

ne m'a jamais coûté trop de peine; j'écoute même les plus sots discours : ils vous apprennent tout ce qu'ils ne disent pas.

Une des raisons qui m'avaient fait le plus désirer de voir la France, c'était que je pourrais y suivre le théâtre. Deux ans auparavant j'avais vu à Turin une troupe de comédiens français, et durant tout un été j'avais été assidu à ses représentations. Aussi beaucoup de leurs meilleures tragédies et presque toutes leurs comédies les plus célèbres m'étaient connues. La vérité veut que je dise qu'à Turin comme en France, dans le premier voyage comme dans le second que j'y fis plus de deux ans après, jamais il ne m'arriva de penser ou seulement de rêver que j'aurais un jour le désir ou le talent d'écrire des compositions dramatiques. J'écoutais donc celles des autres avec attention sans doute, mais sans aucun but, et, qui plus est, sans éprouver la plus petite velléité de produire; et même, à tout prendre, la comédie me divertissait bien plus que la tragédie ne me touchait, quoique par nature je fusse beaucoup moins enclin au rire qu'aux larmes. Plus tard, en y réfléchissant, il m'a semblé que l'une des principales causes de mon indifférence pour la tragédie tenait à ce que dans presque toutes les tragédies françaises il y a des scènes entières, souvent même des actes, où des personnages secondaires venaient glacer mon esprit et mon cœur, en allongeant l'action sans nécessité, ou, pour mieux dire, en l'interrompant. Ajoutez, s'il vous plaît, que, quoique bien décidé à ne pas être Italien, mon

oreille s'obstinait à me servir contre mon gré, et ne cessait de m'avertir de l'insipide et ennuyeuse uniformité de cette versification qui appareille les rimes et coupe les vers par le milieu, ainsi que de la trivialité du rhythme et de la mélodie nasale des sons. Aussi, sans qu'il me fût possible d'en dire la raison (les acteurs étaient excellens, comparés aux nôtres, qui sont détestables, et ils ne jouaient guère que des œuvres admirables pour la passion, la conduite et les pensées), il m'arrivait souvent de rester froid et de m'en aller mécontent. Les tragédies qui me plaisaient le mieux, c'étaient *Phèdre*, *Alzire*, *Mahomet* et un petit nombre d'autres.

Après le théâtre, un de mes divertissemens à Marseille, c'était de me baigner presque tous les soirs à la mer. J'avais découvert un petit endroit fort joli sur une certaine pointe de terre située hors du port, à main droite. Là, assis sur le sable et les épaules adossées à un petit rocher assez haut pour me dérober la vue de la terre que je laissais derrière moi, je ne voyais plus devant moi et autour de moi que la mer et le ciel, et alors entre ces deux immensités que venaient encore embellir les rayons du soleil qui se prolongeait dans les flots, je passais des heures à rêver délicieusement; que de poésies j'aurais composées, si j'avais su écrire en vers ou en prose, dans une langue quelconque!

Mais je finis par me dégoûter aussi du séjour de Marseille; car tout ennuie bientôt les désœuvrés. Toujours violemment possédé du démon de Paris, je partis vers le 10 du mois d'août, et, semblable à

un fugitif plutôt qu'à un voyageur, j'allai nuit et jour sans m'arrêter jusqu'à Lyon. Ni Aix, avec sa magnifique et riante promenade, ni Avignon, autrefois le séjour des papes et le tombeau de la célèbre Laure, ni Vaucluse, qu'habita si long-temps notre divin Pétrarque, rien ne put m'empêcher d'aller droit à Paris comme une flèche. A Lyon, la fatigue me retint pourtant deux nuits et un jour; mais je me remis en route avec la même fureur, et en moins de trois jours la route de Bourgogne me déposa aux portes de Paris.

CHAPITRE V.

Premier séjour à Paris.

C'était je ne me rappelle pas bien quel jour du mois d'août, mais entre le 15 et le 20, par une matinée couverte, froide et pluvieuse; je quittais cet admirable ciel de Provence et d'Italie, et jamais je n'avais vu de tels brouillards sur ma tête, surtout au mois d'août. Aussi lorsque j'entrai à Paris par ce misérable faubourg Saint-Marceau, et qu'il me fallut ensuite avancer comme à travers un sépulcre fétide et fangeux vers le faubourg Saint-Germain, où j'allais loger, mon cœur se serra fortement, et je n'ai pas souvenance d'avoir éprouvé, dans ma vie, pour cause si petite, une plus douloureuse impres-

sion. Tant se hâter, tant s'essouffler, se bercer de toutes les folles illusions d'une imagination ardente, pour venir s'abîmer ainsi dans ce cloaque impur ! En descendant à l'hôtel, je me trouvais déjà complètement désabusé, et, n'eût été la fatigue et la honte immense qui en eût rejailli sur moi, je repartais immédiatement.

Lorsque ensuite je parcourus l'un après l'autre tous les recoins de Paris, chaque jour ajouta quelque chose à mon désenchantement. La médiocrité et le goût barbare des constructions ; la ridicule et mesquine magnificence du petit nombre de maisons qui prétendent au titre de palais ; la saleté et le gothique des églises ; l'architecture vandale des théâtres de cette époque, et tant, tant, tant d'objets déplaisans qui, tous les jours, passaient devant mes yeux, sans compter le plus amer de tous, ces visages plâtrés de femmes si laides et si sottement attiffées ; tout cela n'était pas assez racheté à mes yeux par le grand nombre et la beauté des jardins, l'éclat et l'élégance des promenades où se portait le beau monde, le goût, la richesse et la foule innombrable des équipages, la sublime façade du Louvre, la multitude des spectacles, bons pour la plupart, et toutes les choses du même genre.

Cependant le mauvais temps continuait avec une obstination incroyable ; depuis plus de quinze jours que j'étais à Paris, je n'avais pas encore salué le soleil, et mes jugemens sur les mœurs, plus poétiques que philosophiques, se ressentaient toujours un peu de l'influence de l'atmosphère. Cette pre-

mière impression de Paris s'est si profondément gravée dans ma tête, que maintenant encore (c'est-à-dire au bout de vingt-trois ans), elle est encore dans mes idées et dans mon imagination, bien que sur beaucoup de points ma raison la combatte et la condamne.

La cour était à Compiègne, où elle devait rester tout le mois de septembre, et l'ambassadeur de Sardaigne pour qui j'avais des lettres n'étant point alors à Paris, je n'y connaissais ame qui vive, si ce n'est quelques étrangers que j'avais déjà rencontrés et pratiqués dans différentes villes de l'Italie. Eux-mêmes ne connaissaient personne à Paris. Je partageais donc mon temps entre les promenades, les théâtres, les filles et ma mélancolie habituelle. J'attrapai ainsi la fin de novembre, époque à laquelle l'ambassadeur quitta Fontainebleau et revint habiter Paris. Il me présenta dans différentes maisons, particulièrement chez les ministres des autres puissances. Il y avait un petit Pharaon chez l'ambassadeur d'Espagne, et je jouai pour la première fois. Je ne gagnai ni ne perdis beaucoup; mais le jeu aussi m'ennuya vite, comme tous mes passe-temps de Paris; ce qui me détermina à partir pour Londres au mois de janvier. Las de Paris, dont je ne connaissais guère que les rues, et déjà, en somme, passablement refroidi dans ma passion pour les choses nouvelles, je finissais toujours par les trouver de beaucoup au-dessous non seulement de l'idée que je m'en étais faite dans mon imagination, mais des simples réalités que j'avais pu voir en

divers endroits de l'Italie. Londres enfin acheva de m'apprendre à bien connaître et à bien apprécier et Naples, et Rome, et Venise, et Florence.

1768. Avant mon départ pour Londres, l'ambassadeur m'ayant offert de me présenter à la cour de Versailles, j'acceptai, curieux de voir une cour plus grande que celles que j'avais vues jusque alors, quoique parfaitement désabusé à l'égard des unes et des autres. Ce fut le 1er janvier 1768, un jour plus intéressant à cause des différentes cérémonies qui s'y pratiquent. On m'avait bien prévenu que le roi n'adressait la parole qu'aux étrangers de distinction, et qu'il me parlât ou non, je n'y tenais guère. Cependant je ne pus me faire au maintien superbe de ce roi Louis XV, qui, mesurant de la tête aux pieds la personne qu'on lui présentait, ne témoignait par aucun signe l'impression qu'il en recevait. Mais si l'on disait à un géant : J'ai l'honneur de vous présenter une fourmi, le géant, la regardant, sourirait, ou dirait peut-être : Oh! le pauvre petit animal! S'il se taisait, son visage le dirait pour lui. Mais ce dédaigneux silence cessa de m'affliger lorsque un moment après je vis le roi répandre autour de lui cette monnaie de son regard sur des objets bien plus importans que je ne l'étais. Après une courte prière qu'il fit entre deux prélats, dont l'un, si j'ai bonne mémoire, était cardinal, le roi se dirigea vers la chapelle et rencontra sur son passage, entre deux portes, le prévôt des marchands, premier officier de la municipalité de Paris, qui lui balbutia le petit compli-

ment d'usage pour le premier de l'an. Le monarque taciturne lui répondit par un mouvement de tête, et, se retournant vers l'un des courtisans qui le suivaient, il demanda où étaient restés les échevins, qui d'ordinaire accompagnent le prévôt. Alors une voix sortit de la foule des courtisans, et dit facétieusement : *Ils sont restés embourbés*. Toute la cour se prit à rire ; le monarque lui-même daigna sourire, et passa outre pour se rendre à la messe qui l'attendait. L'inconstante fortune a voulu qu'un peu plus de vingt ans après je visse à Paris, dans l'Hôtel-de-Ville, un autre roi Louis recevoir avec beaucoup plus de bonté un compliment bien différent que lui adressait un autre prévôt, sous le titre de maire, le 17 juillet 1789 ; et alors c'était le tour des courtisans de *rester embourbés* sur la route de Versailles à Paris, quoique ce fût en plein été ; mais sur cette route, la fange alors était en permanence. Peut-être je bénirais Dieu de m'avoir rendu témoin de ces choses, si je n'étais trop convaincu que le règne de ces rois plébéiens peut devenir encore plus funeste à la France et au monde que celui des rois capétiens.

CHAPITRE VI.

Voyage en Angleterre et en Hollande. — Premier empêchement d'amour.

Je partis donc de Paris vers le milieu de janvier, en compagnie d'un de mes compatriotes, jeune homme d'une fort belle tournure, doué d'assez d'esprit, et qui avait environ dix ou douze ans de plus que moi, de l'ignorance autant que moi, de la réflexion beaucoup moins; plus de passion pour le grand monde que de goût à observer les hommes et de sagacité pour les connaître. Il était cousin de notre ambassadeur à Paris et neveu de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, le prince de Massérano, chez lequel il devait loger. J'avais peu de penchant pour les voyages en commun; mais, pour aller seulement en un lieu déterminé, je m'y prêtai volontiers. Mon nouveau compagnon étant d'humeur babillarde et fort gaie, chacun de nous se trouvait bien, moi de me taire et de l'écouter, lui de parler et de s'en faire accroire. Il était fortement épris de lui-même pour avoir eu beaucoup de succès auprès des femmes, et, chemin faisant, il m'énumérait avec emphase ses conquêtes amoureuses, que j'écoutais avec plaisir et sans envie. Le soir, à l'auberge, en attendant le souper, nous jouions aux échecs, et je me faisais toujours battre, n'ayant jamais eu de dispositions pour aucun jeu. Nous fîmes un long détour par Lille, Douai et Saint-Omer,

pour nous rendre à Calais. Le froid était si rigoureux, que dans notre calèche, étroitement close avec des glaces, et où nous tenions une bougie allumée, une nuit le pain gela et le vin aussi. Ce froid excessif me réjouissait, parce que de ma nature je n'aime pas les moyens termes.

Enfin, lorsque nous eûmes perdu de vue les côtes de la France, à peine étions-nous débarqués à Douvres, que ce froid nous parut moindre de moitié, et entre Douvres et Londres nous trouvâmes fort peu de neige. Autant Paris m'avait déplu au premier coup d'œil, autant me plurent subitement et l'Angleterre et Londres en particulier. Les rues, les hôtels, les chevaux, les femmes, le bien-être universel, la vie et l'activité de cette île, la propreté et la commodité des maisons, quoique très-petites, l'absence des mendians, ce mouvement perpétuel de l'argent et de l'industrie, également répandu dans la capitale et dans les provinces, en un mot, tout ce qui fait la gloire vraiment unique de cette heureuse et libre contrée, me ravirent l'ame tout d'abord, et deux autres voyages que j'y ai faits depuis n'ont rien changé à mon opinion. L'Angleterre diffère si complètement de tout le reste de l'Europe, dans toutes ces branches de la félicité publique qui procèdent de la supériorité du gouvernement! Si je n'étudiai pas alors profondément la constitution qui donne à l'Angleterre une telle prospérité, je savais assez, du moins, en observer et en apprécier des divines conséquences.

A Londres, il est beaucoup plus facile aux étrangers de se faire recevoir dans les maisons qu'il ne l'est à Paris. A Paris, je n'avais jamais voulu me plier à ces exigences pour en triompher, parce que au fond je n'ai que faire de surmonter un obstacle, s'il ne doit m'en revenir aucun bien. Mais à Londres, durant quelques mois, je me laissai entraîner par cette facilité nouvelle, et par mon compagnon de voyage, dans le tourbillon du grand monde. Ma rusticité et ma sauvagerie cédèrent aussi sensiblement à la bienveillance courtoise et toute paternelle que me témoigna le prince de Masserano, ambassadeur d'Espagne, excellent vieillard, qui aimait les Piémontais avec passion, étant né en Piémont, quoique depuis long-temps son père se fût transplanté en Espagne. Mais au bout de trois mois, ayant fini par m'apercevoir que ces soirées, ces soupers, ces banquets ne m'amusaient aucunement, et que je n'y apprenais rien, alors je changeai de masques; au lieu de jouer celui du cavalier dans le salon, j'aimais mieux prendre celui du cocher à la porte, et me voilà conduisant et reconduisant d'un bout de Londres à l'autre ce beau Ganymède, mon compagnon, à qui je laissais toute la gloire des triomphes amoureux; et j'en étais venu à faire si bien, et d'un air si dégagé, mon service de cocher, que, plus d'une fois provoqué dans ces luttes où les cochers anglais font assaut de vitesse au sortir du Ranelawgh et des théâtres, je m'en tirai avec honneur, sans briser ma voiture et sans blesser mes chevaux. Ainsi, monter à cheval

chaque matin pendant quatre ou cinq heures, et chaque soir en passer deux ou trois autres sur le siége, et conduire quelque temps qu'il fît, je n'eus pas d'autre amusement pendant toute la fin de cet hiver. Au mois d'avril, je fis une excursion avec mon compagnon habituel dans les plus belles provinces de l'Angleterre. Nous allâmes à Portsmouth, à Salsbury, à Bath, à Bristol, et nous revînmes à Londres par Oxford. Le pays me plut infiniment, et l'harmonie qui règne en toutes choses, dans cette île, où tout est combiné pour le plus haut degré de bien-être général, m'enchanta chaque jour d'avantage. Dès lors je sentis naître en moi le désir de pouvoir m'y fixer pour toujours; non que les individus m'y plussent infiniment; ils me plaisaient cependant mieux que les Français, étaient meilleurs et plus ronds; mais la physionomie du pays, la simplicité des mœurs, la beauté et la modestie des femmes et des jeunes filles, par-dessus tout, l'équité du gouvernement et la vraie liberté, qui en est la fille, tout cela me faisait complètement oublier et les désagrémens du climat, la mélancolie qui ne manque jamais de s'y emparer de vous, et la ruineuse cherté de la vie.

Au retour de cette petite excursion, qui m'avait remis en train, je fus repris de plus belle par cette rage de courir, et j'eus beaucoup de peine à différer encore jusqu'aux premiers jours de juin mon départ pour la Hollande; alors je m'embarquai à *Harwich* pour *Helvoetlvys*, et avec un bon vent en douze heures j'y arrivai.

La Hollande est, pendant l'été, un pays agréable et riant; mais elle m'aurait plu encore davantage si je l'eusse visitée avant l'Angleterre; car les mêmes choses que l'on admire en Angleterre, sa population, sa richesse, sa propreté, la sagesse des lois, les merveilles de l'industrie et de son activité, tout se retrouve ici, mais sur une moindre échelle; et, en effet, après beaucoup d'autres voyages où mon expérience s'étendit, les deux seuls pays de l'Europe qui m'aient toujours laissé le désir de les revoir, ce sont l'Angleterre et l'Italie : la première, parce que l'art y a, pour ainsi dire, subjugué, transfiguré la nature; la seconde, parce que la nature s'y est toujours énergiquement relevée pour prendre sa revanche de mille façons sur des gouvernemens souvent mauvais, toujours inactifs.

Pendant mon séjour à La Haye, où je restai bien plus long-temps que je me l'étais promis, je donnai enfin dans les piéges de l'amour, qui jusque là n'avait jamais pu me joindre et m'arrêter. Une femme charmante, mariée depuis un an, pleine de grâces naturelles, d'une beauté modeste et d'une douce ingénuité, me blessa très-vivement au cœur. Le pays était petit, les distractions rares; je la voyais beaucoup plus souvent que d'abord je ne l'aurais voulu; bientôt j'en vins à me plaindre de ne pas la voir assez souvent. Je me trouvai pris d'une terrible manière, sans m'en apercevoir; je ne pensais déjà à rien moins qu'à ne plus sortir de La Haye ni mort ni vif, persuadé qu'il me serait complètement impossible de vivre sans cette femme.

Ce cœur rebelle, une fois ouvert aux traits de l'amour, avait en même temps donné accès aux douces insinuations de l'amitié. Mon nouvel ami était don José d'Acunha, alors ministre de Portugal en Hollande. C'était un homme de beaucoup d'esprit, de plus d'originalité encore, assez d'instruction, un caractère de fer, un cœur magnanime, une ame ardente et très-haute. Une sorte de sympathie entre nos deux taciturnités nous avait déjà, pour ainsi dire, enchaînés l'un à l'autre à notre insu; la franchise et la chaleur de nos deux ames eut bientôt fait le reste. Je me trouvai donc à La Haye le plus heureux des hommes : c'était la première fois de ma vie qu'il m'arrivait de ne rien désirer au monde après mon ami et ma maîtresse. Amant et ami, et payé de retour des deux côtés, je ne respirais que sentimens tendres, parlant de ma maîtresse à mon ami, et de mon ami à ma maîtresse. Je goûtais ainsi des plaisirs très-vifs, incomparables, et jusque alors inconnus à mon cœur, quoique toujours il les eût cherchés en silence et entrevus confusément. Ce digne ami me donnait continuellement les plus sages conseils. Il eut surtout l'art, jamais je ne l'oublierai, de me faire rougir et de me dégoûter de la vie stupide et oisive que je menais, n'ouvrant jamais un livre, ignorant mille choses, étranger surtout à cette foule de grands poètes qui honorent l'Italie, et à ce petit nombre éminent de ses prosateurs et de ses philosophes, entre autres l'immortel Nicolò Macchiavel, dont je ne savais que le nom, génie que le préjugé noircit et défi-

gure dans nos écoles, où on nous le définit sans nous initier à ses œuvres, et sans que ses détracteurs se soient donné seulement la peine de le lire, ou de le comprendre, si même ils l'ont vu. Mon ami d'Acunha m'en donna un exemplaire, que je conserve encore, que j'ai beaucoup lu depuis, où j'ai même écrit quelques notes; mais ce fut bien des années après. Une chose fort étrange (que je notai beaucoup plus tard, mais que j'éprouvai alors vivement sans toutefois m'en rendre compte), c'est que jamais je ne sentais mon esprit et mon ame s'ouvrir au désir de l'étude, et à certain mouvement, à certaine effervescence d'idées créatrices, que quand j'avais le cœur fortement occupé d'aimer. Cet amour me détournait sans doute de toute application d'esprit, mais en même temps il m'en inspirait un très-vif besoin. Et si jamais je me croyais capable de réussir en quelque branche de littérature, c'était lorsque, ayant un objet cher et bien aimé, je me flattais de pouvoir lui apporter encore en tribut les fruits de mon génie.

Mais mon bonheur, en Hollande, ne fut pas de longue durée. Le mari de ma maîtresse était un personnage très-riche, dont le père avait eu le gouvernement de Batavia. Il changeait très-souvent de résidence, et ayant acheté récemment une baronie en Suisse, il voulut aller y passer l'automne. Au mois d'août, il fit avec sa femme un petit voyage aux eaux de Spa, où je les suivis de près, car le digne homme n'était aucunement jaloux. En revenant de Spa en Hollande, nous fîmes

route ensemble jusqu'à Maëstricht, où je fus forcé de la quitter; elle devait aller avec sa mère à la campagne, pendant que son mari irait seul du côté de la Suisse. Je ne connaissais point sa mère, et je n'avais aucun prétexte plausible, aucun moyen décent pour m'introduire dans une maison étrangère. Cette première séparation me déchira vraiment le cœur. Il nous restait encore quelque petite espérance de nous revoir. Et en effet, quelques jous après mon retour à La Haye, et le départ du mari pour la Suisse, mon adorée reparut à la ville. Ma félicité fut au comble, mais ce fut un éclair. Au bout de dix jours, pendant lesquels je pouvais passer et j'étais en réalité le plus heureux des hommes, elle ne se sentant pas le cœur de me dire quel jour elle devait repartir pour la campagne, non plus que moi le courage de le lui demander, un matin, mon ami d'Acunha tombe chez moi, et, en m'apprenant qu'elle n'a pu se dispenser de partir, il me remet une petite lettre de sa main, qui me donne le coup de la mort; elle m'annonçait avec une ingénuité qui respirait encore la tendresse qu'elle ne pouvait plus, sans scandale, différer de se rendre auprès de son mari, qui lui avait commandé de la rejoindre. Mon ami ajoutait affectueusement de vive voix que, ce mal étant sans remède, il fallait se soumettre à la nécessité et à la raison.

Peut-être ne m'en croirait-on pas si je racontais toutes les folies que m'inspira l'excès de la douleur et du désespoir. Pour tout dire, en un mot, je voulais absolument mourir, mais je n'en dis mot

à personne, et feignant d'être malade, afin que mon ami s'en allât, je fis appeler un chirurgien pour me tirer du sang ; celui-ci vint et me saigna. Dès que le chirurgien fut sorti, je fis semblant d'avoir envie de dormir, et m'enfermant dans mes rideaux, je restai quelques minutes à envisager ce que j'allais faire, puis je commençai à arracher les ligatures de la saignée, fortement décidé à perdre tout mon sang et à mourir. Mais, non moins avisé que fidèle, Élie, qui me voyait dans cet état de violence, et à qui d'ailleurs mon ami avait fait sa leçon avant de me quitter, feignant de s'entendre appeler, accourut au bord de mon lit et ouvrit le rideau. Surpris et confus tout ensemble, peut-être aussi me repentant déjà, ou mal affermi dans ma résolution de jeune homme, je lui dis que la ligature s'était défaite ; il eut l'air de me croire et la rattacha, mais sans vouloir ensuite me perdre de vue un seul instant; bien plus, il fit de nouveau chercher mon ami, qui accourut chez moi ; l'un et l'autre me forcèrent, pour ainsi dire, à sortir de mon lit ; mon ami s'obstina même à m'emmener chez lui, où il me garda plusieurs jours, sans que jamais il me laissât seul. Mon désespoir était profond et muet, et, soit honte ou méfiance, je n'osais le faire paraître : je ne savais que me taire ou pleurer. Mais les conseils de mon ami, et les légères distractions qu'il m'obligeait de prendre, puis je ne sais quelle espérance de la revoir un jour, de revenir en Hollande l'année suivante, et, plus que tout le reste peut-être, l'insouciance na-

turelle de mes dix-neuf ans, tout cela peu à peu soulagea mes ennuis; et, quoiqu'il fallût encore bien du temps à mon ame pour qu'elle achevât de guérir, la raison me revint tout entière dans l'espace de quelques jours.

Ainsi converti à de plus sages pensées, mais toujours fort affligé, je me décidai à repartir pour l'Italie, ne pouvant soutenir la vue de ce pays et de ces lieux, auxquels je redemandais en vain un bonheur perdu presque aussitôt que possédé. J'éprouvais encore une vive douleur à me séparer d'un tel ami; mais, me voyant profondément blessé, il m'encourageait lui-même à partir, bien persuadé que le mouvement, la nouveauté des objets, l'absence et le temps ne pouvaient manquer de me guérir.

Vers le milieu de septembre, je m'arrachai des bras de mon ami, qui avait voulu m'accompagner jusqu'à Utrecht; je pris la route de Bruxelles, et m'en allai par la Lorraine, l'Alsace, la Suisse et la Savoie, ne m'arrêtant plus, jusqu'en Piémont, que pour dormir; en moins de trois semaines, je me retrouvai à Cumiana, dans la villa de ma sœur, où, de Suze, je me rendis en droite ligne, sans passer par Turin, pour éviter tout commerce avec les hommes. J'avais besoin d'exhaler le reste de ma fièvre en pleine solitude. Tout le temps que dura le voyage, de toutes les villes où je passai, Nancy, Strasbourg, Bâle et Genève, je ne vis que les murs; je n'échangeai pas une seule parole avec mon fidèle Élie, qui, se conformant à mon infirmité,

m'obéissait sur un signe, et prévenait tous mes désirs.

CHAPITRE VII.

Revenu pour six mois dans ma patrie, je me livre à l'étude de la philosophie.

1769. Tel fut mon premier voyage; il dura deux ans et quelques jours. Je restai six semaines à la campagne avec ma sœur, et lorsqu'elle revint à la ville, j'y retournai avec elle. Peu de personnes me reconnurent, ma taille, pendant ces deux années, s'étant singulièrement développée. Mon tempérament avait beaucoup gagné à cette vie inconstante, oisive et surtout dissipée. En passant à Genève, j'avais acheté une pleine malle de livres : dans le nombre étaient les œuvres de Rousseau, de Montesquieu, d'Helvétius et de quelques autres. A peine de retour dans ma patrie, et le cœur encore plein de mélancolie et d'amour, je sentis le besoin irrésistible d'appliquer fortement mon esprit à une étude quelconque ; mais à laquelle, je ne savais; mon éducation si négligée d'abord, et couronnée ensuite par six ans de dissipation et d'oisiveté, m'avait rendu également inhabile à toute espèce d'étude. Incertain du parti que j'avais à prendre, et si je devais rester dans ma patrie ou voyager de

plus belle, je m'établis pour cet hiver dans la maison de ma sœur, tout le jour occupé à lire ou à me promener un peu, mais ne frayant jamais avec personne. Je ne lisais toujours que des ouvrages français : je voulus lire l'Héloïse de Rousseau, et je l'essayai à plusieurs reprises; mais, quoique mon caractère fût naturellement très-passionné, et que je fusse alors éperdument amoureux, je trouvais dans ce livre tant de manière, tant de recherche, tant d'affectation de sentiment, et si peu d'émotion véritable, tant de chaleur de tête et si peu de celle du cœur, que je ne pus jamais achever le premier volume. Pour ce qui est de ses œuvres politiques, le Contrat social, par exemple, je ne le comprenais pas, et partant je les laissai là.

La prose de Voltaire me charmait singulièrement; mais ses vers m'ennuyaient. Je n'ai jamais lu sa Henriade que par morceaux détachés, la Pucelle aussi peu, ayant toujours eu du dégoût pour les choses obscènes. Je lus enfin quelques-unes de ses tragédies. Montesquieu, au contraire, je le lus bien deux fois, d'un bout à l'autre, avec admiration, avec plaisir, et peut-être aussi avec quelque fruit. L'*Esprit* d'Helvétius me fit encore une impression profonde, mais pénible. Mais pour moi le livre des livres, celui qui, pendant cet hiver, me fit passer bien des heures de ravissement et de béatitude, ce fut Plutarque, et ses vies des vrais grands hommes. Il en est, celles, par exemple, de Timoléon, de César, de Brutus, de Pélopidas, de Caton, et d'autres encore, que je relus jusqu'à quatre

et cinq fois, avec un tel transport de cris, de larmes, et parfois de colère, que, s'il y avait eu quelqu'un à m'écouter dans la chambre voisine, on n'eût pas manqué de me croire fou. Souvent, à la lecture de quelques beaux traits de ces grands hommes, je me levais tout hors de moi, et des pleurs de rage et de douleur jaillissaient de mes yeux, à la seule idée que j'étais né en Piémont, dans un temps et sous un gouvernement où rien de grand ne pouvait se faire ni se dire, et où, tout au plus, pouvait-on stérilement sentir et penser de grandes choses. Durant ce même hiver, j'étudiai encore avec beaucoup d'ardeur le système planétaire, les mouvemens et les lois des corps célestes, du moins ce que l'on peut en comprendre sans le secours de la géométrie, toujours inaccessible pour moi. C'est-à-dire que j'étudiai assez mal la partie historique de cette science toute mathémathique en elle-même.

Toutefois, dans l'étroite limite de mon ignorance, j'en compris assez pour élever mon intelligence à la hauteur de cette immense création ; et aucune science, à l'égal de celle-ci, n'eût ravi et rempli mon ame, si j'avais été en possession des principes nécessaires pour la suivre plus loin.

Parmi ces douces et nobles occupations qui me charmaient, mais qui ne laissaient pas d'augmenter encore ma taciturnité, ma mélancolie, mon dégoût pour les amusemens vulgaires, mon beau-frère me pressait continuellement de prendre une femme. J'aurais été de ma nature fort enclin à la

vie intérieure : mais, à dix-neuf ans, j'avais vu l'Angleterre, mais, à vingt ans, j'avais lu et chaudement senti Plutarque : je ne devais donc pas imaginer qu'on pût se marier et avoir des enfans à Turin. Toutefois la légèreté de mon âge me rendit peu à peu plus docile à ses conseils sans cesse répétés, et je permis à mon beau-frère de rechercher en mon nom une jeune héritière d'une illustre maison, assez belle d'ailleurs, avec des yeux très-noirs, qui n'auraient pas eu de peine à me faire oublier Plutarque, comme Plutarque lui-même avait amorti ma passion pour la belle Hollandaise. Et je dois confesser ici que, dans cette occasion, je convoitai lâchement la fortune de cette jeune fille plus encore que sa beauté : je calculais en moi-même que mes revenus accrus à peu près de moitié me mettraient en état de faire, comme on dit, dans le monde une meilleure figure. Mais, dans cette affaire, mon heureuse étoile me servit beaucoup mieux que mon débile et vulgaire jugement, fils d'un esprit malsain. Au commencement, la jeune fille eût incliné de mon côté ; mais une bonne tante fit pencher la balance en faveur d'un autre jeune seigneur qui, étant fils de famille, avec une multitude de frères et des oncles, était alors beaucoup moins à l'aise que moi, mais qui jouissait à la cour d'un certain crédit auprès du duc de Savoie, héritier présomptif de la couronne, dont il avait été page, et de qui, dans la suite, il obtint en effet toutes les grâces que le pays comporte. Ce jeune homme avait de plus un excellent carac-

tère et des manières aimables. Moi, au contraire, je passais pour un homme extraordinaire, dans la mauvaises acception du mot ; je ne savais pas me conformer aux opinions, aux mœurs, aux commérages, à l'esclavage de mon pays, et me laissais trop aisément aller à blâmer ses usages et à m'en moquer, ce qu'on ne pardonne guère, et, à dire vrai, on a raison. Je fus donc solennellement refusé, et on me préféra le jeune homme dont j'ai parlé. La jeune personne fit parfaitement pour son bonheur, car elle a vécu la plus heureuse des femmes dans la maison où elle est entrée, et parfaitement aussi pour le mien, car si je tombais dans cet empêchement de femme et d'enfans, assurément c'en était fait de mon commerce avec les muses. Ce refus me causa tout ensemble du chagrin et de la joie. Pendant que se traitait l'affaire, j'en éprouvais souvent des regrets, et j'en avais, pour moi, une certaine honte que je ne montrais pas, mais qui ne m'en était pas moins sensible. Je rougissais intérieurement de m'abaisser à faire pour des écus une chose toute contraire à ma manière de penser ; mais une petitesse en engendre bientôt une seconde, et elles vont ainsi se multipliant toujours. La raison de cette cupidité peu philosophique assurément, c'était l'idée que j'avais toujours, depuis mon séjour à Naples, de viser un jour ou l'autre aux emplois diplomatiques. Je m'étais vu encourager dans cette pensée par les conseils de mon beau-frère, courtisan invétéré ; et l'espoir de ce riche mariage était précisément la base sur la-

quelle reposaient mes futures ambassades; car c'est une carrière qu'il ne faut affronter qu'avec du bien. Heureusement pour moi qu'avec ce mariage s'en allèrent aussi en fumée toutes mes velléités de fortune diplomatique; jamais je ne sollicitai aucun emploi de ce genre, et ce qui m'ôta un peu de la honte, ce désir stupide et d'ailleurs assez peu vif, éclos et mort en moi, ne fut connu de personne que de mon beau-frère.

Ces deux projets à peine tombés dans l'eau, je sentis tout-à-coup renaître en moi la pensée de poursuivre mes voyages pendant trois autres années, afin de voir chemin faisant ce que je voulais faire de ma personne; mes vingt ans me laissaient le loisir d'y songer. L'autorité du curateur cessant, dans mon pays, à vingt ans révolus, j'avais réglé tous mes comptes avec le mien. Voyant alors plus clair dans mes affaires, je me trouvai beaucoup plus d'aisance que mon curateur n'avait voulu en convenir jusque là. En quoi il me fut grandement utile, car il m'accoutuma à me contenter du moins, et depuis j'ai presque toujours été modéré dans ma dépense. Me voyant donc alors un revenu net d'environ deux mille cinq cents sequins, et beaucoup d'argent mis de côté pendant ma longue minorité, je me trouvai assez riche dans mon pays pour un garçon, et, renonçant à toute idée d'augmenter ma fortune, je me préparai à ce nouveau voyage que je voulais faire plus largement et tout à mon aise.

CHAPITRE VIII.

Second voyage. — L'Allemagne, le Danemarck et la Suède.

Après avoir obtenu, comme à l'ordinaire, la difficile et indispensable permission, je partis au mois de mai 1769, et pris bravement la route de Vienne. Pendant le voyage, laissant l'insipide ennui de la dépense à mon fidèle Élie, je commençai à réfléchir profondément aux choses de ce monde. Et au lieu de cette mélancolie importune et oisive, au lieu de cet impatient besoin de changer de place qui, dans mon premier voyage, n'avait cessé de me pousser en avant, je n'éprouvais plus qu'une mélancolie d'un autre genre, celle-ci sérieuse et douce ; elle me venait sans doute en partie du ressentiment de mon amour, en partie de six mois d'application soutenue à des choses d'une certaine importance. Les *Essais* de Montaigne (si depuis j'ai su penser un peu, je ne le dois peut-être qu'à ce livre), ces sublimes *Essais* du plus familier des écrivains m'étaient aussi d'une grande ressource. Divisés en dix petits volumes et devenus pour moi de fidèles et inséparables compagnons de route, ils occupaient exclusivement toutes les poches de ma voiture. Ils m'instruisaient, ils me charmaient, ils flattaient même singulièrement ma paresse et mon ignorance ; car il me suffisait d'en ouvrir au hasard un volume et de le refermer après en avoir lu une page ou deux,

pour n'avoir plus, moi-même, qu'à rêver ensuite sur ces deux pages pendant des heures entières. J'éprouvais bien aussi quelque honte lorsqu'il m'arrivait, à chaque page, de rencontrer deux ou trois passages latins, et que je me voyais forcé d'en chercher le sens dans la note, incapable désormais de comprendre même les plus simples citations en prose, loin de pouvoir entendre celles que Montaigne emprunte sans cesse aux plus grands poètes. Je ne me donnai même plus la peine de l'essayer, j'allai droit à la note. Que dis-je? ces fragmens de nos premiers poètes italiens, dont l'ouvrage fourmille, je les sautais à pieds joints ; il m'eût fallu quelque peu d'effort pour m'en rendre bien compte ; tant était grande ma primitive ignorance, et tant j'avais hâte d'oublier cette divine langue dont j'allais, chaque jour, perdant de plus en plus l'habitude.

Pour me rendre à Vienne, je passai par Milan et Venise, deux villes que je voulus revoir ; puis par Trente, Inspruck, Augsbourg et Munich ; mais je m'arrêtai fort peu dans chaque lieu. Vienne me parut avoir une bonne partie de la mesquinerie de Turin ; mais elle n'en a point la belle position. J'y demeurai tout l'été, mais sans y rien apprendre. Je coupai mon séjour en deux, au mois de juillet, par une excursion que je poussai jusqu'à Bude. J'avais voulu voir quelque chose de la Hongrie. Redevenu le plus désœuvré des hommes, je me bornai à fréquenter tour à tour les différentes sociétés, mais toujours sévèrement en garde contre les piéges de l'amour. Pour m'en défendre, je n'avais rien de

mieux à faire que de pratiquer le remède recommandé par Caton [1]. Pendant mon séjour à Vienne, j'aurais pu aisément connaître et hanter le célèbre poète Métastase, chez qui, chaque jour, notre ministre, le vénérable comte de Canale, passait plusieurs heures de la soirée dans la compagnie choisie d'un petit nombre de personnes lettrées, où on lisait régulièrement quelques morceaux des classiques grecs, latins ou italiens. Et le bon vieux comte de Canale, qui m'avait pris en grande amitié, et qui souffrait de voir tout le temps que je perdais, voulut plusieurs fois me présenter à Métastase. Mais, outre ma bizarrerie naturelle, j'étais encore tout entier abîmé dans le français, et plein de mépris pour les livres et les auteurs italiens; j'avais peine à voir dans une réunion d'hommes initiés aux lettres classiques autre chose qu'une assemblée de pédans ennuyeux. D'ailleurs, j'avais eu, un jour, l'occasion de voir Métastase, à Schoënbrunn, dans les jardins de l'empereur, faire à Marie-Thérèse la petite génuflexion d'usage, avec un visage si servilement heureux et courtisan, et en jeune homme qui *plutarquise*, je me faisais, moi, une idée si exagérée de la vérité absolue, que pour rien au monde je n'eusse voulu me lier, ni même entrer en relation avec une muse louée ou vendue à ce pouvoir despotique qui m'était si franchement odieux. C'est ainsi que peu à peu je prenais les al-

[1] Je n'ai pas cru devoir transcrire ici le passage de Plutarque (*Vie de Caton*, parag. XXXII). La suite ne fera que trop comprendre la nature du conseil qu'il renferme. (*Note du Tr.*)

lures d'un penseur sauvage; et lorsqu'à ces bigarrures de mon humeur venaient se joindre les passions naturelles à mes vingt ans avec leurs conséquences non moins naturelles, ce mélange faisait de ma personne un tout passablement original et risible.

Au mois de septembre, je poursuivis mon voyage, par Prague, jusqu'à Dresde, où je m'arrêtai un mois, puis à Berlin, où je ne demeurai pas davantage. En entrant dans les états du grand Frédéric, qui me parurent un immense corps-de-garde, je sentis redoubler et tripler l'horreur que j'avais pour cet infâme métier des armes, l'unique et odieuse base de l'autorité arbitraire, laquelle est le résultat nécessaire de tant de milliers de satellites enrôlés. Je fus présenté au roi, mais je n'éprouvai, en le voyant, ni admiration, ni respect; ce fut plutôt de l'indignation et de la rage : ces mouvemens devenaient, chaque jour, chez moi plus énergiques et plus fréquens à la vue de tant de choses qui ne vont pas comme elles le devraient, et qui, quoique fausses, n'en prennent pas moins le visage et le renom de la vérité. Le comte de Finch, ministre du roi, qui me présentait, me demanda pourquoi, étant au service de mon souverain, je n'avais pas, ce jour-là, endossé l'uniforme? Je répondis : « Parce qu'il me semble que dans cette cour ce ne » sont pas les uniformes qui manquent. » Le roi m'adressa les trois ou quatre paroles d'usage : je l'observai profondément, les yeux respectueusement attachés sur ses yeux, et je remerciai le ciel de ne m'avoir point fait naître son esclave. Je sortis,

vers le milieu de novembre, de cette vaste caserne de la Prusse, ayant pour elle autant d'horreur que justice était.

J'allai ensuite à Hambourg, d'où je repartis, au bout de trois jours, pour le Danemarck. Arrivé à Copenhague au commencement de décembre, ce pays me plut assez, parce que je lui trouvais un air de ressemblance avec la Hollande. J'y remarquai, en outre, une certaine activité, du commerce, de l'industrie, ce qui habituellement ne se voit guère dans les gouvernemens purement monarchiques. Il en résulte une sorte de bien-être universel qui, au premier abord, prévient le voyageur, et fait tacitement l'éloge de celui qui règne. De ces choses, pas une ne se rencontre dans les états prussiens : le grand Frédéric avait pourtant commandé aux lettres et aux arts, et à la prospérité publique, de fleurir à l'ombre de son trône. Qui sait ? si Copenhague ne me déplaisait pas, c'était surtout que je lui savais gré de n'être ni Berlin ni la Prusse ; aucun pays, plus que celui-ci, ne m'a laissé une pénible et douloureuse impression, quoique l'architecture y revendique, à Berlin surtout, beaucoup de choses belles et grandes. Mais ces éternels soldats, maintenant encore, après tant d'années, je ne puis y songer que je ne sente renaître la même fureur qu'à cette époque leur vue seule excitait en moi.

1770. Pendant cet hiver, je me remis à bégayer un peu d'italien avec le ministre de Naples en Danemark, lequel était Pisan. C'était le comte Ca-

tanti, beau-frère du célèbre marquis Tanucci, premier ministre du roi de Naples, autrefois professeur à l'Université de Pise. Je me laissais aller au charme de ce langage et de cette prononciation toscane, surtout quand je les comparais au gémissement nasal et guttural de l'idiome danois, que j'étais bien forcé d'entendre, mais sans y rien comprendre, grâce à Dieu. J'avais de la peine avec ledit comte Catanti à me faire à la propriété du mot, à la précision et au tour énergique de la phrase, qualités suprêmes du toscan; mais, pour la prononciation de mes barbarismes italianisés, elle était assez pure et passablement toscane. A force de me moquer de tous les autres modes de prononciation italienne, qui, en conscience, choquaient trop mon oreille, je m'étais accoutumé à prononcer de mon mieux et l'*u* et le *z*, et le *ci* et le *gi*, en un mot, tout ce qui distingue le parler toscan. Ainsi excité par le comte Catanti à ne pas négliger une si belle langue, qui, après tout, était la mienne, puisqu'à aucun prix je ne voulais être Français, je me repris à lire quelques ouvrages italiens. Je lus, parmi beaucoup d'autres, les dialogues de l'Arétin, qui provoquaient mon dégoût par leur obscénité, mais qui me ravissaient par l'originalité, la variété et l'heureux choix des expressions. Je m'amusai ainsi à lire, parce que souvent, pendant l'hiver, je me vis forcé de garder la chambre, et même le lit, grâce aux fréquentes indispositions qui m'assaillirent pour avoir trop évité l'amour sentimental. Je me remis encore avec plai-

sir à la lecture de Plutarque, que je recommençai une troisième et une quatrième fois, et puis toujours Montaigne. Ma tête offrait alors un singulier amalgame de philosophie, de politique et de libertinage. Lorsque mes incommodités me permettaient de sortir, un de mes plus grands plaisirs, sous ce ciel du nord, consistait à aller en traîneau : poétique vitesse qui m'agitait violemment, et qui enchantait mon imagination non moins emportée.

A la fin de mars, je partis pour la Suède, et, bien que j'eusse trouvé le Sund entièrement libre de glaces, et la Scanie également affranchie de neiges, je n'eus pas plus tôt dépassé la ville de Norkoping, que je retrouvai sur ma route le plus terrible des hivers, partout les neiges amoncelées et tous les lacs pris; impossible d'aller plus avant avec les roues : il fallut démonter ma voiture et l'attacher sur deux traîneaux, suivant l'usage du pays, et c'est ainsi que j'arrivai à Stockolm. La nouveauté du spectacle, l'âpre et majestueuse nature de ces forêts immenses, de ces lacs, de ces précipices, me remplissaient d'enthousiasme. Je n'avais pas encore lu Ossian, néanmoins beaucoup des images qui lui sont familières m'apparaissaient, rudement empreintes dans mon imagination, telles qu'ensuite je les retrouvai développées, lorsque, plusieurs années après, j'étudiai dans Ossian la savante structure des vers du célèbre Cesarotti.

Les sites de la Suède, ainsi que leurs habitans de toute classe, étaient fort de mon goût, peut-être parce que j'ai toujours aimé les extrêmes, peut-être

aussi pour toute autre raison que je ne saurais dire; le fait est que, si je voulais passer ma vie dans le nord, je préférerais à tout ce que j'en connais cette extrémité de l'Europe. La constitution mixte qui régit la Suède, combinée de telle sorte dans son équilibre, qu'une demi-liberté y perce encore par intervalle, m'inspira quelque curiosité de la connaître à fond. Mais toujours peu capable d'une application sérieuse et continue, je ne l'étudiai que superficiellement; toutefois j'en compris assez pour m'en former une idée dans ma petite tête. L'indigence des quatre classes appelées à voter, et l'excessive corruption de la classe noble des bourgeois des villes favorisaient l'influence vénale qu'obtenait à prix d'or la politique corruptrice de la Russie et de la France, et il en résultait qu'il ne pouvait y avoir en Suède ni harmonie entre les ordres, ni résolutions efficaces, ni juste et durable liberté. Je continuai à me lancer en traîneau dans la profondeur de ces forêts sombres et sur ces grands lacs glacés, et cette fureur me dura jusques au-delà du 20 d'avril; alors il fallut à peine quatre jours pour fondre toute cette glace avec la plus incroyable rapidité, grâce à la permanence du soleil sur l'horizon, et à la tiédeur des vents de mer. A mesure que s'écoulaient ces masses de neige, où il se trouvait jusqu'à dix couches entassées l'une sur l'autre, on voyait poindre la fraîche verdure. Spectacle vraiment étrange, et qui eût été pour moi une source de poésie, si j'avais su faire des vers.

CHAPITRE IX.

Continuation de mes voyages : la Russie, encore la Prusse, Spa, la Hollande et l'Angleterre.

Je me trouvais bien à Stockolm ; mais, toujours possédé de la fureur d'aller, je résolus d'en partir vers le milieu de mai, et je pris, par la Finlande, le chemin de Pétersbourg. A la fin d'avril, j'avais fait une petite excursion jusqu'à Upsal, célèbre université, et, chemin faisant, j'avais visité quelques mines de fer, où je vis des choses fort intéressantes ; mais, les ayant peu examinées et sans prendre aucune note, ce fut comme si jamais je ne les avais vues. Arrivé à Grisselhamma, un petit port sur la côte orientale de la Suède, en face de l'entrée du golfe de Bothnie, je retrouvai l'hiver sur mon chemin ; il semblait que j'eusse pris à tâche de courir après lui. Une grande partie de la mer était gelée, et le trajet du continent au premier îlot (c'est en passant successivement dans cinq petites îles que l'on traverse l'entrée de ce golfe) était alors devenu impraticable à toute espèce d'embarcations, par suite de l'immobilité complète des eaux. Il fallut donc attendre en ce triste lieu ; enfin, après trois jours, au souffle d'un vent plus favorable, cette immense et épaisse croûte commença à se crevasser çà et là, et à faire *crich*, comme dit notre grand poète ; puis elle se divisa peu à peu en énormes lambeaux flottans, qui ouvraient comme une espèce de chemin

si on était assez téméraire pour y jeter une barque. En effet, le jour d'après, aborda à Grisselhamma un pêcheur qui venait sur un petit bateau de cette même île où moi-même je devais d'abord prendre terre : ce pêcheur nous dit qu'on pouvait passer, mais avec peine. Je voulus aussitôt tenter l'aventure, quoique ma barque où je transportais ma voiture fût pour cette raison beaucoup plus considérable que ce bateau de pêche. L'obstacle devenait plus grand, mais le danger moindre d'autant ; il était naturel qu'une grosse embarcation résistât mieux qu'une petite aux coups de ces glaçons mouvans, et ce fut précisément ce qui arriva. Tous ces îlots flottans donnaient un aspect extraordinaire à cette mer horrible, qui ressemblait moins à une masse d'eau qu'à une terre déchirée et bouleversée. Mais comme, grâce à Dieu, le vent était extrêmement faible, les glaçons, en se heurtant contre ma barque, semblaient vouloir la caresser plutôt que la briser. Cependant leur grand nombre et leur mobilité faisaient souvent que partis de points opposés ils se rencontraient au devant de ma proue, et que venant à se réunir, ils l'empêchaient de tracer son sillon ; et aussitôt d'autres venaient, puis d'autres encore, et s'entassant les uns sur les autres, ils faisaient mine de vouloir me renvoyer au continent. Il n'y avait alors qu'un remède efficace, c'était la hache, dont on se servait pour châtier l'insolence des glaces. Plusieurs fois mes marins et moi-même nous sautâmes sur ces glaçons, et à coups de hache nous les brisions et les

écartions des flancs de la barque assez pour donner passage à la proue et aux rames. Puis on se jetait de nouveau dans la barque, et la seule impulsion du bâtiment dégagé suffisait pour repousser du chemin cette importune escorte. Il fallut plus de dix heures d'une telle navigation pour parcourir un trajet de sept milles de Suède. La nouveauté de l'expédition me divertit singulièrement; mais peut-être, en la racontant dans toute la minutie de ses détails, aurai-je moins réussi à divertir le lecteur. J'ai cédé à la tentation d'écrire une chose nouvelle pour des imaginations italiennes. Le premier trajet ainsi achevé, les six autres, beaucoup plus courts et en outre moins embarrassés de glaces, devinrent aussi beaucoup plus faciles; la Suède, dans sa sauvage rudesse, est un des pays de l'Europe dont s'est le mieux accommodée la tournure de mon esprit et qui a éveillé en moi le plus d'idées fantastiques, mélancoliques et même grandioses, par je ne sais quel vaste et indéfinissable silence qui règne dans cette atmosphère, où volontiers on se croirait en dehors du globe terrestre.

Ayant une dernière fois pris terre à Abo, capitale de la Finlande suédoise, je continuai mon voyage par de très-belles routes et avec d'excellens chevaux jusqu'à Saint-Pétersbourg, où j'arrivai dans les derniers jours de mai. Et je ne saurais dire si j'y entrai de jour ou de nuit, parce que, d'une part, les ténèbres de la nuit existent à peine en cette saison, dans ce climat si septentrional, et que, d'autre part, excessivement fatigué de n'avoir pu

reposer pendant plusieurs nuits, ou de n'avoir dormi que dans ma voiture et fort mal à l'aise, tout se confondait si bien dans ma tête, et j'éprouvais un tel ennui de voir toujours cette triste lumière, que je ne savais plus ni à quel jour de la semaine, ni à quelle heure de la journée, ni dans quelle partie du monde je me trouvais en ce moment ; ces mœurs, ces costumes, ces barbes moscovites, me faisaient penser aux Tartares plutôt qu'à des Européens.

J'avais lu dans Voltaire l'histoire de Pierre le Grand ; j'avais connu plusieurs Russes à l'Académie de Turin, et j'avais ouï dire merveille de ce peuple naissant ; de sorte qu'à mon arrivée à Pétersbourg, toutes ces choses, que grandissait encore mon imagination, toujours en quête de nouveaux désenchantemens, me tenaient dans une sorte d'anxiété et d'attente vraiment extraordinaires. Mais à peine, hélas ! avais-je mis le pied dans ce camp asiatique de baraques alignées, que, me ressouvenant alors de Rome, de Gènes, de Venise et de Florence, je ne pus m'empêcher de rire ; et tout ce que j'ai pu voir depuis dans ce pays n'a fait que confirmer chez moi de plus en plus cette première impression, et j'en ai rapporté la précieuse conviction qu'il ne méritait pas d'être vu. Tout y contrariait si fort ma manière de voir (excepté les barbes et les chevaux), que durant six semaines à peu près que je demeurai au milieu de ces barbares déguisés en Européens, je ne voulus faire connaissance avec personne, pas même y revoir deux ou trois jeunes gens des premières fa-

milles du pays, avec qui j'avais été à l'Académie de Turin ; je ne voulus pas seulement être présenté à cette fameuse impératrice, Catherine II; enfin, je ne vis pas, même matériellement, le visage de cette souveraine qui, de nos jours, a tant lassé la renommée. Lorsque ensuite je me suis interrogé pour trouver la vraie cause d'une conduite si ridiculement sauvage, je me suis bien convaincu intérieurement que ce fut pure intolérance de mon caractère inflexible, et simplement horreur pour la tyrannie en elle-même, personnifiée dans une femme justement accusée de s'être souillée du plus affreux des crimes, la trahison et l'assassinat commandé d'un époux désarmé. Je me souvenais parfaitement d'avoir entendu raconter que parmi les raisons qu'avançaient les apologistes de ce crime, ils allaient jusqu'à dire que Catherine II, en prenant possession de l'empire, voulait, indépendamment de tout le mal que son mari avait fait à l'état, rétablir en partie, par l'octroi d'une constitution libérale, les droits de l'humanité si cruellement lésée par la servitude universelle et absolue qui pèse en Russie sur le peuple. Et cependant je trouvais ce peuple tout aussi esclave après cinq ou six ans du règne de cette Clytemnestre philosophe; je voyais en outre cette maudite engeance militaire assise sur le trône de Pétersbourg, plus encore, peut-être, que sur celui de Berlin. Ce fut là, sans aucun doute, la raison qui me fit prendre ces peuples en mépris, et qui m'inspira une haine si furieuse contre leurs misérables souverains. Las donc et dégoûté de toute

cette *moscoviteria*, je ne voulus pas aller à Moscou, comme j'en avais eu le dessein; j'avais peur qu'il ne me fallût mille ans pour rentrer en Europe. A la fin de juin, je partis pour Riga, par Narva et Rewel; ces plaines sablonneuses, nues et horribles, me firent amplement payer tous les plaisirs que j'avais goûtés au bord des précipices, et dans les immenses forêts épiques de la Suède. Je continuai par Kœnisberg et Dantzig. Cette dernière ville, jusque alors libre et opulente, commençait précisément cette année à porter la peine de son mauvais voisinage; et déjà le despote prussien y avait introduit de vive force ses infâmes satellites. Tout en donnant au diable les Russes et les Prussiens, et tous ceux qui empruntent la face de l'homme pour se laisser ainsi traiter en brutes par leurs tyrans, et forcé de semer mon nom, mon âge, ma qualité, mon caractère, mes intentions (toutes choses que, dans le plus mince village, un sergent vous demande quand vous entrez, quand vous passez, quand vous vous arrêtez, quand vous sortez), je finis par me retrouver une seconde fois à Berlin, après un mois environ du voyage le plus désagréable, le plus fastidieux, le plus rempli de vexations qui se puisse faire, y compris une descente aux enfers, qui ne sauraient être plus sombres, plus déplaisans, plus inhospitaliers. En passant par Zorendorff, je visitai le champ de bataille des Russes et des Prussiens, où tant de milliers de l'un et de l'autre troupeau, libres enfin, laissèrent là leur joug avec leurs os. Il était aisé de reconnaître leurs

immenses sépultures à la riche et verdoyante beauté de la moisson, qui, partout ailleurs maigre et aride en elle-même, ne produisait que de rares et misérables épis. Je dus faire alors une réflexion triste, mais qui n'est, hélas ! que trop vraie : c'est que les esclaves sont véritablement nés pour engraisser la terre. Toutes ces *prussianerie* me faisaient chaque jour mieux connaître et plus vivement désirer cette bienheureuse Angleterre.

Je me débarrassai en trois jours de ma seconde *Berlinade ;* je ne restai même à Berlin que pour m'y reposer un peu d'un si pénible voyage. Vers la fin de juillet, je partis pour Magdebourg, Brunswick, Gottingue, Cassel et Francfort. En entrant à Gottingue, qui possède une très-florissante Université, je rencontrai un petit âne, à qui je fis grande fête, n'en ayant point vu depuis un an que j'étais allé m'ensevelir au fond du Nord, où cet animal ne peut ni vivre ni se reproduire. Cette rencontre d'un âne italien avec un âne allemand, au sein d'une si fameuse Université, m'aurait sans doute inspiré alors quelque poésie joyeuse et originale, si j'avais eu une langue et une plume au service de mon esprit ; mais mon impuissance à écrire devenait chaque jour plus complète. Je me contentai donc d'y rêver intérieurement, et je passai de la sorte une journée fort divertissante, toujours seul, avec moi et mon âne. C'était pour moi chose rare qu'un jour de fête, accoutumé que j'étais à les passer tous dans la plus complète solitude, le plus souvent à ne rien faire, ne lisant pas, et sans jamais ouvrir la bouche.

Rassasié désormais de toute espèce de *tedescherie*, je quittai Francfort au bout de deux jours, pour aller à Mayence, où je m'embarquai sur le Rhin, et descendant ce grand fleuve épique jusqu'à Cologne, je trouvai quelque charme à voguer entre ces rives délicieuses. De Cologne, en passant par Aix-la-Chapelle, je retournai à Spa, où deux ans auparavant j'avais passé quelques semaines; ce lieu m'avait toujours laissé le désir de le revoir avec le cœur libre. La vie qu'on y mène semblait devoir convenir à mon humeur, parce qu'on y trouve tout ensemble le bruit et la solitude, et que l'on peut y rester inconnu et ignoré au milieu des réunions publiques et des fêtes; et, en effet, je m'y trouvai si bien, que j'y demeurai depuis la mi-août jusqu'à la fin de septembre, ou peu s'en faut. C'était beaucoup pour moi, qui ne pouvais jamais m'arrêter nulle part. J'achetai, d'un Irlandais, deux chevaux, dont l'un était d'une beauté peu commune, et je m'y attachai vraiment de cœur. Je montais à cheval le matin, dans la journée, et le soir je dînais avec huit ou dix étrangers de tous pays. Pendant la soirée, je regardais danser de jolies femmes, de gracieuses demoiselles, et ainsi je passais mon temps, ou, pour mieux dire, je l'usais le mieux du monde. Mais la saison s'étant gâtée, et la plupart des baigneurs commençant à quitter, je partis de mon côté, et résolus de retourner en Hollande pour y revoir mon ami d'Acunha, certain d'ailleurs de ne pas y retrouver celle que j'avais tant aimée : je savais qu'elle n'était plus à La Haye, et que depuis

plus d'un an elle s'était fixée à Paris avec son mari. Ne pouvant consentir à me séparer de mes excellens chevaux, j'envoyai Élie en avant avec la voiture, et je suivis la route de Liége, tantôt à pied, tantôt à cheval. A Liége je rencontrai un ministre de France de qui j'étais connu, et je me laissai présenter par lui au prince évêque de la ville, par complaisance, et aussi par bizarrerie. Je n'ai pas vu la fameuse Catherine II, voyons du moins la cour du prince de Liége. Pendant mon séjour à Spa, j'avais déjà été présenté à un autre prince de l'Église, seigneurie à voir au microscope, l'abbé de Stavelò, dans les Ardennes. C'était le même ministre de France à Liége qui m'avait introduit à la cour de Stavelò, où nous dînâmes fort joyeusement et fort bien, en vérité. Je me sentais moins de répugnance pour ces cours en miniature que pour celles où commandent, au lieu du bâton pastoral, le fusil et le tambour; ce sont là deux fléaux de l'humanité dont on ne peut rire de bon cœur. De Liége, toujours avec mes chevaux, je m'en allai à Bruxelles, à Anvers, et, passant le Mordick, à Rotterdam et à La Haye. Mon ami, avec lequel je n'avais cessé de correspondre depuis mon départ, me reçut à bras ouverts, et me trouvant un peu moins fou, continua de m'assister, de m'éclairer par ses conseils pleins de sagesse et d'amitié. Je restai avec lui près de deux mois, mais je brûlais de revoir l'Angleterre, et la saison s'avançant, il fallut nous séparer vers la fin de novembre. Je pris la même route que j'avais suivie un peu plus de deux ans auparavant,

et débarquant à Harwich, après une heureuse traversée, je fus à Londres en peu de jours. J'y retrouvai presque tous les amis que j'avais fréquentés à mon premier voyage, entre autres, le prince de Masserano, ambassadeur d'Espagne, et le marquis de Caraccioli, ministre de Naples, homme d'une sagacité rare et d'une ingénieuse vivacité. Ces deux personnes me témoignèrent plus qu'une affection de père pendant les six mois que je demeurai cette fois à Londres, et où je me vis engagé dans certaines circonstances singulières et scabreuses, comme on le verra tout-à-l'heure.

CHAPITRE X.

Nouvel et terrible accident d'amour.

Dès mon premier séjour à Londres, je n'avais 1771.
pas vu sans plaisir et sans émotion une très-belle personne d'un rang élevé, dont l'image, sans doute entrée à mon insu dans mon cœur, avait fort contribué à me faire alors trouver tant de charme et d'agrément à ce pays, et augmentait encore maintenant le désir qui m'y ramenait. Néanmoins, quoique cette beauté m'eût témoigné alors assez de bienveillance, mon naturel sauvage et fantasque m'avait préservé de ses fers. Mais à mon retour, étant un peu plus civilisé et plus capable d'aimer, assez peu

corrigé d'ailleurs par un premier accès de cette mélancolie funeste, qui m'avait si mal réussi à La Haye, je donnai dans ce nouveau piége, et je m'épris d'une si furieuse passion, que j'en frémis encore quand j'y songe, aujourd'hui que je la raconte froidement dans la première tiédeur de mon neuvième lustre.

J'avais très-souvent l'occasion de voir cette belle Anglaise, principalement chez le prince de Masserano; elle avait en commun avec la princesse une loge à l'Opéra italien. Je ne la voyais pas chez elle, parce qu'alors il n'était pas d'usage, en Angleterre, que les dames reçussent des visites, et surtout des étrangers. Ajoutez que le mari était extrêmement jaloux de sa femme, autant que peut et que sait l'être un homme né de ce côté des Alpes. Ces petits obstacles ne faisaient que m'enflammer davantage : tous les matins elle me trouvait devant elle, tantôt à Hyde-Park, tantôt dans une autre promenade; tous les soirs je la voyais également dans les cercles à la mode ou au théâtre; et les nœuds de l'intrigue se resserraient chaque jour de plus en plus. La chose en vint à ce point que, le plus heureux des hommes d'être ou de me croire payé de retour, je me regardais néanmoins comme le plus infortuné, et je l'étais, de ne pouvoir trouver le moyen de continuer long-temps ce commerce avec sécurité. Les jours passaient, les jours avaient des ailes, et le printemps avançait. A la fin de juin, au plus tard, elle partait pour la campagne, où elle devait rester sept ou huit mois, et il allait devenir

absolument impossible de la voir. Aussi voyais-je arriver ce mois de juin comme le dernier de ma vie. Ni mon cœur, ni mon esprit malade, n'admettaient la possibilité matérielle de survivre à une telle séparation; ma nouvelle passion, fortifiée par le temps, avait ainsi plus de violence que la première. Cette pensée fatale, que l'heure de son départ marquerait celle de ma mort, m'avait exaspéré à ce point, que, dans ma conduite, je procédais comme un homme qui désormais n'a plus rien à perdre. Je n'y étais pas non plus médiocrement encouragé par le caractère de ma maîtresse, qui n'avait aucun goût pour les moyens termes, et paraissait mal les comprendre. Les choses en étant là, et chaque jour ne faisant qu'ajouter à nos imprudences, le mari, qui déjà depuis long-temps s'en était aperçu, avait plusieurs fois fait entendre qu'il saurait bien se venger de moi; pour ma part, je ne désirais rien au monde autant que cela. L'éclat de son ressentiment pouvait seul me tirer d'affaire, ou achever de me perdre entièrement. Je vécus environ cinq mois dans cette horrible situation, mais enfin la bombe éclata de la manière suivante. Plusieurs fois déjà, à différentes heures du jour, elle m'avait, au grand péril de tous deux, introduit elle-même dans sa maison. Jamais on ne m'avait aperçu, les maisons, à Londres, étant fort petites et les portes toujours closes. La plupart du temps, les gens se tiennent dans des salles souterraines, ce qui fait que du dedans on peut, sans difficulté, ouvrir la porte de la rue, et introduire un étranger dans quel-

que chambre du rez-de-chaussée contiguë à la porte. Voilà pourquoi mes entrées de contrebande avaient toutes si facilement réussi, d'autant que nous prenions les heures où le mari était dehors, et la plupart des domestiques à table. Le succès nous enhardit à braver de plus grands périls. Au mois de mai, le mari ayant conduit sa femme dans une maison de campagne, à seize milles de Londres, pour y demeurer huit ou dix jours tout au plus, nous convînmes aussitôt du jour et de l'heure, où, comme à Londres, elle m'introduirait furtivement chez elle. Nous choisîmes un jour où le mari, en sa qualité d'officier aux gardes, devait assister sans faute à une revue des troupes, et coucher à Londres. Je partis donc ce même soir, seul, à cheval. J'avais eu de ma maîtresse l'exacte description du lieu; je laissai mon cheval dans une auberge, à un mille environ de la maison de campagne, et je continuai, à pied et de nuit, jusqu'à la petite porte du parc, où l'ayant trouvée qui m'attendait, je la suivis dans la maison sans être vu de personne, je le croyais du moins. Mais de telles visites étaient du soufre sur le feu, et pour suffire à notre passion il n'y avait que l'éternité. Nous prîmes donc certaines mesures pour renouveler ces entrevues, et les rendre encore plus fréquentes tant que durerait cette courte absence, ne pouvant songer sans désespoir à cette autre absence bien plus longue qui nous menaçait. De retour à Londres, le lendemain matin, je rugissais, je devenais fou, à la seule idée que j'allais passer deux jours encore sans la revoir,

et je comptais les heures et les minutes ; je vivais dans un délire continuel, inexprimable, autant que difficile à croire pour qui ne l'a pas éprouvé, et bien peu, certes, l'auront éprouvé comme moi. Je ne retrouvais un peu de calme qu'en allant toujours sans savoir où. Mais à peine m'asseyais-je pour me reposer, pour manger ou pour essayer de manger, qu'aussitôt je me relevais avec des cris et des hurlemens horribles, et me démenais par ma chambre comme un forcené, si l'heure ne me permettait pas de sortir. Je possédais plusieurs chevaux, entre autres ce bel animal que j'avais acheté à Spa, et qui m'avait suivi en Angleterre ; je faisais sur ce cheval mille extravagances à faire frémir les plus intrépides cavaliers de Londres, franchissant d'un bond les plus hautes et les plus larges haies, les fossés les plus profonds, et des barrières autant qu'il s'en présentait. Un matin, entre deux de mes visites à cette chère maison de campagne, me promenant avec le marquis de Caraccioli, je voulus lui montrer ce que savait faire en sautant ce merveilleux cheval, et désignant de l'œil une barrière fort élevée qui séparait un pré de la grande route, je m'y portai au galop. Mais comme j'avais à moitié perdu la tête, j'oubliai de rendre la main et de donner à temps le coup d'éperon au cheval ; il toucha du pied le devant de la barrière, et tous deux, en un bloc, nous allâmes tomber sur le pré ; il se releva, moi ensuite, et je crus ne m'être fait aucun mal. Mon fol amour avait du reste quadruplé mon courage, et on eût dit que j'avais pris à tâche de

courir après toutes les occasions de me rompre le cou. Caraccioli, qui était resté sur la route, de l'autre côté de la barrière que j'avais si mal franchie, eut beau me crier de ne pas recommencer et d'aller prendre, pour venir le rejoindre, l'issue ordinaire du pré, moi qui ne savais plus guère ce que je faisais, courant à mon cheval, qui avait l'air de vouloir fuir dans le pré, je saisis la bride à propos, et de plus belle en selle, je le ramenai avec l'éperon du côté de la barrière, où réhabilitant à la fois son honneur et le mien, il la franchit sans hésiter. Ma vanité de jeune homme ne jouit pas long-temps de ce triomphe ; j'avais à peine fait quelques pas, que mon esprit et mon cœur venant à se refroidir en même temps, je commençai à ressentir une atroce douleur dans l'épaule gauche ; elle était démise, et le petit os qui la rattache au cou était cassé. La douleur allait croissant, et ce peu de milles qui me séparaient de la maison me parurent horriblement longs lorsqu'il fallut les faire à cheval et au pas. Le chirurgien arriva, et après m'avoir long-temps tenu à la torture, il dit avoir remis toute chose en sa place, arrangea ses ligatures, et m'ordonna de rester au lit. Il faut comprendre l'amour, pour se faire une idée de ma colère et de ma rage, quand je me vis cloué dans un lit, précisément à la veille de cet heureux jour qui avait été fixé pour ma seconde visite à la campagne. L'accident était arrivé dans la matinée du samedi ; je pris patience ce jour-là et le dimanche jusqu'au soir, et ce peu de repos, en donnant quelque force

à mon bras, ne fit qu'animer encore mon audace. Vers les six heures du soir, je voulus à tout prix me lever, et quoi que voulût me dire Élie, qui était pour moi un demi-précepteur, je me jetai seul dans une petite chaise de poste, et m'en allai à ma destinée. Il m'était impossible de monter à cheval, à cause de la douleur que je ressentais au bras, et de l'embarras des ligatures qui étaient fortement serrées; je ne pouvais non plus ni ne devais arriver avec cette voiture et le postillon jusqu'à la maison de campagne; je me déterminai donc à laisser le tout à la distance d'environ deux milles, et je fis le reste de la route à pied, un bras en écharpe, l'autre sous mon manteau et tenant, comme il est naturel, la garde de mon épée, en homme qui va seul, de nuit, dans une maison étrangère, et qui n'y entre pas en ami. Cependant la secousse de la voiture avait renouvelé et redoublé la douleur que je sentais à l'épaule, et en avait si bien dérangé les ligatures, que depuis, en effet, mon épaule ne s'est jamais bien remise. Je ne laissai pas de me regarder comme le plus heureux des hommes, à mesure que je me rapprochais de l'objet tant désiré. J'arrivai enfin, et à grand'peine je parvins (n'ayant personne qui m'aidât, car nous n'avions pas de confidens) à escalader la palissade du parc pour y entrer; il m'avait été impossible d'ouvrir la petite porte, qui la première fois avait été laissée entr'ouverte. Le mari, toujours pour cette revue du lendemain, était encore allé coucher à Londres ce soir-là. J'arrivai donc à la maison, où je trouvai

ma belle qui m'attendait, et sans beaucoup nous inquiéter l'un et l'autre de la circonstance de cette petite porte qu'elle avait ouverte elle-même quelques heures auparavant, et qui maintenant se trouvait close, je restai près d'elle jusqu'à la pointe du jour. Je sortis comme j'étais entré, et bien persuadé que pas une ame ne m'avait vu, je repris la même route jusqu'à ma chaise, je remontai dedans, et j'arrivai à Londres vers les sept heures du matin, partagé entre le regret cuisant d'avoir quitté ma maîtresse, et l'ennui de rapporter chez moi une épaule plus malade. Mais mon ame était dans un tel état de démence et de furie, que je ne m'inquiétais de rien, quoi qu'il pût m'arriver, prévoyant d'ailleurs toute chose. Je fis rattacher par le chirurgien les ligatures dérangées, sans lui vouloir permettre de toucher autrement à l'épaule, qu'elle fût ou ne fût pas disloquée. Le mardi soir, je me sentis un peu mieux, et ne voulant pas rester chez moi, j'allai au Théâtre-Italien, et comme à l'ordinaire, dans la loge du prince de Masserano, qui s'y trouvait avec sa femme; ils me croyaient dans mon lit, à demi estropié, et ne furent pas médiocrement étonnés de me voir simplement le bras en écharpe.

Tranquille cependant en apparence, j'écoutais la musique, qui réveillait dans mon cœur mille tempêtes terribles. Mais, quoique fortement ému, mon visage était ce qu'il est toujours, du marbre. Tout-à-coup j'entends ou je crois entendre quelqu'un parler vivement et prononcer mon nom à la porte de la loge, qui était fermée. Aussitôt, par un simple

mouvement machinal, je m'élance à la porte, je l'ouvre, je la referme en un clin d'œil derrière moi, et me voici face à face avec le mari de ma maîtresse, qui attendait qu'on vînt lui ouvrir cette porte fermée à clef. En Angleterre, il y a des gens qui gardent les loges, et qui se tiennent pour cela dans les corridors du théâtre. Plusieurs fois déjà je m'étais attendu à cette visite, et ne pouvant avec honneur la provoquer, je la désirais néanmoins plus qu'aucune chose au monde. Je m'élançai donc hors de la loge comme un éclair, et : — Me voici, m'écriai-je, qui me cherche ? — Moi, me répondit-il, j'ai à vous parler. — Sortons, répliquai-je, je suis à vous. Il n'y eut d'échangé que ce peu de mots, et sans rien ajouter, nous sortîmes immédiatement du théâtre. C'était vers les sept heures et demie du soir, dans les plus longs jours du mois de mai : les spectacles à Londres commencent à six heures. Du théâtre d'Hay-Market nous nous rendîmes, par un long détour, au parc Saint-James, d'où l'on entre par une barrière dans une vaste prairie appelée Green-Park ; nous arrivons, il faisait presque nuit. Là, dans un petit coin écarté, chacun dégaîne sans mot dire. Il était alors d'usage de porter l'épée, même en *frack ;* je me trouvais donc avoir la mienne, et lui, à peine de retour à la campagne, n'avait eu que le temps de courir chez un armurier pour s'en procurer une. En suivant le chemin de Pall-Mall, qui mène au parc Saint-James, deux ou trois fois il me reprocha d'être venu furtivement dans sa maison et à plusieurs

reprises, me demandant comment je m'y étais pris. Mais la fureur qui me possédait ne m'ôtait rien de ma présence d'esprit, et quoique au fond du cœur je reconnusse combien était légitime et sacré le ressentiment de mon adversaire, je ne pouvais que lui répondre : — Cela n'est pas vrai, mais puisqu'il vous plaît de le croire, je suis ici pour vous en rendre raison. — C'est la vérité, répliqua-t-il, et insistant sur ma dernière visite à sa maison de campagne, il m'en détaillait si minutieusement les moindres circonstances, que tout en répondant ce n'est pas vrai, je voyais cependant bien qu'il avait été exactement informé de toute chose. Il finit par me dire : — Pourquoi tant le nier, quand ma femme elle-même en est convenue et me l'a raconté? Ce discours me jeta dans un grand étonnement, et je répondis : — Si elle en convient, je ne le nierai pas davantage. J'avais tort, et depuis je m'en repentis ; mais je laissai échapper ces paroles, fatigué de nier si long-temps une chose évidente et vraie de tout point. Ce rôle m'était odieux en face d'un ennemi que j'avais outragé ; mais je me faisais violence, pour sauver, s'il se pouvait, la femme que j'aimais. Nous n'eûmes pas d'autre explication avant d'arriver sur le terrain que j'avais indiqué. Mais là, au moment de tirer l'épée, s'apercevant que j'avais le bras gauche en écharpe, il eut la générosité de me demander si cela ne m'empêcherait pas de me battre. — J'espère que non, répondis-je en le remerciant de sa courtoisie , et aussitôt je l'attaquai. J'ai toujours été un fort mauvais tireur : je me jetai

donc sur lui en désespéré, et contre toutes les règles de l'art; pour dire la vérité, je ne cherchais qu'à me faire tuer. Je ne saurais dire comment se fit la chose, mais le fait est que je pressai très-vivement mon adversaire; car, en commençant, le soleil qui se couchait me donnait droit dans les yeux et m'empêchait presque d'y voir, et au bout de sept ou huit minutes, je m'étais si fort porté en avant, lui en arrière, et en rompant il avait décrit une courbe telle, que je finis par avoir le soleil dans le dos. Nous bataillâmes long-temps de la sorte, moi toujours portant les coups, lui toujours les repoussant, et je suis tenté de croire que s'il ne me tua pas, c'est qu'il ne le voulut point, et que si je ne le tuai point, c'est que je ne le sus pas. Enfin, en parant une botte, il m'en allongea une autre qui me toucha le bras droit entre le coude et le poignet, et me fit aussitôt remarquer que j'étais blessé; je ne m'en étais pas aperçu, et la blessure était, en effet, peu de chose. Alors abaissant le premier la pointe de son épée, il me dit qu'il était satisfait, et me demanda si je l'étais aussi. Je lui répondis que je n'étais pas l'offensé, et que la chose le regardait. Il remit alors son épée dans le fourreau, et j'en fis autant. Puis je le laissai partir, et restai quelque temps encore sur le terrain pour voir au juste ce qu'était ma blessure; je trouvai mon habit déchiré tout du long, et n'éprouvant qu'une douleur légère, le sang d'ailleurs coulant fort peu, je jugeai que j'avais reçu une simple égratignure. Du reste, ne pouvant m'aider de mon bras gauche, il

ne m'eût pas été possible d'ôter seul mon habit; c'est pourquoi, à l'aide de mes dents, je me contentai de rouler le mieux que je pus et de nouer un mouchoir autour de mon bras droit, pour arrêter le sang; puis je sortis du parc par cette même rue de Pall-Mall. Lorsque je repassai devant le théâtre que j'avais quitté trois quarts d'heure avant, ayant vu à la lumière de quelques boutiques que je n'avais de sang ni aux mains, ni sur mes vêtemens, je dénouai avec mes dents le mouchoir qui enveloppait mon bras, et ne ressentant plus aucune douleur, il me prit la puérile et folle pensée de rentrer au théâtre et dans la loge d'où j'étais sorti pour aller me battre. En me revoyant, le prince de Masserano me demanda pourquoi je m'étais jeté si brusquement hors de sa loge, et où j'avais été. Je vis alors qu'ils n'avaient rien entendu du court entretien qui avait eu lieu hors de la loge, et je dis m'être souvenu tout-à-coup que j'avais à parler à quelqu'un, et que j'étais sorti pour cela. Je n'ajoutai pas un mot de plus. Mais j'avais beau faire effort sur moi-même, je ne pouvais me défendre d'une excessive agitation d'esprit, en songeant à l'issue probable de cette affaire, et à tous les malheurs qui devaient fondre sur celle que j'aimais. C'est pourquoi, au bout d'un quart d'heure, je partis, ne sachant ce que j'allais faire de moi. Une fois hors du théâtre, il me vint à l'esprit (dès là que ma blessure ne m'empêchait pas de marcher) de me rendre chez une belle-sœur de ma maîtresse qui favorisait nos amours, et chez laquelle nous nous étions vus aussi quelquefois.

Et ce fut une heureuse pensée que me donna là le hasard ; car en entrant dans l'appartement de cette dame, le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut ma maîtresse, ma maîtresse elle-même. Cette vue inespérée, au milieu d'une telle tempête d'émotions diverses, manqua me faire évanouir. Elle m'éclaircit bientôt toute l'affaire, comme il semblait qu'elle fût arrivée, mais non comme en effet elle s'était passée ; il était dans ma destinée d'apprendre plus tard la vérité, et par une toute autre voie. Elle me dit donc que dès notre premier rendez-vous à la campagne, son mari avait su avec certitude que quelqu'un s'était introduit dans sa maison ; mais personne ne m'avait vu. Il s'était assuré qu'un cheval avait passé toute une nuit, tel jour, dans telle auberge, que son maître était venu le reprendre à telle heure et avait payé largement sans dire mot. C'est pourquoi, dans la prévoyance d'une seconde visite, il avait secrètement aposté quelque homme à lui pour faire le guet, et le soir, à son retour, lui rendre bon compte de toute chose. Il était ensuite parti pour Londres dans la journée du dimanche, et ce même jour, comme je l'ai raconté, j'étais parti de Londres dans l'après-midi pour la maison de campagne, où j'étais arrivé à pied sur la brune. L'espion (il y en avait peut-être plusieurs) me vit traverser le cimetière du lieu, m'approcher ensuite de la petite porte du parc, et, ne pouvant l'ouvrir, enjamber les palissades de la clôture; puis, au point du jour, il m'avait vu sortir de la même manière et rejoindre à pied la grande

route de Londres. Personne n'avait osé se montrer à moi, encore moins me rien dire. Sans doute que me voyant venir d'un air résolu et l'épée sous le bras, n'y ayant d'ailleurs aucun intérêt personnel (les gens de sens rassis n'aiment guère se trouver sur le chemin des amoureux), pensèrent-ils qu'il valait mieux me souhaiter bon voyage et me laisser aller. Il est certain pourtant que si au moment où j'entrai dans ce parc et où j'en sortis par le chemin des voleurs, ils avaient voulu se réunir deux ou trois pour m'arrêter, la chose pour moi tournait mal. Si j'essayais de fuir, on me donnait pour un larron; si j'attaquais pour me défendre, j'avais l'air d'un assassin, et intérieurement j'étais bien résolu à ne pas tomber vivant dans leurs mains. Il fallait donc commencer par tirer l'épée, et dans un pays de lois sages, et où l'on ne se joue pas des lois, ce sont là de ces choses qui entraînent à coup sûr le plus sévère châtiment. Aujourd'hui encore j'en frémis en l'écrivant; mais alors je n'eusse point hésité à m'y exposer. Le lundi, pour revenir de Londres, le mari avait eu ce même postillon qui m'avait attendu toute la nuit à deux milles de là; celui-ci avait raconté le fait comme une chose singulière, et sur ce qu'il dit de ma taille, de mon extérieur, de mes cheveux, l'autre m'avait fort bien reconnu; puis, en arrivant chez lui, il avait entendu le rapport de ses gens, et finalement il avait acquis la certitude tant cherchée de ses infortunes.

Mais ici, en racontant les bizarres effets d'une jalousie anglaise, la jalousie italienne ne peut s'em-

pêcher de rire, tant les passions se modifient suivant la diversité des caractères et des climats, et, en particulier, selon la différence des lois. Le lecteur italien rêve déjà une femme poignardée, empoisonnée, ou du moins jetée dans une prison, et d'autres violences bien justes. Rien de tout cela. Le mari anglais, quoique à sa manière il aimât éperdument sa femme, ne perdit point son temps en invectives, en menaces, en doléances. Il la confronta sur-le-champ avec les témoins qui l'avaient vue, et qui aisément la convainquirent d'un fait qu'elle ne pouvait nier. Dès le mardi matin, le mari ne dissimula point à sa femme qu'à dater de ce moment elle cessait de lui appartenir, et que bientôt un divorce légitime allait le débarrasser d'elle. Il ajouta que non satisfait du divorce, il voulait aussi me faire payer amèrement l'outrage qu'il avait reçu ; que le jour même il retournerait à Londres, où il saurait bien me trouver. Elle alors, sans perdre un moment, m'avait écrit en secret par une voie sûre, pour me donner avis de tout ce qui se passait. Le messager, grassement payé, avait failli crever un cheval pour venir à Londres ventre à terre, et en moins de deux heures, et il y était certainement arrivé une heure avant le mari ; mais, par bonheur, ni le messager ni le mari ne m'ayant trouvé chez moi, je n'eus avis de rien, et le mari me voyant sorti, eut un pressentiment, et devina que j'étais au Théâtre-Italien ; et en effet il m'y trouva, comme je l'ai raconté. La fortune me fit ici deux grâces singulières : d'abord, au lieu

du bras droit, ce fut le bras gauche que je me démis; et ensuite je ne reçus qu'après la rencontre la lettre de ma maîtresse. Supposons les choses autrement, je ne sais si tout se fût bien passé. Quoi qu'il en soit, le mari était à peine sur la route de Londres, que sa femme était également partie par une autre route, et venait directement à Londres chez sa belle-sœur, qui demeurait assez près de la maison de son mari. Là, elle avait appris que ce dernier était revenu chez lui en fiacre, il y avait moins d'une heure, et que s'élançant de la voiture, il avait couru s'enfermer dans sa chambre, sans permettre à qui que ce fût de la maison de le voir ou de lui parler. Elle en avait tiré cette conclusion, qu'il m'avait rencontré et tué. Tout ce récit, je le lui arrachai par lambeaux, sans cesse interrompus, comme on peut le croire, par l'excès des émotions diverses qui nous agitaient l'un et l'autre. Mais, pour le moment, la fin de tout cet éclaircissement se résolvait en une félicité inattendue, et qu'on ne saurait imaginer. L'inévitable divorce qui la menaçait m'imposait le devoir (et c'était le plus ardent de mes vœux) de remplacer auprès d'elle l'époux qu'elle allait perdre.

Ivre d'une telle pensée, j'en avais presque oublié ma petite blessure. Mais quelques heures après, ayant fait visiter mon bras sous les yeux de ma maîtresse, je trouvai la peau effleurée tout du long et beaucoup de sang caillé dans les plis de la chemise : c'était là tout. Mon bras une fois pansé, j'eus la fantaisie, c'était une curiosité de jeune

homme, d'examiner aussi mon épée, et je m'aperçus que mon adversaire, à force de parer les coups que je lui portais, avait fait des deux tiers de ma lame une scie toute dentelée, et pendant plusieurs années je gardai cette épée comme un trophée. Ayant fini cependant par me séparer de ma maîtresse à une heure assez avancée de cette nuit du mardi, je voulus, avant de rentrer chez moi, passer chez le marquis de Caraccioli, pour lui raconter toute la chose. Lui non plus, de la manière dont il avait appris confusément ce qui s'était passé, ne doutait pas que je n'eusse été tué, et que je ne fusse resté dans le parc, que l'on ferme d'ordinaire une demi-heure après la nuit tombée. Il m'accueillit donc comme un homme qui revient de l'autre monde, m'embrassa chaudement, et nous passâmes encore à causer ensemble deux heures de la nuit. Enfin j'arrivai chez moi qu'il était presque jour.

Après une journée remplie de si étranges et de si diverses péripéties, je me mis au lit, et jamais je n'ai dormi d'un sommeil plus profond et plus doux.

CHAPITRE XI.

Horrible désenchantement.

Voici cependant en réalité comment les choses s'étaient passées la veille. Mon fidèle Élie ayant vu arriver le messager sur un cheval couvert de sueur et tout hors d'haleine, et cet homme lui recommandant avec la plus vive instance de me faire parvenir immédiatement cette lettre, était aussitôt sorti pour courir après moi. Il me chercha d'abord chez le prince de Masserano, où il croyait que j'étais allé, puis chez Caraccioli, à plusieurs milles de là, et il avait ainsi perdu des heures. Enfin, comme il s'en revenait à la maison, dans Suffolk-Street, très-près d'Hay-Market, où est l'Opéra-Italien, il lui vint à l'esprit de voir si j'y étais. Il ne l'espérait guère, pensant à ce bras disloqué que je portais en écharpe. Il entre au théâtre et s'enquiert de moi auprès de ces gardiens des loges, de qui j'étais parfaitement connu. On lui répond que je suis sorti, il y a dix minutes, avec une personne qui est venue me chercher jusque dans la loge où j'étais. Élie n'ignorait pas (quoiqu'il ne le sût pas de moi) le secret de mon violent amour. Il n'eut pas plus tôt appris le nom de la personne qui était venue me prendre et rapproché cette circonstance de l'endroit d'où arrivait la lettre, qu'il comprit aussitôt toute l'affaire. Alors le pauvre Élie, qui me connaissait pour le tireur le plus maladroit, et

me savait d'ailleurs empêché du bras gauche, n'hésita pas de son côté à me tenir pour un homme mort. Il courut sur-le-champ au parc Saint-James; mais n'ayant pas tourné du côté de Green-Park, il ne nous rencontra pas. Sur ces entrefaites, la nuit survint, et il se vit forcé de sortir du parc comme tout le monde. Ne sachant comment s'y prendre pour savoir au juste ce que j'étais devenu, il alla rôder autour de la maison du mari dans l'espoir d'y apprendre quelque chose. Soit qu'il eût à son fiacre de meilleurs chevaux que n'en avait le mari, soit que ce dernier fût allé d'abord autre part, mon Élie arrivait dans son fiacre tout près de la porte du mari juste au moment où celui-ci descendait. Il le vit très-distinctement revenir avec son épée, se précipiter dans sa maison, et en faire aussitôt refermer la porte avec toutes les marques d'un grand trouble. Élie n'en demeura que plus convaincu qu'il m'avait tué, et ne trouvant rien de mieux à faire, il courut chez Caraccioli, et lui dit tout ce qu'il savait et ce qu'il craignait pour moi.

Après une journée si laborieuse, quelques heures d'un sommeil très-calme rafraîchirent mon sang, après quoi je fis de nouveau panser avec soin mes blessures. Celle de l'épaule me causait plus de douleur que jamais, l'autre de moins en moins. Je courus aussitôt chez ma maîtresse, et j'y passai la journée entière. Nous savions par les domestiques tout ce que faisait le mari, dont la maison, comme je l'ai dit, était très-voisine de celle de la belle-sœur où, pour le moment, demeurait ma maî-

tresse. Mais j'avais beau me répéter que le prochain divorce allait tout terminer; en vain le père de la belle (que je connaissais déjà depuis des années) était venu voir sa fille dans la journée du mercredi, et s'était félicité de ce que, dans sa disgrâce, elle avait le bonheur de trouver encore pour mari un homme si honorable (il voulut bien s'exprimer ainsi). Je ne laissai pas néanmoins de remarquer sur le beau front de ma maîtresse un sombre nuage qui semblait m'annoncer quelque sinistre dénouement. Quant à elle, toujours noyée dans ses larmes, elle ne cessait de me protester qu'elle m'aimait plus que tout au monde. Le scandale de l'événement et le déshonneur qui devait en résulter pour elle dans sa patrie seraient amplement compensés, si elle pouvait vivre éternellement avec moi; mais elle était trop sûre que jamais je ne voudrais l'épouser. Cette assertion étrange et l'énergique persévérance qu'elle y mettait me causaient un véritable désespoir, et bien convaincu qu'elle ne redoutait de ma part ni mensonge, ni artifice, je ne comprenais absolument rien à la défiance qu'elle me témoignait. Ces funestes perplexités troublaient et anéantissaient toute la joie que j'avais à la voir librement du matin au soir; je commençais d'ailleurs à subir les angoisses d'un procès toujours pénibles pour peu que l'on ait un peu d'honneur et quelque pudeur. Du mercredi au vendredi soir, trois jours s'écoulèrent de la sorte. Mais le soir du vendredi, comme j'insistais fortement auprès de ma maîtresse pour tirer quelque lumière de l'affreuse énigme de ses

discours, de ses tristesses, de ses défiances, enfin avec un long effort, et après un douloureux préambule entrecoupé de soupirs et de sanglots amers, elle me dit qu'elle n'était pas digne de moi, qu'elle le savait trop bien, que jamais je ne pourrais, ni ne devais, ni ne voudrais l'épouser... parce que déjà... avant de m'aimer... elle avait aimé...— Eh! qui donc? m'écriai-je, en l'interrompant avec impétuosité. — Un jockei (c'est-à-dire un palefrenier) qui était... chez... mon mari. — Qui était? quand donc? O Dieu, je me sens mourir! Mais pourquoi me dire une telle chose? Femme cruelle! il valait mieux me tuer... Ici elle m'interrompit à son tour, et peu à peu elle acheva l'entière confession, le honteux aveu de son grossier amour. Pendant qu'elle m'en raconta les douloureux et incroyables détails, je demeurais glacé, immobile, insensible comme la pierre. Le très-digne rival qui m'avait précédé était encore dans la maison du mari au moment où elle parlait. C'était lui qui d'abord avait épié les démarches de sa maîtresse dont il était l'amant, lui qui avait découvert ma première visite à la maison de plaisance et la circonstance du cheval laissé toute une nuit dans une auberge du voisinage, lui qui, avec d'autres valets de la maison, m'avait vu et reconnu, à ma seconde visite, le dimanche au soir. Finalement, ayant appris mon duel avec le mari, et témoin de la douleur profonde qu'éprouvait celui-ci à se séparer d'une femme qu'il aimait si éperduement, le drôle avait pris le parti, dans la journée du jeudi, de se présenter devant

son maître, et pour le désabuser, en même temps que pour se venger lui-même et punir son infidèle maîtresse et le rival qu'elle lui avait préféré, ce héros d'écurie confessa effrontément et détailla toute l'histoire de ses amours de trois ans avec sa maîtresse; puis il exhorta vivement son maître à ne pas déplorer plus long-temps la perte d'une telle femme : c'était plutôt une faveur du ciel. Je ne sus que plus tard ces horribles et cruelles particularités; elle se contenta de me dire le fait, et encore elle l'adoucit du mieux qu'elle put.

Ma douleur, ma rage, les diverses résolutions, toutes fausses, toutes funestes, toutes les plus vaines du monde que je pris et quittai ce soir-là, mes gémissemens, mes blasphèmes, mes rugissemens, et à travers toute cette colère et ce désespoir, mon amour effréné, indomptable, pour un objet si indigne, c'est ce que la parole ne saurait peindre. Il y a vingt ans de cela, et aujourd'hui encore, quand j'y songe, mon sang recommence à bouillir dans mes veines.

Ce soir-là, je la quittai en lui disant qu'elle me connaissait trop bien quand elle avait dit, et si souvent répété, que jamais je ne l'épouserais, et que si, après l'avoir épousée, j'étais venu à apprendre une pareille infamie, je l'aurais certainement tuée de ma main, et moi sans doute après elle, si toutefois alors je l'eusse autant aimée que je l'aimais encore maintenant pour mon malheur. J'ajoutai que je la méprisais cependant un peu moins, parce qu'elle avait eu le courage et la loyauté de me faire *spon-*

tanément un tel aveu ; qu'elle aurait en moi un ami qui ne l'abandonnerait jamais, et que j'étais prêt à la suivre et à vivre avec elle dans tel coin ignoré de l'Europe ou de l'Amérique qu'il lui plairait de choisir, à la condition toutefois qu'elle ne serait ni ne passerait jamais pour ma femme.

C'est ainsi que je la quittai le vendredi soir, agité de mille furies. Le samedi, je me levai à la pointe du jour, et voyant sur ma table une de ces immenses feuilles qui se publient par milliers à Londres, j'y jette un coup d'œil au hasard, et la première chose qui me frappe, c'est mon nom. J'ouvre de grands yeux, je lis un assez long article où mon aventure est racontée dans tous ses détails et avec beaucoup d'exactitude. J'y trouve les plus funestes et les plus ridicules circonstances de ma rivalité avec ce palefrenier, son nom, son âge, sa figure, et toute l'histoire de la confession que lui-même il a faite à son maître. A cette lecture, je faillis tomber mort, et alors seulement, le sens m'étant un peu revenu, je vis et touchai au doigt que cette femme perfide m'avait *spontanément* confessé toute chose après que le gazetier en avait, dès le vendredi matin, fait la confidence au public. Alors perdant toute mesure et n'écoutant plus rien, je courus chez elle, où je l'accablai des injures les plus amères, les plus furibondes, les plus méprisantes, toujours mêlées d'amour, de mortelle douleur et de résolutions désespérées, et j'y retournai lâchement quelques heures après lui avoir juré qu'elle ne me reverrait de sa vie. Ce premier pas fait, j'y restai tout le jour, et

j'y retournai encore le lendemain et les jours suivans. elle prit enfin le parti de quitter l'Angleterre, où elle était devenue la fable universelle, et d'aller en France s'enfermer pendant quelque temps dans un monastère; je l'accompagnai, et nous restâmes longtemps dans les différens comtés de l'Angleterre, pour prolonger encore ce triste bonheur d'être ensemble.

J'avais beau frémir et m'indigner de me voir près d'elle, à aucun prix je ne pouvais m'en séparer; mais prenant une heure où le ressentiment et la honte eurent plus de force que l'amour, je la laissai à Rochester, d'où elle se rendit en France par Douvres avec sa belle-sœur, et je m'en retournai à Londres.

J'appris en y arrivant que le mari avait suivi le procès de son divorce en mon nom, et que pour cela il m'avait accordé la préférence sur notre troisième triumvir, son propre palefrenier; qu'il avait même gardé celui-ci à son service : tant il y a vraiment de générosité et de patience évangélique dans la jalousie d'un Anglais. J'eus beaucoup à me louer pour ma part des procédés de ce mari outragé. Il voulut bien ne pas me tuer quand il pouvait le faire selon toute vraisemblance; il ne voulut pas non plus me rançonner comme le permettent les lois de ce pays, où chaque offense a son tarif, où celles de ce genre se paient fort cher. Si au lieu de l'épée il m'eût fallu tirer la bourse, j'étais ruiné, ou tout au moins mes affaires en allaient fort mal. Car l'indemnité se proportionnant à la perte, il en avait essuyé une si grande, si l'on songe à l'amour

éperdu qu'il avait pour sa femme, et si l'on y joint le dommage qu'il avait reçu du palefrenier, lequel ne possédant rien ne pouvait rien payer, qu'à l'évaluer en sequins je n'aurais pu m'en tirer à moins de dix ou douze mille, peut-être davantage. Cet honnête et bon jeune homme se comporta donc à mon égard dans cette sotte affaire beaucoup mieux que je ne l'avais mérité. Le procès fut continué en mon nom : la chose n'était que trop claire, et par un grand nombre de témoignages, et par les aveux de chacun des personnages. Le divorce fut prononcé sans que mon intervention parût nécessaire, et l'on n'opposa pas le moindre obstacle à mon départ d'Angleterre.

J'ai eu tort peut-être de rappeler avec ses moindres particularités ce terrible épisode de ma vie, qui n'a d'importance que pour moi; mais j'y insiste à dessein, parce qu'il a fait grand bruit dans le temps, et que c'est là une des principales occasions où j'ai pu m'examiner de près et me voir sérieusement à l'œuvre. En analysant avec sincérité tous les détails de l'aventure, je crois avoir fourni à ceux qui seraient curieux de me connaître à fond un excellent moyen pour y parvenir.

CHAPITRE XII.

Je reprends mes courses. — Nouveaux voyages en Hollande, en France, en Espagne, en Portugal, et retour dans ma patrie.

Après avoir essuyé ainsi une aussi terrible bourrasque, ne pouvant désormais espérer de repos tant que j'aurais chaque jour sous les yeux et les mêmes lieux et les mêmes objets, je me laissai aisément convaincre par les quelques amis qui avaient pitié de ma situation violente, et je me décidai à partir. Je quittai donc l'Angleterre vers la fin de juin, et malade de cœur comme je l'étais, cherchant où m'appuyer, je résolus de diriger mes premiers pas vers mon ami d'Acunha, en Hollande. Arrivé à La Haye, j'y restai quelques semaines auprès de lui, sans voir personne autre que lui ; il s'efforçait de me consoler, mais la plaie était trop profonde. C'est pourquoi m'apercevant que de jour en jour ma mélancolie augmentait au lieu de se dissiper, je pensai que le mouvement machinal et la distraction inséparables d'un continuel changement de lieux et d'objets pouvaient me faire du bien, et reprenant mes voyages, je partis pour l'Espagne. C'était presque la seule contrée en Europe que je n'eusse point encore visitée, et il y avait long-temps que j'avais songé à le faire. Je m'acheminai vers Bruxelles, à travers un pays qui ne faisait qu'envenimer

encore les blessures d'un cœur trop déchiré, surtout lorsque je comparais mon premier amour en Hollande à cette passion d'Angleterre, et toujours rêvant, extravaguant, pleurant et me taisant, j'arrivai enfin seul à Paris. Cette ville immense ne me parut pas plus agréable à ma seconde visite qu'à la première; je n'y cherchai aucune distraction. J'y restai environ un mois pour laisser passer les grandes chaleurs avant que de m'enfoncer dans l'Espagne. Durant ce nouveau séjour à Paris, j'aurais pu aisément voir et même fréquenter le célèbre J. J. Rousseau, au moyen d'un Italien de ma connaissance qui vivait avec lui dans une certaine intimité, et qui disait de lui-même que Rousseau le trouvait fort à son gré. Cet Italien voulait absolument me conduire chez le philosophe, et il me garantissait que nous étions faits pour nous plaire l'un à l'autre, Rousseau et moi. J'avais pour Rousseau une haute estime, plus encore pour la pureté, pour la fierté de son caractère et la sublime indépendance de sa conduite, que pour ses ouvrages, car le peu que j'avais pu en lire m'avait plutôt ennuyé. J'y voyais l'œuvre d'un génie tendu et affecté. Toutefois, comme je n'étais pas très-curieux de ma nature, et qu'avec infiniment moins de raison que Rousseau, je me sentais au cœur un orgueil tout aussi inflexible que le sien, je ne voulus jamais me plier à cette démarche dont l'issue pouvait être douteuse, ni me laisser présenter à un homme superbe, capricieux, et à qui, pour la moitié d'une impolitesse, j'en aurais rendu dix;

car ainsi le veulent l'instinct et la fougue de mon naturel : j'ai toujours rendu avec usure et le bien et le mal ; partant l'affaire en resta là.

Mais au lieu de Rousseau, je commençai alors à faire connaissance, et c'était pour moi bien autre chose, avec quelques personnages des premiers de l'Italie et du monde. J'achetai à Paris une collection des principaux poètes et prosateurs italiens, en trente-six volumes d'un petit format parfaitement imprimés. Je ne sais pas s'il en restait un seul après ces deux années de mon second voyage ; depuis lors, ces maîtres illustres ne me quittèrent plus : mais, à vrai dire, pendant ces deux ou trois premières années, je n'en fis pas un grand usage ; il est sûr que j'achetai cette collection plutôt pour l'avoir que pour la lire, car je n'avais ni le désir ni la force d'appliquer mon esprit à quelque chose. Quant à la langue italienne, elle était de plus en plus sortie de ma mémoire et de mon entendement, à ce point que j'avais grand' peine à comprendre tout ce qui s'élevait plus haut que Métastase. Cependant comme il m'arrivait quelquefois de feuilleter au hasard mes trente-six petits volumes, autant par ennui que par oisiveté, je fus bien étonné de trouver, à la suite de nos quatre grands poètes, ce peuple de rimeurs qui était là pour faire nombre, et dont, grâce à mon extrême ignorance, jamais je n'avais même ouï le nom : un *Torracchione*, un *Morgante*, un *Ricciardetto*, un *Rolandino*, un *Malmantile*, quoi encore ? des poèmes dont j'appris, quelques années plus tard,

à déplorer la facilité vulgaire et la fastidieuse abondance. Mais bientôt ma nouvelle emplette me devint chère, lorsque par elle je vis alors, et pour toujours, établis dans ma maison ces six luminaires éclatans de la langue italienne, en qui tout se retrouve, je veux dire : Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse, Bocace et Machiavel. Hélas! pour mon malheur et à ma honte, j'étais arrivé à près de vingt-deux ans sans en avoir jamais rien lu, si l'on excepte quelques fragmens de l'Arioste dans ma première adolescence, à l'académie, comme il me semble l'avoir dit en son lieu.

Ainsi armé de ce fort bouclier contre l'ennui et l'oisiveté, ce qui ne m'empêchait pas de rester oisif, et d'ennuyer les autres en m'ennuyant moi-même, je partis pour l'Espagne vers le milieu d'août. Je traversai les yeux fermés Orléans, Tours, Poitiers, Bordeaux et Toulouse, la plus belle et la plus riante partie de la France, et j'entrai en Espagne par la route de Perpignan. Barcelonne fut la première ville où je m'arrêtai un moment, depuis Paris. Durant tout ce long trajet, où je ne faisais guère que pleurer, toujours seul dans ma voiture ou à cheval, j'ouvrais cependant, de loin en loin, quelques volumes de mon cher Montaigne, que depuis près d'un an je n'avais pas regardé. Cette lecture quittée et reprise tour à tour me rendait un peu de courage et de bon sens. J'y trouvai aussi une espèce de consolation. Mes chevaux anglais étaient restés en Angleterre, et je les avais tous vendus, à l'exception du plus beau,

que j'avais donné en garde au marquis de Caracciolí ; mais comme sans chevaux je ne suis plus que la moitié de moi-même, j'étais à peine à Barcelonne depuis quelques jours, que déjà j'en avais acheté deux, un Andalous bai-doré, superbe animal de la race des *Chartreux de Xerez*, et un *hacha* de Cordoue, plus petit, mais excellent et plein de feu. Depuis que j'étais au monde, j'avais toujours désiré des chevaux d'Espagne; mais il est si difficile d'en faire venir! Aussi ne pouvais-je croire que j'en eusse deux d'une si grande beauté. Montaigne, à côté d'eux, était un froid consolateur ; je résolus donc de continuer à cheval tout mon voyage d'Espagne. La voiture devait aller à petites journées et au pas des mulets ; car dans ce royaume il n'existe pas de poste aux chevaux, et il ne saurait y en avoir, vu l'état déplorable de tous les chemins sous le ciel de cette autre Afrique.

Une légère indisposition m'ayant retenu à Barcelonne jusqu'au commencement de novembre, je voulus, dans l'intervalle, à l'aide d'une grammaire et d'un vocabulaire espagnol, lire un peu de cette admirable langue que nous apprenons aisément, nous autres Italiens. En effet, je parvins à déchiffrer le *Don Quichotte*, que j'entendais assez bien, que je goûtais plus encore. Mais souvent déjà je l'avais lu en France, et mes souvenirs m'étaient d'un grand secours.

Une fois sur la route de Saragosse et de Madrid, je m'accoutumai peu à peu à cette nouvelle

façon de voyager dans ces déserts. Si l'on n'a beaucoup de jeunesse, de santé, d'argent et de patience, c'est une épreuve à laquelle on ne résiste guère. Je m'y fis pourtant assez bien pendant les quinze jours que je mis à me rendre à Madrid, et je finis même par trouver plus de plaisir à marcher ainsi qu'à m'arrêter dans quelqu'une de ces villes à demi barbares : mais on sait que pour moi, il n'était pas de plus grand plaisir que celui d'aller, et de plus grand ennui que de m'arrêter. Ainsi le voulait l'inquiète mobilité de mon caractère. Le plus souvent je faisais à pied la meilleure partie de la route auprès de mon bel Andalous, qui me suivait avec la fidélité d'un chien; et entre nous la conversation ne languissait pas; ma grande jouissance était de me voir seul avec lui dans ces vastes déserts de l'Aragon. Je me faisais toujours précéder de mes gens avec la voiture et les mules, et je suivais de loin. De son côté, Élie, monté sur un petit mulet, s'en allait, le fusil en main, chassant et tirant à droite et à gauche, des lapins, des lièvres, des oiseaux, les vrais habitans de l'Espagne; il arrivait une heure ou deux avant moi, et, grâces à lui, je trouvais de quoi assouvir ma faim, à la halte de midi ainsi qu'à celle du soir.

Le malheur (ce fut peut-être un bonheur pour d'autres), c'est qu'à cette époque je ne savais encore comment m'y prendre pour développer en vers mes pensées et mes sentimens. Au milieu de cette solitude, et avec ce mouvement continuel, j'aurais

assurément répandu un déluge de rimes ; car mille réflexions morales et mélancoliques, mille images pénibles ou joyeuses et folles, et cela parfois tout ensemble, venaient en foule assaillir mon esprit.

Mais alors je ne possédais aucune langue, et je n'imaginais même pas qu'il pût ou qu'il dût un jour m'arriver d'écrire quoi que ce fût en vers ou en prose. Je me contentais de rêver intérieurement, et quelquefois de pleurer à chaudes larmes, sans savoir pourquoi, ou de rire, ne le sachant pas davantage : deux choses qui, si l'art n'en tire aucune œuvre, sont traitées de pure folie, et le sont en effet ; que l'œuvre naisse, on dira : c'est de la poésie, et ce sera de la poésie.

Ainsi se passa ce premier voyage jusqu'à Madrid. Mais j'avais si bien pris les allures de cette vie de Bohémien, que tout d'abord je m'ennuyai à Madrid, et qu'il me fallut un grand effort pour y rester un mois tout au plus. Je n'y fréquentai, je n'y connus pas âme qui vive, à l'exception d'un jeune horloger du pays qui revenait alors de la Hollande, où il était allé étudier les secrets de son art. Ce jeune homme avait beaucoup d'esprit naturel, et comme il avait un peu entrevu le monde, il se plaignait amèrement avec moi de toutes les barbaries qui, sous tant de formes diverses, affligeaient sa patrie. Et ici je raconterai en peu de mots un acte de brutale démence dont Élie faillit être la victime, en présence de ce jeune Espagnol. Un soir que l'horloger avait soupé avec moi, et que, le souper fini, nous étions encore à table à deviser, Élie

entra pour me rajuster les cheveux, selon sa coutume, après quoi nous allions tous nous mettre au lit. Mais en serrant une touffe avec le fer, il y en eut un qu'il me tira un peu plus que les autres. Moi, sans proférer un seul mot, je m'élance plus prompt que la foudre, et m'emparant d'un chandelier, je lui en assène sur la tempe droite un si terrible coup que le sang en jaillit aussitôt, comme d'une fontaine, jusque sur le visage et sur toute la personne du jeune homme qui était assis en face de moi, de l'autre côté de la table où nous avions soupé, et cette table était fort large. Ce jeune homme, qui n'avait rien vu, et ne pouvait se douter qu'un cheveu tiré fût l'unique cause de cette fureur soudaine, s'élança aussi de son côté pour me retenir. Mais déjà Élie, furieux, outragé et cruellement blessé, se jetait sur moi pour me frapper, et il faisait bien. Mais je lui échappai lestement, et sautant sur mon épée, qui était dans la chambre posée sur un meuble, j'avais eu le temps de la tirer. Cependant Élie revenait plein de rage ; la pointe de mon épée était sur sa poitrine. L'Espagnol n'était occupé qu'à nous retenir, tantôt Élie, tantôt moi ; toute l'auberge était en rumeur ; tous les garçons étaient accourus, et ainsi fut arrêté ce combat tragi-comique dont tout le scandale retomba sur moi. Les esprits s'étaient un peu calmés ; on s'expliqua. Je dis que me sentant tirer par les cheveux, je n'avais pu me contenir. Élie répliqua qu'il ne s'en était pas même aperçu, et l'Espagnol vit clairement que je n'étais pas fou : je n'en étais guère plus sage. Ainsi finit

cette affreuse lutte, qui me laissa plein de regrets et de confusion, et je dis à Élie qu'il aurait fort bien fait de m'assommer, comme il était homme à le faire. Je suis très-grand, et il avait un pied de plus que moi; son courage et sa force ne démentaient pas sa haute taille. La blessure qu'il avait reçue à la tempe était peu profonde; mais elle ne laissa pas de saigner abondamment, et pour peu que le coup eût porté plus haut, je me trouvais avoir tué un homme que j'aimais beaucoup, pour un cheveu plus ou moins tiré. Un si brutal accès de colère me pénétra d'horreur, et bien qu'Élie fût un peu plus calme, si l'on veut, mais encore peu disposé à me pardonner, je ne voulus pas néanmoins paraître me défier de lui, ni conserver, en effet, aucune défiance; et deux heures après que la blessure eut été pansée et chaque chose remise à sa place, quand j'allai me mettre au lit, je laissai ouverte comme toujours la petite porte qui donnait dans la chambre d'Élie, contiguë à la mienne, sans vouloir écouter l'Espagnol, qui me conseillait de ne pas exposer un homme offensé, et au fond encore irrité, à la tentation de se venger. Au contraire, je dis tout haut à Élie, qui déjà s'était mis au lit, que si la fantaisie l'en reprenait, il pouvait me tuer, cette nuit, comme je l'avais mérité. Mais Élie, qui était pour le moins aussi héroïque que son maître, borna toute sa vengeance à conserver toujours les deux mouchoirs pleins de sang dont on s'était servi d'abord pour essuyer sa blessure encore chaude, et de temps en temps il me les montrait; car il les garda pendant bien des an-

nées. On ne comprendra pas aisément ce mélange réciproque de férocité et de générosité des deux parts, si l'on n'a l'expérience de nos mœurs et de notre tempérament, à nous autres Piémontais.

Lorsque ensuite je me demandai compte à moi-même de mon horrible emportement, je n'eus pas de peine à me convaincre que, à l'excessive irascibilité de mon caractère venant se joindre l'âpreté sauvage que je puisais dans la solitude et dans une oisiveté éternelle, il n'avait fallu qu'un cheveu tiré pour combler le vase et le faire déborder en un instant. Jamais du reste je n'ai frappé un domestique autrement que je n'eusse fait mon égal, jamais avec le bâton ou d'autres armes que mes poings, une chaise, la première chose qui me tombait sous la main, comme il arrive lorsque, provoqué par d'autres jeunes gens, on se voit forcé d'en venir aux coups. Mais dans les très-rares occasions où pareille chose m'est arrivée, j'aurais toujours approuvé et même estimé des domestiques qui m'eussent rendu gourmade pour gourmade; car ici ce n'était pas un maître qui battait son valet : c'était un homme qui en prenait un autre à partie.

En continuant à vivre ainsi comme un ours, j'arrivai au terme de mon court séjour à Madrid, sans avoir vu une seule des merveilles qui pouvaient exciter quelque curiosité, ni ce fameux palais de l'Escurial, ni Aranjuez, ni même le palais du roi à Madrid, loin que j'en eusse vu le maître. Cette sauvagerie venait principalement de ce que j'étais en froid avec notre ambassadeur de Sardaigne. Je

l'avais connu à Londres, où il était alors ministre, durant le premier voyage que j'y fis en 1768, et nous ne nous étions senti aucun goût l'un pour l'autre. A mon arrivée à Madrid, ayant su qu'il était avec la cour dans une des résidences royales, je pris le temps de son absence pour laisser chez lui, avec une carte de visite, une lettre de recommandation de la secrétairerie d'état, que j'avais, suivant l'usage, apportée avec moi. A son retour à Madrid, il vint me voir et ne me trouva pas ; puis je ne m'inquiétai plus de lui, ni lui de moi. Tout cela sans doute ne contribuait pas peu à rendre de plus en plus sauvage un caractère déjà passablement inculte. Je quittai donc Madrid dans les premiers jours de décembre, et par la route de Tolède et de Badajoz je m'en allai doucement vers Lisbonne, où, après vingt jours de marche, j'arrivai la veille de Noël.

Cette ville se présente au voyageur qui l'aborde, comme je faisais, par l'autre côté du Tage, comme un magnifique amphithéâtre, presque aussi beau que celui de Gênes, avec plus d'étendue et de variété ; ce spectacle me ravit l'âme, surtout à une certaine distance. Mais l'étonnement et l'admiration allèrent ensuite se refroidissant, à mesure que nous approchions de la rive, puis se transformèrent complètement en douloureuse tristesse, quand il fallut débarquer en certaines rues, qui n'étaient qu'amas de pierres entassées, débris du tremblement de terre, amoncelés, séparés, alignés, comme autant de groupes d'habitations.

Or de ces rues, on en voyait encore un très-grand nombre dans la partie basse de la ville, quoiqu'il se fût déjà écoulé quinze ans depuis cette déplorable catastrophe.

Le souvenir de mon séjour à Lisbonne, où je ne 1772.
restai que cinq semaines, me sera éternellement cher, parce que c'est là que je fis connaissance avec l'abbé Thomas de Caluso, frère cadet du comte Valperga de Masino, alors notre ministre en Portugal. Cet homme, d'une si rare distinction, par son caractère, ses mœurs et sa science, me fit de Lisbonne un séjour de délices. Aussi, non content de le voir presque tous les jours à dîner chez son frère, j'aimais encore mieux passer en tête-à-tête avec lui les longues soirées de l'hiver, que de courir après les insipides divertissemens du grand monde. Avec lui, j'apprenais toujours quelque chose : sa bonté et son indulgence étaient extrêmes; il avait l'art de m'alléger le poids et la honte de mon excessive ignorance, qui devait lui sembler d'autant plus importune et fâcheuse que, chez lui, le savoir était plus grand; il était immense. Voilà ce qui ne m'était jamais arrivé avec le petit nombre de gens de lettres à qui j'avais eu affaire jusque alors : leur fatuité me les avait tous fait prendre en aversion. Pouvait-il en être autrement? il n'y avait chez moi que l'orgueil d'égal à l'ignorance. Ce fut dans l'une de ces charmantes soirées, qu'au plus profond de mon âme et de mon cœur, je me sentis pour la poésie un élan véritablement lyrique de ravissement et d'enthousiasme; mais ce ne fut qu'un éclair fugi-

tif qui, au même instant, s'éteignit et disparut sous la cendre, où il dormit encore bien des années. Le très-digne et très-complaisant abbé me lisait l'*Ode à la Fortune*, cette œuvre grandiose de Guidi, encore un poète que j'entendais nommer pour la première fois. Plusieurs stances de cette ode, surtout l'admirable strophe de Pompée, me causèrent d'inexprimables transports, à ce point que ce bon abbé se persuada que j'étais né pour faire des vers, et me dit qu'avec du travail j'aurais pu en faire d'excellens. Mais une fois passé ce moment de fureur poétique, et voyant quelle rouille dévorait encore mes facultés intellectuelles, je crus la chose désormais impossible, et je n'y pensai plus.

Cependant l'amitié et la douce compagnie de cet homme unique, qui est un Montaigne vivant, ne contribuèrent pas médiocrement à calmer un peu mes esprits. Je ne me sentais pas tout-à-fait guéri, mais je reprenais insensiblement l'habitude de lire et de réfléchir beaucoup plus que je ne l'avais fait depuis dix-huit mois. Pour ce qui est de Lisbonne, je n'y serais pas seulement resté dix jours, si l'abbé ne s'y fût trouvé; rien ne m'en plut, excepté les femmes en général; tout en elles vous fait souvenir du *lubricus adspici* d'Horace. Mais comme la santé de l'âme m'était redevenue mille fois plus chère que celle du corps, je m'efforçai et je réussis à éviter toujours les femmes honnêtes.

Dans les premiers jours de février, je pris la route de Séville et de Cadix, et je n'emportai avec

moi, de Lisbonne, qu'une amitié très-tendre et une estime profonde pour cet excellent abbé de Caluso, que j'espérais bien revoir quelque jour à Turin. Ce qui me charma de Séville, ce fut avec son beau climat la physionomie tout originale et complètement espagnole qu'elle gardait encore dans le royaume entre toutes les autres. Pour ma part, j'ai toujours préféré un original, si mauvais qu'il fût, à la meilleure copie. La nation espagnole et la portugaise sont presque les seules en Europe qui conservent aujourd'hui leurs usages, particulièrement dans la classe inférieure et dans la moyenne. Et quoique le bien y soit comme submergé dans un océan d'abus de tout genre qui pèsent sur la société, ces peuples n'en sont pas moins, à mon avis, une excellente matière première d'où l'on peut aisément tirer de grandes choses, surtout en fait de vertu guerrière; ils en ont au plus haut degré tous les élémens, courage, persévérance, honneur, sobriété, patience, docilité et hauteur d'âme.

Je terminai mon carnaval assez gaiement à Cadix. Mais quelques jours après mon départ, je m'aperçus, en allant à Cordoue, que j'emportais de Cadix un souvenir dont j'aurais quelque peine à me débarrasser. Ces blessures peu glorieuses ajoutèrent encore leur amertume à l'ennui de cet éternel voyage de Cadix à Turin. Je le voulus faire tout d'une haleine, et pour ainsi dire sans en rien perdre, en traversant l'Espagne dans toute sa longueur, jusqu'aux frontières de France par où j'étais venu. A force de rigueur, d'obstination et de con-

stance, tantôt à cheval, tantôt à pied, dans la boue, et m'exterminant de toutes les manières, j'arrivai, mais en fort mauvais état, à Perpignan. Là, je retrouvai la poste, et continuai mon voyage avec beaucoup moins de souffrance. Dans toute l'étendue de ce vaste lambeau de terre, deux endroits seulement me causèrent quelque plaisir, Cordoue et Valence, surtout le royaume de Valence, que je mesurai ensuite dans sa longueur, à la fin de mars, par un de ces printemps tièdes et délicieux qu'aiment à décrire les poètes. Les environs, les promenades, les belles eaux et la position de Valence, l'azur de son ciel admirable, et je ne sais quelle amoureuse langueur répandue dans l'atmosphère, ces femmes dont le regard lascif me faisait maudire les belles de Cadix, telle se présentait enfin, dans son ensemble, cette contrée fabuleuse, que jamais aucune autre ne m'a laissé comme elle le désir de la revoir, aucune ne vient s'offrir si souvent à mon imagination.

Je revins de Barcelonne par Tortosa, et las à l'excès de voyager si lentement, je pris l'héroïque résolution de me séparer de mon bel Andalous. Ce dernier voyage, qui dura plus de trente jours consécutifs, depuis Cadix jusqu'à Barcelonne, l'avait horriblement fatigué; je ne voulus pas l'épuiser encore davantage, en le condamnant à trotter derrière ma voiture, lorsque j'aurais doublé le pas pour me rendre à Perpignan. Quant à l'autre, le Cordouan, il était devenu boiteux entre Cordoue et Valence, et au lieu de m'arrêter quarante-huit heures,

il n'en fallait peut-être pas davantage pour le sauver, j'en avais fait présent aux filles d'une de mes hôtesses qui étaient fort jolies, en leur disant que si elles en prenaient soin et lui donnaient un peu de repos, elles le vendraient ensuite fort bien quand il serait guéri. Je n'en entendis plus parler. Il ne m'en était donc resté qu'un seul, et ne voulant pas le vendre, parce que je suis fort peu vendeur de ma nature, j'en fis cadeau à un banquier français établi dans Barcelonne, et avec qui j'avais déjà fait connaissance dès mon premier séjour dans cette ville. Et si l'on veut voir ce que c'est que le cœur d'un publicain, en voici un échantillon. Il me restait environ trois cents pistoles en or d'Espagne ; et ne sachant comment les emporter (c'est chose prohibée), attendu les sévères perquisitions qui se pratiquent à la douane de la frontière espagnole, je priai ce banquier, à qui je venais de faire présent d'un cheval, de vouloir bien me donner une lettre de change de pareille somme, payable à vue sur Montpellier, où je devais passer. Et lui, pour me témoigner sa reconnaissance, prit d'abord mes espèces sonnantes, et rédigea ensuite sa lettre dans toute la rigueur du droit d'escompte, et suivant le cours de la semaine à Montpellier ; lorsque je voulus réaliser mon argent en louis d'or, je me trouvai avoir dans ma bourse près de sept pour cent de moins que je n'aurais eu si j'avais emporté et changé mes pistoles elles-mêmes. Mais je n'avais pas besoin de cette preuve de la courtoisie des financiers pour arrêter mon opinion sur cette classe de gens, qui

m'a toujours paru l'une des plus viles et des plus détestables de la société. Ils vont tranchant du grand seigneur, et pendant que chez eux leur rang vous offre un dîner délicat, le métier veut qu'ils vous dépouillent dans leur cabinet, toujours prêts d'ailleurs à s'engraisser des calamités publiques. Enfin, hâtant à prix d'or et à coups de bâton le pas lent de mes mules, je ne mis que deux jours pour revenir de Barcelonne à Perpignan ; en venant, j'en avais mis quatre. J'avais si bien repris l'habitude d'aller grand train, que de Perpignan à Antibes, volant plutôt que je ne marchai, je ne m'arrêtai nulle part, ni à Narbonne, ni à Montpellier, ni à Aix. A Antibes, je m'embarquai immédiatement pour Gènes, où je restai à peine trois jours pour me reposer, et je rentrai dans ma patrie. Je ne m'arrêtai non plus que deux jours auprès de ma mère, à Asti, et après trois ans d'absence, j'arrivai à Turin, le 5 mai 1772.

En passant à Montpellier, je consultai un chirurgien célèbre sur l'indisposition dont j'avais fait emplette à Cadix. Il voulait que je m'arrêtasse à Montpellier, mais j'aimais mieux en croire l'expérience que j'avais acquise en pareille matière, et le sentiment de mon fidèle Élie, qui s'y entendait à merveille, et qui plusieurs fois déjà m'avait parfaitement guéri en Allemagne et ailleurs ; je laissai dire mon avide chirurgien, et, comme on l'a vu, je continuai mon voyage avec une extrême rapidité. Mais la fatigue de ces deux mois de voyage avait sensiblement aggravé le mal. De retour à Turin, il fallut presque

tout l'été pour rétablir ma santé délabrée, et voilà tout le fruit que je recueillis des années de mon second voyage!

CHAPITRE XIII.

Peu de temps après mon retour dans ma patrie, je retombe une troisième fois dans les filets de l'amour. — Premiers essais de poésie.

Mais quoique à mes yeux comme à ceux des autres, je n'eusse tiré aucun fruit heureux de mes cinq années de voyages, mes idées n'avaient pas laissé que de s'étendre, et mon jugement s'était singulièrement redressé. Aussi, dès que mon beau-frère voulut me reparler de ces emplois diplomatiques que j'aurais dû solliciter, je lui répondis: que j'avais eu l'occasion de voir d'un peu plus près les rois et ceux qui les représentent, et que je n'en connaissais pas un qui valût un iota; que je ne voudrais pas représenter le grand Mogol, à plus forte raison, le plus imperceptible de tous les rois de l'Europe, qui était le nôtre; que si on avait le malheur d'être né dans un pays semblable, il n'y avait qu'une manière de s'en tirer, c'était d'y vivre de son bien, quand on en avait, et de se créer soi-même quelque louable occupation sous les auspices toujours favorables de la bienheureuse déesse indépendance. Mes paroles allongèrent singulièrement la

mine de mon beau-frère, qui était gentilhomme de la chambre du roi, et comme il ne me parla plus de cette affaire, je m'affermis de plus en plus dans la résolution que j'avais prise.

J'avais alors vingt-trois ans. Assez riche pour le pays, libre autant qu'on y pouvait l'être; une certaine expérience des choses morales ou politiques, telle qu'avait pu me la former le rapprochement superficiel de tant de peuples et de contrées; beaucoup plus de force dans la pensée que ne le comportait mon âge; et, pour le moins, autant de présomption que d'ignorance. D'après cela, on peut voir que j'avais encore bien des erreurs à commettre, avant de trouver quelque louable et utile issue aux ardeurs d'un caractère fougueux, impatient et superbe.

Vers la fin de cette même année de mon retour, je pris à Turin une maison magnifique sur la belle place de San-Carlo, meublée avec luxe, avec goût et singularité, et je commençai à mener une vie de plaisirs avec mes amis; je me trouvais alors en avoir par centaines. Mes anciens camarades à l'académie, et ceux qui avaient pris part à toutes mes escapades de jeunesse, redevinrent mes intimes; mais une liaison plus étroite en ayant réuni autour de moi environ une douzaine, nous établîmes une société permanente, où l'on n'était admis que par la voie du scrutin, avec des règlemens et des jongleries de tout genre, qui, sans qu'elle le fût en effet, lui donnaient l'air d'une véritable maçonnerie. L'unique but de cette associa-

tion était de nous divertir, et de souper souvent ensemble, toujours sans le plus petit scandale; on se réunissait, du reste, un soir par semaine, pour raisonner ou déraisonner à loisir sur toute chose.

Ces augustes séances se tenaient chez moi, parce que j'avais une maison plus belle et plus spacieuse que celle de mes compagnons, et qu'on y était plus libre, moi seul y demeurant. Parmi tous ces jeunes gens, bien nés d'ailleurs et appartenant aux premières familles de l'état, il y avait un peu de tout : des riches et des pauvres, des bons, des médiocres, quelques-uns excellens, plusieurs spirituels, quelques sots, d'autres fort instruits. La conséquence de ce mélange, dont le hasard avait merveilleusement tempéré les élémens, c'est que je ne pouvais (et si je l'avais pu, je ne l'aurais point voulu) y primer en aucun genre, bien que j'eusse vu plus de choses qu'aucun d'eux. Les lois que nous établîmes ne furent pas dictées, mais discutées. Elles furent impartiales, justes, les mêmes pour tous. Un corps tel que le nôtre pouvait donc tout aussi bien fonder une république régulière, qu'une bouffonnerie régulièrement constituée. Le hasard et les circonstances voulurent que ce fût l'une plutôt que l'autre. Nous avions établi un tronc assez vaste, dans lequel on introduisait, par l'ouverture supérieure, des écrits de tout genre, que lisait ensuite le président de nos réunions hebdomadaires, lequel avait la clef du tronc. Parmi ces écrits, il s'en trouvait parfois d'assez originaux

et de très-divertissans. Les auteurs n'y mettaient pas leur nom, mais la plupart du temps on le devinait. Pour notre malheur à tous, et en particulier pour le mien, tous ces écrits étaient, je ne dirai pas en langue française, mais en mots français. Je fus assez heureux pour en jeter quelques-uns dans le tronc qui réjouirent beaucoup l'assemblée. C'étaient des facéties, mêlées de philosophie et d'impertinence, écrites dans un langage qui devait, pour le moins, être assez mauvais, s'il n'était pitoyable, mais qui s'entendaient et pouvaient passer devant un auditoire aussi peu versé que moi-même dans le français. Il y en eut une dans le nombre que je conserve encore. J'avais pris pour sujet le jugement dernier : Dieu demandait à toutes les âmes l'entière confession de leur vie, et j'avais mis en scène différens personnages qui venaient peindre leur propre caractère. Ce morceau eut beaucoup de succès, parce qu'il n'était dépourvu ni de sel, ni de vérité. Ces allusions et ces portraits animés, plaisans et variés, laissaient reconnaître une foule de mes compatriotes des deux sexes : tout l'auditoi e y mettait aussitôt le nom.

Ce petit essai, qui me prouva que je pouvais jeter sur le papier quelques idées telles quelles, et en le faisant, causer quelque plaisir aux autres, ne laissa pas que de m'inspirer un désir confus, une espérance lointaine d'écrire un jour des choses qui auraient chance de vivre ; mais que serait-ce? Je ne le savais pas, et les moyens me manquaient. D'abord, je ne me sentais de vocation que pour la

satire, que pour attacher aux choses et aux personnes le trait du ridicule; mais, en y réfléchissant, et en pesant les choses, quoiqu'il me parût que je saurais manier cette arme avec assez d'adresse, j'appréciais médiocrement au fond du cœur ce genre si trompeur et si vain. Le succès, souvent éphémère, qui l'attend, se fonde plutôt sur l'envie et la malignité des hommes, toujours prêts à se réjouir lorsqu'ils voient mordre leurs semblables, que sur le mérite réel de celui qui les a mordus.

Mais, à cette époque, mon excessive et perpétuelle dissipation, une indépendance absolue, les femmes, mes vingt-quatre ans, et mes chevaux, dont j'avais porté le nombre jusqu'à plus de douze, tous ces obstacles si puissans pour empêcher le bien, étouffaient et endormaient chez moi toute velléité de devenir auteur. Je continuai à végéter ainsi dans mon oisiveté de jeune homme, n'ayant, pour ainsi dire, pas une heure à moi, et n'ouvrant plus aucun livre : il était donc naturel que je retombasse dans quelque triste amour. Mais après des angoisses infinies, mille hontes et mille tourmens, j'y échappai enfin par un amour sincère, généreux, frénétique, de savoir et de produire. Dès lors, il ne me quitta plus, et s'il n'a fait davantage, il m'arracha du moins à toutes les horreurs de l'ennui, de la satiété, de l'oisiveté, peut-être au désespoir. Je m'y sentais entraîné peu à peu, par une pente irrésistible, et si je ne m'étais plongé dans cette ardente et continuelle occupation d'esprit, rien au monde ne pouvait m'empêcher d'ar-

river avant trente ans à la folie ou au suicide.

Cette troisième ivresse d'amour fut une véritable sottise, et ne dura aussi que trop long-temps. Le nouvel objet de ma flamme était une personne d'une naissance distinguée, mais qui n'avait pas une très-bonne réputation, même dans le monde galant, et qui déjà n'était plus très-jeune, c'est-à-dire qu'elle pouvait avoir neuf à dix ans de plus que moi. Il y avait eu déjà entre nous une liaison légère, à mes débuts dans le monde, lorsque j'étais encore dans le premier appartement de l'académie. Six ou sept ans après, je me trouvais logé en face d'elle ; elle m'accueillit d'une manière toute charmante. Je n'avais rien à faire, et le dirai-je ? j'avais peut-être une de ces âmes dont Pétrarque a dit avec tant de vérité et de sentiment : « Je sais comme aisément se laisse entraîner une âme noble, quand elle est seule, et qu'il n'est là personne pour la défendre. »

Enfin le bon père Apollon avait peut-être choisi cette route singulière pour m'appeler à lui. Je ne sais ce qui arriva, mais moi qui, au commencement, n'aimais pas cette femme, qui ne l'ai jamais beaucoup estimée, et qui n'avais même qu'un goût médiocre pour sa beauté peu ordinaire, croyant toutefois comme un sot à son amour immense pour moi, insensiblement je finis par l'aimer et m'enfonçai dans cette passion jusqu'aux yeux. Dès lors, il n'y eut pour moi ni distractions, ni amis, j'allai même jusqu'à négliger ces chevaux que j'aimais tant. Depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, j'étais toujours à ses côtés, mécontent d'y être, et

ne pouvant m'en détacher : situation bizarre et violente, dans laquelle je vécus pourtant (ou pour mieux dire, je végétai) depuis le milieu de 1773, ou à peu près, jusqu'à la fin de février 1775; sans compter ensuite la queue de cette comète, qui fut pour moi si fatale et en même temps si heureuse.

CHAPITRE XIV.

Maladie et retour à la santé.

Comme je passai tout le temps que dura cette 1773.
intrigue à enrager du matin au soir, ma santé s'en trouva aisément altérée, et, en effet, à la fin de 1773, je fis une maladie assez courte, mais très-sérieuse, et si extraordinaire, que les beaux esprits de Turin, c'est un pays où ils ne manquent pas, prétendirent facétieusement que j'étais bien capable de l'avoir inventée pour moi seul. Elle commença par des vomissemens qui durèrent bien pendant trente-six heures de suite, et lorsque mon estomac n'eut plus rien absolument à rendre, le vomissement se convertit en un sanglot laborieux avec d'horribles convulsions au diaphragme, qui ne me permettaient pas d'avaler même de l'eau à très-petites gorgées. Les médecins, craignant l'inflammation, me saignèrent au pied, ce qui fit aussitôt cesser l'effort de ce vomissement; mais il fut remplacé par des mouvemens convulsifs et une violente surexcitation nerveuse par tout le corps. Dans l'accès de

ces secousses terribles, tantôt j'allais donner de la tête contre le chevet de mon lit, si on ne me la tenait pas, tantôt c'étaient mes mains et surtout mes coudes qui se heurtaient à tout ce qui se trouvait là. Aucun aliment, aucune boisson ne pouvait se faire passage; car dès qu'on approchait un vase ou un instrument quel qu'il fût d'un orifice quelconque, avant même de le toucher, j'éprouvais des soubresauts nerveux qu'aucune force au monde ne pouvait empêcher. Au contraire, si on essayait de me retenir par la force, c'était pis encore, et tout malade que j'étais, même après quatre jours d'une diète absolue, épuisé de force, je conservais cependant une telle énergie musculaire, qu'il m'arrivait de faire des efforts dont je n'eusse jamais été capable en pleine santé. Je passai de la sorte cinq jours entiers, durant lesquels je n'avalai peut-être pas vingt ou trente petites gorgées d'eau que je prenais comme par surprise et que souvent je rejetais aussitôt. Enfin, au sixième, les convulsions se calmèrent un peu, grâce aux cinq ou six heures par jour durant lesquelles on me tint dans un bain très-chaud, moitié eau, moitié huile. La voie de l'œsophage une fois rouverte, je bus beaucoup de petit-lait, et en peu de jours je fus guéri. Mais la diète avait duré si long-temps, j'avais fait de tels efforts pour vomir, que dans la fourchette de l'estomac, entre les deux petits os dont elle se compose, il se forma un vide assez grand pour contenir un œuf de moyenne grandeur, et jamais depuis il ne disparut complètement. La rage, la honte et le dés-

espoir où ne cessait de me plonger cet indigne amour avaient été la vraie cause de cette maladie singulière, et ne voyant pas d'issue pour sortir de cet impur labyrinthe, j'espérais, je désirais en mourir. Le cinquième jour, les médecins commençant à craindre sérieusement que je n'en revinsse pas, on députa vers moi un digne cavalier de mes amis, mais beaucoup plus âgé que moi, pour m'engager à faire ce que son air et le préambule de son discours me firent deviner avant qu'il me parlât, c'est-à-dire à me confesser et à dicter mon testament. Je le prévins en demandant à faire l'un et l'autre, et mon âme n'en fut point troublée. Deux ou trois fois, dans ma jeunesse, il m'est arrivé de voir la mort bien en face, et il me semble que je l'ai toujours vue avec le même visage. Qui sait si, lorsqu'elle se représentera sans espérance de retour, je saurai la recevoir avec la même tranquillité? Cela n'est que trop vrai, il faut que l'homme meure pour donner aux autres et à lui-même la mesure de sa juste valeur.

A peine échappé de cette maladie, je repris tristement mes chaînes amoureuses; mais pour me soulager de quelque autre, je renonçai aux doux liens du service militaire, qui m'avaient toujours souverainement déplu; je ne pouvais souffrir ce métier des armes, plus odieux sous le despotisme, toujours incompatible avec ce saint nom de patrie.

Je dois convenir cependant ici que dans ma honte la part de Vénus était plus grande que celle de Mars. Quoi qu'il en soit, j'allai chez mon colonel, et alléguant l'état de ma santé, je le priai de re-

cevoir ma démission d'un service que, à vrai dire, je n'avais jamais fait ; car des huit ans que j'avais porté l'uniforme, j'en avais passé cinq hors du pays, et pendant les trois autres, j'avais à peine assisté à cinq revues : il n'y en avait que deux par année dans ces régimens des milices provinciales où je servais. Le colonel voulut m'y laisser penser plus à loisir avant de solliciter ma démission. Je me rendis à ses conseils par courtoisie, et feignant d'y avoir réfléchi pendant quinze jours, je renouvelai ma démarche avec plus d'instance encore, et ma démission fut acceptée.

1774. Cependant je continuais à traîner mes jours dans las ervitude, honteux de moi-même, ennuyeux et ennuyé, évitant mes connaissances, fuyant mes amis, qui ne me laissaient que trop bien lire dans l'expression silencieuse de leur visage le reproche de ma misérable faiblesse. Au mois de janvier 1774, ma maîtresse fut attaquée d'un mal dont je pouvais bien être la cause, quoique ma conviction à cet égard ne fût pas entière, et comme son mal exigeait un repos et un silence absolus, je me tenais fidèlement assis au pied de son lit pour la servir : j'y demeurais du matin au soir, évitant même d'ouvrir la bouche, de peur de l'incommoder en la faisant parler. Pendant l'une de ces factions assurément peu divertissantes, l'ennui me poussant, je m'emparai de cinq ou six feuilles de papier qui me tombèrent sous la main, et je commençai ainsi au hasard et sans aucun plan à griffonner une scène, dirai-je, de tragédie ou de comédie, je ne sais ; cela devait-il avoir un

acte, ou cinq, ou dix, je serais embarrassé de le dire. C'étaient des paroles en forme de dialogue et en façon de vers entre un individu que j'appelais Photin, une dame, et Cléopâtre qui survenait, après que les deux autres personnes avaient devisé tout à leur aise. Comme il fallait bien donner un nom à la dame, et qu'il ne m'en vint pas d'autre sur l'heure, je lui appliquai celui de Lachésis, oubliant que Lachésis était une des Parques. Et maintenant que j'y songe, cette velléité soudaine me paraît d'autant plus étrange que depuis plus de six ans je n'avais pas écrit un mot en italien; c'était tout au plus si j'en avais lu un très-petit nombre de pages, assez rarement d'ailleurs, et à des intervalles fort éloignés. Et voilà que tout d'un coup, je ne saurais dire pourquoi ni comment, je m'avisai d'écrire ces scènes en italien et en vers. Mais afin que le lecteur puisse juger par lui-même de la pauvreté de mon bagage poétique à cette époque, je transcrirai ici au bas de la page [1], en manière

---

[1] PREMIÈRE CLÉOPATRE.

Grossière Ébauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LACHÉSIS, PHOTIN.

PHOTIN.

Quiconque est né sur les bords du Nil ne saurait souffrir plus long-temps les outrages et la honte de notre reine affli-

de note, un fragment assez considérable de cette composition, et je le transcrirai très-fidèlement d'après l'original que je conserve encore, avec

---

gée ; les nations de l'Égypte seront promptes à la vengeance, là où le conseil pourrait éveiller un cœur indolent qui ne préfère pas la vengeance à l'amour.

LACHÉSIS.

Notre auguste reine te paraît dénuée de sens ; ce sont là les pensées fières et audacieuses de ton cœur superbe ; mais tourne vers elle des regards plus compatissans, et alors peut-être tes paroles fortes et amères se fondant en larmes, tu verras que d'abord elle fut femme, reine ensuite.

PHOTIN.

Rassure-toi; jamais douleur ne fut égale à celle qui me dévore et me consume. L'illustre souche des Ptolémées s'éteint; avec elle tombe la déplorable Égypte. Quoique né dans l'air perfide d'une cour, ce n'est pas pour moi un vain nom ou mensonge, que ce beau nom de patrie, et qui vainement brûle dans mon cœur comme un foyer divin. Mais alors que la destinée des états dépend d'un seul, celui-là rend tous les autres malheureux.

LACHÉSIS.

Inutiles réflexions : parmi les maux qui nous menacent, qu'il faille le moindre. Dieu puissant, vous qui gouvernez de là haut la vie et les destinées des misérables mortels [1], que ma mort soit prompte. Ah ! si ma mort suffit à calmer tous vos ressentimens... la victime... [2] le sort fatal de l'infortuné Antoine..... Qui désormais..... Mais que vois-je, voici que s'avance Cléopâtre troublée.

[1] Vers un peu trop court. (A.)

[2] Ce vers n'est pas venu à terme. (A.)—Il n'y a qu'un mot dans l'original. (N. du T.)

toutes ses sottises, y compris les fautes d'orthographe qui sont dans le manuscrit, et ces vers, je l'espère, auront du moins l'avantage de faire rire

---

SCÈNE SECONDE.

CLÉOPATRE, PHOTIN, LACHÉSIS.

CLÉOPATRE.

Amis, s'il vous reste encore quelque pitié dans le cœur, si, fidèles à votre reine, vous ne dédaignez pas, vous qui avez eu part à mes gloires, d'être les compagnons de mes infortunes, ne craignez pas de courir avec moi sur la mer, ou [1] par les montagnes, dans les plaines, ou dans les forêts, à la poursuite de celui que j'aime plus que la vie. L'amour a ébranlé le pied imprévoyant du trône qui chancelle. Déjà je vois le vainqueur qui aborde de notre côté sur les trames audacieuses d'une fortune injuste... Que l'amour me mène à la mort plutôt qu'à l'outrage et à la honte funeste [2]. Ce sont là plutôt, je le sais, les sentimens et les actions d'une amante infortunée que d'une reine altière. Les dieux, peut-être, m'ont choisie pour donner un cruel exemple, pour montrer à la nation la plus grossière, que le maître qui la gouverne, indigne et sacrilége, en fait, pour une passion vile, un carnage barbare.

PHOTIN.

Ta douleur, ô Reine, n'entraînerait pas seulement à la pitié, mais à la démence les hommes et les bêtes... Quel cœur de diamant entre les pôles [3] résisterait à tes plaintes amères [4] Dépose ta faute, en la confessant, et tu seras peut-être,

[1] *Sur la terre* est resté au bout de la plume. (A.)

[2] Vers un peu long. Un savant l'appelerait hypercatalectique. (A.)

[3] Remarquez cet « *entre les pôles* », expression exquise. (A.)

[4] Encore fallait-il ici un point d'interrogation. (A.)

celui qui voudra bien y jeter un coup d'œil, comme ils me font rire moi-même, à mesure que je les transcris, surtout la scène entre Cléopâtre et Photin.

---

entre les rois superbes, la première qui ait plié son front altier sous le joug de la raison, la raison que vos pareils ignorent, ou qu'ils ne distinguent pas bien encore de la force. Ma langue ne s'est jamais souillée du lâche style des adulateurs iniques [1] Je t'ai toujours dit la vérité, tu le sais, ô Reine! Je te la dirai tant que le misérable fil de la vie me tiendra enchaîné à ta destinée. Un aveugle amour, une gloire vaine, ont fini par te pousser à cette dure extrémité, et ton pied ne s'est pas détourné; aujourd'hui Photin ne voit de salut que dans le bras et dans l'audace d'Antoine... qu'elle le cherche... Je cours sur ses pas. L'heureux Octave ne me semble n moins superbe, ni moins cruel que lui, mais il est bien plus injuste. Ah! si les tristes discordes, si les atroces injures sous le poids desquelles gémit la triste humanité vous sont connues dans le ciel, vous devriez dans votre pitié foudroyer ceux qui, injustes et coupables, s'en viennent ici-bas prendre votre figure, ô Dieu. (*Il sort.*) [2]

SCÈNE TROISIÈME.

CLÉOPATRE et LACHÉSIS.

LACHÉSIS.

O ami sincère! ô race... don du ciel... avares [3] envers les rois d'un tel don.

[1] L'écrivain était un ennemi juré du point. (A.)

[2] Ici une confuse réminiscence de Métastase entraînait l'auteur à rimer sans qu'il s'en aperçût. (A.)—Les deux derniers vers de ce morceau sont rimés dans le texte. (N. du T.)

[3] L'auteur a écrit *avari* pour *avaro*. (A.)

J'ajouterai une observation que voici : lorsque je commençai à noircir ces feuilles de papier, si je fis parler Cléopâtre de préférence à Bérénice, à Zé-

---

CLÉOPATRE.

Tes paroles sont vraies, mais elles seront inutiles, si le bras invincible d'Antoine ne se tient pas à mon côté pour prendre soin de ma gloire[1] Que faire dans mon désespoir ? Où aller ? Il me faudra donc, humble et suppliante, tendre aux infâmes liens et à la chaîne servile d'un vainqueur superbe, ce col et ces bras naguère liés d'un si beau nœud... nœud fatal !...[2] amour funeste ! qui d'abord m'a fait esclave pour me faire ensuite celle d'un tyran.

LACHÉSIS.

Reine, tu n'as peut-être pas sondé les derniers gués du sort ennemi ; qui sait, si la fortune n'aurait pas tourné le dos aux troupes ennemies, si Antoine, rentré en lui-même, n'a pas avec des guerriers fidèles et hardis, arraché la victoire de leurs mains iniques.

CLÉOPATRE.

Ah ! non, fidèle seulement à l'amour, il n'a plus aucun souci de l'honneur. Seule j'ai été insensée, seule malheureuse, puissé-je du moins apaiser la colère du ciel ; mais s'il me réserve à un affront public, je saurai peut-être, d'une main généreuse et forte, faire mentir ses injustes décrets. Ne crois pas qu'il n'y ait dans mon sein que le cœur d'une amante, il y a encore celui d'une noble reine, et ce cœur m'excite à une fin généreuse... L'infamie appartient au lâche, la mort au brave. Entre ces deux extrémités le choix n'est pas douteux ;

[1] Je veux être damné, s'il m'échappe jamais un seul point. (A.)

[2] Cet auteur était né avec une furieuse prédilection pour les virgules. (A.)

nobie ou à toute autre reine bonne à mettre en tragédie, la seule raison que j'en eusse, c'est que depuis un siècle je voyais dans l'antichambre de ma maîtresse de fort belles tapisseries où était représentée toute l'histoire de Cléopâtre et d'Antoine.

Ma maîtresse fut guérie de son indisposition, et sans m'inquiéter autrement de ce ridicule essai de bavardage dramatique, je le plaçai sous un des coussins de son lit de repos, où il resta oublié pendant une année, et c'est ainsi que tant par cette dame qui s'y tenait habituellement, que par beaucoup d'autres, que le hasard y faisait asseoir, entre ce lit et le coussin furent couvées, pour ainsi dire, mes prémices tragiques.

Mais plus ennuyé, plus furieux que jamais de

---

mais du moins que ne puis-je encore de Marcus [1]... Dis-moi, ne le reverrai-je pas?... Je tombe pour lui... Hélas! dois-je mourir sans lui?

Et ce beau drame continua du même train aussi long-temps que le papier dura. Il arriva ainsi jusqu'au milieu de la première scène du troisième acte; et alors, soit que la raison qui faisait écrire l'auteur n'existât plus, soit qu'il n'eût plus rien dans sa plume, sa pauvre petite barque demeura engravée pour le moment, étant d'ailleurs trop mal lestée, et n'ayant pas même une charge qui l'aidât seulement à faire naufrage.

C'est déjà trop, je pense, des vers que je viens de transcrire pour donner une idée non équivoque du savoir faire de l'auteur au mois de janvier 1774.

[1] Deux syllabes restées au bout de la plume, par l'effet du délire de la passion. (A.)

cette vie d'esclave, au mois de mai de cette même année 1774, je pris tout-à-coup la résolution de partir pour Rome, pour voir enfin si les voyages et l'absence pourraient me guérir de cette passion maladive. Je saisis l'occasion d'une violente querelle que j'eus avec ma maîtresse (ces occasions n'étaient que trop fréquentes), et le soir, je revins chez moi sans rien dire. J'employai tout le jour suivant à faire mes préparatifs. Ce jour-là, je ne retournai pas chez elle, et le lendemain, au petit point du jour, je pris la route de Milan. La dame ne le sut que la veille au soir (elle l'apprit sans doute de quelqu'un de mes gens); ce même soir, assez tard, elle me renvoya, suivant l'usage, mes lettres et mon portrait. Ce message commença déjà à me troubler, et ma résolution chancela; toutefois, ayant repris courage, je partis pour Milan, comme je l'ai dit. J'arrivai le soir à Novarre. Tout le jour, j'avais été tiraillé par cette passion déplorable, et voici que le repentir, la douleur, la lâcheté, me donnent au cœur un si terrible assaut, que toute raison devenant vaine, sourd à la vérité, je change tout-à-coup de résolution. J'avais pris avec moi un abbé français; je le laisse continuer le voyage avec ma voiture et mes domestiques, et leur dis d'aller m'attendre à Milan. Resté seul sur la route, je saute sur un cheval, six heures avant le jour, avec un postillon pour guide; je cours toute la nuit, et le lendemain de bonne heure je me retrouve à Turin; mais ne voulant pas, en m'y montrant, devenir la fable de tout le monde, je n'entre pas dans la ville: je m'ar-

rête dans une mauvaise petite auberge du faubourg, d'où j'écris humblement à ma maîtresse irritée, la suppliant de me pardonner ce coup de tête et de vouloir bien m'écouter un moment. La réponse ne se fait pas attendre : c'est Élie qui me la rapporte, Élie que j'avais laissé à Turin pour prendre soin de mes affaires pendant mon voyage, qui devait être d'un an, Élie toujours destiné à guérir mes blessures ou à les cacher. L'audience m'est accordée, je pénètre dans la ville, comme un proscrit, au tomber de la nuit, j'obtiens dans toute son étendue le plus honteux des pardons, et, au point du jour, je repars pour Milan. Il avait été convenu entre nous que dans cinq ou six semaines, ma santé me fournirait un prétexte pour revenir à Turin. Et tour à tour ainsi ballotté entre la raison et la folie, la paix était à peine conclue que de nouveau, seul avec mes pensées sur la grande route, je ne me retrouvai plus sensible qu'à la honte de ma faiblesse et de ma lâcheté. C'est ainsi que j'arrivai à Milan, déchiré de remords, dans un état ridicule tout à la fois et digne de pitié. Je ne savais pas alors, mais je sentais par expérience cette belle, élégante et profonde parole de Pétrarque, de notre maître en amour :

« Que celui qui comprend est vaincu par celui qui veut. »

Je restai à peine deux jours à Milan, toujours rêvant, et cherchant tantôt le moyen d'abréger ce maudit voyage, tantôt un prétexte pour le prolon-

ger, au lieu de revenir comme je l'avais promis. J'aurais voulu me voir libre, mais je ne savais ni ne pouvais reconquérir ma liberté. Cependant, comme il n'y avait pour moi de paix que dans le mouvement et la distraction des voyages, je me rendis en toute hâte à Florence, en passant par Modène, Parme et Bologne. De Florence, où je ne pus m'arrêter plus de deux jours, je partis aussitôt pour Pise et Livourne. Dans cette dernière ville, je reçus les premières lettres de ma maîtresse, et ne pouvant rester loin d'elle plus long-temps, je pris immédiatement la route de Lerici et de Gênes. A Gênes, je laissai mon abbé et ma voiture, qui avait besoin d'être réparée, et je partis à franc étrier pour Turin, où j'arrivai dix-huit jours après en être sorti pour un voyage d'un an. Cette fois encore, j'y entrai de nuit pour ne pas me faire chansonner d'un chacun. Voyage vraiment burlesque, qui cependant me coûta bien des larmes.

J'avais une égide contre les railleries de mes connaissances et de mes amis ; ce n'était pas une bonne conscience, mais un visage sérieux et froid comme le marbre. Aucun d'eux ne s'avisa de me faire compliment sur mon heureux retour, retour malheureux au contraire ; car devenu à mes yeux le plus méprisable des hommes, je tombai dans un tel abaissement et dans une mélancolie si profonde, que si cette situation se fût prolongée, je devenais fou, ou mon front éclatait, comme, en effet, l'un ou l'autre faillit m'arriver.

Cependant je traînai encore ces viles chaînes de-

puis la fin de juin 1774, où je revins de cette espèce de voyage, jusqu'en janvier 1775, que ma rage long-temps comprimée ayant atteint le dernier degré de la violence, finit par éclater.

CHAPITRE XV.

Véritable délivrance. — Mon premier sonnet.

1775. Un soir, au retour de l'Opéra (le plus insipide et le plus ennuyeux des divertissemens de toute l'Italie), où j'avais passé plusieurs heures dans la loge de cette femme que je haissaïs tout en l'aimant, je m'en trouvai si complètement las, que je formai l'irrévocable dessein de rompre à jamais de tels nœuds. L'expérience m'avait appris que je ne gagnais pas une grande force de résolution à courir la poste de côté et d'autre, mais que tout au contraire ma constance en avait été affaiblie d'abord, et ensuite brisée. Je me cherchai donc une autre épreuve, et me flattai que, peut-être, une voie plus rude me réussirait mieux, grâce à l'obstination innée de mon naturel de fer. Je résolus donc de ne pas mettre le pied hors de ma maison, qui, je l'ai dit, était précisément en face de la sienne, d'apercevoir, de regarder tous les jours ses fenêtres, de la voir passer, d'en entendre parler de toutes les manières, et néanmoins de ne céder jamais à aucune séduction, ni aux messages directs ou indi-

rects, ni aux souvenirs, ni à quoi que ce fût au monde ; il s'agissait de voir si j'y périrais, ce dont je ne m'inquiétais guère, ou si en définitive je serais le maître. Cette résolution une fois bien prise, pour m'y lier, comme par un contrat de honte, j'écrivis un mot à un jeune homme qui avait pour moi beaucoup d'affection. Nous étions du même âge, et nous avions passé ensemble le temps de notre adolescence ; mais depuis plusieurs mois il avait cessé de me voir. Il me plaignait beaucoup d'avoir fait naufrage dans cette Charybde ; mais après de vains efforts pour m'en tirer, il n'avait pas voulu paraître m'approuver. Ce billet lui apprenait, en deux lignes, mon irrévocable résolution, et j'y avais enfermé une touffe énorme de mon épaisse et longue chevelure rousse, comme une garantie de l'engagement soudain que je venais de prendre : où me montrer, en effet, ainsi tondu ? on ne le souffrait alors que chez les paysans et les marins. Je finissais en le priant de m'assister de sa présence et de son courage pour affermir le mien. Je passai chez moi dans cet isolement les quinze premiers jours de mon étrange délivrance, ne voulant entendre aucun message, hurlant et rugissant du matin au soir. Quelques amis venaient me voir, et je crus même voir qu'ils prenaient pitié de mon état, sans doute parce qu'à défaut de plaintes, mon attitude et mon visage ne parlaient que trop bien. J'essayais de lire quelque petite chose, mais je n'entendais pas même la Gazette, loin de rien comprendre à aucun livre ; il m'arrivait de lire des pages entières

avec les yeux, quelquefois avec les lèvres, sans savoir ensuite un seul mot de ce que j'avais lu. Je montais aussi à cheval, cherchant les lieux déserts, et c'était la seule chose qui me fît un peu de bien à l'esprit et au corps. Cette espèce de délire dura plus de deux mois, jusqu'à la fin de mars 1775. Une idée alors s'emparant de moi tout-à-coup, commença enfin à détourner un peu mon esprit et mon cœur de cette pensée unique, l'importune et desséchante pensée de ce cruel amour. Un jour donc, comme je me demandais, en rêvant, s'il ne serait pas temps encore de me livrer à la poésie, je parvins à faire, avec grand'peine et par fragmens, un petit essai de quatorze vers. Je m'imaginai de bonne foi avoir composé un sonnet, et j'envoyai mon œuvre à l'aimable et docte père Paciaudi, que de temps en temps je recevais chez moi, et qui m'avait toujours montré beaucoup d'attachement, comme aussi beaucoup de regret de me voir ainsi tuer le temps et moi-même dans une oisiveté si pernicieuse. Je donnerai ici, outre mon sonnet, la gracieuse réponse qu'il me valut. Cet excellent homme ne cessait de m'indiquer quelque lecture à faire en italien, tantôt ceci, tantôt cela. Un jour, entre autres, qu'il aperçut à l'étalage d'un libraire une Cléopâtre, qu'il nommait l'éminentissime parce qu'elle était du cardinal Delfino, il se souvint de m'avoir entendu dire qu'il y avait là le sujet d'une tragédie, et que j'aurais voulu l'essayer, sans que cependant je lui eusse rien montré de ce premier avorton dont il a été parlé tout à l'heure; il acheta cette pièce

et m'en fit présent. Dans un de mes intervalles lucides, j'avais eu la patience de la lire et d'y mettre des remarques ; et ainsi annotée, je l'avais renvoyée au docte père. Il m'avait paru que la mienne pourrait être moins mauvaise, sous le rapport du plan et des passions, si jamais je prenais le parti de la continuer, comme l'idée m'en revenait de temps en temps.

Cependant le père Paciaudi, pour ne pas me décourager, feignit de trouver le sonnet bon : il n'en croyait pas un mot, et il avait raison. Moi-même, quelques mois plus tard, lorsque je me livrai sérieusement à l'étude de nos grands poètes, j'appris bientôt à estimer mon sonnet ce qu'il valait ; je dois beaucoup, toutefois, à ces premiers éloges que je ne méritais pas, et à celui qui me les donnait ; ils m'encouragèrent fort à les mériter [1].

---

[1] PREMIER SONNET.

J'ai vaincu enfin, si je ne m'abuse, j'ai vaincu ; éteinte est l'ardente flamme qui dévorait ce pauvre cœur chargé de liens indignes, et dont l'aveugle amour gouvernait tous les mouvemens.

Avant que de t'aimer, ô femme, je savais bien que cet amour était un feu sacrilége ; mille fois je l'ai repoussé, et mille fois l'amour a triomphé. Lutte fatale qui ne me laissait ni vivant, ni mort.

Le long ennui, les plaintes douloureuses, les âpres tourmens, et ces doutes amers, ces doutes cruels « dont est tissue la vie des amans, »

J regarde tout cela avec des yeux encore pleins de larmes.

Plusieurs jours avant ma rupture avec la dame, voyant qu'elle allait infailliblement arriver, j'avais songé à retirer de dessous le coussin de sa chaise-

---

Insensé, qu'ai-je dit? Parmi tous ces rêves, il n'est que la vertu dont les pensées me semblent douces.

LETTRE DU PÈRE PACIAUDI.

Très-honorable et très-cher seigneur comte, messire François s'enflamma d'amour pour madame Laure. Puis son amour se refroidit, et il chanta ses regrets. Il redevint amoureux de sa déesse, et passa le reste de ses jours à l'aimer en philosophe, mais comme font tous les hommes. Vous vous adonnez à la poésie, très-cher et très-aimable seigneur comte; je ne voudrais pas vous voir imiter ce père des rimeurs italiens en cette amoureuse besogne. Si vous avez rompu vos fers par un effort de vertu, comme vous me l'écrivez, on peut espérer du moins que vous ne les reprendrez plus. Quoi qu'il puisse arriver, le sonnet est bon, fort de pensée, bien jeté et suffisamment correct. J'en tire un bon augure pour votre gloire dans la carrière poétique, et pour notre Parnasse piémontais, lequel a grand besoin d'un génie qui l'élève un peu au-dessus du vulgaire.

Je vous renvoie l'*éminentissime* Cléopâtre[1], qui n'est véritablement qu'une pauvre chose. Toutes les observations que vous avez écrites à la marge sont très-sensées et très-vraies. J'y joins les deux volumes de Plutarque, et si vous ne sortez pas, j'irai moi-même vous demander à dîner, pour jouir de la douceur de votre compagnie.

Je suis avec toute l'estime et la considération, etc., etc.

Le dernier jour de janvier 1775.

[1] La Cléopâtre dont il est parlé ici est celle du cardinal Delfino, que le père Paciaudi m'avait conseillé de lire. (A.)

longue cette moitié de Cléopâtre qui y était en presse depuis près d'un an. Puis arriva un jour où, au milieu de mes extravagances et dans ma solitude presque continuelles, je jetai les yeux sur ce manuscrit ; et frappé seulement alors de la ressemblance de ma situation avec celle d'Antoine, je me dis à moi-même : « Achevons cette tragédie, refaisons-la, si elle ne peut rester ainsi ; mais il y faut développer les passions qui me dévorent, et la faire jouer, ce printemps, par les comédiens qui nous viendront.» Cette idée était à peine entrée dans mon esprit, que je me sentis comme en voie de guérison. Me voilà donc barbouillant du papier, ravaudant, changeant, coupant, ajoutant, continuant, recommençant, en un mot, redevenu fou, mais dans un autre genre, pour cette pauvre Cléopâtre, si malheureusement née. Je ne rougis pas non plus de consulter quelques-uns des amis de mon âge, qui n'avaient pas, comme moi, négligé pendant tant d'années la langue et la poésie italienne; je recherchais, sans craindre de les ennuyer, tous ceux qui pouvaient me donner quelque lumière sur un art qui n'était pour moi que ténèbres; je n'avais plus qu'un désir, celui d'apprendre, et de voir si je pourrais mener à bonne fin cette téméraire et très-périlleuse entreprise; peu à peu ma maison se transformait en une sorte d'académie littéraire. Mais dans les circonstances données, je n'étais si souple et si désireux d'apprendre que par accident; j'étais, de ma nature, et grâce à mon ignorance profonde, indocile et rebelle à tout en-

seignement : je me désespérais, je fatiguais les autres et moi-même, et, pour ainsi dire, sans profit aucun. Toutefois c'était gagner beaucoup que de pouvoir, à l'aide de cette impulsion nouvelle, effacer de mon cœur toute trace d'une indigne flamme, et reconquérir pas à pas mon intelligence depuis si long-temps engourdie. Je ne me trouvais plus du moins dans la dure et ridicule nécessité de me faire lier sur ma chaise, comme j'avais fait plusieurs fois auparavant. Craignant de ne pouvoir résister à l'envie de m'échapper pour retourner à ma prison, c'était encore là un moyen que j'avais imaginé entre mille pour me ramener de vive force à la raison. Mes liens restaient cachés sous un grand manteau qui m'enveloppait tout entier, et mes mains demeurant libres, je pouvais lire, écrire, me frapper la tête, sans qu'aucun de ceux qui venaient me voir s'aperçût que je fusse de ma personne attaché à la chaise. Il se passait ainsi plusieurs heures. Élie seul était dans le secret : c'était lui qui me liait; il me déliait ensuite lorsqu'après mon accès de fureur imbécile, sûr de moi et raffermi dans ma résolution, je lui commandais de me détacher. Je m'y pris de tant et de si diverses façons pour me soustraire à ces cruels assauts, qu'à la fin pourtant j'évitai de retomber dans le gouffre. Et parmi les moyens étranges que j'y employai, le plus étrange assurément, ce fut une mascarade que j'arrangeai sur la fin de ce carnaval, au bal public du théâtre. Vêtu en Apollon, j'osai m'y présenter, la lyre en main, et m'accompagnant moi-même tant bien

que mal, je chantai quelques mauvais vers de ma composition. Je vais encore, à ma honte, les rapporter ici au bas de la page [1]. Une telle effronterie

---

[1] PREMIÈRE COLASCIONATA, [1]

sous le costume d'un poète crotté.

Je vais vous chanter sur la lyre les étranges et amères infortunes de l'amour. Ne craignez pas de les entendre de ma bouche; car je serai véridique, j'en jure Dieu. Pas un de vous qui ne les ait éprouvées ou senties. Si je vous trompe, vous êtes là pour me démentir.

Bien malheureux celui qui aime avec sincérité. Il n'y a d'heureux en amour que le cœur qui ment. Trompé, si l'on ne trompe, il faut avaler l'hameçon des ruses féminines.

L'amour, ce n'est qu'un jeu d'enfant; l'estimer plus, c'est montrer peu de sens. Et cependant, infortunés, le repos, la paix, il nous prend tout, le traître ravisseur.

Avant que d'aimer, les liens semblent si doux ; elles nous le font accroire avec leurs perfides caresses. Puis la chaîne devient lourde à mesure que le sot s'enflamme, et quand l'amour est bien son maître, l'autre ne se souvient déjà plus que la chaîne est dure, ou s'il la sent encore, en vain il la secoue ; la main qui l'a rivée sur lui n'était pas une main novice.

L'insensé qui aime se croit un homme, et il ne s'aperçoit pas que déjà il ne l'est plus. Le matin et le soir, toujours même délire; méprisée, la raison le délaisse. De jour en jour, son cerveau s'use, et déjà il ne distingue plus ni le beau, ni le bon. Il évite ses amis, il s'évite lui-même, pour ne pas voir la faute qu'il a commise. Il n'a pas le courage de la ré-

[1] *Colascionata* est un mot qui n'a pas d'équivalent en français, c'est une espèce de *Pot-Pourri.* (N. du T.)

n'était nullement dans mon caractère; mais trop faible encore pour lutter en face contre ma folle pas-

---

parer; il pleure et soupire, et il s'emporte, le pauvre sot, contre le perfide amour.

La femme qui veut autre chose que des plaintes amères ajoute encore par ses reproches à l'âpreté de ses tourmens, et dans cette lutte fatale, chaque jour plus sot, notre amoureux fait la figure d'un hibou. Il lit son arrêt sur le visage de chacun, et il ronge son frein avec une merveilleuse patience. La patience, on dit que c'est une vertu, mais c'est surtout la vertu de l'âne. Pauvre amoureux, si du moins il était, en tout, l'égal du lascif, de l'ignoble, de l'immonde animal!

Souvent encore c'est une froide démence qui l'agite, cette noire passion de la jalousie. Il ne serait pas jaloux, ou vainement il le serait, s'il portait la main à son front. Maris, âmes honnêtes, pour n'être pas jaloux, comment faites-vous donc? Je comprends, vous êtes déjà fatigués de l'être, et vous ne voulez plus regimber toujours en vain. L'amour coujugal finit tôt par vous ennuyer; le lit nuptial est son tombeau. Il faut, à leur tour, que les amans se lassent de jeter leurs plaintes au vent, pour une femme!

Je conclus : l'amoureux fait une triste figure quand il s'imagine en faire une bonne; chacun se rit de lui, et chacun a raison; l'amoureux n'est jamais qu'un grand bouc. Je vous conseille, en terminant, mes chers amis, vous qui en êtes encore à avaler de ces morceaux amers, de vous débarrasser au plus vite des femmes que vous traînez après vous.

Je vous ai fait rire, pourquoi ne rirais-je pas à mon tour, et des femmes, et de vous, et de moi-même avec vous?

---

sion, le motif qui me faisait jouer de pareilles scènes méritait, peut-être, quelque pitié : c'était le besoin vi-

---

SECONDE COLASCIONATA,

avec le costume d'Apollon.

Gracieuses dames, cavaliers aimés, qui n'avez pas dédaigné d'écouter la rauque cithare de ce pourceau de poète, dont les véridiques paroles se sont perdues dans les airs,

Vous croyez déjà, à la douceur de mon aspect, que je viens donner un démenti à ce vil détracteur qui s'est montré si rude à ces pauvres amans. Non, c'est un autre dessein qui m'amène.

Moi, qui suis Apollon..... Mais vous riez? Un si léger mensonge vous étonne? Chacun ment en parlant de soi; c'est ce qui souvent vous arrive, et vous ne riez pas.

Moi, qui suis Apollon, je dédaigne de chanter en vers insipides cet amour passé de mode; je voudrais, mais en suis-je digne? obtenir un plus beau triomphe par une pensée plus étrange.

Je veux célébrer la sottise; c'est un sujet immense, et encore à chanter, quoique souvent les poètes en usent. Écoutez-en la sublime beauté.

Je commence par vous, mesdames; si vos doux époux n'étaient pas des sots, comment, je vous prie, feriez-vous donc avec vos amans? Voici déjà qu'auprès de vous la sottise est en grand honneur. Et je vous dirai de plus, si le son de sa voix ne révélait un sot dans celui qui vous aime, vous seriez bientôt folles, ne pouvant soulager cette douce démangeaison de la coquetterie.

Et quelle joie pour vous, ô jeunes filles, de vous apercevoir que vous avez de sottes mères! c'est alors que vous faites l'apprentissage de ces bagatelles, où vous nous prenez ensuite, belles et séduisantes créatures!

vement éprouvé, de placer entre moi et cette femme comme un obstacle désormais insurmontable, la

---

Donc, mesdames, vous ne le nierez pas, notre sottise fait votre contentement.

J'arrive maintenant aux hommes, et je les vois qui se partagent en mille groupes divers. Ah! quelle joie brille sur le visage des fils, convaincus que la nature leur a fait présent d'un sot père!

Leurs vices échappent à ses regards, et si par hasard quelque usurier fâcheux se lasse de courir et fait un peu de bruit, le bonhomme alors paie et rit.

Et, au contraire, pour les pères avares, quel bonheur que de sots fils! Le nombre est rare, il est vrai, de ceux qui leur demandent des conseils au lieu d'argent.

Et ceux qui font plus qu'aimer la sottise, ma lyre ici vous les désigne un peu obscurément : ce sont ces pauvres diables qui ont reçu la vie de notre humeur débonnaire.

Que dire des vils hypocrites? Ils vont au milieu des niais, se frappant la poitrine et versant de grosses larmes; et ils lancent en tapinois des œillades aux vieilles femmes.

Et vous, riches, nobles et ignorans seigneurs, vous devez à la sottise du vulgaire de paraître toujours ce que vous n'êtes pas, élevez-lui un temple, et que chacun l'adore!

Et vous, messieurs les damoiseaux et les galans, qui n'avez dans la tête (avez-vous une tête?) que des germes sans vie, s'il n'y avait point de sots, où seriez-vous?

Et vous, faméliques auteurs, que feriez-vous sans le vulgaire ignorant et sot? On verrait la faim peinte sur votre visage. Qui sait? on vous verrait peut-être mourir d'inanition.

Et vous, pires encore que tous les auteurs, qui épluchez les œuvres d'autrui pour aller dire ce que vous avez lu, et le

honte qu'il y aurait à retomber dans des liens que j'aurais moi-même et si publiquement tournés en

---

redire à qui n'en a souci, je vous le demande, n'abusez-vous pas de la sottise?

Et vous, les ennemis de la vérité, que vous avez brutalement bannie, à qui conteriez-vous vos insipides mensonges? vous vous tairiez, s'il n'y avait pas les sots pour vous écouter.

Et ces langues venimeuses et mal aiguisées, qui voudraient bien mordre, et ne le peuvent, elles changeraient de métier, si les sots ne les trouvaient promptes et acérées.

Enfin, je chanterais trois jours entiers, que je ne saurais décrire la richesse et la grâce de mon sujet, l'élégance et l'ampleur de ses ornemens; il y faudrait des Homères.

Aussi vous dirai-je en deux vers péniblement composés cette pensée qui trompe mes efforts. Je vous le dis, et d'autres l'avaient dit, la sottise régit l'univers à son gré.

Et vous, censeurs rigides que je vois là, tendant l'oreille, pour vous moquer de moi, et pour examiner mes vers vrais ou faux, si la sottise n'existe pas, alors que faites-vous?

Mais quand tu as, ô lyre! célébré tant de gens, oublieras-tu celui qui fait vibrer tes cordes? Non, ce serait injuste; il y a là matière à chanter, pour la satisfaction de ces messieurs et de ces dames.

Je dirai donc de moi et à ma honte, que sans la sottise j'aurais gardé le silence, et très-sagement j'aurais fait, pour conserver vos bonnes grâces.

Mais voyez l'impertinence innée des poètes! Je veux me blâmer et je m'élève au ciel; si je pense à moi, je sue et gèle en même temps, et j'abuse de la patience.

Je me tais. Jugez-moi, jetez-moi la pierre, si j'ai la mine à vos yeux de ces poètes à qui l'on jette des pierres.

Je confesse bien humblement que je m'en vais tout fier de vous avoir dit sottement la vérité.

dérision. Et je ne m'apercevais pas que, pour ne point avoir à rougir de nouveau, je me couvrais de

---

TROISIÈME COLASCIONATA.

Apollon, las d'errer, et ne sàchant que faire, s'imagine qu'on l'a prié de chanter encore.

Mais cela n'est point vrai, il l'a rêvé ; pour peu que l'on connaisse les poètes, déjà on a deviné qu'Apollon veut être sifflé.

Vous chanterai-je les vices? Non, car ils gouvernent le monde, et je pourrais bien par là m'attirer le blâme et quelque méchante querelle.

Ce sera donc la vertu; mais c'est chose de contrebande, et la douane l'a si fort imposée que, même en payant, on n'en trouve plus guère.

Parlerai-je de la beauté des dames? Ah! plus éloquens cent fois, ces doux regards nous apprennent que ces robes nous cachent des anges.

Je chanterai les vicissitudes de la vie; mais si la vie est un songe rapide, les vicissitudes d'un songe, les comprend-on ?

Je chanterais les riches, si j'avais du front comme en ont tous les poètes grands ou petits; d'ailleurs, ce sont mensonges que vous savez déjà.

Je vous parlerais de la mort; elle est si triste, vous ne voudriez pas en écouter un seul mot; mais plus on y pense, et moins on agit.

Disons quelque petite chose sur ce laurier qui couronne modestement ma chevelure. Silence! je me le suis donné, et je l'arrache. Le voici.

Je vous ferai de la misère un beau tableau. Elle n'est pas un vice, d'accord; mais on la fuit, et jamais on n'en parle. Où donc ai-je la tête?

Vous dirai-je le bonheur? Oh! l'admirable sujet! Chacun

honte, en plein théâtre. Ma seule excuse pour que j'ose transcrire ici ces fades et ridicules niaiseries, c'est que j'ai cru devoir les offrir en tribut à la vérité, comme un monument authentique de mon ignorance dans tout ce qui était convenance et bon goût.

Parmi toutes ces sottises, peu à peu cependant je m'enflammai d'un noble et généreux amour pour moi encore tout nouveau, l'amour de la gloire. Et enfin, après plusieurs mois de consultations poétiques, après avoir usé bien des grammaires, fatigué bien des dictionnaires, accumulé bien des impertinences, je vins à bout d'ajuster ensemble, assez grossièrement, cinq lambeaux que j'appelai des *actes*, et j'intitulai le tout : *Cléopâtre*, *tragédie*. J'en mis au net le premier acte, et, sans me laver les mains, je l'envoyai à l'excellent père Paciaudi, le priant de l'examiner à loisir, et de m'en dire son sentiment par écrit. Et ici encore je rapporterai quelques vers de cette

---

le cherche. Si vous l'avez trouvé, de grâce, dites le moi, car je l'attends encore.

Je sais bien un sujet plus beau ; le voulez-vous savoir ? C'est la vanité ; mais je ne le chanterai pas ; je pourrais vous parler de moi sans m'en apercevoir.

Je vous dirai que je suis un fou; mes paroles, je le vois bien, le disent moins que votre silence.

Je finis, j'aurais peur de dire que je le crois comme vous.

tragédie, avec la réponse de Paciaudi[1]. Parmi les notes qu'il écrivit à côté de mes vers, il y en

---

[1] SECONDE CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIOMÈDE, LAMIA.

DIOMÈDE.

Il est donc vrai? les Égyptiens indolens et vils traînent leurs jours dans un lâche repos, quand la honte, quand des affronts sans cesse renouvelés devraient exciter leurs âmes à la vengeance et à la colère? Cléopâtre, ivre d'amour et d'orgueil, oublie, dans son aveuglement, l'honneur de son royaume, et si elle y attache encore quelque prix, l'imprudente s'endort au sein d'une confiance fatale, et ignore peut-être que son sort ne tient plus qu'à un léger fil. Ce spectacle funeste m'accable, et bien qu'accoutumé à l'iniquité d'une cour impie, moins esclave que citoyen, je déplore aujourd'hui l'infortune publique. Ce n'est point un vain nom que ce nom de patrie qui, dans un cœur bien né, brille et brûle comme un feu divin. En vain les tyrans déshonorent du nom de crime ce noble amour. La nature triomphe d'un vain renom, et dit que c'est une vertu.

LAMIA.

Je reconnais le grand cœur de Diomède. Le ciel t'a dé-

avait de fort gaies et de très-divertissantes ; elles me faisaient rire de bon cœur, quoique ce fût à

---

parti, pour ton malheur peut-être, une âme forte, généreuse, indomptable ; inutile présent pour celui qu'il a fait naître dans les cours, car il lui faut respecter les fautes des rois, souvent même les adorer. Cependant tourne vers une femme affligée et sans défense des regards moins farouches. Regarde Cléopâtre, prends pitié d'elle, et je vois alors se fondre en larmes tes paroles amères. Oui, des larmes ; une âme noble ne saurait en refuser à de si grandes misères. L'humanité revendique toujours ses droits antiques, ses droits augustes et sacrés. Les malheureux sont toujours dignes de compassion, quoique coupables.

DIOMÈDE.

Et je ne refuse la mienne à personne ; mais quand celui qui commande n'inspire plus que de la pitié, on pleure l'homme, on méprise le roi. Depuis bien des années, l'Égypte a vu s'avilir la majesté du trône, etc., etc.

En voilà assez de cette seconde Cléopâtre pour montrer que peut-être elle valait encore moins que la première.

LETTRE DU PÈRE PACIAUDI.

Très-honoré seigneur comte,

Je vous renvoie votre manuscrit, sur lequel j'ai noté mes observations franches et amicales. En général, le premier aspect de la tragédie m'a plu. J'y trouve de la verve, une imagination féconde, du jugement dans la conduite. Mais je vous le dirai avec la même sincérité, je ne suis pas content

mes dépens : celle-ci, entre autres, au vers 184 : *L'aboiement du cœur. Cette métaphore sent horriblement le chien, je vous conseille de l'ôter.*

Les notes placées en marge du premier acte et les conseils paternels du billet qui les accompagnait m'inspirèrent la résolution de refaire le tout avec plus de persévérance et une obstination forcenée. Ce travail eut pour résultat la tragédie de ce nom, qui fut jouée à Turin le 16 juin 1775. J'en citerai aussi les premiers vers comme un troi-

---

de la poésie. Les vers sont mal tournés et n'ont pas l'allure italienne. Il y a une foule de mots qui ne valent rien, et l'orthographe est toujours inexacte et vicieuse. Pardonnez à ma franchise naturelle et à l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, le conseil que je vous donne ici. Il faut bien savoir la langue dans laquelle on veut écrire. Pourquoi n'avez-vous pas sur votre table l'*orthographe italienne*, un petit volume in-8° ? Pourquoi ne lisez-vous pas d'abord les *observations grammaticales* que l'on y a jointes ? Vous verrez, par mes nombreuses notes, que je n'ai pas cru devoir vous épargner l'ennui des corrections grammaticales. Je suis, en fait de *langue*, sévère, scrupuleux, indiscret peut-être. Mais cette fois-ci, je l'ai été plus encore que de coutume, parce que la pureté du langage est la seule chose qui manque à votre travail. Il y a de grandes pensées, des sentimens heureusement rendus, des caractères noblement soutenus. Courage, poursuivons. Il serait malaisé de trouver un poète qui, en écrivant pour la première fois une œuvre tragique, y ait mieux réussi. Je m'en félicite avec vous, et vous prie en même temps de me croire tout à vous.

sième et dernier témoignage de mon ânerie, quoique j'eusse déjà vingt-six ans et demi ; ils suffiront pour marquer l'extrême lenteur de mes progrès, et la persévérance de cette incapacité d'écrire qui avait sa source dans le manque absolu des premières études[1].

---

[1] TROISIÈME CLÉOPATRE.

Telle qu'elle fut représentée sur le théâtre de Carignan.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, ISMÈNE.

CLÉOPATRE.

Que faire?... Dieux justes!... Je ne vois aucun moyen de fuir l'horrible précipice. Pas une situation que je n'envisage dans ma pensée, si triste et honteuse qu'elle soit, et parmi tous les dangers qui me pressent, insensée! pas une que j'ose affronter ou éviter. Des doutes cruels déchirent mon âme, et sans me donner la mort, ils ne me laissent ni le repos, ni la vie. Je frémis d'horreur; l'honneur et l'empire ne sont pas le prix d'une affreuse trahison. Il me semble que je les ai perdus l'un et l'autre; et Antoine, oui, Antoine, souvent je le vois parmi les ombres, qui crie vengeance et m'entraîne avec lui. Voilà donc, ô remords, jusqu'où s'étend votre pouvoir!

Non content d'avoir ennuyé le bon père Paciaudi pour lui arracher une censure de mon second essai, j'allai encore en importuner beaucoup d'honnêtes

---

ISMÈNE.

Si tu as pitié de toi-même, réprime ces mouvemens d'un cœur désespéré; tu n'as d'autre crainte que de ne pas revoir ce fidèle amant? Tu ignores encore s'il est vainqueur ou vaincu, s'il est ou s'il n'est plus.....

CLÉOPATRE.

Et s'il vivait encore, de quel front, de quel air oserais-je m'offrir à lui, après l'avoir trahi? Quelle est donc cette majesté secrète de la vertu, qu'un coupable ne puisse soutenir même ses regards?

ISMÈNE.

Non, reine, il n'est pas si coupable, le cœur qui éprouve encore de tels remords.....

CLÉOPATRE.

Oh! oui, je sens des remords, et la nuit, et le jour; seule ou au milieu de vous, partout ils me poursuivent, et leur aspect funeste ne me laisse pas un seul moment de repos; mais vainement ils crient. Ils ne serviront qu'à pousser mon âme à de plus sombres résolutions. Ne sais-tu pas quel est mon cœur? Je roule dans mon âme mille noires pensées. Mais le doute cruel, pire que tous les maux, me défend toujours un choix, hélas! trop nécessaire.

ISMÈNE [1].

Pourquoi, ô Cléopâtre! as-tu la première livré au souffle

[1] Ces interpellations d'Ismène, beaucoup plus dignes d'un juge fiscal que de la confidente d'une reine, m'ont tant soit peu diverti et m'ont soulagé, en me faisant rire, de l'ennui de recopier cela (A).

gens, entre autres le comte Augustin Tana. Nous étions du même âge, et il avait été page du roi, à l'époque où j'étais moi-même à l'académie. Notre

---

des vents les voiles de l'Égypte, lorsque tant de navires amis couvraient la mer d'Actium? Et quand le monde attentif à la grande querelle ne savait encore à quel vainqueur se donner en proie, pourquoi cette fuite imprudente?

CLÉOPATRE.

Ce n'est pas l'amour qui empoisonnait toutes mes heures. Je n'ai jamais cédé qu'à l'ambition de commander. J'ai essayé, et jamais en vain, de toutes les voies qui pouvaient me conduire avec gloire à ce haut faîte. Toute autre passion chez moi a été subordonnée à celle-ci, et celles d'autrui sont venues en aide à la mienne. César, le premier, ceignit mon front superbe du grand diadême; et alors ce ne fut pas à l'Égypte seule que je dictai des lois, tout ce que Rome avait asservi de contrées, et celui qui avait vaincu Rome, j'ai vu tout cela obéir un jour à mes ordres. Mon cœur était le prix de cette illustre couronne, et aucun ne l'a obtenu qui n'ait dû commencer par soumettre le monde. Ce trône à qui j'avais immolé depuis si long-temps la vertu, et l'honneur, et la foi, je n'ai pas voulu le laisser au hasard de l'événement et au sort inégal des armes infidèles..... J'ai voulu le garder, et je l'ai perdu par ma fuite..... Mon pied chancelle sur ce trône aujourd'hui sans défense; et pour désarmer le vainqueur ennemi, il ne me reste plus que mes larmes..... Douleur tardive; les larmes n'effacent pas une telle faute et ne font que me dégrader encore.

ISMÈNE.

Reine, ta douleur réveille la pitié dans tous les cœurs; mais la pitié, que peut-elle? Rentre en toi-même, essuie ces larmes et envisage d'un regard plus assuré tous les mal-

éducation avait donc été à peu près la même ; mais lui, depuis sa sortie des pages, s'était constamment appliqué à l'étude des littératures italienne

---

heurs qui te menaçent ; ne te soumets pas, une âme royale doit toujours se montrer supérieure à ses infortunes. Hâte-toi, mets en œuvre les moyens qui te paraîtront les meilleurs pour sauver ou du moins pour défendre ton empire.

CLÉOPATRE.

Des moyens, je n'en vois aucun, tant que l'issue du grand combat est encore ignorée [1] ; et je ne veux pas ajouter une faute nouvelle à celles que déjà j'ai commises, avant que l'événement ne me soit connu. J'ai laissé la mer inconstante d'Actium couverte de vaisseaux, d'armes et de soldats intrépides. Il y eut un jour où l'onde se vit teinte de la pourpre du sang, pour la honte et le malheur de Rome. L'armée qui avait Antoine à sa tête était la plus nombreuse et la plus aguerrie, et ses navires, élevant au-dessus des flots leurs rostres menaçans, semblaient railler de leurs masses imposantes les mesquines et frêles barques de notre fier ennemi. Oui, c'est la vérité ; mais depuis long-temps Auguste avait dans son parti la fortune et les dieux, et qui les a pour ennemis, vainement les défie. Maintenant que la fortune est lasse d'Antoine, maintenant que les pensées d'Auguste sont encore un mystère, maintenant que, toute tremblante, je forme des vœux inutiles... et pour qui ?... Dans le doute horrible où je suis de ma future destinée, seule en proie au délire, en proie à une douleur mortelle, que puis-je encore espérer ? Tout me dit dans le cœur, que je suis vaincue, qu'il n'est aucun moyen d'échapper à la mort... à une mort infâme.

[1] Encore un vers faux d'accent, et si lourd que six paires de bœufs ne pourraient le traîner ; voilà pourtant ce que j'ai fait publiquement réciter à ma première comparution sur la scène italienne (A).

et française, et il s'était formé le goût, surtout dans la haute critique, s'attachant à la philosophie, de préférence à la grammaire.

ISMÈNE.

Il n'est pas temps encore de renoncer à tout espoir... Qui sait si la fortune n'aura pas tourné le dos à nos ennemis, ou si Auguste vainqueur, prenant pitié de tes larmes, ne te rendra pas tout ce que tu as reçu, un jour, et de César et d'Antoine?

CLÉOPATRE.

Je pourrai nourrir mon cœur d'espérance, quand je verrai d'un côté le vainqueur, de l'autre le vaincu; mais tant que la fortune flotte incertaine entre les deux rivaux, il me faudra traîner dans une douleur vaine des jours tristes et affligés... Je pleurerai non de douleur seulement, mais encore de colère et de honte. Mais Diomède s'avance..... mon cœur palpite.

SCÈNE SECONDE.

DIOMÈDE, CLÉOPATRE, ISMÈNE.

CLÉOPATRE.

Fidèle Diomède, est-ce la vie, est-ce la mort que tu m'apportes?... Qu'as-tu découvert?... mon destin est il accompli?... Parle.

DIOMÈDE.

Reine, j'allais m'acquitter de tes ordres, lorsqu'en descendant sur le rivage de la mer, j'ai vu l'aveugle multitude se précipiter vers le port; j'entends des cris confus. Est-ce la joie, la douleur ou l'étonnement, je ne le demande pas; je cours moi-même, et bientôt la cause fatale de cette grande rumeur ne m'est que trop bien connue. Un petit nombre de

La finesse, la grâce et l'élégance de ses observations au sujet de ma malheureuse Cléopâtre, feraient bien rire le lecteur, si j'avais le courage de lui en faire part; mais l'aiguillon en serait pour

---

navires fugitifs et fracassés, misérables débris de nos flottes superbes, étaient l'objet des perverses clameurs de la foule toujours prompte à railler ceux qu'elle a cessé de craindre.

CLÉOPATRE.

Et Antoine était sur ces vaisseaux?

DIOMÈDE.

Canidius, qui ramène ce peuple de fuyards, croyait le trouver, etc.

Et la pièce allait ainsi d'un bout à l'autre, assez longue d'ailleurs, et n'ayant pas moins de mille six cent quarante-un vers. Rarement depuis il m'est arrivé d'en mettre autant dans les autres tragédies que j'ai composées (et elles sont au nombre de vingt), à une époque où j'avais peut-être quelque chose de plus à dire, tant il y a de profit pour la précision du style à savoir dire d'une façon plutôt que d'une autre.

LETTRE DU COMTE AUGUSTIN TANA, ARISTARQUE DE L'AUTEUR.

Vous m'avez choisi pour votre Aristarque; en échange de l'honneur que vous m'avez fait, j'accepte. Préparez-vous donc à la plus sévère, à la plus inexorable censure, et telle que peu ont le courage de l'exercer, très-peu celui de la supporter. Je serai du petit, vous du très-petit nombre. La plèbe littéraire, flatteuse, menteuse, suffisante, n'a pas coutume assurément d'en user ainsi; présent, on vous loue sans retenue; absent, on vous déchire, on vous trahit sans pudeur. C'est ce qui n'arrivera jamais entre l'auteur de cette tragédie et le censeur son ami.

moi trop piquant. Elles pourraient d'ailleurs ne pas être bien saisies, parce que je n'ai cité que les quarante premiers vers de cet autre avorton. Mais je transcrirai volontiers la petite lettre d'envoi qui accompagnait ces observations, elle suffira pour le faire connaître.

Cependant, j'avais joint à la tragédie une petite farce qui devait se jouer immédiatement après ma *Cléopâtre*, et je l'intitulai *les Poètes*. Pour donner aussi une idée de mon inexpérience en prose, j'en cite un fragment [1]. Ni la farce, ni la tragédie n'étaient les sottises d'un sot; çà et là,

---

[1] LES POÈTES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Jouée sur le même théâtre, après cette espèce de Cléopâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZEUSIPPE (*seul*).

Ah! malheureux Zeusippe! qu'as-tu gagné à prendre fièrement dans l'académie des sots le surnom de *Sophocléen*, tandis que l'heure approche où des mains barbares vont peut-être t'arracher le cothurne? Je sue et je gèle, quand je songe au destin de ma pauvre tragédie. Mais aussi quel diable de caprice de vouloir arriver d'un bond au sommet du Parnasse, et écrire le poème le plus difficile à bien faire, avant que d'avoir achevé d'apprendre les élémens de la grammaire et du toscan? Véritable hardiesse de poète!... Mais ces réflexions, c'était avant qu'il les fallait faire; maintenant il est

dans l'une et l'autre, quelque lueur se laissait voir,

---

trop tard, elles ne sont plus que ridicules... Et cependant je ne puis retrouver mon courage, et je tremble comme si je me sentais coupable de quelque friponnerie. Mais ne vaudrait-il pas mieux l'avoir commise que d'avoir écrit une méchante tragédie? Tous les voleurs ne tremblent pas, d'accord; mais tous les mauvais poètes non plus. Zeusippe, que n'imites-tu hardiment ces impertinens poétraux? Si ta tragédie ne plaît pas, conclus à leur exemple, que le public n'a ni goût ni discernement; qu'il juge avec les yeux de l'envie, et que tu es un excellent poète. Muses toujours chastes, quoique tant de fois profanées; blond Phébus, dont la lyre vaut peut-être mieux que la mienne; orgueilleux Pégase, qui bronches si souvent sous le poids importun d'un cavalier mal habile; toi, qui si rarement déploies tes ailes pour prendre ton vol et nous emporter avec toi, je vous implore tous, tous, dans ces déplorables conjonctures. Fascinez les yeux, charmez les oreilles des spectateurs, pour que la pauvre Cléopâtre leur semble digne au moins de pitié. Mais, ô barbares déités, je vous vois sourdes à ma prière... Je vous abandonne... je ne fais plus de vers; c'est trop d'ingratitude. Je dirai du mal de vous, je ferai un madrigal; je déshonorerai toute la famille... Tremblez.

Apollon, triste autant que moi, banni du ciel, exilé, pauvre, errant, tu te fis, dans ta détresse, berger d'Admète, en Thessalie; et quoique toujours seul, tu n'as pas su garder ton troupeau... Mercure te l'a volé... Te l'a volé Mercure... Mercure te l'a volé....

Diable! il me manque une rime à troupeau; elle ne veut pas venir. Va, tu es trop heureux, Apollon, car si la rime venait.....

---

quelque sel se faisait sentir. Dans *les poètes*, je m'étais

SCÈNE SECONDE.

ORPHÉE, ZEUSIPPE.

ORPHÉE.

Très-cher Zeusippe, que fais-tu là ?... Tu m'as l'air troublé... Toujours pensées nouvelles ? Eh ! compose, compose...

ZEUSIPPE.

Seigneur Orphée le déguenillé, ne vous moquez pas. Il y a long-temps que j'ai renonçé à la poésie, je faisais là quelques vers pour me venger d'Apollon. Puis c'est fini... je n'en fais plus.

ORPHÉE.

Vous ferez mal, très-mal. Et quel malheur vous force à dégringoler du Parnasse ? Votre tragédie aura grand succès, je crois. J'ai vu beaucoup de monde se fouler à la porte ; c'est bon signe. J'y serais allé moi-même, si vous m'aviez régalé d'un billet ; mais vous m'avez oublié. J'aurais pu cependant vous être d'un bon secours. J'aurais battu des mains à propos ; je me serais écrié avec enthousiasme : Oh ! la belle tirade ! Quelle scène ! quels sentimens ! Et comme j'ai encore un certain crédit (je ne le dis pas pour me vanter) dans la république des lettres, le petit nombre des sots qui m'auraient entouré, n'auraient pas manqué, me voyant faire, d'applaudir chaudement, et peut-être, peut-être.....

ZEUSIPPE.

Non, cher Orphée, ce sont là des moyens trop vils ; et pour vous régaler, cher ami, ce n'est pas un billet d'entrée que je voudrais vous donner. Vous n'avez pas besoin de vous nourrir

mis moi-même en scène sous le nom de Zeusippe,

---

l'esprit. Nous avons, nous autres poètes, des besoins plus essentiels ; et si j'étais riche, ce n'est pas ainsi que je voudrais récompenser votre cordiale amitié. Mais, croyez-moi, le génie ne fait pas fortune ; et à nous voir accouplés, on nous prendrait pour la discorde et l'envie, telles que les représentent les poètes et les peintres. Ah ! c'est vraiment un dur métier que le nôtre. Comment faites-vous, Orphée, pour avoir une face si sereine et si enjouée ? Jamais le Tasse, je le crois, jamais Pétrarque, jamais aucun des poètes les plus célèbres de l'Italie, n'eut une mine si fière, et un visage qui décélât mieux le contentement de soi-même. Moi, au contraire, pâle, sec, chétif et malade, je porte gravés sur le front les plus funestes attributs de la poésie malheureuse.

ORPHÉE.

Et tout cela vous sied à merveille. Ainsi doit être un poète tragique ; toujours pensif, il doit regarder de travers, et traiter la faim en héros ; louer peu, et en secret ; solliciter des récompenses dans ses épîtres dédicatoires, choisir les plus hauts seigneurs pour leur dédier ses compositions, soit parce qu'ils s'y connaissent moins, soit parce qu'ils sont en mesure de se montrer plus généreux que les autres. Moi, au contraire, il me faut un visage de lyrique, grave, riant, jovial, moqueur, mais point gras, il ne serait plus poétique. A moi, il ne me faut qu'un sonnet, pour me faire un ami d'un amoureux transi qui veut louer sa maîtresse, mais qui, dans ses premières années, a par malheur oublié d'apprendre à lire. Moi, avec un épithalame, je m'invite adroitement à un dîner de noce, et là je fais poétiquement taire la faim pour plusieurs jours. Moi, avec un tout petit madrigal, une épigramme, que sais-je encore ? avec quelques autres bagatelles de ce genre, je me fais des jours heureux

et j'étais le premier à me moquer de ma Cléopâtre.

---

et une réputation raisonnable. Et de ma basse condition, j'élève, en riant, mes regards téméraires jusqu'à la plus haute plume du cimier des tragiques, sans leur porter envie.

ZEUSIPPE.

Ah! n'insultez pas ainsi le cothurne. Si je ne voulais pas renoncer à la poésie, j'aimerais mieux encore mourir de faim au milieu de mes acteurs, au cinquième acte d'une médiocre tragédie de ma façon, que de m'enrichir à composer des madrigaux et des sornettes. Mais quelqu'un approche; le tremblement m'a repris... Ciel!... c'est Léon, mon rival, il a un air satisfait. Ma Cléopâtre n'a pas réussi... Je suis perdu.

SCÈNE TROISIÈME.

LÉON, ZEUSIPPE, ORPHÉE.

LÉON.

Chers amis, quelle heureuse rencontre!... Zeusippe, je vous ai écouté avec grand plaisir; que n'êtes-vous venu au théâtre, la salle entière eût croulé au bruit des applaudissemens.

ZEUSIPPE.

C'est trop, seigneur Léon, c'est trop; je ne vous crois pas. Je ne me suis pas encore assez souvent lavé le visage dans la source d'Hypocrène pour me présenter au public sans rougir. Si j'étais allé à la représentation, j'y serais mort, je crois, d'inquiétude.

LÉON.

Rougir, et pourquoi? La rougeur n'est pas la couleur poétique. Chassez-moi ces imaginations d'enfant. Composez, mon-

J'évoquais ensuite des sombres bords cette reine elle-même, avec quelques autres héroïnes de tragédie, et elles prononçaient mon arrêt sur ma composition, en la comparant à quelques autres mauvaises tragédies de ces poètes, mes rivaux, qui, toutes assurément pouvaient bien passer pour des sœurs de la mienne; avec cette différence toutefois que les tragédies de ces gens-là étaient le fruit déjà mûr d'une incapacité toute formée, tandis que la mienne était l'œuvre prématurée d'une ignorance capable d'apprendre.

Ces deux compositions furent applaudies pendant deux soirées consécutives. On les redemanda une troisième, mais j'avais eu le temps de revenir à moi-même, et me repentant avec sincérité de m'être ainsi témérairement livré au public, bien qu'il m'eût témoigné beaucoup d'indulgence, je fis tous mes efforts auprès des acteurs et de celui

---

trez-vous, suivez l'instinct d'Apollon, et ne rougissez jamais.

ZEUZIPPE.

Je suivrai ce conseil, aussi bien votre exemple est plus éloquent encore que vos flatteuses paroles. Mais à la cour nous nous attaquons l'un et l'autre; nous sommes poètes tous deux, tous deux tragiques mauvais, tous deux peut-être nous ne pouvons nous aimer; mais nous pourrions nous entr'aider si chacun de nous voulait parler franchement des productions de l'autre, et avec cette discrétion charitable et fraternelle que d'ordinaire les auteurs ont entre eux, etc.

Je m'arrête. Je n'ai plus de place, et en voilà déjà trop (A).

qui les dirigeait pour empêcher toute représentation ultérieure. Mais à partir de cette soirée fatale, je sentis s'allumer dans mes veines un tel feu, une si vive ardeur de conquérir véritablement un jour, en la méritant, cette palme du théâtre, que jamais fièvre d'amour ne m'avait assailli avec tant de violence. C'est ainsi que, pour la première fois, je comparus devant le public. Si plus tard mes compositions dramatiques, qui ne sont hélas ! que trop nombreuses, ne se sont pas beaucoup élevées au-dessus des deux premières, cette longue preuve de mon incapacité aura certainement commencé d'une manière bien ridicule et bien folle ; mais si quelque jour, au contraire, on me fait l'honneur de me compter parmi les écrivains qui ont eu quelque renom au théâtre, la postérité pourra dire que ma burlesque arrivée au Parnasse, un pied dans le socque, l'autre dans le cothurne, est devenue avec le temps quelque chose de fort sérieux.

C'est ici que s'arrêtera le récit de ma jeunesse, je ne saurais donner une date plus heureuse à la première année de mon âge viril.

ÉPOQUE QUATRIÈME.

VIRILITÉ.

Elle embrasse plus de trente années, pendant lesquelles je compose, je traduis et me livre à diverses études.

CHAPITRE PREMIER.

Mes deux premières tragédies, Philippe II et Polynice, conçues et écrites en prose française. — Chemin faisant, un déluge de mauvaises rimes.

Me voilà donc, à l'âge de vingt-sept ans, ou à peu près, prenant avec le public et avec moi-même le rude engagement de me faire poète tragique; pour soutenir une entreprise si téméraire, voici quels étaient alors mes capitaux.

Un esprit résolu, indomptable, très-opiniâtre; un cœur rempli, débordant de passions de tout genre; deux entre autres dominaient toutes les autres, et se mêlaient étrangement, l'amour avec toutes ses fureurs, et une haine profonde, une horreur invincible pour toute espèce de tyrannie. Venait se joindre à cet instinct confus de ma nature une vague et lointaine réminiscence des différentes tragédies françaises que j'avais vues au théâtre, plusieurs années auparavant: et s'il faut dire toute la vérité, jusque alors je n'en avais jamais lu

aucune, loin d'en avoir médité une seule. Joignez à cela une ignorance à peu près complète des règles de l'art tragique, et une inexpérience tout aussi grande (le lecteur a pu le remarquer dans les fragmens que j'ai cités) en l'art indispensable et divin de bien écrire et de manier ma propre langue, le tout enveloppé dans l'épaisse et dure écorce d'une présomption, ou, pour mieux dire, d'une pétulance incroyable, et d'une impétuosité de caractère qui ne me laissait qu'à grand' peine, et encore rarement et en rongeant mon frein, connaître, rechercher, entendre la vérité. C'étaient là, on le voit sans peine, des capitaux, d'où il était plus facile de tirer un prince médiocre et vulgaire, qu'un auteur éclairé.

Cependant une voix secrète se faisait entendre au fond de mon cœur, et m'avertissait plus énergiquement encore que ne le faisait ce petit nombre de mes vrais amis : « il te faut de toute nécessité retourner en arrière, et pour ainsi dire, redevenir enfant, recommencer *ex professo* l'étude de la grammaire et apprendre successivement tout ce qu'il faut savoir pour écrire correctement et avec art. » Et cette voix parla si haut que je finis par me laisser convaincre, et par baisser la tête : chose dure cependant, et à mon âge plus mortifiante que je ne puis dire, d'aller avec la pensée et la manière de sentir d'un homme, me remettre à l'école, pour épeler comme un petit garçon. Mais la gloire faisait luire à mes yeux un flambeau si brillant, et toujours courbé sous la honte de mes premiers essais, j'a-

vais une telle hâte de jeter là ce fardeau, qu'insensiblement je trouvai le courage d'affronter et de surmonter ces obstacles non moins sérieux que repoussans.

J'ai dit que la représentation de Cléopâtre m'avait ouvert les yeux. Elle ne m'avait pas seulement éclairé sur l'absurdité d'un sujet malheureux par lui-même, et qui ne pouvait venir en pensée qu'à un auteur inexpérimenté, et encore pour son coup d'essai, elle m'avait encore rendu le service de me faire mesurer dans toute son immensité l'espace que j'aurais à parcourir en arrière, avant de pouvoir, pour ainsi parler, me remettre en selle, rentrer en lice, et me lancer vers le but avec plus ou moins de bonheur. Le voile qui jusque là avait si fort obscurci ma vue étant donc tombé de mes yeux, je pris avec moi-même un solennel engagement, je jurai de n'épargner ni encre, ni fatigue, pour me mettre en état de parler ma langue aussi bien que qui que ce fût en Italie; et je fis ce serment, persuadé que si une fois je parvenais à bien dire, il ne m'en coûterait pas beaucoup ensuite pour concevoir avec force et composer avec sagesse. Ce serment fait, je me précipitai aussitôt dans l'abîme de la grammaire, comme autrefois Curtius dans le gouffre, tout armé et le regardant en face. Autant j'étais convaincu d'avoir toujours fait mal jusque là, autant je m'assurais de pouvoir mieux faire avec le temps. J'en avais dans mon portefeuille une preuve irrécusable à mes yeux. C'étaient mes

deux tragédies de *Philippe II* et de *Polynice*, que j'avais écrites en français et en prose, entre le mois de mars et le mois de mai de cette même année 1775, c'est-à-dire environ trois mois avant la représentation de Cléopâtre. Je les avais lues à quelques amis, et il m'avait paru qu'ils en étaient frappés. Je ne jugeais pas de l'impression que j'avais produite par le plus ou moins de louanges qu'ils me donnaient, mais par l'attention sincère, nullement commandée, qu'ils me prêtèrent d'un bout à l'autre, et par l'expression muette de leurs visages émus, qui en disait beaucoup plus que leurs paroles. Mais pour mon malheur, et il était grand, ces tragédies avaient été conçues, étaient nées en prose française, et j'avais à reprendre un long et pénible chemin, pour les faire passer dans la poésie italienne. Si je les avais écrites dans cette langue déplaisante et médiocre, ce n'était pas qu'elle me fût familière ou que j'eusse, le moins du monde, la prétention de la savoir ; mais pendant mes cinq années de voyage je n'avais parlé, je n'avais entendu que ce jargon-là, et il expliquait un peu mieux, ou, si l'on veut, il trahissait un peu moins ma pensée. Inhabile à parler quelque langue que ce fût, j'éprouvais précisément ce qui arriverait à l'un de ces fameux coureurs d'Italie qui, retenu malade dans son lit, et rêvant qu'il dispute le prix de la course à ses rivaux ou à ses inférieurs, s'apercevrait que pour remporter la victoire il ne lui manque que des jambes.

Et cette impuissance à m'expliquer, ou si l'on veut à me traduire moi-même, je ne dis pas en vers, mais simplement en prose italienne, elle allait si loin, que quand je voulais relire un acte, une scène, je dis de celles qui avaient plu à mes auditeurs, aucun d'eux n'y reconnaissait mon œuvre, et on me demandait sérieusement pourquoi j'avais changé tout cela. C'était bien la même figure, mais autrement drapée, et si différente dans ses nouveaux habits, qu'on ne pouvait ni la reconnaître, ni la tolérer. Je me mettais en fureur, je pleurais, le tout en vain. Il n'y avait qu'un remède : prendre patience et recommencer ; et en attendant, il me fallait avaler les lectures les plus insipides, les plus anti-tragiques, pour me familiariser avec le génie toscan. Je dirais (si je ne craignais le ridicule de l'expression), je dirais en deux mots qu'il me fallait tout le jour *dépenser*, pour *repenser* ensuite.

Toutefois, j'avais là en portefeuille le germe de deux tragédies, et cette pensée m'aidait à prêter une oreille un peu plus patiente à tous les avis pédantesques, qui de toutes parts pleuvaient sur moi. Ces deux tragédies m'avaient aussi donné la force d'affronter la représentation de cette absurde Cléopâtre; chaque vers que prononçait l'acteur retentissait dans mon cœur, comme la plus amère critique de tout l'ouvrage, qui, dès ce moment, cessa d'exister à mes yeux ; je ne le considérai plus que comme un aiguillon pour ceux qui devraient suivre. Aussi, d'une part, si je ne me laissai pas décou-

rager par les critiques (justes peut-être en partie, mais plus souvent perfides et ignorantes), qui assaillirent la première édition de mes tragédies, celle de 1783, à Sienne, je ne me laissai pas non plus enorgueillir, ni convaincre par ces applaudissemens aveugles et immérités, que voulut bien m'accorder le parterre de Turin, prenant sans doute en pitié mon assurance et ma présomption de jeune homme. Mon premier pas vers la pureté toscane devait être, et fut en effet la résolution que je pris d'écarter impitoyablement toute lecture française. Depuis ce mois de juillet, je me refusai à prononcer un seul mot de français, évitant d'ailleurs soigneusement les personnes et les sociétés qui parlaient cette langue ; malgré tout cela, je ne venais pas encore à bout de m'*italianiser*. J'avais toujours beaucoup de peine à me faire aux études graduées et réglées ; et recommençant, tous les trois jours, à regimber contre les conseils, sans cesse aussi je reçommençais à vouloir voler de mes propres ailes.

La moindre idée qui me passait par la tête, j'essayais aussitôt de la mettre en vers. Tous les genres, tous les mètres m'étaient bons ; j'y laissais mon orgueil et mes cornes, jamais mon indomptable espoir. Entre autres rapsodies (car je n'oserais les appeler des poésies), il me prit la fantaisie de composer un morceau, pour le chanter ensuite à un banquet de francs-maçons. C'était, ou ce devait être une allusion perpétuelle aux divers us-

tensiles, grades et fonctions de cette société grotesque. Bien que dans mon premier sonnet, celui que j'ai cité plus haut, j'eusse dérobé un vers à Pétrarque, telle était encore cependant mon insouciance et mon ignorance, que je commençai alors mon travail sans me souvenir, ou peut-être même, n'ayant jamais bien su la règle des *tercets*; et j'allai ainsi, de sottise en sottise, jusqu'au douzième. Un doute alors m'étant venu, j'ouvris Dante, et voyant ma faute, je pris garde de ne plus y retomber, mais je laissai les douze tercets tels qu'ils étaient. Je les chantai ainsi au banquet; mais ces honnêtes francs-maçons s'entendaient à la poésie presque autant qu'à la maçonnerie, et le morceau fit son effet. Je veux encore le donner ici, tout entier ou en grande partie, comme un dernier échantillon, comme un dernier essai de mes efforts infructueux, si toutefois le papier ne me manque pas, ou la patience [1].

---

[1] Lyre qui jusqu'à ce jour uniquement accoutumée à médire, as sans pitié porté la lumière au sein des vices, pour en montrer la laideur [1];

Toi qui dans la main d'un poète impertinent, insensible aux risées de la foule, as pu te croire sage, quand tu n'étais que sotte;

[1] Le traducteur a dû se borner à rendre fidèlement ces vers, sans se mettre en peine de concilier entre elles des métaphores dont Alfieri est le premier à se moquer. (N. du T.)

Au mois d'août de cette même année 1775, craignant de mener à la ville une vie trop dissipée, et de ne pouvoir y étudier à mon gré, je m'en allai

---

Que vas-tu chanter (et de quel front?) devant une assemblée si vénérable et si auguste, toi qui n'as pas même vu la fontaine sacrée ?

Téméraire lyre, tu veux plaire en babillant sur des choses que tu ne connais pas, et que respecte le Scythe glacé et le Libyen brûlé par le soleil !

Quel sera ton guide dans une entreprise si haute? N'espère rien des muses, depuis long-temps sourdes à tes prières ; vainement s'armeraient-elles pour te défendre.

Détends, brise, brûle tes cordes, si le feu divin ne vient t'embraser: ainsi tu tromperas l'espérance des Parques avides.

Tous les dieux dont l'imagination des Grecs a peuplé le ciel et l'enfer ne pourraient rien pour toi, ils courront se cacher.

Ne sais-tu qui invoquer, écoute, je vais te l'apprendre. Élève ton vol au-dessus de la terrestre plage, reconnais une divinité plus sublime et plus chère à nos cœurs.

Contemple le suprême fabricateur des mondes, puis pâlis et tremble; et si tu l'oses, demande-lui la vérité.

Déchire toi-même le voile de ton ignorance, et il te montrera le premier maçon, l'origine première de l'ordre universel.

Mais s'il te révélait ce grand mystère, aurais-tu, pour élever ton vol, d'assez nobles concerts, une main assez ferme ?

Ah ! prenez pitié de sa faiblesse, frères bien-aimés, la folie raisonne-t-elle? Elle délire, quand elle ose vous chanter des vers si dépourvus d'art.

O lyre, voilà que déjà tu excites ma colère; tais-toi, respecte, crois et t'incline humblement, c'est là tout ce que t'accorde celui qui t'inspire.

dans les montagnes qui séparent le Piémont du Dauphiné, et je passai près de deux mois dans un petit village appelé *Cézannes*, au pied du Mont-Genèvre, où l'on veut qu'Annibal ait passé les Alpes. Quoique réfléchi de ma nature, il m'arrive parfois de céder à une étourderie de premier mouvement: je ne songeai pas, lorsque je pris cette résolution, que dans ces montagnes j'allais encore donner du pied contre cette

---

Toi chanter des mystères, pauvre folle! la simple *loge* et ce qu'elle enferme, à peine la saurais-tu décrire, ah! pauvrette!

Ce rayon d'angélique vertu qui brille sur le front du *vénérable,* comment, avec ta voix de cygne, pourrais-tu le chanter?

Comment chanterais-tu ce doux œil de la loge, le premier *vigilant,* sur qui d'abord repose toute étincelle qui émane du trône?

Et le *second* qui, toujours présent et fidèle, régit la loge, et qui chargé de nous rapprocher du trône, s'empresse à nous y conduire?

Et ces *conseillers* majestueux qui siégent à côté du *grand-maître*, et qui ont usé leurs jours dans la méditation des mystères?

Et ceux qui le bras toujours armé, et debout sur le seuil de la loge pour en défendre l'entrée aux profanes, s'enorgueillissent à bon droit de leur grave ministère?

Et celui qui toujours ardent à l'œuvre, *censeur* nécessaire, vous calme, vous modère, et lui-même donne un si noble exemple?

Et celui qui dans le stérile emploi des cérémonies qu'il préside, en accomplit les devoirs avec un visage toujours serein?

Et celui dont le pied infatigable (ce n'est pas un serviteur,

maudite langue française qu'avec une obstination si légitime et si nécessaire je m'étais bien promis d'éviter désormais. L'idée me vint de cet abbé qui, l'année d'avant, m'avait accompagné dans mon ridicule voyage à Florence. Cet abbé était de Cézannes ; il se nommait *Aillaud*. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'une philosophie aimable, et profondément versé dans les lettres latines et

---

c'est un frère chéri) a pourvu aux délices de la table qui nous rassemble?

Et celui dont la plume ingénieuse vous assiste et vous illustre avec tant de grâce et de charme, l'aimable secrétaire qui nous est cher à tous?

Déjà, ô lyre, je te vois immobile et muette, si tu entreprends de parler du *carré* sacré qui nous transforme de profanes en frères.

Inutile, insensée serait ton ardeur, si tu voulais dire la blanche *étoile*, que le *maître* couvre ici de son voile le plus éclatant;

Le *triple flambeau*, emblème sacré, et les *saintes colonnes* et le *temple antique* réclameraient encore une parole plus élevée.

Silence donc, ô lyre stupide, je te le dis encore, silence! et avec moi te le disent ensemble ceux qui ont l'architecte pour ami

Si tu savais encore rougir, à la seule pensée de ton audacieuse entreprise, certes tu rougirais maintenant.

Ainsi finissait cette éternelle invocation à la lyre, qui, de son côté, répondait; il est étrange qu'après avoir fait tant de vers inutiles, je n'en aie pas ajouté un dernier, qui pourtant était indispensable pour clore le morceau avec la rime, selon les règles, mais pas une règle ne s'était encore fixée dans ma tête. (A.)

françaises. Il avait été précepteur de deux frères avec qui j'étais fort lié dans ma première jeunesse; notre amitié datait de cette époque, et depuis nous l'avions toujours cultivée. Je dois ajouter, pour être juste, que dans mes premières années cet abbé avait fait tout au monde pour m'inspirer le goût des lettres, m'assurant que je pourrais y réussir. Mais ce fut vainement. Souvent il nous arrivait de faire entre nous cette plaisante convention : il me lirait pendant une heure entière de ce roman ou de ce recueil de contes qui a pour titre les *Mille et une Nuits;* après quoi, je consentirais à m'entendre lire, pendant dix minutes seulement, un morceau des tragédies de Racine. Et moi qui étais tout oreilles pour les fades niaiseries de la première lecture, je m'endormais au son des plus doux vers de ce grand tragique. Aillaud s'emportait, m'accablait de reproches, et il avait bien raison. Telle était ma disposition à devenir auteur tragique, à l'époque où j'étais dans le premier appartement de l'Académie royale. Je n'ai pas mieux réussi plus tard à me faire à cette complainte monotone, muette et glaciale des vers français, qui jamais ne m'ont paru des vers, ni lorsque j'ignorais encore ce que c'était qu'un vers, ni plus tard, quand j'ai cru le savoir.

Je retourne à ma retraite d'été, à Cézannes, où, avec mon abbé lettré, j'avais, en outre, près de moi un abbé musicien, de qui j'apprenais à pincer de la guitare, instrument qui me semblait fait pour inspirer un poète, et pour lequel j'avais certaines dispositions. Mais je n'avais pas toujours

une persévérance égale au transport que le son de la guitare excitait en moi. Aussi jamais, ni sur cet instrument, ni sur le clavecin, que j'avais appris depuis mon enfance, n'ai-je dépassé le médiocrité, quoique j'eusse l'oreille et l'imagination musicales au plus haut degré. Je passai ainsi mon été entre mes deux abbés, dont l'un, avec sa guitare, m'allégeait l'ennui pour moi si nouveau d'une étude sérieuse et appliquée, tandis que l'autre me faisait donner au diable avec son français. Avec tout cela ce furent pour moi de délicieux momens et les plus utiles de ma vie, parce qu'il me fut permis de me recueillir en moi-même et de travailler efficacement à dérouiller ma pauvre intelligence, à rouvrir dans mon cerveau les facultés d'apprendre qui s'étaient obstruées au-delà de toute croyance, pendant ces dix mois entiers où je m'encroûtai dans le léthargique oubli de la plus coupable oisiveté. Tout d'un coup je m'évertuai à traduire et à mettre en prose italienne ce Philippe et ce Polynice, venus au monde sous des haillons français. Mais quelque ardeur que j'y apportasse, ces tragédies restaient toujours pour moi deux choses amphibies entre le français et l'italien, sans pouvoir être ni de l'un ni de l'autre, précisément comme l'a dit notre poète du papier qui s'enflamme :

. . . . . Un color bruno
Che non è nero ancora, e il bianco muore [1].

---

[1] Cette couleur brune qui n'est pas encore le noir, mais où déjà le blanc se perd.

Parmi cet insipide ennui de composer des vers italiens sur des pensées françaises, j'avais aussi rudement travaillé à refaire ma troisième Cléopâtre. Plusieurs scènes de cette dernière que j'avais écrites et lues en français à mon censeur, le comte Augustin Tana, et que celui-ci, plus préoccupé du drame que de la grammaire, avait trouvées fortes et très-belles, entre autres celle d'Auguste avec Antoine, une fois habillées de mes pauvres vers peu italiens, monotones, faciles et sans nerf, lui parurent au-dessous du médiocre. Il me le dit nettement, et je le crus ; je dirai mieux, je le sentis comme lui. Tant il est vrai que dans toute poésie le vêtement fait le mérite du corps, et que, dans quelques genres (le lyrique, par exemple), l'habit est tout. A ce point que tels vers :

Con la lor vanità che par persona [1],

l'emportent sur tels autres où :

Fossero gemme legate in vile anello [2].

J'ajoute ici que le père Paciaudi et le comte Tana, surtout ce dernier, ont acquis des droits éternels à ma reconnaissance, et je leur en garde une sans bornes pour les vérités qu'ils me dirent, et pour m'avoir contraint à rentrer dans le bon et véritable sentier des lettres. Telle était ma confiance en ces

---

[1] Avec leur parure qu'on prend pour la personne elle-même.

[2] Où des perles seraient enchâssées dans un vil métal.

deux hommes, que ma destinée littéraire a tout entière dépendu d'eux. Le moindre signe de l'un d'eux m'eût fait jeter au feu toute composition qu'ils auraient blâmée, comme je fis de tant de vers qui ne méritaient pas une autre correction. Si j'ai fini par devenir poète, je dois ajouter : poète *par la grâce de Dieu, de Paciaudi et de Tana*. Ils furent mes patrons vénérés dans la cruelle bataille qu'il me fallut livrer pendant toute cette première année de ma vie littéraire, uniquement occupée à écarter toute forme, toute période française, à dépouiller, pour ainsi dire, mes propres idées, pour leur donner ensuite un autre vêtement, un autre air; en un mot, à concentrer sur le même point l'étude réfléchie d'un homme déjà mûr et les efforts d'un enfant à ses premières lettres. Inexprimable labeur, le plus ingrat qui fut au monde, et fait pour rebuter, j'oserai le dire, quiconque se fût senti une ardeur moindre que la mienne.

Ayant donc, comme je l'ai dit, achevé de traduire en mauvaise prose ces deux tragédies, je m'attachai à lire et à étudier vers par vers, et dans l'ordre chronologique, tous nos premiers poètes, écrivant sur les marges, non des mots, mais de petits traits perpendiculaires, pour m'indiquer à moi-même les pensées, les expressions, les sons qui m'avaient fait plus ou moins de plaisir. Mais tout d'abord, trouvant le Dante encore trop difficile, je pris le Tasse que je n'avais pas même ouvert jusque là. Je le lisais avec une si minutieuse attention, m'obstinant à y découvrir mille choses diverses,

mille pensées contradictoires, qu'après en avoir déchiffré dix octaves, je ne savais plus ce que j'avais lu, et me sentais plus las, plus rendu que si j'avais eu la peine de les composer moi-même. Mais insensiblement mon œil et mon esprit se firent à l'extrême fatigue de ce genre de lecture, et c'est ainsi qu'en les notant je gravai en moi, tout d'une haleine, et jusqu'au dernier vers, la Jérusalem du Tasse, le Roland de l'Arioste, ensuite Dante sans commentaire, et enfin Pétrarque. J'y employai près d'une année. Pour les difficultés de Dante, si elles étaient historiques, je ne m'inquiétais guère de les entendre; mais venaient-elles de l'expression, du tour, ou du mot, je faisais tout pour les surmonter en devinant. S'il m'arrivait souvent de ne pas tomber juste, je n'en étais que plus fier de réussir quelquefois. Dans cette première lecture, ce fut, pour ainsi dire, une indigestion que je me donnai plutôt que je ne m'assimilai la véritable substance de ces quatre grands modèles. Mais je me préparai ainsi à les bien comprendre dans mes lectures suivantes, à les analyser, à les goûter, peut-être même à leur ressembler un peu. Pétrarque me parut plus difficile encore que Dante, et en commençant il me plut moins ; car on ne saurait trouver un grand charme aux poètes tant qu'on fait effort pour les comprendre. Mais comme je me proposais d'écrire en vers blancs (*sciolti*), je cherchai encore des modèles en ce genre. On me conseilla la traduction de Stace par Bentivoglio. Je la lus, l'étudiai, l'annotai avec une extrême avidité. Mais je trouvai la charpente du vers un peu molle pour

le pouvoir appliquer au dialogue tragique. Les amis qui me dirigeaient me firent ensuite prendre l'*Ossian* de Cesarotti. Pour le coup, ses vers blancs me plurent, me saisirent, se gravèrent dans mon esprit. Il me parut enfin que, sauf une légère modification, c'était là pour le vers dialogué un excellent modèle. Je voulus lire aussi quelques tragédies des nôtres ou de celles qui ont été traduites du français, dans l'espérance d'y former au moins mon style ; mais cela me tombait des mains : tant les vers et le tour en étaient languissans, vulgaires, prolixes, sans parler, en outre, de la faiblesse des pensées. Entre les moins mauvaises, je lus et j'annotai les quatre que Paradisi a traduites du français, et la *Merope* originale de Maffei. Celle-ci, en quelques endroits me plut assez par le style, quoiqu'elle laissât encore beaucoup à désirer, pour atteindre à cette perfection idéale ou réelle dont mon imagination s'était formé le type. Souvent je m'interrogeais moi-même : « D'où vient que notre divine langue, si mâle, si ferme et si fière dans la bouche de Dante, perdrait sa force et sa virilité dans le dialogue tragique ? Pourquoi le vers de Cesarotti, qui vibre avec tant d'éclat dans l'Ossian, se change-t-il en une froide psalmodie, lorsqu'il traduit la Sémiramis et le Mahomet de Voltaire ? Pourquoi le superbe et pompeux Frugoni, ce maître en fait de vers libres, dans sa traduction du Rhadamiste de Crébillon, est-il si prodigieusement au-dessous de Crébillon et de lui-même ? Certes je m'en prendrai à tout autre chose qu'à

notre idiome si flexible et si varié dans ses formes. » Et ces doutes, que je proposais à mes amis, à mes maîtres, aucun ne pouvait me les résoudre. L'excellent Paciaudi me recommandait toujours de ne pas négliger dans mes laborieuses lectures la prose qu'il appelait savamment *la nourrice du vers* ; et à ce propos, je me souviens qu'un jour il m'apporta le *Galateo* de Casa, avec recommandation de bien en méditer les tours, qui étaient du toscan le plus pur et sans aucun mélange de manière française. Dans mon enfance j'avais lu ce livre, mais fort mal, et, comme il nous est arrivé à tous, l'entendant assez peu et ne le goûtant pas ; peu s'en fallut que je ne me tinsse pour blessé de ce conseil puéril et, à mon sens, pédantesque. Je l'ouvris donc à contre-cœur, ce Galateo maudit ; et à la vue de ce premier *Conciossia cosache*[1] qui traîne après lui l'interminable queue d'une période si pompeuse et si peu substantielle, je fus saisi d'un tel accès de colère que je jetai le livre par la fenêtre, et m'écriai comme un insensé : « Il est pourtant trop dur et trop révoltant que, pour écrire des tragédies à l'âge de vingt-sept ans, il me faille avaler de nouveau de telles puérilités, et me dessécher le cerveau avec ces fadaises de pédant. » Paciaudi sourit à cette poétique fureur digne d'un enfant mal élevé, et me

---

[1] C'est par ce mot que commence le *Galateo* de Casa. Casa, poète et prosateur florentin, était né en 1503 ; mort en 1556. Son meilleur ouvrage, le *Galateo*, est un traité sur les mœurs. (N. du T.)

prédit que je reviendrais un jour au Galateo, et le relirais plus d'une fois. Et c'est en effet ce qui m'arriva, mais longues années après, lorsque mes épaules et mon cou se furent tout-à-fait endurcis à porter le joug grammatical. Et ce ne fut pas seulement le Galateo, mais tous nos prosateurs du quatorzième siècle que je lus en les annotant. En retirai-je grand fruit? je l'ignore. Il n'en est pas moins vrai qu'un auteur qui les aurait bien lus, qui aurait bien étudié leur manière, et qui serait venu à bout de s'approprier avec sens et adresse l'or de leurs vêtemens, en écartant la friperie de leurs idées, pourrait bien, poète, historien, philosophe, en quelque genre enfin que ce fût, donner à son style une richesse, une précision, une propriété, un coloris qui n'appartiennent encore véritablement à aucun de nos écrivains; pourquoi? peut-être parce que le labeur est immense; ceux qui auraient assez de talent et de capacité pour l'accomplir ne le veulent pas faire, et ceux-là l'essaient en vain, à qui le ciel a refusé ces dons.

CHAPITRE II.

Je reprends un maître pour expliquer Horace. Premier voyage littéraire en Toscane.

1776. Vers le commencement de l'année 1776, déjà depuis plus six mois enfoncé dans mes études ita-

liennes, il me vint une honte honnête et cuisante de ne plus entendre le latin ; à ce point que, rencontrant çà et là, comme il arrive, des citations, souvent même les plus courtes et les plus simples, je me voyais forcé de sauter à pieds joints par-dessus, pour ne perdre pas mon temps à en déchiffrer le sens. M'étant d'ailleurs interdit toute lecture française, et réduit au seul italien, je me voyais privé de tout secours pour mes lectures dramatiques. Cette raison, venant se joindre à la honte, me fit entreprendre ce nouveau labeur, pour lire les tragédies de Sénèque, dont quelques morceaux sublimes m'avaient enlevé. Je voulais pouvoir lire aussi en latin les traductions littérales que l'on a faites des tragédies grecques, plus fidèles pour l'ordinaire et moins fastidieuses que tant d'autres qui, pour être en italien, ne servent pas à grand'chose. Je m'armai donc de patience, et je pris un fort bon maître qui, m'ayant mis Phèdre entre les mains, s'aperçut, à sa grande surprise et à ma honte, et me dit que je ne l'entendais pas, bien que déjà j'eusse expliqué ces fables à l'âge de dix ans. En effet, quand je voulus me mettre à le lire et à le traduire en italien, je tombai dans d'énormes bévues et dans d'étranges méprises. Mais mon intrépide maître, ayant avec la mesure de mon ignorance celle de mon indomptable résolution, m'encouragea vivement, et au lieu de me laisser Phèdre, il me donna Horace en me disant : « Si nous allions du difficile au facile? nous ferions chose plus digne de vous. Risquons-nous donc sur les écueils

de ce prince des lyriques latins, et nos erreurs nous aplaniront la route pour redescendre aux autres.» Et ainsi nous fîmes. Je pris un Horace sans commentaire aucun; et du commencement de janvier à la fin de mars, à force de faire des sottises, de construire, de deviner, de me tromper, je parvins à traduire de vive voix toutes les odes. Cette étude me coûta beaucoup de peine, mais elle me fut d'une grande utilité, parce qu'elle me remit dans la grammaire sans me faire sortir de la poésie.

Je ne négligeais pas néanmoins de lire et d'annoter toujours les poètes italiens; j'en ajoutai même de nouveaux à ma liste, Politien, par exemple et Casa; puis je retournais aux maîtres dont je recommençais les œuvres. Pétrarque et Dante, entre autres, je les lus certainement et les annotai bien cinq fois dans l'espace de quatre années. Comme de temps à autre je me remettais aussi à faire des vers tragiques, j'avais achevé de versifier le Philippe. Mais quoiqu'il fût déjà un peu moins mou, un peu plus présentable que la Cléopâtre, néanmoins cette versification me semblait encore languissante, prolixe, fastidieuse et triviale. Et, en effet, ce Philippe qui, dans mes œuvres, n'a plus pour ennuyer son public que quatorze cents et quelques vers, dans mes deux premières tentatives, plus terrible à l'auteur qu'il s'obstinait à désespérer, en avait pour le moins deux mille, et encore disait-il bien moins de choses avec ses deux mille vers qu'il n'a fait depuis avec quatorze cents.

Cette langueur et cette faiblesse de style que

j'étais beaucoup plus tenté d'attribuer à ma plume qu'à mon esprit, ayant fini par me persuader que je n'arriverais jamais à bien dire en italien, tant que je me bornerais à me traduire moi-même en français, me déterminèrent enfin à aller en Toscane pour y apprendre à parler, à entendre, à penser, à rêver en toscan, et jamais autrement. Je partis donc au mois d'avril 1776, avec l'intention de rester six mois en Toscane, me flattant de l'illusion qu'il n'en fallait pas davantage pour me *défranciser*. Mais six mois ne sauraient détruire une triste habitude de plus de dix années. Ayant pris la route de Plaisance et de Parme, je m'en allais lentement, tantôt en voiture, tantôt à cheval, en compagnie de mes petits poètes de poche, ayant d'ailleurs fort peu de bagage, trois chevaux seulement, deux domestiques, ma guitare et toutes les espérances de ma gloire future. Grâces à Paciaudi, je vis à Parme, à Modène, à Bologne et en Toscane presque tous les hommes de quelque renom dans les lettres, et moins dans mes premiers voyages j'avais recherché cette sorte de gens, plus dans celui-ci j'apportais d'empressement et de curiosité à connaître les premiers en tout genre, et ceux ensuite qui occupaient le second rang. Ce fut alors que je fis connaissance à Parme avec notre célèbre Bodoni, et son imprimerie fut la première où je mis le pied; j'avais pourtant été à Madrid et à Birmingham, deux villes qui possèdent les plus remarquables typographies de l'Europe, après celle de Bodoni. Je n'avais donc jamais vu encore un *a* en métal, ni aucun de ces

outils innombrables qui devaient avec le temps m'attirer de la gloire ou des brocards. Mais certes je ne pouvais tomber pour la première fois dans un plus noble atelier, ni rencontrer pour m'en faire les honneurs un *cicerone* plus bienveillant, plus habile, plus ingénieux que Bodoni, dont les travaux ont jeté tant d'éclat sur cet art merveilleux que sans cesse il perfectionne encore.

C'est ainsi que, peu à peu, chaque jour, sortant davantage de ma longue et épaisse léthargie, je voyais, j'apprenais, un peu tard, hélas ! mille choses. Mais pour moi, le plus important, c'est que chaque jour aussi j'apprenais à connaître, à débrouiller, à peser mes facultés intellectuelles et littéraires pour ne pas me tromper plus tard, s'il se pouvait, en faisant choix d'un genre. Pour ce qui est de cette étude sur moi-même, j'y étais moins novice que dans les autres. Devançant l'âge au lieu de l'attendre, déjà, depuis des années, j'avais entrepris de déchiffrer mon existence morale, et je l'avais fait, la plume à la main, ne me bornant pas à y songer. Je possède encore une espèce de journal que, pendant plusieurs mois, j'avais eu la constance d'écrire, et où je tenais note, non seulement de mes sottises de chaque jour, mais encore de mes pensées, et des raisons intimes qui me faisaient agir ou parler ; je voulais voir si, à force de me regarder dans ce triste miroir, je finirais par en devenir un peu meilleur. J'avais commencé mon journal en français, je le continuai en italien ; il n'était bien écrit, ni dans l'une, ni dans l'autre

langue; il y avait plutôt de l'originalité dans la pensée et la manière de sentir. Je m'en lassai bientôt, et je fis très-bien ; car j'y perdais mon temps et mon encre. Il m'arrivait souvent de me trouver le lendemain pire encore que la veille. Mais c'est assez pour faire comprendre que j'étais parfaitement en état de connaître et de juger sur tous les points ma capacité littéraire. Après m'être rendu un compte exact de tout ce qui me manquait et du peu que je tenais de la nature, j'allai plus loin, et m'ingéniai à démêler entre les diverses qualités qui me faisaient faute celles que je pourrais acquérir dans leur entier, celles que je ne pourrais atteindre qu'à demi, celles qui m'échapperaient complètement. J'aurai dû à cette sérieuse étude de moi-même, sinon d'avoir réussi en tout, au moins de n'avoir essayé aucun genre de composition que je n'y fusse entraîné irrésistiblement par un violent instinct de la nature, instinct dont les élans, dans tous les beaux-arts, que l'œuvre soit ou non parfaite, ne ressemblent en rien aux élans de cette impulsion factice qui peut, elle, après tout, créer une œuvre parfaite en toutes ses parties.

A Pise, je fis connaissance avec les plus célèbres professeurs, et j'en tirai pour mon art tout le profit qu'il me fut possible. Dans mes relations avec eux, tout mon embarras, et il était grand, consistait à les interroger avec assez de réserve et de dextérité pour ne pas leur laisser voir mon ignorance toute entière, en un mot, si je puis me servir d'une métaphore monacale, pour leur sembler

profès quand je n'étais que *novice* ; non que je voulusse ou qu'il me fût possible de trancher du docteur, mais j'ignorais tant et tant de choses que j'en avais honte avec de nouveaux visages ; et à mesure que se dissipaient les ténèbres de mon esprit, il me semblait voir se dresser plus gigantesque le fantôme de cette fatale et tenace ignorance ; mais tout aussi grande était mon audace. Ainsi, pendant que d'une part je rendais au savoir d'autrui l'hommage qui lui était dû, de l'autre, je ne me laissais nullement abattre par le sentiment de mon ignorance, bien convaincu que pour composer des tragédies, ce qu'il faut savoir avant tout, c'est sentir fortement, chose qui ne s'apprend pas. Il me restait à apprendre (et certes c'était encore beaucoup) l'art de faire sentir aux autres ce que moi-même je croyais sentir.

Dans les six ou sept semaines que je demeurai à Pise, je conçus et j'écrivis en assez bonne prose toscane la tragédie d'*Antigone*, et je réussis à mettre le Polynice en vers, un peu moins mal que le Philippe. Je crus alors pouvoir lire mon Polynice à quelques-uns de ces *maîtres* de l'université. Ils se montrèrent assez contens de la tragédie dont ils censurèrent çà et là quelques expressions, mais non aussi sévèrement que mon œuvre l'eût mérité. Il y avait de loin en loin dans ces vers des choses heureusement dites ; mais le style dans son ensemble était encore, à mon sens, d'une pâte languissante, triviale et molle ; ces professeurs, au contraire, qui lui reprochaient d'être parfois incorrect, le trou-

vaient d'ailleurs sonore et coulant. Nous ne nous entendions pas. J'appelais, moi, languissant et trivial ce qui pour eux était coulant et sonore. Quant aux incorrections, c'était chose de fait et non de goût, il ne pouvait donc y avoir discussion. En fait de goût, j'étais tout aussi accommodant, et je jouai mon rôle de disciple aussi bien qu'eux leur rôle de maîtres. Dans le fond, et avant tout, c'était à moi d'abord que je voulais plaire. Je me bornais donc à apprendre de ces messieurs ce qu'il fallait ne pas faire, me reposant sur le temps, sur l'expérience, sur mon obstination et sur moi-même du soin d'apprendre ce qu'il fallait faire. Si je voulais égayer mon lecteur aux dépens de ces doctes critiques comme peut-être alors ils s'égayaient aux miens, je n'aurais qu'à nommer tel d'entre eux, je dis un des plus majestueux, qui m'apportait la *Tancia* de Buonarotti [1], et me la conseillait, je ne dirai pas comme modèle, mais comme pouvant m'être d'un utile secours dans l'étude du vers tragique : j'y trouverais un ample répertoire de tours et d'expressions. C'était recommander à un peintre d'histoire la manière de Callot. Un autre me louait le style de Métastase, excellent, disait-il, pour la tragédie, un autre autre chose; mais aucun de ces savans n'était savant en tragédie.

Pendant mon séjour à Pise, je traduisis égale-

[1] Le Buonarotti dont il est ici question est un neveu de Michel-Ange. Sa *Tancia,* le meilleur de ses ouvrages, est une espèce de comédie champêtre. (N. du T.)

ment en prose, avec clarté et simplicité, *l'Art poétique* d'Horace, pour en graver dans mon esprit les ingénieux et judicieux préceptes. Je m'appliquai aussi beaucoup à lire les tragédies de Sénèque, quoiqu'il me fût bien démontré que rien ne ressemblait moins aux préceptes d'Horace; mais il y a dans ses œuvres quelques traits d'un vrai sublime qui me transportaient, et je cherchais à les rendre en vers blancs, ce qui, en favorisant mon étude du latin et de l'italien, m'excitait encore à écrire en vers et dans un style élevé. Ces tentatives m'amenaient à comprendre la grande différence qui existe entre le vers iambique et le vers épique, qui par la diversité du mètre font bien sentir ce qui distingue le ton du dialogue de celui de toute autre poésie. En même temps, il m'était clairement démontré que, la poésie italienne n'ayant que l'endécasyllabe pour toute composition héroïque, il fallait créer un arrangement de mots, une chute de sons toujours variée, un tour de phrase fort et prompt, qui aidassent à distinguer absolument le vers blanc tragique de tout autre vers blanc ou rimé, qu'il fût épique ou lyrique. Les iambes de Sénèque me convainquirent de cette vérité, et peut-être me donnèrent-ils les moyens d'en tirer parti. Plusieurs traits de cet écrivain les plus mâles et les plus fiers doivent la moitié de leur sublime énergie à l'allure brisée et peu sonore du mètre. Et enfin, quel serait l'homme assez dépourvu de sentiment et d'oreille pour ne pas remarquer l'énorme différence qu'il y a entre ces deux vers,

l'un de Virgile, qui veut charmer, ravir son lecteur,

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum [1].

l'autre de Sénèque, qui veut étonner, confondre l'auditeur et caractériser en deux mots deux personnages différens :

Concede mortem.
Si recusares darem [2].

Un tragique italien ne devra donc pas non plus, dans les situations les plus passionnées et les plus terribles, mettre à la bouche de ses personnages des vers qui pour le son ressemblent en rien à ces vers d'ailleurs admirables, grandioses, de notre épique :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba[3].

Convaincu dans le cœur qu'il faut conserver entre les deux styles cette différence essentielle, qui pour nous autres Italiens est d'autant plus difficile qu'il est nécessaire de la créer sans sortir du même mètre, je me rangeais donc fort peu à l'avis des sa-

---

[1] Les chevaux battent d'un pied bruyant les champs poudreux à pas précipités.

Virg. *Én.*, liv. iii, v. 596.

[2] Donne-moi la mort. — Je te la donnerais, si tu ne la demandais pas.

Sénèque, *Agam.*, acte v.

[3] Le rauque son de la trompette infernale appelle les habitans des ombres éternelles.

Jérus. dél. ch., iv, oct. 3.

vans de Pise, quant au fond même de l'art dramatique et au style qu'il y faut employer; en revanche, je les écoutais avec patience et humilité pour ce qui était de la pureté toscane et grammaticale, bien qu'à vrai dire, même sur ce point, les Toscans de nos jours ne semblent pas irréprochables.

Me voilà donc enfin, moins d'une année après la représentation de ma Cléopâtre, possesseur en propre d'un petit fonds de trois autres tragédies. Ici, pour être sincère, je dois dire de quelles sources je les avais tirées. J'avais lu, il y avait plusieurs années, le roman de Don Carlos, par l'abbé de Saint-Réal, et mon Philippe, né Français, d'un père français, était un souvenir de cette lecture. Le Polynice était Français aussi ; je l'avais tiré des Frères ennemis, de Racine. L'Antigone, le premier de mes ouvrages qui ne fût pas entaché d'origine étrangère, m'était venue en lisant le douzième livre de Stace, dans la traduction de Bentivoglio, dont on a parlé plus haut. J'avais aussi inséré dans le Polynice quelques morceaux empruntés à Racine, d'autres aux Sept Chefs d'Eschyle, que j'avais lu tant bien que mal dans la version française du père Brumoy; je fis vœu, pour l'avenir, de ne lire les tragédies des autres qu'après avoir achevé les miennes, quand il m'arriverait de reprendre des sujets déjà traités, pour ne pas encourir le reproche d'avoir pillé, et pouvoir dire que, bon ou mauvais, l'ouvrage était de moi. Lire beaucoup avant de composer, c'est s'exposer à prendre à son insu, et à perdre l'originalité que l'on pourrait avoir. C'est aussi pour cette

raison que depuis un an j'avais cessé la lecture de Shakspeare, sans compter que j'avais le malheur de le lire dans une traduction française. Plus mon esprit s'accommodait des allures de ce poète, dont au reste je savais fort bien distinguer tous les défauts, plus j'eus à cœur de m'en abstenir.

J'avais à peine achevé d'écrire l'Antigone en prose, qu'enflammé par la lecture de Sénèque, je conçus et enfantai tout ensemble ces deux tragédies jumelles, l'*Agamemnon* et l'*Oreste*. Avec tout cela, il ne me semble pas que l'on puisse y voir un larcin fait à Sénèque. A la fin de juin, je quittai Pise, et m'en allai à Florence où je demeurai tout le mois de septembre. Je m'y appliquai de toutes mes forces à me rendre maître de la langue parlée, et à force de m'entretenir chaque jour avec des Florentins, j'en vins passablement à bout. Je commençai dès cette époque à penser presque exclusivement dans cet idiome si élégant et si riche; c'est la première, l'indispensable condition pour le bien écrire. Pendant mon séjour à Florence, je remis en vers le Philippe pour la seconde fois d'un bout à l'autre, sans vouloir même jeter un coup d'œil sur les premiers vers, et pour les refaire ne me servant que de la prose. Mais j'avançais très-lentement, souvent même je croyais perdre, au lieu de gagner. Dans le courant du mois d'août, me trouvant, un matin, au milieu d'un cercle de gens de lettres, quelqu'un rappela par hasard l'anecdote historique de don Garcia, mis à mort par son propre père Cosme premier. Je fus frappé de ce fait, et comme il n'est pas

imprimé, je me procurai une copie manuscrite du récit inséré dans les archives publiques de Florence, et dès lors ma tragédie fut conçue. Je continuais cependant à griffonner des rimes, mais toujours les plus malencontreuses du monde. Je n'avais à Florence aucun censeur, aucun ami, qui pût remplacer auprès de moi Tana ou Paciaudi ; j'eus néanmoins assez de sens et de jugement pour ne donner à personne copie de ces vers, et assez de réserve pour ne les réciter que très-rarement. Je ne me laissai pas décourager par le peu de succès de ces rimes ; j'en tirai au contraire cette conclusion, qu'il ne fallait pas cesser de lire et d'apprendre par cœur ce qu'il y avait de mieux en ce genre, pour me familiariser avec les formes poétiques. Aussi, pendant tout l'été, je m'inondai de vers de Pétrarque, du Dante, du Tasse, j'y ajoutai même jusqu'à trois chants entiers de l'Arioste, convaincu au fond qu'infailliblement un jour viendrait où toutes ces formes, toutes ces phrases, toutes ces expressions sortiraient des diverses cases de mon cerveau, mêlées et assimilées à mes propres pensées, à mes propres sentimens.

CHAPITRE III.

Je m'obstine à me livrer aux études les plus ingrates.

Au mois d'octobre, je retournai à Turin, non que j'eusse la présomption de me croire suffisamment

toscanisé, mais je n'avais pas pris toutes les mesures nécessaires pour rester plus long-temps hors de chez moi. Il entrait aussi dans ma résolution plus d'un motif frivole. Tous mes chevaux que j'avais laissés à Turin m'y attendaient et m'y rappelaient. Cette passion des chevaux a long-temps disputé mon cœur à celle des muses, et ce ne fut que plus d'un an après qu'elle perdit vraiment sa cause. D'autre part, l'étude et la gloire ne m'absorbaient pas tellement, que l'amour du plaisir ne me fît souvent encore sentir son aiguillon. Que de raisons pour y céder à Turin, où j'avais une bonne maison, des relations de tout genre, des bêtes autant que je pouvais en désirer, des distractions et des amis plus qu'il ne m'en fallait. Malgré tant d'obstacles, l'hiver n'apporta aucun ralentissement à mes études ; j'ajoutai, au contraire, aux occupations et aux devoirs que je m'étais imposés. Après Horace tout entier, j'avais lu et médité, page par page, beaucoup d'autres écrivains, et dans le nombre, Salluste. L'élégante précision de cet historien m'avait si bien gagné le cœur, que je m'appliquai sérieusement à le traduire, et j'en vins à bout dans le cours de cet hiver. J'ai à ce travail des obligations infinies ; depuis, je l'ai refait, corrigé, limé peut-être sans trop d'avantage pour l'œuvre en elle-même, mais certainement avec grand profit pour moi, car en m'aidant à mieux comprendre le latin, il me rendait aussi plus habile à manier la langue italienne.

Sur ces entrefaites revenait de Portugal l'incom-

parable abbé Thomas de Caluso, qui, m'ayant trouvé contre son attente enfoncé pour tout de bon dans la littérature, et obstiné au scabreux dessein de me faire poète tragique, me prodigua les encouragemens, les conseils et le secours de toutes ses lumières, avec une bienveillance et un dévouement ineffables. Ainsi fit encore le très-savant comte de Saint-Raphaël, avec qui je fis connaissance, cette même année, et plusieurs autres personnages d'un esprit très-orné, qui tous, mes aînés par l'âge, le savoir et l'expérience dans l'art, eurent pitié de moi et me donnèrent des enrouragemens que la bouillante ardeur de mon caractère rendait au surplus inutiles. Mais je garde, je garderai toute ma vie une profonde reconnaissance à tous les hommes distingués dont je viens de parler, pour avoir supporté avec tant de patience mon insupportable pétulance de ce temps-là, qui, à vrai dire, cependant se calmait de jour en jour, à mesure que j'acquérais des lumières.

Vers la fin de cette année 1776, j'éprouvai une consolation bien douce et après laquelle je soupirais depuis long-temps. Un matin que j'étais allé chez Tana, à qui je portais mes poésies, toujours avec émotion et tremblement, au moment même où je venais de les achever, je lui présentai enfin un sonnet où il trouva fort peu à reprendre, et que, tout au contraire, il loua beaucoup, et comme les premiers vers dignes de ce nom que j'eusse encore faits. Après tant et de si cruelles tribulations, tant d'humiliations éprouvées depuis plus d'un an, cha-

que fois que je lui lisais mes informes productions qu'il censurait toujours sans aucune miséricorde, en véritable et généreux ami, me disant le pourquoi et me laissant satisfait de ses raisons, je laisse à juger quel doux nectar furent pour moi ces louanges sincères et inaccoutumées. Ce sonnet avait pour sujet l'enlèvement de Ganimède, et je l'avais écrit à l'imitation de l'inimitable sonnet de Cassiani, sur le rapt de Proserpine. Je l'ai imprimé en tête de mes poésies. Excité par ces louanges, j'en composai aussitôt deux autres dont j'empruntai le sujet à la fable, que j'imitai comme le premier, et que j'ai placés dans mon livre immédiatement après celui-ci. Imités tous les trois, ils se ressentent un peu trop de leur servile origine, mais si je ne me trompe, ils ont le mérite d'être écrits avec une certaine clarté et avec une élégance que jamais encore je n'avais rencontrée. C'est pour cela que j'ai tenu à les conserver et à les imprimer long-temps après, en y changeant fort peu de chose. A la suite de ces trois premiers sonnets passables, et decette nouvelle source qui venait de s'ouvrir en moi, il en coula beaucoup trop d'autres pendant cet hiver, sonnets d'amour la plupart, mais que l'amour n'avait pas dictés. Uniquement pour m'exercer dans la langue des vers, j'avais entrepris de décrire, l'une après l'autre, les beautés d'une très-aimable et très-charmante dame. Je ne me sentais pas pour elle la moindre étincelle dans le cœur, et peut-être ne le verra-t-on que trop bien dans ces sonnets plus descriptifs que tendres.

Cependant comme les vers ne sont pas trop mauvais, j'ai voulu les conserver presque tous, et leur donner place dans mes œuvres. Ceux qui entendent quelque chose à la poésie pourront y remarquer, jour par jour, les progrès que je faisais dans cet art si difficile de bien dire, art sans lequel ne saurait vivre le sonnet le mieux conçu et le mieux conduit.

1777. Ces progrès manifestes dans l'art des vers, cette prose de Salluste amenée à une grande précision, qui pourtant ne coûtait rien à la clarté, mais encore dépourvue de cette harmonie variée qui n'appartient qu'à la prose et en est le caractère essentiel, m'avaient rempli le cœur d'espérances ardentes. Mais comme ces efforts, ces tentatives avaient toujours pour premier, et alors pour unique but, de me former un style à moi et qui fût propre à la tragédie, de ces occupations secondaires, j'essayais quelquefois de remonter à la principale. Au mois d'avril 1777, je mis en vers l'*Antigone*, dont j'avais fait le plan, et que j'avais écrite, comme je l'ai dit, un an peut-être auparavant et pendant mon séjour à Pise. J'achevai ce travail en moins de trois semaines, et voyant que j'avais acquis une certaine facilité, je crus avoir fait un grand pas. Mais ayant lu mon œuvre dans une société littéraire qui nous réunissait presque tous les soirs, j'ouvris les yeux, et malgré les éloges de mes auditeurs, je m'aperçus, à ma grande douleur, que j'étais véritablement bien loin encore de cette façon de dire dont l'idéal était si profondément gravé dans mon esprit, sans qu'il me fût pos-

sible de le retrouver ensuite sous ma plume. Les louanges des doctes amis qui m'écoutaient me persuadèrent que, pour ce qui était des passions et de l'intrigue, j'avais peut-être rencontré la tragédie; mais mon oreille et mon intelligence me convainquirent que, quant au style, elle n'y était pas. Et nul autre ne pouvait en juger comme moi, à une première audition; car cette curiosité inquiète, émue, que ne manque jamais d'exciter une tragédie que l'on ne connaît pas encore, fait que l'auditeur, quelle que soit d'ailleurs la sûreté de son goût, ne peut, ni ne veut, ni ne doit prendre sérieusement garde au style. Tout ce qui n'est pas détestable, passe toujours inaperçu et sans trop déplaire. Mais connaissant d'avance la tragédie que je lisais, j'étais trop bien averti, chaque fois que, trahis ou affaiblis, la pensée ou le sentiment ne rencontraient pour se produire qu'une expression dépourvue de chaleur, de vérité, de précision, de force ou de pompe.

Une fois convaincu que je n'étais pas encore au point, et que si je n'y arrivais pas, c'est qu'il y avait encore pour moi trop de distractions à Turin, et point assez de solitude pour la méditation, je résolus tout-à-coup de retourner en Toscane, où mon langage ne pouvait manquer à la longue de prendre une allure plus italienne. A Turin, il est vrai, je ne parlais pas français; mais notre dialecte piémontais, que j'employais sans cesse, et que j'entendais parler tout le jour, valait-il beaucoup mieux pour apprendre à parler, à penser et à écrire en italien?

CHAPITRE IV.

Second voyage littéraire en Toscane; je le gâte par un sot luxe d'équipage. Je me lie d'amitié avec Gandellini. Travaux accomplis ou ébauchés à Sienne.

Je partis dans les premiers jours de mai, muni comme de coutume de la permission qu'il fallait obtenir du roi pour sortir de ses bienheureux états. Le ministre à qui je la demandai me répondit que j'avais déjà été, l'année d'avant, en Toscane. « C'est pour cela, répliquai-je, que je me propose d'y retourner encore cette année. » Cette permission me fut accordée; mais ce mot me donna à penser, et fit dès lors germer dans ma tête le dessein que moins d'un an après je mis pleinement à exécution, et qui me dispensa dans la suite de demander aucune permission de ce genre. Comme ce second voyage devait se prolonger plus que l'autre, et qu'à mes rêves de véritable gloire il se mêlait encore quelques bouffées de vanité, j'emmenai avec moi plus de gens et de chevaux, afin de marier ainsi deux rôles qui rarement vont d'accord ensemble, le rôle de poète et celui de grand seigneur. J'eus donc huit chevaux à ma suite et un équipage digne d'un pareil train. Je pris la route de Gênes, où je m'embarquai avec mon bagage et une petite calèche, laissant mes chevaux suivre la voie de terre par Lerici et Sarzana. Ils y arrivèrent heureusement et avant moi. Pour moi, la felouque où j'étais, presque en vue de Le-

rici, fut ramenée en arrière par un coup de vent, et je fus forcé de débarquer à Rapallo qui n'était guère qu'à deux postes de Gênes. Ayant pris terre sur cette côte et me lassant d'attendre que le vent redevînt favorable pour reprendre la route de Lerici, je laissai la felouque avec mes effets, et, prenant avec moi quelques chemises, mes écrits dont je ne me séparais plus et un seul de mes gens, j'enfourchai un bidet de poste, et, à travers les précipices de l'Apennin dépouillé, je me rendis à Sarzana, où je trouvai mes chevaux, et où il me fallut attendre la felouque plus de huit jours. Bien que j'eusse là mes chevaux pour me distraire, comme je n'avais, en fait de livres, que mon petit Horace et mon Pétrarque de poche, je m'ennuyai beaucoup à Sarzana. Un prêtre, frère du maître de poste, me prêta un Tite-Live dont les œuvres ne m'étaient pas tombées dans les mains depuis l'académie, où je ne l'avais ni compris, ni goûté. Quoique passionné admirateur de la rapidité de Salluste, cependant la sublimité du sujet et la majesté des discours de Tite-Live me frappèrent vivement. Ayant lu dans cet historien la mort de Virginie et les discours enflammés d'Icilius, j'en fus si transporté qu'aussitôt l'idée me vint d'en faire une tragédie ; et je l'aurais écrite d'un trait, si ne m'avait troublé l'attente continuelle de cette maudite felouque dont l'arrivée serait venue m'interrompre dans le feu de la composition.

Ici, pour l'intelligence du lecteur, je dois dire ce que j'entends par ces mots dont je me sers si souvent,

concevoir, *développer* et *mettre en vers*. Je m'y prends toujours à trois fois pour donner l'être à chacune de mes tragédies, et j'y gagne le bénéfice du temps, si nécessaire pour bien asseoir une œuvre de cette importance, qui, pour peu qu'elle vienne au monde contrefaite, a grand' peine ensuite à se redresser. *Concevoir* une tragédie, ce que j'appelle ainsi, c'est donc distribuer mon sujet en scènes et en actes, établir et fixer le nombre des personnages ; puis, en deux petites pages de mauvaise prose, résumer, pour ainsi dire, scène par scène, ce qu'ils diront et ce qu'ils doivent faire. Reprendre ensuite ce premier feuillet, et, fidèle à la trace de mes indications, remplir les scènes, dialoguer en prose, comme elle vient, la tragédie tout entière, sans écarter une seule pensée, quelle qu'elle soit, et écrire avec toute la verve que je puis avoir, sans prendre garde aux termes, c'est là ce que j'appelle *développer*. J'appelle enfin *versifier*, non seulement mettre la prose en vers, mais avec un esprit à qui j'ai laissé le temps de se reposer, choisir parmi les longueurs du premier jet les pensées les meilleures, les élever à la forme et à la poésie. Il faut ensuite, comme dans toute autre composition, limer, retrancher, changer. Mais si d'abord la tragédie n'était ni dans la conception, ni dans le développement, je doute que plus tard elle se retrouvât dans cette étude du détail. C'est là le procédé que j'ai suivi dans toutes mes compositions dramatiques, à commencer par le Philippe, et j'ai pu me convaincre qu'il compte au moins pour les deux tiers de l'œuvre. Et en effet,

après un certain temps, ce qu'il en fallait pour oublier complètement cette première distribution de scènes, quand il m'arrivait de reprendre ce feuillet, je sentais tout-à-coup, à chaque scène, gronder dans mon cœur et dans mon esprit un assaut tumultueux de sentimens et de pensées qui m'excitaient, et, pour ainsi dire, me forçaient à écrire; j'en concluais aussitôt que ce premier plan était bon et tiré des entrailles mêmes du sujet. Si, au contraire, je ne retrouvais pas cet enthousiasme, égal ou même supérieur à ce qu'il était quand j'écrivais cette esquisse, je la changeais ou la brûlais. Le premier plan approuvé, le développement allait très-vite; j'en écrivais un acte par jour, quelquefois plus, rarement moins; et d'ordinaire, dès le sixième jour, la tragédie était née, sinon faite. De cette façon, n'admettant de juge que mon propre sentiment, toutes les tragédies que je n'ai pu écrire ainsi, et avec cette fureur d'enthousiasme, jamais je ne les ai achevées, ou si je les ai terminées, jamais du moins je ne les ai mises en vers. Tel fut le sort d'un *Charles I*er, qu'immédiatement après le Philippe j'entrepris de développer en francais; au troisième acte de l'ébauche, mon cœur et ma main se glacèrent en même temps, et si bien que ma plume se refusa absolument à poursuivre. Même chose arriva à une tragédie de *Roméo* et *Juliette*, que je développai pourtant tout entière, mais avec effort et non sans me reprendre. Quelques mois après, quand je voulus revenir à cette malheureuse esquisse et la relire, elle me glaça tellement le cœur,

et j'entrai contre moi dans une telle colère, qu'au lieu d'en poursuivre l'ennuyeuse lecture, je la jetai au feu. De cette méthode, que j'ai voulu caractériser avec détail, il est peut-être résulté une chose : c'est que mes tragédies dans leur ensemble, et malgré les nombreux défauts que j'y vois, sans compter tous ceux que peut-être je n'y vois pas, ont du moins le mérite d'être, ou, si l'on veut, de paraître pour la plupart venues d'un seul jet et rattachées à un seul nœud, de telle sorte que les pensées, le style, l'action du cinquième acte s'identifient étroitement avec la disposition, le style, les pensées du quatrième, et ainsi de suite, en remontant jusqu'aux premiers vers du premier, ce qui a du moins l'avantage de provoquer, en la soutenant, l'attention de l'auditeur, et d'entretenir la chaleur de l'action. La tragédie ainsi développée, lorsqu'il ne reste plus au poète d'autre souci que de la versifier à son aise, et de distinguer le plomb de l'or, l'inquiétude que communique à l'esprit le travail des vers et cette passion de l'éloquence, si difficile à satisfaire, ne sauraient nuire en rien au transport et à l'enthousiasme qu'il faut aveuglément suivre dès que l'on veut concevoir et créer une œuvre terrible et passionnée. Si ceux qui viendront après moi jugent que cette méthode m'a conduit à mon but plus heureusement que d'autres, cette petite digression pourra, avec le temps, éclairer et fortifier quelque disciple de l'art que je professe. Si je me suis abusé, d'autres peut-être s'aideront de ma méthode pour en trouver une meilleure.

Je reprends le fil de ma narration. Enfin arriva à Lerici cette felouque si impatiemment attendue; je m'emparai de ma garde-robe et je partis immédiatement de Sarzana pour Pise, ayant ajouté à mon bagage poétique cette Virginie de plus, sujet qui allait merveilleusement à mon humeur. Je m'étais bien promis de ne pas rester cette fois plus de deux jours à Pise; je me flattais de profiter davantage sous le rapport de la langue à Sienne, où l'on parle mieux et où il y a moins d'étrangers, sans compter que durant le séjour que j'avais fait à Pise, l'année d'auparavant, je m'étais épris à moitié d'une belle et noble demoiselle, que ses parens m'auraient sans doute accordée pour femme, quoique riche, si je l'avais demandée. Mais quelques années de plus m'avaient mûri sur ce point, et ce n'était plus le temps où, à Turin, j'avais consenti que mon beau-frère demandât pour moi cette jeune fille, qui, à son tour, ne voulut pas de moi. Cette fois, je ne voulus pas laisser demander pour moi celle-ci qui assurément ne m'eût pas refusé. Elle me convenait autant par son caractère, que sous tout autre rapport, et je dois ajouter qu'elle ne me plaisait pas médiocrement. Mais j'avais maintenant huit ans de plus, j'avais vu, bien ou mal, presque toute l'Europe, et l'amour de la gloire, qui était entré dans mon âme, cette passion pour l'étude, cette nécessité d'être ou de me faire libre pour devenir un intrépide et véridique auteur, étaient autant d'aiguillons qui me faisaient passer outre, autant de raisons qui me criaient dans le fond de mon cœur

que sous la tyrannie c'est déjà bien assez, si ce n'est trop, de vivre seul, et que jamais, pour peu que l'on y songe, il ne faut y être ni mari ni père. Je passai donc l'Arno, et me voici à Sienne. Je bénirai toujours le moment où j'y arrivai, car je m'y composai un petit cercle de six ou sept hommes doués de sens, de jugement, de goût et d'instruction, ce qu'on aura peine à croire d'un pays aussi petit. Mais j'en distinguai un entre tous, c'était le respectable Francesco Gori Gandellini : j'en ai souvent parlé dans mes divers écrits, et sa douce et chère mémoire ne sortira jamais de mon cœur. Une sorte de ressemblance entre nos caractères, une même façon de penser et de sentir (bien plus rare, bien plus remarquable chez lui, dont la vie était si différente de la mienne), un besoin mutuel de soulager nos cœurs du poids des mêmes passions, que fallait-il de plus pour nous unir bientôt d'une vive amitié? Ce nœud sacré d'une franche amitié était, et il est toujours dans ma manière de penser et de vivre, un besoin de première nécessité. Mais ma nature austère, réservée, difficile, me rend, et, tant que je vivrai, me rendra peu propre à inspirer à d'autres ce sentiment qu'à mon tour je n'accorde pas sans une extrême difficulté. Cela fait que je n'aurai connu dans le cours de ma vie qu'un très-petit nombre d'amis; mais je me vante de n'en avoir eu que de bons, et qui tous valaient mieux que moi. Pour ma part, je n'ai jamais cherché dans l'amitié qu'un épanchement réciproque des faiblesses de l'humanité, où je demande à la raison et à la ten-

dresse de mon ami de corriger chez moi et d'améliorer ce qu'il y trouverait à blâmer, de fortifier, au contraire, et d'élever encore le peu de choses louables par où l'homme peut se rendre utile aux autres, et s'honorer lui-même. Telle est, par exemple, la faiblesse de vouloir devenir auteur, et c'est là surtout que les nobles et affectueux conseils de Gandellini me furent d'un grand secours et m'encouragèrent beaucoup. Le très-vif désir que j'éprouvais de mériter l'estime de cet homme rare donna tout-à-coup comme un nouveau ressort à mon esprit, et à mon intelligence une vivacité qui ne me laissait ni paix, ni trêve, tant que je n'avais pas composé une œuvre qui fût ou me parût digne de lui. Je n'ai jamais joui de l'entier exercice de mes facultés intellectuelles et créatrices, que mon cœur ne se trouvât auparavant rempli et satisfait, et que mon esprit ne se sentît appuyé, soutenu par une main estimable et chère. Cet appui, au contraire, venait-il à me manquer, et à me laisser, pour ainsi dire, seul au monde, me regardant comme un être inutile à tous, et qui n'était aimé de personne, je tombais alors dans de tels accès de mélancolie, de désenchantement et de dégoût sur toute chose, et ces accès se renouvelaient si fréquemment que je passais des journées entières, et même des semaines, sans vouloir, sans pouvoir toucher un livre ou une plume.

Pour obtenir et mériter l'approbation d'un homme aussi estimable que Gori l'était à mes yeux, je travaillai, cet été, avec beaucoup plus d'ardeur que je n'avais fait encore. C'est de lui que me vint l'idée

de mettre au théâtre la conjuration des *Pazzi*. Le fait m'était complètement inconnu, et il me conseilla de le chercher dans Machiavel de préférence à tout autre historien. Et c'est ainsi que, par une étrange rencontre, ce divin auteur qui devait aussi faire, un jour, mes plus chères délices, venait, une seconde fois, se placer sous ma main, grâce à un autre ami véritable, semblable sous bien des rapports à ce cher d'Acunha que j'avais tant aimé, mais beaucoup plus savant et plus instruit que ce dernier. Et en effet, quoique le terrain ne fût pas encore assez préparé pour recevoir et féconder une telle semence, je lus néanmoins çà et là, pendant le mois de juillet, bien des fragmens de Machiavel, outre le récit du fait de la conjuration; et alors non seulement je conçus sans différer le plan de ma tragédie, mais épris de cette façon de dire si originale et si puissante, il me fallut laisser là pour quelques jours toutes mes autres études, et, comme inspiré de ce génie sublime, écrire d'une haleine les deux livres de *la Tyrannie*, tels ou à peu près que je les imprimai quelques années plus tard. Ce fut l'épanchement d'un esprit trop plein et blessé dès l'enfance par les flèches de l'oppression détestée qui pèse sur le monde. Si j'avais su reprendre un tel sujet dans un âge plus mûr, je l'aurais sans doute traité un peu plus savamment, et l'histoire serait venue au secours de mes opinions. Mais quand j'ai imprimé ce livre, je n'ai pas voulu, avec le froid des années et le pédantisme de mon petit savoir, étouffer le feu de la jeunesse, et la généreuse, la légitime in-

dignation que j'y vois briller à chaque page, et dont l'éclat n'ôte rien à une sorte de franche et véhémente logique qui me paraît y dominer le reste. Que si j'y remarquai aussi des erreurs ou des déclamations, ce sont filles d'inexpérience et non de mauvaise volonté que je voulus également y laisser. Aucune fin cachée, aucun sentiment de vengeance personnelle ne me dicta cet écrit. J'ai pu me tromper dans ma façon de sentir, ou écrire avec trop de passion. Mais peut-il y avoir excès dans la passion que l'on éprouve pour le juste et pour le vrai, surtout quand il s'agit de la faire partager aux autres ? Je me suis borné à dire ce que je pensais, moins peut-être que je ne sentais. Dans l'ardeur bouillante de cet âge, raisonner et juger n'étaient peut-être qu'une noble et généreuse manière de sentir.

CHAPITRE V.

Un amour digne de moi m'enchaîne enfin pour toujours.

Après avoir ainsi soulagé mon âme ulcérée de sa haine contre la tyrannie, haine conçue en naissant, et chaque jour plus vive, je sentis aussitôt se réveiller mon ardeur pour les œuvres théâtrales; mais auparavant, ayant lu mon petit livre à mon ami et à un très-petit nombre d'autres personnes, je le cachetai pour le mettre à part, et n'y pensai plus pendant nombre d'années. Cependant ayant

repris le cothurne, je développai en très-peu de temps et tout ensemble, l'*Agamemnon*, l'*Oreste* et la *Virginie*. Pour ce qui est d'Oreste, il m'était venu un scrupule avant de le développer; mais comme ce scrupule était chose mesquine en soi et peu digne d'arrêter, mon ami me le leva avec quelques mots. J'avais conçu cette tragédie à Pise, l'année d'avant, et j'en avais pris le sujet dans l'Agamemnon de Sénèque, pièce détestable, s'il en fut. L'hiver arriva, et me trouvant alors à Turin, un jour que je passais mes livres en revue, j'ouvris par hasard un volume du théâtre de Voltaire, où le premier mot qui s'offrit à moi ce fut : *Oreste, tragédie*. Je fermai aussitôt le livre, dépité de me connaître un tel rival parmi les modernes. Je n'avais jamais su qu'il eût fait une tragédie de ce nom. Je pris alors quelques avis, et l'on me dit que c'était une des bonnes tragédies de l'auteur. Cette réponse m'avait singulièrement refroidi dans le dessein de donner suite à mon plan. Me trouvant donc à Sienne, ainsi que je l'ai dit, et ayant achevé de développer l'Agamemnon, sans ouvrir même une seule fois celui de Sénèque, pour ne pas devenir plagiaire, lorsque je me vis sur le point de développer l'Oreste, j'allai consulter mon ami, je lui racontai le fait, et le priai de me prêter celui de Voltaire pour y jeter un coup d'œil, et voir si je devais ou non faire le mien. Gori refusa de me prêter l'Oreste français, et me dit : « Commencez par écrire le vôtre avant de lire celui-ci, et si vous êtes né pour la tragédie, le vôtre pourra valoir plus ou moins ou autant que cet

autre Oreste, mais du moins sera-ce bien le vôtre. » Je fis ce qu'il me dit, et ce noble et généreux conseil devint pour moi dès lors un système. Toutes les fois depuis que j'ai entrepris de traiter des sujets déjà traités par d'autres modernes, je n'ai voulu lire leur ouvrage qu'après avoir esquissé et versifié le mien; si je l'avais vu au théâtre, je cherchais aussitôt à ne plus m'en souvenir, ou si malgré moi je m'en souvenais, je m'attachais à faire, autant que possible, le contraire en tout de ce qu'ils avaient fait. Somme toute, j'y ai gagné, ce me semble, une physionomie et une allure tragiques, où peut-être il y a fort à reprendre, mais qui, à coup sûr, sont de moi.

Ce séjour à Sienne de près de cinq mois fut donc un véritable baume pour mon intelligence, et en même temps pour mon esprit. Outre les compositions dont j'ai parlé, j'y continuai avec persévérance et avec fruit l'étude des classiques latins, de Juvénal entre autres, qui me frappa vivement, et que dans la suite je n'ai cessé de relire non moins qu'Horace. Mais à l'approche de l'hiver, qui, à Sienne, n'est nullement agréable, comme d'ailleurs je n'étais pas encore bien guéri de ce besoin de changer de lieux, qui est une maladie de la jeunesse, au mois d'octobre, je me décidai à aller à Florence, sans savoir au juste si j'y passerais l'hiver, ou s'y je m'en retournerais à Turin. Mais je m'y étais à peine établi tant bien que mal, pour essayer d'y séjourner un mois, qu'une circonstance nouvelle m'y fixa, et pour ainsi dire m'y enferma pour bien des années.

Cette circonstance me détermina heureusement à renoncer pour toujours à ma patrie, et je trouvai enfin dans des chaînes d'or, qui tout-à-coup me retinrent doucement, cette liberté littéraire sans laquelle jamais je n'eusse fait rien de bon, si tant est que j'aie fait quelque chose de bon.

Pendant l'été précédent, que j'avais tout entier passé à Florence, comme je l'ai dit, j'y avais souvent rencontré, sans la chercher, une belle et très-aimable dame. Étrangère de haute distinction, il n'était guère possible de ne la point voir, et de ne pas la remarquer, plus impossible encore, une fois vue et remarquée, de ne pas lui trouver un charme infini. La plupart des seigneurs du pays et tous les étrangers qui avaient quelque naissance étaient reçus chez elle; mais plongé dans mes études et ma mélancolie, sauvage et fantasque de ma nature, et d'autant plus attentif à éviter toujours entre les femmes celles qui me paraissaient les plus aimables et les plus belles, je ne voulus pas, à mon premier voyage, me laisser présenter dans sa maison. Néanmoins il m'était arrivé très-souvent de la rencontrer dans les théâtres et à la promenade. Il m'en était resté dans les yeux et en même temps dans le cœur une première impression très-agréable; des yeux très-noirs et pleins d'une douce flamme, joints (chose rare) à une peau très-blanche et à des cheveux blonds, donnaient à sa beauté un éclat dont il était difficile de ne pas demeurer frappé, et auquel on échappait malaisément. Elle avait vingt-cinq ans; un goût très-vif pour les lettres et les

beaux-arts; un caractère d'ange, et, malgré toute sa fortune, des circonstances domestiques, pénibles et désagréables, qui ne lui permettaient d'être ni aussi heureuse ni aussi contente qu'elle l'eût mérité. Il y avait là trop de doux écueils pour que j'osasse les affronter.

Mais dans le cours de cet automne, pressé à plusieurs reprises par un de mes amis de me laisser présenter à elle, et me croyant désormais assez fort, je me risquai à en courir le danger, et je ne fus pas long-temps à me sentir pris, presque sans m'en apercevoir. Toutefois, encore chancelant entre le *oui* et le *non* de cette flamme nouvelle, au mois de décembre je pris la poste, et je m'en allai à franc étrier jusqu'à Rome, voyage insensé et fatigant, dont je ne rapportai pour tout fruit que mon sonset sur Rome, que je fis, une nuit, dans une pitoyable auberge de Baccano, où il me fut impossible de fermer l'œil. Aller, rester, revenir, ce fut l'affaire de douze jours. Je passai et repassai par Sienne, où je revis mon ami Gori, qui ne me détourna pas de ces nouvelles chaînes dont j'étais plus d'à moitié enveloppé; aussi mon retour à Florence acheva bientôt de me les river pour toujours. L'approche de cette quatrième et dernière fièvre de mon cœur s'annonçait heureusement pour moi par des symptômes bien différens de ceux qui avaient marqué l'accès des trois premières. Dans celles-ci, je n'étais pas ému, comme dans la dernière, par une passion de l'intelligence, qui, se mêlant à celle du cœur et lui faisant contre-poids, formait, pour parler comme

le poète, un mélange ineffable et confus qui, avec moins d'ardeur et d'impétuosité, avait cependant quelque chose de plus profond, de mieux senti, de plus durable. Telle fut la flamme qui, à dater de cette époque, vint insensiblement se placer à la tête de toutes mes affections, de toutes mes pensées, et qui désormais ne peut s'éteindre qu'avec ma vie. Ayant fini par m'apercevoir au bout de deux mois que c'était là la femme que je cherchais, puisque loin de trouver chez elle, comme dans le vulgaire des femmes, un obstacle à la gloire littéraire, et de voir l'amour qu'elle m'inspirait me dégoûter des occupations utiles, et rapetisser, pour ainsi dire, mes pensées, j'y trouvai, au contraire, un aiguillon, un encouragement et un exemple pour tout ce qui était bien ; j'appris à connaître, à apprécier un trésor si rare, et dès lors je me livrai éperduement à elle. Et certes je ne me trompai pas, puisque après dix années entières, à l'heure où j'écris ces enfantillages, désormais, hélas! entré dans la triste saison des désenchantemens, de plus en plus je m'enflamme pour elle, à mesure que le temps va détruisant en elle ce qui n'est pas elle, ces frêles avantages d'une beauté qui devait mourir. Chaque jour mon cœur s'élève, s'adoucit, s'améliore en elle, et j'oserai dire, j'oserai croire, qu'il en est d'elle comme de moi, et que son cœur, en s'appuyant sur le mien, y puise une force nouvelle.

CHAPITRE VI.

Donation entière de mes biens à ma sœur. — Nouvel accès d'avarice.

Je commençai donc alors à travailler joyeusement, c'est-à-dire, avec la sérénité d'un cœur apaisé, et en homme qui a trouvé enfin son but et son appui. J'étais bien décidé à part moi à ne plus sortir de Florence, aussi long-temps du moins que ma dame pourrait y demeurer. C'était le moment de réaliser un projet que déjà depuis long-temps j'avais ébauché dans ma tête, et dont l'exécution était devenue pour moi d'une nécessité absolue, le jour où j'avais si invariablement placé mon cœur sur un digne objet.

J'avais toujours senti outre mesure le poids et 177
l'ennui des chaînes de ma servitude native, et entre autres le privilége peu enviable qui fait exclusivement aux nobles feudataires un devoir de demander au roi la permission de quitter le royaume, même pour le temps le plus court, permission que le ministre n'accordait pas toujours de bonne grâce et sans difficulté, et qui d'ailleurs n'était jamais que limitée. J'avais eu quatre ou cinq fois l'occasion de la demander, et quoique je l'eusse toujours obtenue, je trouvais néanmoins si injuste cette nécessité de la solliciter, quand ni les cadets, ni les bourgeois d'aucune classe, dès qu'ils n'avaient aucun emploi,

n'avaient besoin de l'obtenir, que je m'y pliais avec une répugnance chaque fois plus grande, répugnance qui ne faisait que s'accroître à mesure que la barbe me venait. La dernière démarche que je fis à ce sujet et qui m'attira, comme je l'ai marqué plus haut, une parole assez peu aimable, m'avait paru fort dure à avaler. Mes écrits, en outre, devenaient de jour en jour plus nombreux; cette Virginie que j'avais développée avec l'énergie et la liberté que réclame un tel sujet; ce livre de la Tyrannie que j'avais écrit, comme si j'étais né, comme si j'habitais dans un pays libre et où il fût permis de parler justice et liberté; le plaisir que je trouvais à lire, à goûter, à sentir vivement Tacite et Machiavel, et un petit nombre d'autres écrivains sublimes et libres; les réflexions qui m'avaient amené à me rendre un compte exact de ma véritable situation, et de l'impossibilité où j'étais, soit de rester à Turin en imprimant, soit d'imprimer en voulant y rester; la conviction bien profonde qu'il y aurait pour moi mille dangers, mille déboires, à imprimer au dehors, en quelque lieu que je fusse, tant que je resterais soumis à une loi de ma patrie que je citerai plus bas; joignez enfin à toutes ces raisons, qui sont par elles-mêmes assez graves et évidentes, la passion qui tout nouvellement et pour ma plus grande félicité venait de s'emparer de moi; c'était assez, ce me semble, pour que je n'hésitasse plus à travailler avec une ardeur et une persévérance sans bornes à l'œuvre importante que j'avais conçue, celle de me *dépiémontiser*, autant que possible,

et d'abandonner pour toujours, à quelque prix que ce fût, le nid malencontreux où j'étais né.

J'avais plus d'une manière d'arriver à mon but. Je pouvais, en la faisant renouveler, prolonger d'année en année la permission que j'avais obtenue de vivre à l'étranger. C'était peut-être le parti le plus sage; mais c'était rester dans le doute. Y avait-il moyen de conserver une entière sécurité, tant que je restais soumis à une volonté étrangère? Je pouvais encore user de subterfuges, de détours et de lenteurs, feindre des dettes, vendre en secret mes biens, et les réaliser ainsi ou de toute autre façon, pour les extraire de la noble prison qui me les retenait. Mais c'étaient là des moyens lâches, peu sûrs, et ils ne me plaisaient nullement au fond, peut-être parce qu'ils n'avaient rien d'extrême. Accoutumé du reste par caractère à toujours mettre les choses au pire, je voulais absolument en finir une bonne fois avec cette affaire, à laquelle de toute manière il eût bien fallu revenir un jour ou l'autre, si je ne voulais renoncer à l'art et à la gloire d'écrivain véridique et indépendant. Ainsi déterminé à éclaircir la chose, et à voir si je pourrais sauver une partie de mon bien, pour m'échapper ensuite et imprimer hors de mon pays, je me préparai énergiquement à tenter l'aventure; et je fis sagement, quoique jeune encore et passionné de tant de façons. Et certes, avec les habitudes despotiques du gouverneur sous lequel j'avais eu le malheur de naître, si je m'étais laissé gagner par le temps, si j'avais commencé par imprimer à l'étranger même les

écrits les plus innocens, la chose devenait alors très-problématique, et mes moyens d'existence, ma gloire, ma liberté même restaient complètement à la merci de ce pouvoir absolu qui, blessé nécessairement de ma façon de penser, d'écrire et d'agir avec le généreux dédain d'un homme libre, n'aurait eu garde assurément de me seconder dans le dessein de me soustraire à sa dépendance.

Il y avait alors en Piémont une loi qui portait : « Il sera également interdit à qui que ce soit de faire imprimer des livres ou d'autres écrits, hors de nos états, sans la permission des censeurs, sous peine d'une amende de soixante écus ou autre châtiment plus grave, et même corporel, si les circonstances le rendent nécessaire pour l'exemple de tous. » De cette loi il faut en rapprocher cette autre qui disait : « Les sujets qui habitent nos états ne pourront s'absenter desdits états sans notre autorisation écrite. » Entre ces deux entraves il sera aisé de conclure que je ne pouvais en même temps devenir auteur et rester sujet. Je préférai donc être auteur. Et profondément ennemi comme je l'étais de tout subterfuge et de tout délai, je pris pour me *désassujettir* la voie la plus courte et la plus unie ; vivant, je fis une donation complète de tous mes immeubles libres ou féodaux (ce qui faisait plus des deux tiers du tout) à mon héritier légitime, je veux dire à ma sœur Julie, qui avait épousé, comme on l'a vu, le comte de Cumiana. Je la fis dans la forme la plus solennelle, la plus irrévocable, ne me réservant qu'une pension annuelle de quatorze

mille livres de Piémont, environ quatorze cents sequins de Florence, ce qui formait peut-être un peu plus de la moitié de tous mes revenus à cette époque. Content de ce qui me restait, il me semblait que je ne payais pas trop cher de l'autre moitié l'indépendance de mon opinion, et avec la liberté de ma plume celle de séjourner où il me plairait. Mais cette donation de mes biens et son entier accomplissement fut pour moi la source d'une infinité d'ennuis et de dégoûts, grâce à toutes les formalités légales qui ne pouvaient manquer de prendre beaucoup de temps, l'affaire s'étant traitée par correspondance. Il y fallut, en outre, ces éternelles autorisations du roi ; car, en ce bienheureux pays, il n'est pas d'affaire si privée où le roi n'intervienne. Il fallut que mon beau-frère, travaillant pour lui comme pour moi, obtînt du roi la permission d'accepter mes biens, et se fît autoriser à me payer cette redevance annuelle partout où il me plairait de me fixer. Aux yeux des moins clairvoyans il était bien manifeste que le principal motif de cette donation était la résolution que j'avais prise d'abandonner le pays. De là cette nécessité d'obtenir la permission du gouvernement qui aurait toujours pu, selon son bon plaisir, s'opposer à ce que cette pension me fût soldée en pays étranger. ; mais très-heureusement pour moi, le roi d'alors, qui certainement avait pénétré ma pensée (plus d'une fois je l'avais trahie), eut plus de plaisir encore à me laisser partir qu'il n'en aurait eu à me retenir. Il consentit sur-le-champ à me voir me dépouiller

ainsi, et nous fumes très-contens l'un et l'autre, lui de me perdre, moi de me retrouver.

Mais je crois juste d'ajouter ici une particularité passablement étrange pour consoler mes ennemis et pour faire rire à mes dépens ceux qui, en s'examinant eux-mêmes, se jugeront moins faibles d'esprit et moins enfans que je ne l'étais. De cette particularité que l'on verra chez moi se reproduire à côté d'actions énergiques qui ne me coûtaient pas, celui qui sait observer de près et réfléchir conclura sans doute que souvent dans l'homme, ou du moins en moi, le nain est près du géant. Le fait est quedans le temps même où j'écrivais la Virginie et le livre de la Tyrannie, dans le temps même où je secouais si vigoureusement, où je brisais les chaînes qui me rattachaient au Piémont, je continuais néanmoins à porter l'uniforme du roi de Sardaigne, quoique je fusse hors de ses états, et que depuis environ quatre ans j'eusse quitté le service. Et que diront les sages quand je confesserai ingénuement la raison qui me le faisait porter ? Il me semblait avoir sous ce costume un air plus avenant et plus dégagé. Riez, lecteur, vous en avez sujet. Et ajoutez, si vous le voulez, qu'en agissant de cette façon puérile et déraisonnable, je préférais sans doute paraître plus beau aux yeux des autres qu'estimable aux miens propres.

La conclusion de mon affaire traîna en longueur depuis janvier jusqu'en novembre de cette année 1778, parce que je stipulai dans une clause dernière, qui fut comme un second traité, l'échange

de cinq mille livres de ma pension annuelle en un capital de cent mille livres de Piémont, que ma sœur devait me compter. Ce nouvel arrangement souffrit un peu plus de difficulté que le premier ; mais le roi finit encore par consentir à ce que cette somme me fût livrée, et je la plaçai ensuite avec d'autres dans un de ces établissemens si communs en France et si chanceux qui servent des rentes viagères. Or si je me fiais médiocrement au roi de Sardaigne, je n'avais guère plus de confiance dans le roi *très-chrétien*. Mais il me semblait qu'en partageant ainsi ma fortune entre deux tyrannies diverses, je risquais peut-être un peu moins, et qu'à défaut de ma bourse, je sauvais du moins ma plume et mon intelligence.

Ce fut pour moi une époque importante, décisive, que celle où je fis cette donation, et je n'ai cessé depuis d'en bénir le ciel et l'heureuse issue. Mais je n'en dis rien à mon amie qu'après en avoir rendu l'acte principal irrévocable et définitif. Je ne voulus pas mettre la délicatesse de son âme à l'épreuve ou de la blâmer comme contraire à mes intérêts et de l'empêcher, ou de la louer, et de l'approuver comme favorable sous quelques rapports à la durée, à la sécurité de notre amour mutuel, cette résolution devant m'ôter à l'avenir toute pensée de m'éloigner d'elle. Lorsqu'elle l'apprit, elle la blâma avec une candeur ingénue qui n'appartient qu'à elle ; mais ne pouvant l'empêcher, elle se résigna et me pardonna de lui en avoir fait un mystère, peut-être m'en aima-t-elle davantage, et son estime en augmenta.

Pendant que j'écrivais lettres sur lettres à Turin, pour mettre un terme à tous les ennuis, à tous les embarras que me suscitaient le roi, la loi et ma famille, bien décidé à ne pas reculer, quelle que pût être l'issue de mes démarches, j'avais commandé à Élie, resté par mes ordres à Turin, de vendre tous mes meubles et mon argenterie. En deux mois qu'il y employa sans perdre un moment, il m'avait réalisé plus de six mille sequins que je lui ordonnai de me faire passer en lettres de change sur Florence. Je ne sais par quel hasard il arriva qu'entre la lettre où il m'annonçait qu'il avait cette somme dans les mains et l'exécution de l'ordre que je lui donnai, en lui écrivant par la poste de m'envoyer ces lettres de change, il se passa plus de trois semaines durant lesquelles je ne reçus ni lettres de lui, ni argent, ni avis d'aucun banquier. Quoique peu défiant par caractère, un si étrange délai avait bien cependant de quoi éveiller mes soupçons dans des circonstances si urgentes et de la part d'un homme ordinairement si exact et si soigneux que l'était Élie. Il m'entra donc un violent soupçon dans le cœur, et mon imagination (toujours si prompte et si ardente) me fit aussitôt d'une perte possible une perte consommée. Pendant plus de quinze jours, je crus fermement que mes six mille sequins s'en étaient allés en fumée avec l'excellente opinion que j'avais toujours eue d'Élie et avec justice. Cela posé, je me trouvais alors dans une position très-difficile. Mes arrangemens avec ma sœur n'étaient pas encore définitivement arrêtés, et chaque jour ayant à me défendre

de quelque nouvelle chicane de mon beau-frère, qui ne manquait jamais de mettre dans la bouche du roi, et sous son nom, ses petites objections personnelles, j'avais fini par lui répondre avec colère et mépris que s'ils ne voulaient pas de mes biens comme don, ils étaient libres de les prendre ; car de ma vie je ne retournerais à Turin, et n'avais que faire d'eux, de leur argent et de leur roi, qu'ils gardassent le tout et qu'on n'en parlât plus. J'étais en effet très-décidé à m'expatrier pour toujours, dussé-je me voir réduit à demander l'aumône. Ainsi, de ce côté, tout étant doute et incertitude, et quant à l'argent de mes meubles, ne me voyant sûr de rien, ma tête s'exalta, et je n'eus devant les yeux que la hideuse pauvreté jusqu'au moment où m'arrivèrent les lettres de change d'Élie, et que, me trouvant en possession de cette petite somme, je cessai de craindre pour ma vie de chaque jour. Dans ces accès d'une imagination malade, le métier que j'envisageais comme le plus propre à me tirer d'affaire était celui de dresseur de chevaux, dans lequel je suis ou me crois du moins passé maître, et c'est assurément là un des moins serviles. C'était aussi celui qui semblait devoir se combiner le mieux avec la profession de poète, puisque après tout, pour écrire des tragédies on était moins à l'aise à la cour que dans une écurie.

Mais déjà, et avant que de tomber dans ces perplexités dont la cause était au fond plus imaginaire que réelle, la donation à peine faite, j'avais aussitôt renvoyé tous mes gens, hormis un seul pour mon ser-

vice, et un cuisinier, à qui je donnai aussi son congé peu de temps après. Et depuis lors, quoique déjà très-modéré dans ma nourriture, je contractai l'excellente et salutaire habitude d'une sobriété peu commune, je renonçai entièrement au vin, au café, et autres excitans du même genre, et me restreignis aux alimens les plus simples, le riz, les viandes bouillies ou rôties, et toujours les mêmes pendant des années entières. De mes chevaux j'en avais renvoyé quatre à Turin, avec ordre de les vendre avec ceux que j'y avais laissés en partant ; les quatre autres, j'en fis présent à autant de seigneurs florentins qui n'étaient pour moi que de simples connaissances, mais qui, moins fiers que je ne l'aurais été, les acceptèrent. Mes habits, je les abandonnai tous à mon valet de chambre, et l'uniforme cette fois y passa comme le reste. Je pris l'habit noir pour la soirée, et pour le jour un drap bleu, deux couleurs que je n'ai plus quittées et que je porterai jusqu'au tombeau. C'est ainsi que chaque jour me retranchant quelque chose, je me réduisis assez mesquinement au plus strict nécessaire, et il arriva qu'en donnant tout mon bien, je devins un avare.

Ainsi préparé à tout ce qui pourrait m'arriver de pire, et persuadé que je n'avais au monde que ces six mille sequins, je me hâtai de les jeter en France dans un de ces abîmes de rentes viagères ; et ma nature me portant toujours aux extrêmes, mon économie et mon indépendance allèrent peu à peu si loin que, chaque jour, imaginant pour me l'imposer quelque nouvelle privation, je tombai

dans une avarice presque sordide, et si je dis *presque*, c'est parce que tous les jours encore je changeais de chemise, et ne négligeai jamais le soin de ma personne; mais si mon estomac écrivait, lui aussi, l'histoire de ma vie, il ferait bon marché du presque et dirait que mon avarice était en effet très-sordide. Ce fut le second, ce fut, je crois, le dernier accès de cette ignoble et honteuse maladie, trop bien faite pour dégrader l'âme et rapetisser l'intelligence. Mais quoique chaque jour je m'ingéniasse à trouver le moyen de me retrancher ou de me refuser quelque chose, je ne laissais pas de dépenser beaucoup en livres. Je rassemblai alors presque tous les ouvrages de notre langue, et bon nombre des plus belles éditions des classiques latins, et les prenant tous l'un après l'autre, je les lus et les relus, mais trop vite, mais avec une avidité trop grande, et je n'en tirai pas le fruit que j'en aurais recueilli, si je les avais lus à tête reposée, et en me pénétrant des commentaires. C'est une habitude à laquelle je n'ai pu me plier que fort tard, et depuis mon jeune âge j'ai toujours mieux aimé deviner les passages difficiles, ou les sauter à pieds joints, que de les aplanir par la lecture et l'étude des commentateurs.

Dans le cours de cette année matérielle et fiscale de 1778, si je ne négligeai pas entièrement mes compositions, elles se ressentirent du moins de toutes les distractions anti-littéraires au milieu desquelles m'avait jeté la nécessité. Sur le point à mes yeux le plus important, je veux dire l'étude approfondie de la langue toscane, il m'était survenu un nou-

vel obstacle, c'était que, mon amie ne sachant presque point alors l'italien, j'avais été forcé de retomber dans le français que je parlais, que j'entendais sans cesse parler dans sa maison. Pendant le reste du jour, je cherchais ensuite un contre-poison à mes gallicismes dans nos excellens et ennuyeux prosateurs du quatorzième siècle, et j'accomplis dans ce but des travaux qui n'étaient pas poétiques, mais qui auraient fait honneur à un âne. Peu à peu cependant je finis par obtenir que ma bien-aimée apprît parfaitement l'italien, pour le lire et pour le parler, et elle y réussit autant et mieux qu'aucune autre étrangère qui jamais s'en soit mêlée. Elle le parle même avec une prononciation beaucoup meilleure que n'est celle de toutes les Italiennes qui ne sont pas Toscanes, et qui, chacune à sa manière, Lombardes ou Vénitiennes, de Rome ou de Naples, déchirent impitoyablement toute oreille qui a quelque habitude de l'accent expressif et suave du dialecte toscan. Mais quoique mon amie ne parlât jamais une autre langue avec moi, sa maison toujours pleine d'ultramontains exposait mon pauvre toscan à un martyre de toutes les heures. Ainsi, à beaucoup d'autres contrariétés, il me fallut encore ajouter celle d'être resté alors près de trois ans à Florence pour y entendre plus de français que de toscan; et dans presque tout le cours de ma vie jusqu'à ce jour, le sort m'a condamné à trouver sur mon chemin cet idiome barbare. Si donc j'ai pu réussir à écrire avec correction, avec pureté, et dans le goût toscan (sans toutefois le rechercher

jusqu'à l'affectation et à la manière), j'ai droit à une double gloire, en raison des obstacles ; si je n'y ai point réussi, l'excuse en est meilleure.

CHAPITRE VII.

Études poursuivies avec passion à Florence.

Au mois d'avril 1778, après avoir mis en vers la Virginie, et presque tout l'Agamemnon, je fus attaqué d'une maladie inflammatoire qui fut courte, mais violente, et accompagnée d'une angine qui contraignit le médecin à me saigner. Cette saignée me donna une longue convalescence, et de cette époque date pour moi dans ma santé un notable affaiblissement. L'agitation, l'ennui des affaires, l'étude et une passion de cœur m'avaient rendu malade, et quoique la fin de cette année eût vu se terminer aussi toutes mes discussions de famille, l'étude et l'amour, dont l'ardeur depuis alla toujours croissant, suffirent pour ne plus me laisser à l'avenir cette vigueur d'imbécile que je m'étais faite par dix années de dissipation et de voyages presque continuels. Cependant le retour de l'été me rendit des forces, et je travaillai beaucoup. L'été est ma saison favorite, et plus ses chaleurs sont grandes, mieux elle me convient, surtout pour composer. Depuis le mois de mai de cette année, j'avais commencé un petit poème, en octaves, sur le meurtre

du duc Alexandre par Laurent de Médicis. Le sujet m'avait beaucoup plu, mais au lieu d'une tragédie, j'avais cru plutôt y trouver un poème. Je le travaillai donc par fragmens, sans en développer aucun à l'avance, pour reprendre l'habitude de rimer que me faisait perdre de plus en plus l'usage des vers libres dans un si grand nombre de tragédies. J'écrivais aussi des vers d'amour, tantôt pour louer mon amie, tantôt pour soulager la douleur profonde où me retenaient, pendant de longues heures, ses soucis domestiques. Les vers que je fis pour elle commencent, parmi ceux que j'ai imprimés, au sonnet dont voici le début :

Negri, vivaci, in dolce fuoco ardenti, etc.

Toutes les poésies d'amour qui viennent à la suite sont pour elle, et bien à elle, uniquement à elle, car jamais assurément je ne chanterai une autre femme. Il peut y avoir plus ou moins de bonheur et d'élégance dans la pensée et dans le style ; mais je voudrais que dans toutes on sentît quelque chose de l'immense amour qui me forçait à les écrire, et que chaque jour ne faisait qu'augmenter dans mon cœur. Peut-être le remarquera-t-on surtout dans les pièces écrites durant la longue absence qui nous sépara l'un de l'autre.

Je reviens à mes occupations de 1778. Au mois de juillet, je développai, dans l'accès d'une frénétique ardeur pour la liberté, la tragédie des *Pazzi*, et immédiatement après le *Don Garcia*, bientôt ensuite je conçus mes trois livres du *Prince et des*

Lettres, et les distribuai en chapitres dont j'ébauchai même les trois premiers. Mais ne me sentant pas encore assez de verve pour bien rendre mes pensées, j'ajournai ce travail pour n'avoir pas à le refondre plus tard tout entier lorsque j'y reviendrais pour le corriger. Au mois d'août de cette même année, à l'instigation de mon amie et pour lui plaire, j'esquissai la *Marie Stuart*. Au mois de septembre, je m'appliquai à mettre l'Oreste en vers, et c'est par où je terminai cette année si laborieuse et si pleine.

Mes jours s'écoulaient alors dans un calme pour 1779.
ainsi dire parfait; rien n'y aurait manqué, si je n'avais eu trop souvent la douleur de voir mon amie en proie aux déplaisirs domestiques que ne cessait de lui susciter un vieux mari, chagrin, déraisonnable et toujours ivre. Ses peines étaient les miennes, et me faisaient éprouver tour à tour toutes les agonies de la mort. Je ne pouvais la voir que le soir, et quelquefois en dînant chez elle; mais le mari était toujours présent, ou s'il n'était là, il se tenait la plupart du temps dans une chambre voisine. Ce n'est pas que je lui donnasse plus d'ombrage qu'un autre, mais tel était son système; et pendant plus de neuf ans que vécurent ensemble ces deux époux, jamais il ne lui est arrivé à lui de sortir sans elle, jamais à elle de sortir sans lui. C'eût été assez à la longue pour ennuyer même deux jeunes amans du même âge; aussi tout le jour je m'enfermais chez moi pour étudier, après avoir chevauché pendant une couple d'heures de la ma-

tinée sur une bête de louage, uniquement pour ma santé. Le soir, j'avais la douceur de sa vue, douceur trop souvent, hélas ! comme je l'ai dit, mêlée du regret amer de la trouver triste et opprimée. Si je n'avais eu cette opiniâtre préoccupation de l'étude, je n'aurais pu me résigner à la voir si peu et de cette manière ; mais aussi, si je n'avais eu cette unique consolation de sa chère présence pour adoucir l'âpreté de ma solitude, je n'aurais pu résister à cette ardeur continuelle, et, pour ainsi dire, à cette rage de l'étude.

Pendant 1779, je mis en vers la Conjuration des Pazzi, je conçus la *Rosemonde*, l'*Octavie*, le *Timoléon ;* je développai la Rosemonde et la Marie Stuart; je versifiai le Don Garcia ; j'achevai le premier chant de mon poème, et j'avançai beaucoup dans le second.

Parmi ces chaudes et laborieuses occupations de l'esprit, je trouvais le temps de satisfaire aux besoins de mon cœur entre ma bien-aimée présente et deux amis absens avec qui je m'épanchais dans mes lettres. L'un était Gori, de Sienne, qui était venu deux ou trois fois à Florence pour me voir ; l'autre, cet excellent abbé de Caluso qui, vers le milieu de cette même année 1779, vint aussi à Florence où l'appelaient en partie le désir de se plonger pendant une année dans les douceurs de cette bienheureuse langue toscane, en partie (du moins je m'en flatte), le plaisir de revoir un homme qui l'aimait autant que je le faisais ; c'était aussi pour se livrer à ses études plus tranquillement et plus li-

brement qu'il n'aurait pu le faire à Turin, où sans cesse assailli d'une nuée de frères, de neveux, de cousins, et d'importuns d'un autre genre, grâce à sa débonnaire et complaisante nature, il appartenait aux autres beaucoup plus qu'à lui-même. Pendant une année presque entière qu'il resta à Florence, nous nous voyions tous les jours, et nous passions ensemble plusieurs heures de l'après-dîner. Sa conversation pleine d'agrément et de savoir, m'enseigna beaucoup plus de choses que je n'aurais pu en apprendre à pâlir durant des années sur une quantité de livres. Je lui garderai entre autres une reconnaissance éternelle pour m'avoir appris à goûter, à sentir, à apprécier la belle et immense variété des vers de Virgile; jusque alors je m'étais borné à les lire et les comprendre. Qu'est cela? autant dire rien, quand il s'agit d'un tel poète, et du profit que l'on peut trouver à le lire. J'ai tenté depuis (je ne sais si j'y ai réussi) de faire passer dans le vers libre de mon dialogue cette continuelle variété d'harmonie qui fait que rarement un vers ressemble à celui qui le précède ou le suit, et autant que le permet le génie de notre langue, ces artifices de coupe et ces transpositions par où cette merveilleuse versification de Virgile ressemble si peu à celle de Lucain, d'Ovide, et de tant d'autres. Ce sont ces différences qu'il est malaisé d'expliquer par la parole et qui ne sont bien senties que par les gens de l'art. J'avais grand besoin, en effet, d'amasser çà et là un trésor de tours et de formes qui aidassent le mécanisme de mon vers tragique à

prendre une physionomie qui fût la sienne, et à se tenir debout sur ses pieds par la seule force de sa structure. C'est un genre de composition où il n'est permis, ni de venir au secours du vers, ni de l'enfler d'une foule de périodes, d'images, de transpositions, de mots pompeux ou bizarres et d'épithètes recherchées. Le simple arrangement des mots relevé de quelque grandeur y répand l'essence du vrai, sans lui ôter la vraisemblance et le naturel du dialogue. Mais tout cela, que peut être j'exprime ici fort mal, dès lors et chaque jour plus vivement empreint dans mon esprit, ne se rencontra sous ma plume que bien des années après, si jamais je l'y rencontrai, et ce ne fut, je crois, qu'à l'époque où je fis à Paris une édition de mes tragédies. Si à force de lire, d'étudier, de sentir, de discerner, d'analyser les beautés et les tours de Dante et de Pétrarque, j'ai fini par apprendre à rimer passablement et avec quelque goût, l'art du vers blanc tragique (que je l'aie en effet possédé ou que je me sois borné à le définir), je ne le dois qu'à Virgile, à Cesarotti et à moi-même. Toutefois avant de pouvoir me rendre raison à moi-même de l'essence du style que je voulais créer, j'ai bien long-temps erré, j'ai long-temps tâtonné, et souvent il m'est arrivé de tomber dans l'obscur et l'étrange, pour vouloir trop bien éviter le lâche et le trivial. J'en ai parlé ailleurs assez longuement, quand j'ai essayé de faire comprendre ma manière d'écrire.

1780. L'année suivante, 1780, je mis en vers la Marie

Stuart ; je développai l'Octavie et le Timoléon ; de ces deux dernières l'une était le fruit de la lecture de Plutarque, à qui j'étais aussi revenu, l'autre était une vraie fille de Tacite que je lisais et relisais avec transport. En outre, je refis d'un bout à l'autre tous les vers du Philippe, toujours en en retranchant quelque chose. Mais cette tragédie se ressentait toujours plus que les autres de son origine bâtarde, et il y restait encore trop de formes étrangères et impures. Je versifiai la Rosemonde, et une grande partie de l'Octavie qu'il me fallut interrompre sur la fin de l'année, à cause des peines de cœur dont je me vis accablé.

CHAPITRE VIII.

Accident qui me force à retourner à Naples et à Rome, où je me fixe.

Mon amie, je l'ai déjà dit plusieurs fois, vivait dans une affliction profonde. Ses chagrins domestiques n'avaient fait qu'augmenter avec le temps, et les continuelles persécutions de son mari finirent par amener une scène si violente pendant la nuit de Saint-André, que, pour ne pas succomber à de si horribles traitemens, elle se vit enfin contrainte à chercher un moyen de se soustraire à cette tyrannie barbare, et de sauver en même temps sa santé et sa vie ; et voici alors qu'il me fallut de nouveau (contrairement à ma nature) intriguer auprès de

ceux qui avaient autorité dans le gouvernement pour obtenir d'eux qu'ils aidassent cette innocente victime à se délivrer du joug indigne qui pesait sur elle. Quoique ma conscience me dise que dans cette conjoncture je travaillai pour le bien d'autrui plutôt que pour le mien, et me rende ce témoignage que si je donnai à mon amie des conseils extrêmes, ce fut seulement lorsque ses maux le devinrent, car telle a toujours été ma maxime dans les affaires des autres, sinon dans les miennes ; quoique persuadé enfin qu'il n'y avait plus d'autre manière de procéder, je ne m'abaissai pas alors, et jamais je ne m'abaisserai à repousser les sottes et malignes imputations dont on me noircit à cette occasion. Il me suffit de dire que je sauvai mon amie de la tyrannie d'un maître insensé et toujours ivre, sans compromettre son honneur en aucune manière, et sans blesser le moins du monde les convenances de la société. Quiconque a vu de près ou seulement appris toutes les rigueurs de l'étroite captivité où elle se mourait heure par heure, trouvera qu'il n'était pas si aisé de se bien comporter en une pareille affaire, et de la mener à bonne fin, comme je crois l'avoir fait.

Elle entra d'abord dans un couvent de Florence où son mari la conduisit lui-même, comme pour visiter ce lieu, et où il se vit contraint de la laisser, à sa grande surprise ; mais tel était l'ordre du gouvernement, et toutes les dispositions étaient prises. Après qu'elle y fut restée quelques jours, son beau-frère, qui habitait Rome, l'ayant appelée dans cette

ville, elle s'y rendit, et se retira dans un autre couvent. Les raisons qu'elle avait eues de rompre avec son mari étaient si nombreuses et si évidentes, que cette séparation fut universellement approuvée.

Elle partit donc pour Rome sur la fin de décembre, et je restai dans ce désert de Florence comme un aveugle qu'on abandonne. Je sentis véritablement alors et dans le fond de l'âme que sans elle je ne vivais qu'à moitié. Absolument inhabile à toute occupation, à toute œuvre élevée, et n'ayant plus aucun souci de cette gloire si ardemment aimée, ni de moi-même, il est donc bien clair que si dans cette affaire j'avais travaillé avec zèle pour le plus grand bien de mon amie, je n'avais rien fait pour le mien, puisqu'il n'y avait pas pour moi de plus grand malheur que celui de ne plus la voir. Je ne pouvais avec décence la suivre à Rome immédiatement; je ne pouvais non plus me tenir à Florence. J'y restai cependant jusqu'à la fin de janvier 1781; 1781.
mais les semaines étaient pour moi des années, et je ne savais plus ni travailler ni lire. Je pris enfin le parti de m'en aller à Naples chercher quelque remède; et l'on se doute bien que si je choisis Naples, c'est que pour s'y rendre il faut passer par Rome.

Il y avait déjà plus d'un an que s'étaient dissipés les derniers brouillards de mon second accès d'avarice. J'avais placé en deux fois plus de 160,000 fr. dans les rentes viagères de France, ce qui rendait mon existence indépendante du Piémont. J'étais revenu à des dépenses raisonnables, j'avais racheté

des chevaux, mais quatre seulement, ce qui peut-être était déjà trop pour un poète. Le cher abbé de Caluso était retourné à Turin depuis plus de six mois; c'est pourquoi n'ayant aucun ami à qui confier ma peine, séparé de ma bien-aimée, et ne me sentant plus vivre, dès le 1er février je partis sans bruit, et pris à cheval la route de Sienne, pour y embrasser, en passant, mon ami Gori, et soulager un peu mon cœur avec lui. Je continuai ensuite vers Rome, dont l'approche faisait battre mon cœur, tant l'œil de l'amant ressemble peu à tous les autres. Cette contrée déserte, malsaine, qui trois ans auparavant m'avait paru ce qu'elle était, s'offrit cette fois à mes regards comme le séjour le plus délicieux du monde.

J'arrivai; je la vis (ô Dieu! mon cœur se brise encore rien que d'y penser!), je la vis captive derrière une grille, moins tourmentée peut-être qu'elle ne l'était à Florence; mais, par d'autres motifs, tout aussi malheureuse. Hélas! n'étions-nous pas séparés, et qui pouvait savoir quand nous cesserions de l'être? Mais à travers mes larmes, c'était pour moi une consolation de songer que sa santé du moins allait se rétablir peu à peu; de penser qu'elle pourrait du moins respirer un air plus libre, dormir d'un sommeil paisible, ne plus avoir sans cesse à trembler devant l'ombre invisible, odieuse, d'un époux ivre, qu'elle pourrait vivre enfin. Cette idée me rendait moins cruels et moins longs les jours horribles de l'absence, lorsque d'ailleurs il fallait bien m'y résigner.

Je restai à Rome fort peu de jours, pendant lesquels l'amour me fit mettre en œuvre une foule de servilités et de ruses qu'assurément j'eusse repoussées, s'il ne s'était agi que d'obtenir l'empire du monde ; servilités auxquelles plus tard je me refusai fièrement, lorsque, m'étant présenté sur le seuil du temple de la gloire, et n'osant guère espérer encore que l'accès m'en fût permis, je ne voulus ni flatter ni encenser ceux qui en étaient ou qui s'en disaient les gardiens. Je me pliai alors à faire des visites, à courtiser même son beau-frère, de qui seul désormais dépendait l'entière liberté de mon amie, douce illusion dont se flattait notre amour. Je m'étendrai peu sur ces frères, qui, à cette époque, étaient parfaitement connus de tout le monde, et puisque le temps les a, l'un et l'autre, ensevelis dans un même oubli, il ne m'appartient pas de les en tirer ; je ne saurais en dire du bien, et en dire du mal, je ne le veux pas. Mais si j'ai pu abaisser devant eux l'orgueil de mon caractère, que l'on juge par là de l'immense amour que j'avais pour elle.

Je partis donc pour Naples ; je l'avais promis, et ma délicatesse m'en faisait un devoir. Cette nouvelle séparation me fut plus douloureuse encore que celle de Florence. Pendant cette première absence, d'environ quarante jours, j'avais fait le cruel essai des amertumes qui m'attendaient dans la seconde, plus longue et plus incertaine.

A Naples, comme la vue de ces lieux enchantés n'avait pour moi rien de nouveau, et que j'avais au cœur cette blessure profonde, je ne trouvai pas l'allé-

gement que j'en espérais pour ma peine. Les livres n'étaient plus rien pour moi ; les vers et les tragédies allaient mal ou restaient en chemin ; expédier des courriers et en recevoir, c'était là toute ma vie, et ma pensée ne pouvait se tourner que du côté de mon amie absente. Chaque jour je m'en allais, solitaire, parcourir à cheval ces belles plages de Pausilippe et de Baïa, ou encore vers Capoue et Caserte ou ailleurs, les yeux presque toujours baignés de larmes, et tellement anéanti, que mon âme pleine d'amour et de douleur n'éprouvait pas même le désir de s'épancher en vers. Je passai de la sorte les derniers jours de février et la moitié du mois de mars.

Toutefois, à certaines heures moins pesantes, je prenais sur moi-même, et j'essayais de travailler. J'achevai de mettre en vers l'Octavie, je refis plus de la moitié des vers du Polynice, et je crus avoir réussi à leur donner un peu plus de fermeté. J'avais terminé, l'année d'avant, le second chant de mon petit poème ; je voulus me mettre au troisième, mais c'est à peine si j'allai au-delà de la première stance, le sujet était trop gai pour l'état misérable de mon âme. Ainsi lui écrire et relire cent fois les lettres que je recevais d'elle pendant ces quatre mois, je n'eus pas d'autre occupation. Les affaires de mon amie commençaient pourtant à s'éclaircir un peu ; sur la fin de mars, elle avait obtenu du pape la permission de sortir du couvent, et de se tenir sans bruit séparée de son mari, dans un appartement que son beau-frère (toujours éloigné de Rome) lui

laissait dans son palais. J'aurais voulu retourner à Rome, et je sentais trop bien que la bienséance me le défendait encore Les combats que se livrent dans un cœur tendre et honnête l'amour et le devoir, non, il n'est pas pour l'homme de supplice plus terrible. Je laissai donc passer tout le mois d'avril, et j'avais pris la résolution de traîner encore de la même manière tout le mois de mai ; mais vers le 12 de ce mois, je ne sais trop comment il se fit que je me retrouvai à Rome. A peine arrivé, instruit, inspiré par l'amour et la nécessité, je repris et achevai le cours de mes servilités et de mes petites ruses courtisanesques, pour obtenir d'habiter la même ville que mon amie adorée, et de l'y voir. Ainsi, après tant d'efforts, de travaux, de fureurs pour me voir libre, me voilà transformé tout d'un coup en un homme qui fait des visites, qui salue jusqu'à terre, et fait à Rome métier de flatter, comme un candidat qui veut se pousser dans la prélature. Je fis tout, me pliai à tout, et je restai à Rome, toléré par les doctes éminences, et même soutenu par ces prestolets, qui, à tort ou raison, se mêlaient des affaires de mon amie. Heureusement qu'elle ne dépendait de son beau-frère et de sa triste séquelle que dans les choses de pure convenance, et nullement pour sa fortune, qui, placée hors de leur atteinte, était fort honorable, et alors parfaitement sûre.

CHAPITRE IX.

Je reprends mes études à Rome, où je les pousse vivement. — J'achève mes quatorze premières tragédies.

Dès que je commençai à respirer de ces petits manéges de demi-servitude, heureux plus que je ne saurais dire de l'honnête liberté qu'on me laissait de voir mon amie chaque soir, je retournai tout entier à mes études. Je repris donc le Polynice et en achevai les vers pour la seconde fois; puis, sans reprendre haleine, je continuai mon Antigone, puis la Virginie, et successivement l'Agamemnon, l'Oreste, les Pazzi, le Don Garcia, puis le Timoléon, qui n'avait pas encore été mis en vers, et enfin, pour la quatrième fois, ce Philippe, rebelle à tous mes efforts. Je me reposais de ce travail monotone des vers blancs, en reprenant par intervalle le troisième chant de mon poème, et dans le mois de décembre de cette même année je composai d'une haleine les quatre premières odes de la *Liberté Américaine*. La pensée m'en vint en lisant quelques odes sublimes de Filicaja, qui me remplirent d'enthousiasme; je ne mis que sept jours à écrire les quatre miennes, et la troisième ne m'en prit qu'un seul : elles sont encore, à peu de chose près, telles que je les conçus, tant est grande, pour moi du moins, la différence qui existe entre les vers lyriques rimés et les vers blancs de dialogue.

1782. Au commencement de 1782, voyant mes tragé-

dies si fort avancées, j'espérai pouvoir, cette année, y mettre la dernière main. Dès la première, j'avais résolu de ne pas dépasser le nombre de douze, et je les avais toutes conçues, développées, versifiées, et reversifiées pour la plupart. Je continuai donc, et sans interruption, à les reversifier, et à limer celles qui restaient encore. J'y travaillai toujours, dans l'ordre même où je les avais conçues et développées.

Cependant, vers le mois de février 1782, un jour que j'avais mis la main sur la Mérope de Maffei, et que, pour voir si j'avais gagné quelque chose en fait de style, j'en lisais çà et là des fragmens, je fus saisi d'une soudaine indignation et d'une vive colère, en songeant que notre pauvre Italie était, en fait de théâtre, si indigente et si aveugle que l'on regardât, que l'on donnât cette pièce comme la meilleure de nos tragédies et la seule bonne, non pas seulement de celles qui existaient alors (je l'accorde aussi volontiers), mais de toutes celles qui se pourraient faire en Italie ; et immédiatement passe devant mes yeux comme un éclair, une autre tragédie du même nom et sur le même sujet, beaucoup plus simple, plus chaude, plus saisissante que celle-ci. Voilà comment elle s'offrit à moi et s'imposa, pour ainsi dire, à mon imagination. Si j'ai réussi à la rendre comme elle m'apparut, la postérité en décidera. Si jamais rimeur a pu s'écrier avec quelque raison : *est Deus in nobis*, j'ai pu certes le dire aussi, quand j'ai conçu, développé, versifié ma Mérope, qui ne me donna ni paix, ni trêve, qu'elle n'eût ob-

tenu de moi coup sur coup cette triple création, contre l'habitude que j'avais prise pour toutes les autres, de mettre de longs intervalles entre ces divers remaniemens. Même chose arriva à l'égard du *Saül*. Depuis le mois de mars je me livrais volontiers à la lecture de la Bible, mais sans suivre un ordre régulier. Néanmoins cette lecture suffit pour m'enflammer de toute la poésie de ce livre, et ne me laissa pas en repos que je n'eusse épanché dans une œuvre biblique l'enthousiasme dont j'étais plein. Je conçus donc, je développai, et bientôt après je versifiai aussi le Saül, qui fut la quatorzième, et, dans ma pensée d'alors, devait être la dernière de toutes mes tragédies. Telle était chez moi cette année la fougue de la faculté créatrice, que si je n'avais pris cette résolution pour y mettre un frein, déjà deux autres tragédies bibliques allaient tenter mon imagination, et assurément l'auraient entraînée; mais je demeurai ferme dans ma résolution, et trouvant que déjà peut-être c'était trop de quatorze, je ne fis point ces deux dernières, et même, toujours ennemi du trop, quoique ma nature s'emportât volontiers aux extrêmes, en développant la Mérope et le Saül, j'éprouvais un tel regret à dépasser le nombre que j'avais fixé, que je me promis de ne les mettre en vers qu'après avoir entièrement achevé et parachevé toutes les autres; et dans le cas où je ne recevrais pas de chacune d'elles en son ensemble, l'impression que j'en avais reçue en la développant, ou même une plus vive, je me promis encore de ne pas les continuer. Mais

frein, promesse, résolution, tout fut inutile; je ne pus faire autrement ni revenir aux premières, que ces deux-ci n'eussent reçu le dernier coup de pinceau. Ainsi naquirent ces deux tragédies, plus inspirées que toutes les autres. Que la gloire nous soit commune si elles l'ont méritée et obtenue; mais je leur renvoie la plus grande part du blâme, s'il y en a, car c'est bien malgré moi qu'elles ont voulu naître et se jeter à travers les autres. Je dois dire pourtant que de celles-ci aucune ne m'a coûté moins de travail et moins de temps.

Cependant vers la fin de septembre de cette même année 1782, mes quatorze tragédies furent dictées, recopiées, corrigées, que ne puis-je dire ! et limées. Mais au bout de quelques mois, je m'aperçus bien vite et me convainquis qu'elles étaient encore loin d'être parfaites. Je ne manquai pas de les croire telles pour le moment, et de me tenir le premier homme du monde. J'avais en dix mois versifié sept tragédies, j'en avais inventé, développé, versifié deux nouvelles; enfin j'en avais dicté quatorze en les corrigeant. Le mois d'octobre, époque pour moi mémorable, m'apporta donc après de si rudes fatigues un repos délicieux autant que nécessaire. J'employai quelques jours à faire à cheval un petit voyage, et m'en allai à Terni, visiter cette fameuse cascade. Plein des bouffées d'une vaine gloire, je n'osais l'avouer ouvertement qu'à moi-même, et ne le laissais entrevoir que sous un voile à la douce moitié de moi-même, qui, un peu portée elle aussi (sans doute par son attachement pour moi) à me

prendre pour un grand homme, m'animait plus que tout le reste, et sans cesse m'excitait à tout tenter pour le devenir. Aussi, après deux mois écoulés dans l'enivrement de cet amour-propre de jeune homme, je me ravisai, et ayant repris de moi-même l'examen de mes quatorze tragédies, je vis combien d'espace encore il me restait à parcourir, avant d'atteindre au but si ardemment désiré. Toutefois, comme je n'avais pas atteint ma trente-quatrième année, et que j'étais jeune encore dans l'arène littéraire, où je n'apportais que huit années d'études, je m'affermis plus fortement que jamais dans l'espoir d'obtenir un jour la palme. Mon visage, je ne puis le nier, laissait percer un rayon de cette noble espérance, que rien ne trahissait pourtant dans mon langage.

A plusieurs reprises déjà, j'avais lu successivement toutes ces tragédies dans différens cercles où toujours se trouvaient mêlés des hommes et des femmes, des lettrés et des ignorans, des Welches et des gens accessibles au langage de la passion. En lisant ainsi mes productions, ce que je cherchais, c'était moins des éloges que mon avantage. Je connaissais assez les hommes et le beau monde pour ne pas croire stupidement et ne pas me fier à ces louanges des lèvres que l'on ne refuse presque jamais à un auteur qui lit ses ouvrages, qui ne vous demande rien, et s'époumonne, pour vous plaire, dans un cercle de personnes polies et bien élevées. J'estimais donc ces louanges à leur juste valeur et rien de plus; mais j'appréciais tout autrement le

témoignage, l'éloge ou le blâme, que par opposition à celui des *lèvres* j'appellerais le témoignage de l'*assiette*, si l'expression n'était un peu triviale; mais je la trouve pittoresque et vraie. Je m'explique : toutes les fois que vous rassemblerez douze ou quinze personnes, mélangées, comme je l'ai dit, l'esprit général qui se formera dans cette réunion si diverse se rapprochera beaucoup en somme de celui qui s'établit dans le public d'un théâtre. Bien que ce petit nombre d'auditeurs n'ait pas payé sa place, et que la politesse leur commande de se composer un maintien, néanmoins le froid et l'ennui qui les gagnent en écoutant ne se dissimulent jamais bien, encore moins se peuvent-ils changer en une véritable attention, un intérêt passionné, une vive impatience de savoir comment l'action finira. L'auditeur ne pouvant, dans ce cas, ni commander à son visage, ni se clouer sur sa chaise, ces deux parties de l'homme indépendantes l'une de l'autre, son attitude et son visage, seront pour le lecteur de fidèles indices de ce qu'éprouvent ou n'éprouvent pas ceux qui l'écoutent. C'était-là à peu près exclusivement ce que j'observais toujours en lisant, et toujours il m'avait paru voir (sauf erreur de ma part) que pendant plus des deux tiers du temps qu'il fallait pour lire toute une tragédie, mes auditeurs étaient immobiles, constamment émus, attentifs, et pleins d'une inquiète ardeur d'arriver au dénouement; ce qui prouvait assez que, même dans les sujets les plus connus, il restait suspendu, et laissait encore le spectateur indécis jusqu'à la fin.

Mais je dois également confesser que, pour ce qui est d'une foule de longueurs, des froides déclamations qui pouvaient se rencontrer, çà et là, outre que l'ennui m'avait souvent gagné moi-même en lisant, j'en trouvais la critique tacite, mais très-sincère, dans ces bienheureux bâillemens, dans ces toux involontaires, dans ces mouvemens inquiets qui, sans le vouloir, jugeaient l'œuvre et avertissaient l'auteur. Je ne nierai pas, non plus, que d'excellens conseils, et en grand nombre, ne m'aient été donnés, après ces diverses lectures, par des gens de lettres, par des hommes du monde, et surtout par plusieurs dames, dans tout ce qui avait rapport aux passions. Les gens de lettres s'escrimaient sur l'élocution et les règles de l'art; les hommes du monde sur l'invention, la conduite et les caractères; les rustres enfin me servaient fort à leur manière, avec leurs contorsions et leurs ronflemens plus ou moins significatifs. Tous en somme, à ce qu'il me semble, me furent d'une grande utilité. C'est ainsi qu'en écoutant tout le monde, en me souvenant de tout, en ne négligeant rien, en ne dédaignant aucun individu, quoique j'en estimasse un fort petit nombre, j'en tirai ensuite pour moi et pour mon art ce qui convenait le mieux. A toutes ces confessions j'en ajouterai une dernière, c'est que je m'apercevais fort bien qu'en venant de la sorte lire des tragédies au milieu d'un demi-public, et devant des gens qui n'étaient pas toujours ses amis, un étranger pouvait, par là même, s'exposer au ridicule. Mais je ne saurais

me repentir d'avoir agi ainsi, si la chose a tourné au profit de l'art et au mien. S'il en est autrement, le ridicule de ces lectures ira se perdre dans un autre plus grand encore, celui de les avoir imprimées et représentées.

CHAPITRE X.

L'Antigone est représentée à Rome. — J'imprime mes quatre premières tragédies. — Séparation bien douloureuse. — Voyage en Lombardie.

Je me tenais donc ainsi dans un demi-repos, couvant ma renommée tragique, mais encore incertain si j'imprimerais alors ou si je voulais attendre. Mais voici que le hasard m'offrit un moyen intermédiaire entre l'impression et le silence, c'était de me faire jouer par une compagnie d'amateurs distingués. Cette société dramatique donnait depuis quelque temps des représentations sur un théâtre particulier élevé dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne, alors le duc de Grimaldi. On n'y avait encore joué que des tragédies et des comédies, toutes médiocrement traduites du français. J'assistai entre autres à une représentation du *Comte d'Essex*, de Thomas Corneille, mise en vers italiens par je ne sais qui, et dans laquelle la duchesse de Zagarolo remplissait assez mal le rôle d'Élisabeth. Avec tout cela, comme cette dame était fort belle

de sa personne et pleine de majesté, et qu'elle avait une merveilleuse intelligence de ce qu'elle disait, il me parut qu'avec de bons conseils on pouvait en faire une excellente actrice; et tombant ainsi d'une idée dans l'autre, je me mis en tête d'éprouver avec ces acteurs l'une de mes trop nombreuses tragédies. Je voulais m'assurer par moi-même s'il y avait chance de succès dans la manière que j'avais préférée à toutes les autres : une action simple et toute nue, un très-petit nombre de personnages, un vers brisé et assez capricieusement coupé pour se refuser à la monotonie du cantilène. Je choisis donc tout exprès l'Antigone, que je regardais comme l'une des moins passionnées, et me dis à part moi que si elle avait le bonheur de réussir, à plus forte raison réussiraient les autres, pleines d'entraînement et de variété dans la passion. La noble compagnie accueillit avec plaisir la proposition d'essayer mon Antigone; mais comme parmi ces acteurs, un seul alors était capable de jouer dans une tragédie un rôle principal, le duc de Ceri, frère de la duchesse de Zagarolo, dont j'ai parlé, je me vis dans la nécessité de prendre le rôle de Créon; je laissai celui d'Hémon au duc de Ceri; sa femme prit celui d'Argia; le rôle capital d'Antigone revenait de droit à la belle duchesse de Zagarolo. Ces quatre rôles distribués, la pièce fut jouée. Je n'ajouterai rien sur l'issue de ces représentations, n'ayant saisi que trop souvent l'occasion d'en parler dans mes autres écrits.

Passablement enorgueilli du succès de cette re-

présentation, au commencement de l'année suivante, 1783, je me décidai enfin à tenter pour la 1783. première fois la redoutable épreuve de l'impression. Quoique le pas me parût très-glissant, j'en connus bien autrement le péril lorsque j'appris par expérience ce que c'était que les inimitiés et les intrigues littéraires, les tromperies des libraires, les arrêts des journalistes, les bavardages de gazette, en un mot tout le triste cortége auquel on n'échappe guère pour peu qu'on se fasse imprimer; toutes choses qui jusque alors m'étaient parfaitement inconnues. Enfin je ne savais même pas qu'il existât des journaux littéraires avec des extraits et des jugemens critiques sur les ouvrages nouveaux, tant j'apportais de conscience pure et naïve à ce métier d'écrivain.

Une fois décidé, et voyant que dans Rome je n'en finirais jamais avec les caprices de la révision, j'écrivis à Sienne pour prier mon ami de vouloir bien s'en charger. Il s'y employa avec infiniment de zèle, lui d'abord, et avec lui quelques autres amis ou connaissances, me promettant d'y veiller lui-même, et de hâter avec diligence et sollicitude les progrès de l'impression. Je ne voulus d'abord risquer que quatre de mes tragédies, et j'en adressai à mon ami un manuscrit irréprochable sous le rapport du caractère et de la correction, mais pour la délicatese, l'élégance, la clarté du style, hélas! trop défectueux encore! Je croyais alors dans l'innocence de mon cœur qu'un auteur n'a plus rien à faire quand il a donné son manuscrit à l'impri-

meur. Plus tard j'appris à mes dépens que là seulement son labeur commence.

Pendant les deux mois au moins que dura l'impression de ces quatre tragédies, j'étais à Rome sur les charbons ardens, en proie à de continuelles palpitations, et à une fièvre d'esprit que rien ne pouvait calmer. Plus d'une fois, mais la honte me retint, je fus tenté de me dédire et de reprendre mon manuscrit. Enfin elles m'arrivèrent successivement à Rome toutes les quatre, imprimées très-correctement, grâce à mon ami ; mais, chacun a pu le voir, très-salement imprimées, grâce au typographe, et versifiées d'une manière barbare, comme je l'ai vu depuis, grâce à l'auteur. L'enfantillage de m'en aller de porte en porte déposer des exemplaires bien reliés de mes premiers travaux pour me concilier des suffrages m'occupa plusieurs jours, et me rendit passablement ridicule à mes propres yeux comme à ceux des autres. J'allai entre autres présenter mon ouvrage au pape qui régnait alors, Pie VI, à qui déjà je m'étais fait présenter il y avait un an lorsque j'étais venu me fixer à Rome. Et ici je confesserai, à ma grande confusion, de quelle tache je me souillai moi-même dans cette audience bienheureuse. Je n'avais pas une très-grande estime pour le pape comme pape; je n'en avais aucune pour Braschi comme savant ou ayant bien mérité des lettres, qui en effet ne lui devaient rien. Et cependant, moi, ce superbe Alfieri, me faisant précéder de l'offre de mon beau volume, que le Saint Père reçut avec bienveillance, ouvrit et reposa sur

sa petite table, avec beaucoup d'éloges et sans vouloir me laisser lui baiser le pied, mais me relevant au contraire lui-même, car j'étais à genoux; dans cette humble posture il me caressait la joue avec une complaisance toute paternelle; moi donc, ce même Alfieri, l'auteur de ce fier sonnet sur Rome, répliquant alors avec la grâce doucereuse d'un courtisan aux louanges que le pontife me donnait sur la composition et la représentation de l'Antigone, dont il avait, m'assurait-il, ouï dire merveille, et saisissant le moment où il me demandait si je ferais encore des tragédies, louant fort du reste un art si ingénieux et si noble, je lui répondis que j'en avais achevé beaucoup d'autres, et dans le nombre un Saül, dont le sujet, tiré de l'Écriture, m'enhardissait à en offrir la dédicace à Sa Sainteté, si elle daignait me le permettre. Le pape s'en excusa, en me disant qu'il ne pouvait accepter la dédicace d'aucune œuvre dramatique de quelque genre qu'elle fût, et je n'ajoutai pas un mot sur ce sujet. J'avouerai ici que j'éprouvai alors deux mortifications bien distinctes, mais également méritées. L'une, de ce refus que j'étais allé chercher volontairement; l'autre, de me voir forcé à m'estimer moi-même beaucoup moins que le pape, car j'avais eu la lâcheté, ou la faiblesse, ou la duplicité (ce fut, certes, dans cette occasion, une de ces trois choses qui me fit agir, si ce n'est même toutes trois) d'offrir une de mes œuvres, comme une marque de mon estime, à un homme que je regardais comme fort inférieur à moi, en fait de vrai mérite; mais je dois éga-

lement, sinon pour me justifier, au moins pour éclaircir simplement cette contradiction apparente ou réelle entre ma conduite et ma manière de penser et de sentir, je dois exposer avec candeur la seule et véritable raison qui me fit prostituer ainsi le cothurne à la tiare. Cette raison la voici. Les prêtres propageaient depuis quelque temps certains propos sortis de la maison du beau-frère de mon amie, par où je savais que lui et toute sa cour se récriaient fort sur mes trop fréquentes visites à sa belle-sœur; et comme leur mauvaise humeur allait toujours croissant, je cherchais, en flattant le souverain de Rome, à m'en faire plus tard un appui contre les persécutions dont j'avais déjà le pressentiment dans mon cœur, et qui, en effet, attendirent à peine un mois pour se déchaîner. Je crois aussi que cette représentation d'Antigone avait trop fait parler de moi pour ne pas augmenter le nombre de mes ennemis, et m'en susciter de nouveaux. Si je me montrai alors bas et dissimulé, ce fut donc par excès d'amour, et il faudra bien que celui qui rira de moi reconnaisse en moi son image. Je pouvais laisser cette circonstance dans les ténèbres où elle était ensevelie. J'ai voulu, en la révélant, qu'elle fût une leçon pour tous et pour moi. J'avais trop à en rougir pour l'avoir jamais racontée à personne; je la dis seulement à mon amie quelque temps après. Si je l'ai rapportée, c'est aussi pour consoler tous les auteurs présens ou futurs que des circonstances malheureuses forcent tous les jours honteusement et de plus en plus forceront à se déshonorer eux et leurs

œuvres par de menteuses dédicaces. Je veux encore que la malveillance puisse dire avec justice et vérité que si je ne me suis pas avili par de telles faussetés, ce fut un simple effet du hasard qui ne voulut pas me contraindre à devenir vil ou à le paraître.

Au mois d'avril 1783, l'époux de mon amie tomba dangereusement malade à Florence. Son frère partit en toute hâte, pour le trouver encore vivant. Mais, le mal s'étant dissipé aussi promptement qu'il était venu, il le trouva convalescent et hors de tout danger. Pendant cette convalescence, le frère étant resté à Florence environ quinze jours, les prêtres qu'il avait amenés de Rome tinrent conseil avec ceux qui avaient assisté le malade à Florence, et décidèrent qu'il fallait absolument, au nom du mari, représenter et persuader au beau-frère qu'il ne pouvait ni ne devait souffrir plus long-temps à Rome, dans sa propre maison, la conduite de sa belle-sœur. Je ne veux pas ici faire l'apologie de la vie que mènent d'ordinaire à Rome et dans le reste de l'Italie presque toutes les femmes mariées. Je me bornerai à dire que la conduite de cette dame à mon égard était plutôt bien en-deçà qu'au-delà de ce qui se pratiquait communément à Rome. J'ajouterai que les torts de son mari et la manière brutale, odieuse, dont il en usait avec elle, étaient chose publique et connue de tout le monde. Toutefois j'avouerai aussi, pour l'amour de la justice et de la vérité, que le mari, le beau-frère et tous les prêtres de leur parti, avaient bien les meilleures raisons pour ne pas ap-

prouver mes trop fréquentes visites dans cette maison, quoiqu'elles ne sortissent pas des bornes de l'honnêteté. Mais ce qui m'irritait, c'est que le zèle des prêtres qui furent les seuls moteurs de toute cette intrigue n'était ni évangélique ni dégagé de vues mondaines; car beaucoup d'entre eux faisaient en même temps, par leurs tristes exemples, l'éloge de ma conduite et la satire de la leur. Leur colère n'était donc pas fille d'une piété sincère, d'une vertu rigide, mais de l'astuce et de la vengeance. A peine de retour à Rome, le beau-frère fit signaler à la dame, par l'organe de ses prêtres, qu'il avait été irrévocablement décidé entre son frère et lui qu'il fallait mettre un terme à mes assiduités auprès d'elle, et que pour son compte il ne les supporterait pas davantage. Ensuite cet homme violent et irréfléchi, comme si c'était là une manière de traiter la chose avec plus de décence, promena par toute la ville le scandale de ses clameurs, en parla lui-même à beaucoup de monde, et porta ses doléances jusqu'au pape. Le bruit courut alors que le pape, à ce sujet, m'avait donné le conseil ou l'ordre de quitter Rome; ce n'était pas vrai, mais il eût pu aisément le faire, grâce à la liberté italienne. Alors me ressouvenant que quand j'étais à l'académie, il y avait déjà bien des années, et que je portais une perruque, comme je l'ai raconté, j'avais prévenu mes ennemis, en arrachant moi-même cette perruque, avant qu'ils ne vinssent me l'ôter de force; cette fois encore je prévins l'affront, et, au lieu d'attendre que l'on me

chassât de Rome, je résolus moi-même d'en sortir. J'allai donc chez le ministre de Sardaigne, et le priai de faire savoir au secrétaire d'état qu'informé de tout le scandale qui avait lieu, j'avais trop à cœur la réputation, l'honneur et le repos d'une dame si vénérable, pour ne pas prendre immédiatement le parti de m'éloigner quelque temps, et que, pour mettre un terme aux méchans propos, je partirais dans les premiers jours du mois prochain. Ce douloureux et volontaire exil plut au ministre et reçut l'approbation du secrétaire d'état, du pape, et de tous ceux qui connurent la vérité. Je me préparai donc à ce cruel départ. Ce qui surtout m'y décida, ce fut la triste vie que je prévoyais devoir être désormais la mienne, si je restais à Rome sans pouvoir continuer à la voir chez elle, et en l'exposant à mille chagrins, à des dégoûts infinis, si je m'arrangeais pour la voir assidument ailleurs avec une publicité affectée, ou sous le voile inutile d'un mystère sans dignité. Mais demeurer à Rome sans qu'il fût possible de nous voir, c'était pour moi un tel supplice, que, d'accord avec elle, et de deux maux préférant le moindre, je choisis l'absence, en attendant des temps meilleurs.

Le 4 mai 1783, et ce jour a été jusqu'ici et sera toujours pour moi la date d'un bien amer souvenir, je m'éloignai donc de celle qui était plus que la moitié de moi-même. Des quatre ou cinq séparations qu'il me fallut subir ainsi, celle-ci fut pour moi la plus terrible; car toute espérance de la revoir était pour moi désormais incertaine et éloignée.

Cet événement vint de nouveau jeter dans mon esprit un trouble qui se prolongea pendant deux ans, et qui empêcha, retarda, et même sous tous les rapports, dérangea notablement mes études. Durant les deux années de mon séjour à Rome, j'avais mené une vie vraiment heureuse. La *villa Strozzi*, située aux Thermes de Dioclétien, m'avait offert une retraite délicieuse. J'y consacrais à l'étude mes longues matinées, sans sortir de chez moi, si ce n'est une heure ou deux pour courir à cheval dans ces solitudes immenses et dépeuplées des environs de Rome, qui invitent à réfléchir, à pleurer, à faire des vers. Le soir, je descendais dans la ville habitée, et quand je m'étais reposé des fatigues de l'étude avec l'aimable vue de celle pour qui seule je vivais, pour qui seule j'étudiais, je retournais content à mon désert, où je ne rentrais jamais plus tard que onze heures. Vainement on eût cherché dans l'enceinte d'une grande ville un séjour plus riant, plus libre, plus champêtre, mieux assorti à mon humeur, à mon caractère, à mes occupations. J'en conserverai toute ma vie le souvenir et le regret.

Ayant donc ainsi laissé dans Rome mon unique amie, mes livres, cette chère villa, mon repos et moi-même avec tout le reste, je m'en éloignai comme un homme stupide et insensé. Je me dirigeai du côté de Sienne, pour pouvoir au moins librement y pleurer quelques jours dans le sein de mon ami. Je ne savais pas bien encore moi-même où j'irais, où je m'établirais, ce que je ferais. Je trouvai une grande consolation à m'entretenir avec cet homme

incomparable; il était bon, compatissant, et, avec beaucoup d'élévation et de fierté, c'était l'âme la plus humaine. On ne connaît jamais aussi bien que dans la peine le prix et l'utilité d'un ami véritable. Sans mon ami, je serais aisément, je crois, devenu fou. Mais lui, voyant en moi un héros honteusement avili et tombé au-dessous de lui-même, quoiqu'il sût bien par expérience ce que pouvaient les noms de force et de vertu, se garda bien d'opposer à mon délire le langage inopportun et cruel d'une raison sévère et glacée; mais il eut l'art d'affaiblir ma douleur et de la vaincre en la partageant avec moi. Oh! don rare et céleste, en vérité! savoir en même temps raisonner et sentir!

Cependant toutes mes facultés intellectuelles étaient ou amoindries ou endormies, il n'y avait pour moi qu'une occupation, une pensée, écrire des lettres; et tant que dura cette troisième séparation, qui de toutes fut la plus longue, j'en écrivis vraiment des volumes. Ce que j'écrivais alors, je ne saurais le dire; j'exhalais la douleur, l'amitié, l'amour, la colère, en un mot, toutes les passions contraires, indomptables, d'un cœur trop plein, d'une âme mortellement blessée. Pendant ce temps, toute idée littéraire allait s'éteignant dans mon cœur et dans mon esprit. C'était au point que différentes lettres que j'avais reçues de Toscane à l'époque de mes ennuis de Rome, lettres remplies des plus amères critiques sur mes tragédies imprimées, ne firent pas alors sur moi plus d'effet que si l'on m'eût parlé des tragédies d'un autre. De ces lettres, quel-

ques-unes étaient écrites avec sel et courtoisie, presque toutes grossièrement et sans esprit; plusieurs étaient signées, d'autres non, et toutes s'accordaient à ne blâmer presque exclusivement que mon style, *très-dur*, disait-on, *très-obscur*, *très-extravagant*, mais sans vouloir ou sans pouvoir me préciser en aucune manière ni où, ni comment, ni pourquoi. Arrivé en Toscane, mon ami, pour me distraire de mon unique pensée, me lut dans les feuilles de Florence et de Pise, qu'on appelait *journaux*, l'extrait des lettres qui m'avaient été adressées à Rome. Ce furent les premiers journaux littéraires qui, dans une langue quelconque, me tombèrent sous les yeux et dans les mains; et alors seulement je pénétrai dans les replis de cet art respectable qui blâme ou loue les différens livres avec un égal discernement, selon que les auteurs de ces livres ont payé, choyé, ignoré ou dédaigné le journaliste. Je m'inquiétai peu, à dire vrai, de ces censures vénales, ayant alors l'esprit uniquement préoccupé d'une tout autre pensée.

Après un séjour à Sienne d'environ trois semaines, pendant lesquelles je ne vis et ne fréquentai personne autre que mon ami, je craignis de lui devenir trop importun, parce que je l'étais à moi-même. Qu'on ajoute à cela l'impossibilité de m'occuper de quoi que ce fût, et le besoin de changer de lieu, qui me revenait, comme toujours, avec l'ennui et l'oisiveté : c'était plus qu'il n'en fallait pour m'inspirer la résolution d'échapper encore à l'inaction par les voyages. La fête de l'Ascension approchait,

et je m'en allai à Venise, où je l'avais déjà vue, il y avait bien des années. Je traversai Florence en courant; car je souffrais trop de l'aspect de ces lieux qui m'avaient vu si heureux, et qui maintenant me revoyaient si triste et si accablé. Toutes les distractions du voyage, ses fatigues, et le mouvement du cheval en particulier, me furent un grand bienfait, pour ma santé, du moins, qui depuis trois mois s'était profondément altérée parmi tant de labeurs d'esprit, d'intelligence et de cœur. En quittant Bologne, je changeai de route pour visiter à Ravenne le tombeau du poète, et j'y passai tout un jour à prier, à rêver, à pleurer. Pendant ce voyage de Sienne à Venise, se rouvrit dans mon cœur une nouvelle et abondante veine de poésies amoureuses, et il n'y avait pas de jour où je ne me visse forcé d'écrire un ou plusieurs sonnets qui venaient impétueusement et d'eux-mêmes s'offrir à mon imagination agitée. A Venise, lorsque j'appris qu'entre l'Angleterre et les Américains avait été conclue une paix définitive qui assurait leur complète indépendance, j'écrivis la cinquième ode de l'*Amérique libre*, et je complétai ainsi ce petit poème lyrique. De Venise, je me rendis à Padoue, mais je n'oubliai pas cette fois, comme j'avais fait les deux précédentes, d'aller visiter à Arquà la maison et le tombeau de notre souverain maître en amour. J'y consacrai également tout un jour aux larmes et à la poésie, uniquement pour épancher le trop plein de mon cœur. A Padoue, je fis personnellement connaissance avec le célèbre Cesarotti, dont les manières vives et at-

trayantes ne me charmèrent pas moins que l'avait toujours fait la perfection de ses vers dans sa traduction d'Ossian. De Padoue je retournai à Bologne, en passant par Ferrare, où je voulais accomplir mon quatrième pélerinage poétique, en y visitant la tombe et les manuscrits de l'Arioste. J'avais plus d'une fois visité à Rome celle du Tasse, ainsi que son berceau à Sorrente, où j'étais allé tout exprès pour cela, dans mon dernier voyage à Naples. Ces quatre poètes de l'Italie étaient alors, ils sont encore et seront toujours pour moi les premiers, je dirais même les seuls de cette admirable langue. Il m'a toujours paru que l'on trouvait en eux tout ce que peut humainement donner la poésie, moins cependant le mécanisme du vers blanc de dialogue; mais on peut le tirer de la matière qu'ils ont employée, et le reconstruire en le façonnant d'une autre manière. Voici seize ans que ces quatre grands maîtres sont journellement dans mes mains, et ils me semblent toujours nouveaux, toujours meilleurs dans ce qu'ils ont d'excellent, j'ajouterai toujours très-utiles dans ce qu'ils ont de plus mauvais. Car je ne suis ni assez aveugle ni assez fanatique pour soutenir qu'ils n'ont pas tous les quatre leurs endroits médiocres ou mauvais; mais je dirai qu'il y a encore beaucoup à apprendre, je dis beaucoup, là où ils ont failli. Mais il faut pour cela savoir pénétrer dans le secret de leurs motifs et de leurs intentions; car ce ne serait pas assez de les comprendre et de les goûter, si on ne les sentait.

De Bologne, toujours pleurant, rimant toujours,

je m'en allai à Milan. A Milan, je me trouvais trop près de mon cher abbé de Caluso, qui était venu passer la belle saison avec ses neveux dans leur admirable château de Masino, peu éloigné de Vercelli, pour ne pas faire de ce côté une petite excursion. Je restai cinq ou six jours avec lui. Me voyant alors à la porte de Turin, j'eus honte de ne pas pousser jusque là, pour embrasser ma sœur. J'allai donc y passer une nuit avec mon ami, et le lendemain soir nous retournâmes à Masino. Ayant quitté le pays depuis la donation de mes biens, et de manière à laisser croire que je ne voulais plus y rentrer, je ne me souciais pas de m'y faire voir si tôt, surtout à la cour. C'est pour cela que je ne fis que paraître et disparaître ; et cette course rapide, que beaucoup peut être auront trouvée bizarre, cessera de l'être dès qu'on en saura la raison. Il y avait déjà plus de six ans que je ne demeurais plus à Turin, où je ne voyais pour moi ni sécurité, ni repos, ni liberté, et je ne devais, je ne voulais, je ne pouvais pas y rester plus long-temps.

De Masino, je retournai bientôt à Milan, où je passai encore presque tout le mois de juillet ; j'y rencontrais fort souvent alors l'auteur très-original du *Matin*, ce véritable précurseur de la satire italienne qui n'était pas née encore. Ce célèbre et correct écrivain m'apprit à rechercher avec une extrême docilité, et avec un désir sincère de réussir à le trouver, en quoi consistait surtout le défaut de mon style tragique. Parini, avec une bonté toute paternelle, me donna divers conseils sur des choses

peu importantes, à dire vrai, et qui toutes ensemble ne peuvent pas constituer ce qu'on appelle le style, mais seulement quelques-unes de ses parties. Mais ce qui constitue surtout, sinon uniquement, le vrai défaut d'un style, et ce que je ne pouvais alors bien discerner par moi-même, Parini ni Cesarotti n'ont jamais pu ou voulu me l'apprendre, ni eux, ni aucun des hommes de mérite que je visitai et que j'interrogeai avec la ferveur et l'humilité d'un novice, pendant ce voyage en Lombardie. Et après bien des années de travail et d'incertitude, il me fallut trouver moi-même en quoi je me trompais, et moi-même essayer de le corriger. En somme, au-delà des Apennins mes tragédies avaient eu plus de succès qu'en Toscane; le style même y avait rencontré des censeurs moins acharnés et un peu plus éclairés. La même chose était arrivée à Rome et à Naples, auprès du petit nombre de ceux qui avaient daigné me lire. C'est donc un vieux privilége qui n'appartient qu'à la Toscane, que celui d'encourager ainsi les écrivains de l'Italie, lorsqu'ils n'écrivent pas en style académique.

CHAPITRE XI.

J'imprime encore six autres tragédies. — Diverses critiques adressées aux quatre premières. — Réponse à la lettre de Calsabigi.

Dans les premiers jours du mois d'août, je partis de Milan et je retournai en Toscane. J'y allai par

cette nouvelle route, si pittoresque et si belle, qui passe à Modène et aboutit à Pistoja. Chemin faisant, j'essayai pour la première fois d'épancher en quelques épigrammes le fiel poétique justement amassé dans mon cœur. J'étais intimement persuadé que si notre langue était pauvre d'épigrammes satiriques, mordantes, bien affilées, la faute certes n'en était pas à elle, car elle a bec et ongles, du trait, de la précision et de l'énergie, autant et plus qu'en ait jamais eu aucune langue. Les pédans de Florence, vers qui je descendais à grands pas, en me rapprochant de Pistoja, me fournissaient une riche matière pour m'exercer un peu dans cet art nouveau pour moi. Je m'arrêtai quelques jours à Florence, et j'en visitai plusieurs, prenant la peau de l'agneau pour apprendre à me divertir à leurs dépens. Leurs lumières m'enrichissant peu, je fis du moins une ample moisson de leurs ridicules. Ces modestes docteurs me laissèrent ou plutôt me firent clairement entendre que si, avant d'imprimer, je leur avais donné mon manuscrit à corriger, j'aurais pu bien écrire. Ils me dirent encore mille impertinences du même genre. Je leur demandai patiemment en quoi j'avais manqué à la pureté et à l'analogie des mots, à la sainteté de la grammaire, où étaient enfin dans mes vers les solécismes, les barbarismes, les fautes de mesure. Mais comme ils savaient médiocrement leur métier, ils ne purent me citer dans mon livre aucune tache de ce genre en m'en désignant les endroits. Il y avait pourtant bien quelques petites infractions à la grammaire;

mais ils étaient incapables de les y trouver. Ils se contentèrent donc de m'apporter quelques mots qui, disaient-ils, étaient passés de mode, quelques tours inaccoutumés, ou trop concis, ou obscurs, ou durs à l'oreille. Enrichi de si rares connaissances, imbu de si profondes doctrines, éclairé dans l'art tragique des lumières de ces savans maîtres, je m'en retournai à Sienne. Là je me déterminai, autant pour m'imposer une occupation forcée que pour me distraire de mes pensées douloureuses, de faire continuer sous mes yeux l'impression de mes tragédies. Lorsque je rapportai à mon ami les connaissances et les lumières que j'étais allé demander aux divins oracles de l'Italie, et particulièrement à ceux de Pise et de Florence, nous nous donnâmes un moment la comédie à leurs frais, avant de leur apprêter de quoi rire encore aux dépens de mes tragédies nouvelles. Je me mis à cette impression avec chaleur, mais avec trop de hâte; car à la fin de septembre, c'est-à-dire en moins de deux mois, je fis paraître mes six tragédies en deux volumes, qui, avec le précédent, où il y en a quatre, forment l'ensemble de cette première édition. Il me fallut alors apprendre, par une dure expérience, ce que je ne savais pas encore. Quelques mois auparavant, j'avais fait connaissance avec les journaux et les journalistes. Cette fois ce dut être avec les censeurs de manuscrits, avec les réviseurs d'impression, les compositeurs, les pressiers et les protes. Ces trois derniers, du moins, on peut en les payant les rendre très-dociles; mais les réviseurs et les censeurs, tant

spirituels que temporels, ne faut-il pas les visiter, les solliciter, les flatter, les supporter? et certes ce n'est pas chose légère. La première fois, mon ami Gori s'était chargé à Sienne de faire pour moi ces fastidieuses démarches, et il était bien capable de les recommencer pour ces deux autres volumes. Mais, ayant désiré voir, une fois du moins, un peu de tout dans ce monde, je voulus profiter de l'occasion pour voir le sourcil d'un *censeur* et la gravité pétulante d'un *réviseur;* et certes il y aurait eu une ample matière à rire, pour un cœur moins triste que n'était le mien.

Ce fut aussi alors pour la première fois que je m'occupai moi-même de la correction des épreuves; mais j'avais l'esprit trop accablé et trop peu capable d'application pour corriger comme je l'aurais dû, comme je l'aurais pu, comme je le fis plusieurs années après, en réimprimant à Paris, le style de ces tragédies. Et cependant rien ne s'y prête mieux que les épreuves de l'imprimeur, où, sur des fragmens isolés et séparés du corps de l'œuvre, l'œil aperçoit plus vite les choses qui ne sont pas assez bien dites, les obscurités, les vers mal tournés, en un mot toutes ces petites négligences qui, en se renouvelant et se multipliant, finissent par faire tache. En somme, et de l'avis même des malveillans, ces six nouvelles tragédies furent jugées beaucoup plus pures que les quatre premières. Je fis très-bien alors de ne pas joindre les quatre qui restaient aux dix que je venais d'imprimer, entre autres la Conjuration des Pazzi et la Marie Stuart, qui dans les cir-

constances où je me trouvais, pouvaient ajouter encore à mes embarras et aux ennuis de celle qui m'intéressait bien plus que moi-même. En attendant, la fatigue de cette correction d'épreuves, si follement renouvelée en si peu de temps, outre que je m'en occupais le plus souvent aussitôt après mon dîner, me donna un accès de goutte assez violent pour me tourmenter et me tenir enfermé pendant quinze jours, parce que je n'avais pas voulu d'abord garder le lit. Cet accès était le second; j'avais eu le premier à Rome, il y avait un peu plus d'un an; mais il avait été fort peu de chose. Le second ne me laissa plus douter que ce passe-temps ne dût souvent me visiter pendant le reste de ma vie. Cette incommodité provenait pour moi de deux sources, la tristesse de l'âme et le travail immodéré de l'esprit. Mais l'extrême sobriété de mon régime la combattit toujours victorieusement; ne faisant rien pour la nourrir, elle ne m'a livré jusqu'ici que de rares et faibles assauts. J'étais au moment de terminer l'impression, lorsque je reçus de Calsabigi, de Naples, une très-longue lettre sur mes quatre premières tragédies, lettre pleine de citations en toute langue, mais assez bien raisonnée. Aussitôt après l'avoir reçue, je me mis à y répondre. C'était jusque là le seul écrit qui fût parti d'une critique saine, juste et éclairée. J'y trouvais en outre l'occasion de développer mes raisons; et, tout en cherchant moi-même comment et en quoi j'avais failli, j'enseignais au reste de mes ineptes censeurs à critiquer avec discernement et avec fruit ou à se taire. Cet écrit

qui ne me coûta presque aucun travail, parce que j'étais alors tout plein de mon sujet, pouvait encore avec le temps servir comme de préface à toutes mes tragédies, quand j'aurais achevé de les imprimer. Mais alors je le réservai à part moi, et ne voulus point l'ajouter à l'édition de Sienne, qui, n'étant pour moi qu'un simple essai, devait apparaître dénuée de toute excuse, et recevoir ainsi de tous côtés toutes les flèches de la critique. Je me flattais sans doute que j'y trouverais la vie plutôt que la mort ; car rien n'est plus propre que de sottes critiques, à ranimer un auteur. J'aurais passé sous silence ce calcul de mon petit orgueil, si, dès le commencement de ces bavardages, je n'avais entrepris, je n'avais promis de ne rien taire, ou presque rien, de ce qui me regarde, ou du moins de ne rien dire de ma manière d'opérer qui ne fût de la plus exacte vérité. L'impression terminée, je publiai le second volume au commencement d'octobre, et je réservai le troisième pour provoquer une guerre nouvelle, aussitôt que la seconde serait apaisée, et l'horizon éclairci.

Sur ces entrefaites, ce qui alors me tenait au cœur plus vivement que tout le reste, l'espérance de revoir mon amie ne pouvant en aucune manière se réaliser cet hiver, accablé, désespéré, et ne trouvant nulle part le repos ni un lieu où il me fût possible de me tenir, je songeai à faire un long voyage en France et en Angleterre, non qu'il me fût resté un vif désir ou une grande curiosité de revisiter ces deux pays, dont j'avais eu bien assez dans mon

second voyage, mais seulement pour changer de place. C'est le seul remède, la seule consolation que j'aie jamais su trouver à mes douleurs. Je voulais aussi profiter de l'occasion pour acheter des chevaux anglais, autant que je pourrais. C'était alors, c'est encore la troisième de mes passions, mais si effrontée, celle-ci, si audacieuse et tant de fois renaissante, que souventes fois les beaux coursiers ont osé combattre, ont osé vaincre les livres et les vers ; car, en cette tristesse de mon cœur, les muses retenaient bien peu d'empire sur mon esprit. Ainsi, de poète redevenant palefrenier, je partis pour Londres, l'imagination enflammée et ne rêvant que belles têtes, beaux poitrails, hautes encolures, vastes croupes, et ne songeant guère, si j'y songeais, à mes tragédies publiées ou non publiées. Toutes ces sottises me firent perdre au moins huit mois, pendant lesquels je ne faisais plus rien, n'étudiant pas, lisant à grand'peine quelques petits fragmens de mes quatre poètes qui, tantôt l'un, tantôt l'autre, prenaient place dans ma poche, compagnons inséparables de mes éternelles courses ; n'ayant enfin d'autre pensée que mon amie absente, à qui de temps en temps j'adressais quelques vers élégiaques que j'ajustais de mon mieux.

CHAPITRE XII.

Troisième voyage en Angleterre, uniquement pour y acheter des chevaux.

Je quittai Sienne vers le milieu d'octobre, et je pris la route de Gènes par Pise et Lerici. Gori m'accompagna jusqu'à Gènes, où nous nous séparâmes au bout de deux ou trois jours. Il repartit pour la Toscane, et je m'embarquai pour Antibes. Je fis le trajet en très-peu de temps, un peu plus de dix-huit heures ; mais il ne fut pas sans danger, et je passai toute la nuit dans une espèce de crainte. La felouque était petite, et j'y avais embarqué ma voiture, qui lui faisait perdre l'équilibre ; le vent ni la mer n'étaient bons, et j'eus là d'assez mauvais momens. A peine débarqué, je repartis pour Aix, où je ne séjournai pas ; je ne m'arrêtai qu'à Avignon, où j'allai visiter avec transport la délicieuse solitude de Vaucluse. La Sorgue reçut mes larmes dans son sein, larmes où il n'entrait ni feinte ni imitation, mais qui coulaient bien de mon cœur. Ce jour-là, je fis quatre sonnets en allant à Vaucluse, et pendant que j'en revenais ; et ce fut un des jours les plus heureux et en même temps un des plus douloureux que j'aie passés en ce monde. En quittant Avignon, je voulus visiter la célèbre chartreuse de Grenoble, partout répandant mes larmes ; j'allai recueillant une foule de vers sur ma route, jusques à Paris, où j'arrivai pour la troisième fois. Cet im-

mense cloaque ne manqua pas de produire sur moi son effet ordinaire : indignation et douleur. J'y demeurai environ un mois, qui me parut un siècle, quoique j'eusse apporté avec moi différentes lettres pour bon nombre de littérateurs en tout genre ; et au mois de décembre je me disposai à passer en Angleterre. En France, la plupart des gens de lettres savent très-peu de chose de notre littérature italienne, et c'est beaucoup s'ils comprennent Métastase. Or, comme de mon côté je ne pouvais ni ne voulais rien savoir de la leur, il n'y avait pas entre nous matière à longs discours. Tout au contraire, enrageant au fond du cœur de m'être de nouveau mis dans le cas d'entendre et de parler encore ce jargon nasal, ce qu'il y a au monde de moins toscan, je hâtai de tout mon pouvoir le moment de m'en éloigner. Pendant le peu de temps que je restai à Paris, le fanatisme et la vogue du jour étaient alors aux aérostats, et je vis deux des premières et des plus heureuses expériences que l'on en fit; l'une avec un ballon plein d'air raréfié, l'autre avec de l'air inflammable. Chacun d'eux portait deux personnes. Grandiose et admirable spectacle! sujet qui semble appartenir à la poésie plutôt qu'à l'histoire! découverte enfin à qui, pour mériter d'être appelée sublime, il ne manque jusqu'ici que de pouvoir ou de paraître pouvoir s'appliquer un jour à quelque chose d'utile. Arrivé
1784. à Londres, il ne se passa pas huit jours que je ne me misse en devoir d'acheter des chevaux : d'abord un de course, puis deux de selle, puis un autre, puis

six de trait. Et comme plusieurs poulains m'étaient morts successivement ou avaient mal réussi, et que j'en rachetais deux pour un qui mourait, à la fin de mars 1784, il se trouva qu'il m'en restait quatorze. Cette passion furieuse, qui couvait en moi sous la cendre depuis bientôt six ans, irritée par cette longue privation, privation complète ou partielle, s'était si violemment rallumée dans mon cœur et dans mon imagination, que me raidissant contre les obstacles, et voyant que de dix chevaux que j'avais achetés, j'en avais perdu cinq en si peu de temps, j'arrivai à quatorze, précisément comme j'avais poussé mes tragédies à quatorze, ne voulant d'abord en faire que douze. Les tragédies avaient épuisé mon esprit, les chevaux vidèrent ma bourse; mais la distraction de tous ces chevaux me rendit, avec la santé, le courage de recommencer à faire des tragédies et d'autres ouvrages. Je n'eus pas si grand tort de dépenser tout cet argent, puisqu'il me servit aussi à racheter ma verve et mon élan, qui languissaient dès que j'étais à pied ; et j'eus d'autant mieux raison de le dépenser que je me trouvais l'avoir en espèces sonnantes. Les trois premières années qui suivirent la donation de mes biens, j'avais vécu en avare; les trois dernières, j'avais fait une dépense convenable mais modérée. J'avais donc alors entre les mains une somme assez ronde que j'avais épargnée : c'était tout le produit de mes rentes viagères de France, auxquelles je n'avais point touché. Ces quatorze amis m'en prirent une grande partie qu'il fallut débourser pour les

acheter et les transporter en Italie; le reste s'en alla dans leur entretien, pendant les cinq années qui suivirent; car, une fois sorti de leur île, aucun d'eux ne voulut plus mourir, et moi je m'attachai trop à eux pour vouloir en vendre un seul, après m'être si magnifiquement monté. Désolé dans le cœur de ne pouvoir me rapprocher de celle dont l'amour était pour moi la source de toute sage pensée, de toute noble action, je ne fréquentais, je ne recherchais plus personne : je restais avec mes chevaux, ou j'écrivais lettres sur lettres. C'est ainsi que je passai environ cinq mois à Londres, sans penser plus à mes tragédies que si jamais je n'en avais eu l'idée. Seulement, à part moi, me revenait souvent ce singulier rapport de nombre entre mes tragédies et mes bêtes. Je me disais en riant : « C'est un cheval que tu as gagné par tragédie; » faisant allusion aux *chevaux* que nous administraient à coups de fouet nos modernes *Orbilius*, lorsque nous faisions au collége quelque mauvaise composition [1].

Je vécus ainsi des mois et des mois dans cette honteuse et lâche oisiveté; chaque jour je négli-

---

[1] En Italie, dit le traducteur qui nous a précédé, et qui étant Italien connaissait bien, sans doute, les usages de son pays, quand un écolier fait une sottise, le maître ordonne à un de ses camarades de le prendre sur son dos en lui tenant fortement les mains. Dans cette posture, il reçoit des coups de fouet. Cela s'appelle : *Donner un cheval.* (*Note du Trad.*)

geais de plus en plus la lecture de mes poètes favoris, et ma veine poétique allait toujours s'appauvrissant. Pendant tout le temps de mon séjour à Londres, je ne fis qu'un sonnet, et deux au moment de partir. Je me remis en route, au mois d'avril, avec cette nombreuse caravane, et j'arrivai à Calais, puis à Paris encore; puis, en passant par Lyon et par Turin, je retournai à Sienne. Mais il est beaucoup plus court et plus facile de le raconter ici la plume à la main, qu'il ne le fut de l'exécuter avec tant d'animaux. J'éprouvais chaque jour, à chaque pas, des embarras et des mécomptes qui empoisonnaient trop amèrement le plaisir que j'aurais pu trouver à ma *chevalerie*. C'était celui-ci qui toussait, celui-là qui refusait de manger; l'un boitait, l'autre avait les jambes enflées, cet autre perdait ses fers. C'était un océan de malheurs continuels dont j'étais le premier martyr. Et quand il fallut passer la mer pour les transporter de Douvres, me les voir, comme un vil troupeau, jeter au fond du bâtiment pour lui servir de lest, salis à ne plus même distinguer le bel or châtain de leur charmante robe; et à Calais, avant de débarquer, lorsqu'on enleva les quelques planches qui leur formaient une espèce de toit, voir leur dos tenir lieu de banc à de grossiers matelots qui cheminaient sur eux comme si ce n'eût pas été des corps vivans, mais la simple continuation du plancher, les voir enfin tirés en l'air avec un câble, les quatre jambes pendantes, pour être ensuite descendus dans la mer, la marée ne permettant

pas au bateau d'aborder avant la matinée suivante! Si on ne les débarquait, le soir, de cette manière, ne fallait-il pas les laisser embarqués toute la nuit dans une position si incommode? ce fut, en un mot, mille morts à subir. Mais je déployai tant de sollicitude et de prévoyance, d'activité à remédier au mal, et d'obstination à m'en occuper toujours par moi-même, qu'à travers toutes les vicissitudes, tous les dangers, tous les embarras, je les sauvai tous, et les amenai tous à bon port, et sans accidens graves.

Je dois confesser, pour être sincère, qu'outre ma passion pour mes chevaux, j'y mettais aussi une vanité non moins sotte qu'extravagante ; et lorsqu'à Paris, à Amiens, à Lyon, à Turin, ou ailleurs, mes chevaux obtenaient le suffrage des connaisseurs, je levais la tête et me rengorgeais, absolument comme si je les avait faits. Mais l'épisode le plus hardi et le plus épique de mon expédition, ce fut de passer les Alpes avec toute ma caravane, entre Lanslebourg et la Novalaise. J'eus beaucoup de peine à bien ordonner leur marche et à surveiller l'exécution de mes ordres pour qu'il n'arrivât aucun malheur, à des bêtes si énormes et si lourdes, sur la pente étroite et difficile de ces routes sillonnées de précipices. J'éprouvai tant de plaisir à régler cette marche, que le lecteur me permettra bien sans doute d'en trouver encore un peu à les lui décrire. Ceux qui ne le voudraient pas n'ont qu'à tourner la page. Pour ceux qui liront, ils jugeront si je m'y entendais mieux à ordonner

la marche de quatorze bêtes entre ces autres Thermopyles, que les cinq actes d'une tragédie.

Mes chevaux, grâce à leur jeunesse, à mes soins paternels et à une fatigue modérée, étaient pleins de feu et de vivacité ; il n'en était que plus scabreux de les conduire sans accident par ces montées et ces descentes. Je pris donc à Lanslebourg autant d'hommes que j'avais de chevaux, chacun ayant le sien qu'il devait guider à pied, et en lui tenant la bride très-courte. Attachés à la queue l'un de l'autre, ils escaladaient la montagne avec leurs hommes ; mais, de trois en trois, j'avais interposé un de mes palefreniers qui, monté sur un mulet, surveillait les trois chevaux qui le précédaient et dont la garde lui était confiée : et ainsi de trois en trois. Au milieu de la marche se tenait un maréchal de Lanslebourg, avec des clous et un marteau, des fers et des bottes de rechange, pour venir au secours des pieds qui pourraient se déferrer, ce qu'il fallait craindre surtout parmi ces grosses pierres. Moi enfin, en qualité de chef de l'expédition, j'arrivais le dernier, monté sur Frontin, le plus petit et le plus léger de mes chevaux, et ayant à mes côtés deux adjudans de route, piétons très-agiles, que j'envoyais de la queue porter mes ordres à la tête et au centre. Nous arrivâmes ainsi le plus heureusement du monde au sommet du Mont-Cenis ; mais quand nous fûmes pour descendre en Italie, comme on sait que dans les descentes les chevaux ne manquent jamais de s'égayer, de hâter le pas, et même de cabrioler inconsidérément, j'a-

bandonnai mon poste, et, mettant pied à terre, j'allai me placer en tête de la colonne, dont je réglai la marche pas à pas. Pour modérer encore le mouvement de la descente, j'avais mis à la tête mes chevaux les plus forts et les plus pesans. Pendant le trajet, mes adjudans couraient sans cesse de la tête à la queue pour les tenir tous ensemble, et sans autre intervalle que la distance voulue. Malgré tous mes soins, plusieurs se déferrèrent de trois pieds; mais mes dispositions étaient si bien prises, qu'aussitôt le maréchal put y porter remède, et ils arrivèrent tous sains et sauf à la Novalaise, les pieds en fort bon état, et sans qu'aucun fût devenu boiteux. Ces balivernes pourront servir de règle à ceux qui voudraient passer ou ces mêmes Alpes, ou d'autres montagne avec un grand nombre de chevaux. Pour moi, qui avais si heureusement dirigé cette expédition, je ne m'estimais guère moins qu'Annibal pour avoir fait passer un peu plus au midi ses éléphans et ses esclaves. Mais s'il lui en coûta beaucoup de vinaigre, j'y dépensai, moi, beaucoup de vin; car guides et maréchaux, palefreniers et adjudans, tous en prirent à leur gré.

La tête ainsi remplie de ces misères où mes chevaux jouaient le grand rôle, mais vide en retour de toute pensée utile et louable, j'arrivai à Turin vers la fin de mai, et m'y arrêtai environ trois semaines, après une absence de plus de sept ans. Pour mes chevaux, dont je commençai par fois à m'ennuyer, vu le temps que cela durait, après sept

ou huit jours de repos, je les expédiai, devant moi, sur la route de Toscane, où je me proposai de les rejoindre. Je voulais, en attendant, respirer un peu de tant de tracas, de fatigues et de puérilités, qui allaient peu, il faut en convenir, à un poète tragique, âgé de trente-cinq ans bien sonnés. Avec tout cela, cette distraction, ce mouvement, cette interruption complète de toutes mes études avaient été pour ma santé d'une merveilleuse ressource. J'avais retrouvé toute ma force, et me sentais rajeuni de corps, comme aussi peut-être trop rajeuni de sens et de savoir, car mes chevaux m'avaient ramené au galop à l'époque où j'étais un âne. Et la rouille s'était de nouveau si bien emparée de mon esprit, que je me croyais retombé pour toujours dans l'impuissance d'inventer et d'écrire.

CHAPITRE XIII.

Court séjour à Turin. — J'y assiste à la représentation de Virginie.

Je goûtai à Turin quelques plaisirs, mais j'y éprouvai plus de déplaisirs encore. Revoir les amis de sa première jeunesse, et les lieux que l'on a connus les premiers, retrouver chaque plante, chaque pierre, en un mot, tout ce qui a éveillé nos premières idées et nos premières passions, c'est là, sans doute, une bien douce chose. Mais d'un autre côté,

voir beaucoup de ces compagnons de mon adolescence, qui, du plus loin qu'ils m'apercevaient dans une rue, évitaient ma rencontre, ou qui, pris au dépourvu, m'adressaient à peine un salut glacial, si même ils ne détournaient la tête, des gens à qui je n'avais jamais rien fait que témoigner une amitié cordiale, voilà qui me perçait le cœur, mais qui m'eût fait plus de mal encore, si le petit nombre de ceux qui m'avaient conservé de la bienveillance ne m'avaient appris que les uns me traitaient ainsi parce que j'avais écrit des tragédies; les autres parce que j'avais beaucoup voyagé; d'autres parce que j'avais reparu dans le pays avec trop de chevaux : des petitesses en somme, petitesses excusables cependant, très-excusables même quand on connaît les hommes, et que l'on s'examine soi-même avec impartialité; mais dont il faut se défendre autant que possible, en quittant ses concitoyens lorsqu'on ne veut pas faire ce qu'ils font ou ne font pas, lorsque le pays est petit et les habitans désœuvrés; lorsqu'enfin on a pu les offenser involontairement, par cela seul qu'on a essayé de faire plus qu'eux, en quelque genre que ce soit, et de quelque façon qu'ou l'ait essayé.

Un autre morceau très-amer qu'il me fallait pourtant avaler à Turin, ce fut l'inévitable nécessité de paraître devant le roi, qui devait se tenir pour offensé de voir que je l'eusse renié hautement en m'expatriant pour toujours. Toutefois, vu les usages du pays et la position même où je me trouvais, je ne pouvais me dispenser d'aller le saluer et lui

faire ma cour, sans passer à bon droit pour un homme extravagant, insolent et mal élevé. J'étais à peine arrivé à Turin, que mon excellent beau-frère, alors premier gentilhomme de la chambre, me sonda aussitôt avec inquiétude, pour savoir si je voulais ou non me présenter à la cour. Mais je le tranquillisai immédiatement, et lui mis du baume dans l'âme, en lui disant que c'était bien mon intention; et comme il insistait sur le jour, je ne voulus pas différer. Dès le lendemain, j'allai chez le ministre. Mon beau-frère m'avait dit que le gouvernement était alors pour moi dans d'excellentes dispositions, que je serais fort bien reçu, qu'on avait même quelque désir de m'employer. Cette faveur que je méritais pas, et à laquelle j'étais loin de m'attendre, me fit trembler. Mais l'avis était bon, j'arrangeai mon maintien et mes discours de manière à ce qu'on ne pût ni me surprendre ni m'engager. Je dis donc au ministre que, passant par Turin, j'avais cru de mon devoir d'abord de lui rendre visite, et ensuite de solliciter par son intermédiaire la faveur d'être admis devant le roi, uniquement pour offrir mes hommages à S. M. Le ministre m'accueillit avec des manières charmantes, et je dirais volontiers qu'il me fit fête. De parole en parole, il finit par me laisser entrevoir d'abord, puis par me dire positivement, que le roi verrait avec satisfaction que je voulusse me fixer dans ma patrie ; que mes services lui seraient agréables ; que je pourrais me distinguer ; et autres niaiseries pareilles. Je tranchai droit dans le vif, et

répondis sans la moindre hésitation que je retournais en Toscane pour y continuer mes études et l'impression de mes ouvrages ; que j'avais trente-cinq ans ; que c'était un âge où l'on ne pouvait plus guère songer à prendre une direction nouvelle, et qu'ayant embrassé la profession des lettres, je voulais y persévérer, à tort ou à raison, pendant tout le reste de ma vie. Le ministre répliqua que la carrière des lettres était une belle et bonne chose, mais qu'il existait des occupations plus grandes et plus importantes, pour lesquelles j'avais et devais me sentir de la vocation. Je le remerciai poliment, mais je persistai dans mon refus. J'eus même assez de modération et de générosité pour ne pas infliger à ce digne et excellent homme d'inutiles mortifications qu'il eût pourtant bien méritées. Je pouvais encore lui laisser entendre que leurs dépêches et toute leur diplomatie me paraissaient et étaient assurément quelque chose de beaucoup moins grave et de beaucoup moins élevé que des tragédies, qu'elles fussent de moi ou de tout autre. Mais ce sont gens que l'on ne convertit pas ; et moi, par caractère, je ne dispute jamais, sinon, et rarement encore, avec ceux dont les maximes s'accordent avec les miennes ; avec les autres, j'aime mieux, dès le premier mot, me tenir pour battu en toute chose. Je me contentai donc de répondre négativement. Ma résistance et mon refus arrivèrent sans doute jusqu'au roi par le canal du ministre ; car, le lendemain, lorsque j'allai le saluer, S. M. ne me dit mot à ce sujet, ce qui ne l'empêcha

pas de me recevoir avec la grâce et l'extrême amabilité qui lui sont naturelles. C'était, il règne encore [1], Victor Amédée II, fils de Charles Emmanuel, sous le règne de qui je suis né. Quoique j'aime fort peu les rois en général, et les rois absolus encore moins que les autres, je dois pourtant dire, pour être sincère, que la race de nos princes est excellente en somme, et surtout quand on la compare à presque toutes celles qui règnent aujourd'hui en Europe. J'avais pour eux au fond du cœur plus d'affection que d'éloignement; car ce prince, et le dernier qui l'a précédé sur le trône, n'ont jamais eu que de fort bonnes intentions, ont toujours mené la conduite la plus sage et la plus exemplaire, et ont fait ou font encore à leur pays plus de bien que de mal. Toutefois, quand on vient à songer et à sentir vivement que le bien et le mal que font les rois dépendent uniquement de leur volonté, il faut frémir et se sauver. Et c'est ce que je fis au bout de quelques jours, ce qu'il en fallut pour revoir mes parens et mes connaissances de Turin, et pendant la meilleure partie de ce peu de jours, m'entretenir avec charme et profit pour moi, avec mon incomparable ami, l'abbé de Caluso, qui remit aussi un peu d'ordre dans ma tête, et me tira de la léthargie où l'écurie m'avait plongé, et pour ainsi dire enseveli.

---

[1] Il ne faut pas oublier qu'Alfieri écrivait, vers 1790, cette partie de ses Mémoires.

Pendant que j'étais à Turin, il m'arriva d'assister, sans que j'en eusse une grande envie, à une représentation publique de ma Virginie, donnée sur le même théâtre où neuf ans auparavant on avait joué la Cléopâtre, et par des acteurs à peu près aussi habiles. Un de mes anciens amis de l'Académie avait préparé cette représentation avant que je n'arrivasse à Turin, et sans savoir que je dusse y arriver. Il me demanda de vouloir bien m'employer à former un peu les acteurs, comme je l'avais déjà fait pour la Cléopâtre. Mais moi dont le talent s'était peut-être un peu développé, moins pourtant que l'orgueil, je ne voulus m'y prêter en rien ; je savais trop bien ce qu'il en était de nos acteurs et de notre parterre. Je ne voulus donc à aucun prix devenir le complice de leur incapacité, qui m'était parfaitement démontrée, avant que j'eusse besoin de les entendre. Je savais qu'il aurait fallu commencer par l'impossible, c'est-à-dire leur enseigner à parler et à prononcer l'italien au lieu du vénitien, à réciter leurs rôles eux-mêmes, et non par la bouche du souffleur, à comprendre enfin, (car, ce serait exiger trop si je disais à sentir), non, à comprendre simplement ce qu'ils voudraient faire passer dans l'âme de leurs auditeurs. Mon refus, on le voit, n'était pas si déraisonnable, ni mon orgueil si déplacé. Je laissai donc mon ami y penser pour moi et me bornai à lui promettre bien malgré moi d'assister à la représentation. Et en effet j'y allai, intimement convaincu d'avance que, de mon vivant, il n'y avait pour moi à recueillir sur

aucun théâtre d'Italie ni louange ni blâme. La Virginie obtint précisément la même attention et le même succès qu'avait obtenus dans son temps la Cléopâtre. Comme Cléopâtre encore, elle fut redemandée pour le lendemain. Mais pour mon compte, on peut bien le croire, je n'y retournai pas. C'est à dater de ce jour que commença mon désenchantement de la gloire, qui depuis a toujours été en augmentant. Toutefois je persisterai dans la résolution que j'ai prise d'essayer encore pendant dix ou quinze ans, jusqu'à l'approche de ma soixantaine, d'écrire dans deux ou trois genres de nouvelles compositions. Je le ferai de mon mieux et avec tout le soin dont je suis capable. Je veux avoir, en mourant ou en vieillissant, l'intime consolation de me dire qu'autant qu'il a été en moi, j'ai satisfait à l'art et à moi-même. Quant aux jugemens des hommes d'aujourd'hui, je le répète en pleurant, mais tel est encore en Italie l'état de la critique, qu'il ne faut en attendre ou lui demander ni la louange ni le blâme. Je n'appelle pas louange, celle qui ne distingue point, et ne sait pas, en donnant raison d'elle-même, encourager l'auteur, comme aussi je n'appelle point blâme celui qui n'enseigne pas à mieux faire.

Je souffris mal de mort à cette représentation de ma Virginie, plus encore qu'à celle de la Cléopâtre, mais pour des motifs tout différens ; je ne veux pas m'y appesantir davantage. Celui qui a le goût et l'orgueil de l'art saura les deviner assez ; tout autre les trouverait inutiles et ne les comprendrait pas.

En partant de Turin, j'allai passer trois jours à Asti, auprès de mon excellente et vénérable mère. Lorsqu'ensuite nous nous séparâmes, il y eut beaucoup de larmes de versées, car nous pressentions l'un et l'autre que nous ne nous reverrions plus. Je ne dirai pas que j'éprouvais pour ma mère une tendresse aussi vive que je l'aurais dû, que je l'aurais pu; depuis l'âge de neuf ans, j'avais cessé de vivre auprès d'elle, et ne l'avais revue que pour ainsi dire à la dérobée, et pendant des heures. Mais mon estime, ma reconnaissance, ma vénération pour elle et pour ses vertus n'ont jamais eu de bornes, et n'en auront jamais aussi long-temps que je vivrai. Que le ciel lui accorde une longue vie; elle l'emploie si bien pour le bonheur et l'édification de toute la ville qu'elle habite! Elle m'aime de l'amour le plus profond, et bien plus que jamais je ne l'ai mérité. Aussi le spectacle de son immense et sincère douleur, quand je me séparai d'elle, me laissa dans le cœur une amertume que j'y retrouve encore.

Dès que je fus sorti des états du roi de Sardaigne, je crus sentir que je respirais plus à l'aise, tant pesait lourdement encore sur ma tête ce qui pouvait rester du joug natal que déjà pourtant j'avais brisé. C'est au point que pendant le peu de temps que j'y demeurai, chaque fois qu'il m'arrivait de me trouver en face de quelques personnages influens du pays, j'avais plus l'air à mes yeux d'un affranchi que d'un homme libre. Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler le mot admi-

rable de Pompée venant en Égypte se mettre sous la garde et à la discrétion d'un Photin : « Celui qui entre dans la maison d'un tyran, s'il n'est esclave, le devient. » De même celui qui par désœuvrement ou par passe-temps rentre dans la prison qu'il avait quittée, risque fort d'en trouver la porte fermée, quand il voudra sortir, tant qu'il y reste des geôliers.

Pendant que j'approchais de Modène, les nouvelles que j'avais reçues de mon amie venaient tour à tour remplir mon cœur de peine ou d'espérance, mais toujours d'une grande incertitude. Les dernières, reçues à Plaisance, m'annonçaient enfin qu'elle était libre de quitter Rome, ce qui me ravissait de joie ; car Rome était le seul endroit où il me fût désormais impossible de la voir ; mais, d'un autre côté, les convenances avec leurs chaînes de plomb me défendaient impérieusement de la suivre, même alors. Ce n'était qu'avec beaucoup de peines, et en faisant à son mari d'énormes sacrifices d'argent, qu'elle avait fini par obtenir de son beau-frère et du pape la permission d'aller en Suisse aux eaux de Baden : car sa santé se trouvait alors sensiblement altérée par tant de dégoûts. Elle était donc partie de Rome au mois de juin 1784, et longeant les côtes de l'Adriatique par Bologne, Mantoue et Trente, elle se dirigea vers le Tyrol, précisément à la même époque où ayant quitté Turin, je retournais à Sienne par Plaisance, Modène et Pistoja. Cette pensée que j'étais alors si près d'elle, pour nous voir bientôt encore séparés de

nouveau, et si loin l'un de l'autre, me donnait en même temps une émotion de douleur et de plaisir. J'aurais bien pu envoyer directement en Toscane ma voiture et mes gens, et m'en allant seul à franc étrier par la traverse, j'avais chance de la rejoindre bientôt, et du moins je l'aurais vue. Je désirais, je craignais, j'espérais, je voulais, je ne voulais plus; anxiété que seuls connaissent ceux qui vraiment ont aimé! Et il en est peu. Le devoir finit par l'emporter, le devoir et l'amour, non de moi, mais celui que j'avais pour elle et pour son honneur; je continuai donc ma route en pleurant et en blasphémant, et toujours accablé sous le poids de ma douloureuse victoire, j'arrivai à Sienne, après un voyage d'environ dix mois. Je retrouvai dans Gori un consolateur qui jamais ne m'avait été plus nécessaire pour m'apprendre à traîner encore ma misérable vie et à fatiguer l'espérance.

CHAPITRE XIV.

Voyage en Alsace. — Je revois mon amie. — Je fais le plan de trois nouvelles tragédies. — Mort inattendue de mon cher Gori à Sienne.

Peu de jours après moi, arrivèrent à Sienne mes quatorze chevaux; j'y avais laissé le quinzième sous la garde de mon ami: c'était mon beau fauve, mon

Fido[1], le même qui dans Rome avait plusieurs fois reçu le doux fardeau de ma bien-aimée, et c'était assez pour me le rendre plus cher à lui seul que toute ma nouvelle troupe. Toutes ces bêtes me retenaient en même temps dans la distraction et l'oisiveté. Les peines de cœur venant à s'y joindre, j'essayai vainement de reprendre mes occupations littéraires. Je laissai passer une bonne partie de juin et tout le mois de juillet où je ne bougeai pas de Sienne, sans faire autre chose que quelques vers. J'achevai cependant plusieurs stances que manquaient encore au troisième chant de mon petit poème, et je commençai même le quatrième et dernier. L'idée de cet ouvrage, quoique souvent interrompu, repris à de longs intervalles et toujours par fragmens, et sans que j'eusse aucun plan écrit, était restée néanmoins très-fortement empreinte dans mon cerveau. Ce à quoi je voulais surtout prendre garde, c'était à ne le pas faire trop long, ce qui m'eût été bien facile, si je me fusse laissé entraîner aux épisodes et aux ornemens. Mais pour en faire une œuvre originale et assaisonnée d'une agréable teneur, la première condition, c'était d'être court. Voilà pourquoi dans ma pensée il ne devait d'abord avoir que trois chants ; mais la *revue des*

---

[1] Nous nous serions reproché de traduire en français le nom donné par Alfieri à son cheval favori. C'est aussi le nom du chien de M. de Lamartine, ce cher Fido qu'il a immortalisé dans Jocelyn. (*Note du Traducteur.*)

conseillers m'en déroba presque tout un, et il fallut en faire quatre. Je ne suis pas trop sûr cependant, dans mon âme et conscience, que toutes ces interruptions n'aient bien eu leur influence sur l'ensemble du poème et qu'il n'ait l'air un peu décousu.

Pendant que j'essayais de poursuivre ce quatrième chant, je ne cessais de recevoir et d'écrire de longues lettres ; ces lettres peu à peu me remplirent d'espérance et m'enflammèrent de plus en plus du désir de revoir bientôt mon amie. Cette possibilité devint si vraisemblable, qu'un beau jour ne pouvant plus y tenir, je ne confiai qu'à mon ami où je voulais me rendre, et feignant une excursion à Venise, je me dirigeai du côté de l'Allemagne. C'était le 4 août, un jour, hélas ! dont le souvenir me sera toujours amer. Car tandis que content et ivre de joie j'allai chercher la moitié de moi-même, je ne savais pas qu'en embrassant ce rare et cher ami, quand je croyais ne me séparer de lui que pour six semaines, je le quittais pour l'éternité. Je ne puis en parler, je ne puis y songer sans fondre en larmes, aujourd'hui encore après tant d'années. Mais je ne reviendrai pas sur ces larmes ; aussi bien je me suis efforcé ailleurs de leur donner un libre cours.

Me voici donc de nouveau sur les grands chemins. Je reprends ma charmante et poétique route de Pistoja à Modène, je passe comme une éclair à Mantoue, à Trente, à Inspruck, et de là par la Souabe j'arrive à Colmar, ville de la Haute-Alsace,

sur la rive gauche du Rhin. Près de cette ville, je retrouvai enfin celle que je demandais à tous les échos, que je cherchais par tout, et dont la douce présence me manquait depuis plus de seize mois. Je fis tout ce trajet en douze jours, et j'avais beau courir, je croyais à peine changer de place. Pendant ce voyage la veine poétique se rouvrit en moi, plus abondante que jamais, et il n'y avait guère de jour où celle qui avait sur moi plus d'empire que moi-même ne me fît composer jusqu'à trois sonnets et plus encore. J'étais tout hors de moi à la pensée que sur toute cette route chacun de mes pas rencontrait une de ses traces. J'interrogeais tout le monde, et partout j'appprenais qu'elle y était passée environ deux mois auparavant. Souvent mon cœur tournait à la joie, et alors j'essayais aussi de la poésie badine. J'écrivis, chemin faisant, un chapitre à Gori, où je lui donnais les instructions nécessaires pour la garde de mes chevaux bien-aimés; cette passion n'était chez moi que la troisième, je rougirais trop de dire la seconde, les muses, comme de raison, devant avoir le pas sur Pégase.

Ce *chapitre* un peu long, que j'ai placé dans la suite parmi mes poésies, est le premier et à peu près l'unique essai que j'aie tenté dans le genre de Berni, dont je crois sentir toutes les grâces et la délicatesse, quoique la nature ne me porte pas de préférence vers ce genre. Mais il ne suffit pas toujours d'en sentir les finesses pour les rendre; j'ai fait de mon mieux. J'arrivai le 16 août chez

mon amie, près de qui deux mois passèrent comme un éclair. Alors me retrouvant de nouveau tout entier de cœur, d'esprit et d'âme, il ne s'était pas encore écoulé quinze jours depuis que sa présence m'avait rendu à la vie, que moi, ce même Alfieri, qui depuis deux ans n'avais pas même eu l'idée d'écrire d'autres tragédies, qui au contraire, ayant déposé le cothurne aux pieds de Saül, avais fermement résolu de ne jamais le reprendre, je me trouvai alors, presque sans m'en douter, avoir conçu ensemble et par force trois tragédies nouvelles : *Agis*, *Sophonisbe et Myrrha.* Les deux premières m'étaient d'autres fois venues à la pensée, et je les avais toujours écartées; mais cette fois elles s'étaient si profondément fixées dans mon imagination, qu'il fallut bien en jeter l'esquisse sur le papier, avec la conviction et l'espoir que j'en resterais là. Pour ce qui est de Myrrha, je n'y avais jamais pensé. Ce sujet m'avait paru tout aussi peu que la Bible ou tout autre fondé sur un amour incestueux de nature à être traduit sur la scène; mais tombant par hasard, comme je lisais les Métamorphoses d'Ovide, sur ce discours éloquent et vraiment divin que Myrrha adresse à sa nourrice, je fondis en larmes, et aussitôt l'idée d'en faire une tragédie passa devant mes yeux comme un éclair. Il me sembla qu'il pouvait en résulter une tragédie très-touchante et très-originale, pour peu que l'auteur eût l'art d'arranger sa fable de manière à laisser le spectateur découvrir lui-même par degré les horribles tempêtes qui s'élèvent dans

le cœur embrasé et tout ensemble innocent de la pauvre Myrrha, bien plus infortunée que coupable, sans qu'elle en dît la moitié, n'osant s'avouer à elle-même, loin de la confier à personne, une passion si criminelle. En un mot, dans ma tragédie, telle que je la conçus tout d'abord, Myrrha ferait les mêmes choses qu'elle décrit dans Ovide; mais elle les ferait sans les dire. Je sentis dès le début quelle immense difficulté j'éprouverais à prolonger pendant cinq actes, sans le secours d'aucun épisode, ces fluctuations de l'âme de Myrrha, si délicates à rendre. Cette difficulté, qui ne fit alors que m'enflammer de plus en plus, et qui, lorsque ensuite je voulus développer, versifier et imprimer ma tragédie, a toujours été l'aiguillon qui m'excitait à vaincre l'obstacle, l'œuvre achevée, je la crains, cette difficulté, et la reconnais dans toute son étendue, laissant aux autres à juger si j'ai su la surmonter complètement ou en partie, ou si elle demeure tout entière.

Ces trois nouvelles productions tragiques allumèrent dans mon cœur l'amour de la gloire que je ne désirais plus désormais que pour la partager avec celle qui m'était plus chère que la gloire. Il y avait donc un mois environ que mes jours s'écoulaient henreux et pleins, sans qu'il s'y mêlât d'autre pensée amère que celle-ci, déjà si horrible : Un mois encore, un mois au plus, et il faudra nous séparer de nouveau. Mais, comme si la crainte de ce coup inévitable n'eût pas suffi à elle seule pour répandre une affreuse amertume sur les fugi-

tives douceurs qu'il me restait à savourer, la fortune ennemie voulut y joindre sa dose cruelle pour me rendre plus chère encore cette éphémère consolation. Des lettres de Sienne m'annoncèrent dans l'espace de huit jours, et la mort du jeune frère de Gori, et une maladie grave de Gori lui-même. Celles qui suivirent m'apportèrent la nouvelle de sa mort, après une maladie qui n'avait duré que huit jours. Si je ne me fusse pas trouvé auprès de de mon amie en recevant ce coup si rapide et si inattendu, les effets de ma juste douleur auraient été bien plus terribles; mais quand on a quelqu'un pour pleurer avec soi, les pleurs sont moins amers. Mon amie connaissait aussi, et elle aimait tendrement ce cher François Gori. L'année d'avant, après m'avoir, comme je l'ai dit, accompagné jusqu'à Gênes, de retour de Toscane, il s'était rendu à Rome presque uniquement pour faire connaissance avec elle, et pendant son séjour, qui dura plusieurs mois, il l'avait vue constamment, et l'avait accompagnée dans ses visites de chaque jour à tous les monumens des beaux-arts, qu'il aimait lui-même passionnément, et qu'il jugeait en appréciateur éclairé. Aussi, en le pleurant avec moi, ne le pleurait-elle pas seulement pour moi, mais encore pour elle-même, sachant bien ce qu'il valait par l'expérience qu'elle venait d'en faire. Ce malheur troubla plus que je ne saurais le dire le reste du temps déjà si court que nous passâmes ensemble; et à mesure que le terme approchait, cette nouvelle séparation me parais-

sait bien plus amère et plus horrible. Quand fut venu ce jour redouté, il fallut obéir au sort, et je rentrai dans de tout autres ténèbres, séparé de ma bien-aimée, sans savoir, cette fois, pour combien de temps, et privé de mon ami avec la certitude cruelle que c'était pour toujours. A chaque pas de cette même route où s'étaient dissipées en venant ma douleur et mes noires pensées, je les retrouvai au retour plus poignantes. Vaincu par la douleur, je composai peu de vers et ne fis que pleurer jusqu'à Sienne, où j'arrivai dans les premiers jours de novembre. Quelques amis de mon ami, et qui m'aimaient à cause de lui comme moi-même je les aimais, accrurent démesurément mon désespoir, pendant ces premiers jours, en ne me servant que trop bien dans mon désir de savoir jusqu'aux moindres particularités de ce funeste accident. Tremblant, j'évitais de les entendre, et je ne cessais de les demander. Je n'allai plus demeurer, comme on peut bien le croire, dans cette maison de deuil que je n'ai plus jamais revue. A mon retour de Milan, l'année précédente, j'avais de grand cœur accepté de mon ami, et dans sa maison, un petit appartement solitaire et fort gai, et nous vivions comme deux frères.

Cependant, sans Gori, le séjour de Sienne me devint tout d'abord insupportable ; j'espérai qu'en changeant de lieux et d'objet j'allais affaiblir ma douleur sans rien perdre de sa mémoire. Dans le courant de novembre, je me transportai à Pise, décidé à y passer l'hiver, en attendant qu'un des-

tin meilleur vînt me rendre à moi-même; car privé de tout ce qui nourrit le cœur, je ne pouvais, en vérité, me regarder comme vivant.

CHAPITRE XV.

Séjour à Pise. — J'y écris le PANÉGYRIQUE DE TRAJAN, et d'autres ouvrages.

Cependant mon amie, de son côté, était rentrée en Italie par les Alpes de Savoie. Elle était venue de Turin à Gènes et de Gènes à Bologne, où elle se proposait de passer l'hiver, ayant trouvé cette combinaison pour ne plus sortir des états pontificaux, sans, pour cela, retourner à Rome qu'elle regardait comme sa prison, sous prétexte que la saison était trop avancée. Se voyant à Bologne au mois de décembre, elle y resta. Nous voici donc, pendant six mois, elle à Bologne, moi à Pise, avec l'Apennin seul entre nous, séparés de nouveau, quoique tout près l'un de l'autre. C'était en même temps pour moi une consolation et un martyre. Je recevais de ses nouvelles tous les trois ou quatre jours; mais je ne pouvais ni ne devais, en aucune manière, essayer de la voir, grâce au commérage des petites villes d'Italie, où, pour peu qu'on s'élève au-dessus du vulgaire, on est minutieusement observé par une foule d'oisifs et de malveillans. Je passai donc à Pise cet hiver interminable, sans autre consolation que ses fré-

quentes lettres, et, selon ma coutume, perdant le temps avec mes chevaux et ne touchant presque plus à mes livres, rares mais fidèles compagnons de ma solitude. Toutefois, pour échapper à l'ennui, 1785.
pendant les heures où je ne pouvais ni monter à cheval, ni faire le cocher, j'essayais de temps en temps encore de lire quelques petites choses, surtout le matin, au lit, en m'éveillant. Dans ces demi-lectures, j'avais parcouru les Lettres de Pline le Jeune, qui m'avaient fait grand plaisir, autant par leur élégance que par tout ce qu'on y apprend des choses et des mœurs de Rome, outre la noblesse d'âme et l'aimable et beau caractère que l'auteur y laisse voir chemin faisant. Après ces lettres, j'entrepris de lire le Panégyrique de Trajan, qui m'était connu de réputation, mais dont je n'avais jamais lu un seul mot Au bout de quelques pages, ne retrouvant plus l'homme de lettres, bien moins encore un ami de Tacite, comme il faisait profession de l'être, je me sentis dans le fond du cœur comme un mouvement d'indignation. Aussitôt jetant là le livre, je me dressai sur mon séant, car j'étais couché pour lire, et prenant ma plume avec colère, je m'écriai à haute voix, me parlant à moi-même : « Mon cher Pline, si tu étais vraiment l'ami, l'émule et l'admirateur de Tacite, voici sur quel ton il te fallait parler à Trajan. » Et sans plus attendre ni réfléchir, j'écrivis de verve, comme un fou et renonçant à gouverner ma plume, environ quatre grandes pages de ma plus petite écriture, tant que, las enfin, et lais-

sant mon ivresse dans ce flot de paroles que je venais d'épancher, je m'arrêtai d'écrire, sans plus y penser ce jour-là. Le lendemain matin, ayant repris mon Pline, ou, pour mieux dire, ce Pline si fort déchu la veille dans mes bonnes grâces, je voulus achever son panégyrique. Je me fis violence pour en lire encore quelques pages, mais il ne me fut pas possible de poursuivre. J'essayai alors de relire un peu ce lambeau de mon panégyrique à moi, que j'avais écrit la matinée précédente dans un accès de fièvre. Il ne me déplut pas à la lecture, et me réenflammant de plus belle, d'une plaisanterie je fis ou je crus faire une chose très-sérieuse. Après avoir divisé et distribué le sujet de mon mieux, j'écrivais chaque matin tout d'une haleine, autant que mes yeux me le permettaient; car deux heures d'un travail enthousiaste suffisent pour m'ôter la vue. J'y pensai ensuite et le ruminai tout le jour, comme il m'arrive chaque fois que je retombe, je ne sais comment, dans cette fièvre d'enfantement et de composition. En cinq jours, du 13 au 17 mars, l'ouvrage était écrit tout entier, très-peu différent d'ailleurs, à part le travail de la lime, de l'ouvrage qu'on a pu lire dans mes œuvres.

Ce travail avait ranimé mon intelligence et avait fait trêve un moment à mes amères douleurs. J'appris alors par expérience que si je voulais supporter ces angoisses de mon âme, ou en attendre le terme sans y succomber, il m'était indispensable de me roidir contre le mal, et de contraindre mon esprit à un travail quelconque. Mais, comme plus

libre et plus indépendant que moi-même, mon esprit ne veut, à aucun prix, m'obéir, et que si, par exemple, je me fusse proposé d'abord de lire Pline, puis de faire un panégyrique à Trajan, il n'eût jamais eu la force de rassembler deux idées, pour tromper à la fois et mon esprit et ma douleur, je trouvai le moyen de me faire violence, en m'imposant une œuvre de patience, de bête de somme, comme on dit. C'est pourquoi je retournai à Salluste, dont j'avais fait à Turin, il y avait dix ans, une traduction qui n'était alors qu'une étude; je fis recopier cette traduction avec le texte en regard, et je m'appliquai sérieusement à la corriger dans l'intention et l'espoir d'en tirer quelque chose. Mais même pour un travail aussi pacifique, je me sentais incapable d'une application calme et suivie. L'ouvrage y gagna donc peu de chose; je crus voir, au contraire, que dans le délire et l'effervescence d'une âme mécontente et préoccupée, peut-être est-il encore moins difficile de concevoir et de créer une œuvre courte et animée que de revenir froidement sur une œuvre déjà faite. La correction ennuie, et, chemin faisant, on pense à autre chose. La création est une fièvre, durant l'accès, c'est elle seule que l'on sent. Je remis donc le Salluste à des temps plus heureux, et me repris à cet ouvrage du Prince et des Lettres, dont j'avais eu l'idée et dessiné le plan à Florence, quelques années auparavant. J'en écrivis alors tout le premier livre et quelques chapitres du second. Dès l'été précédent, à mon retour d'Angleterre à Sienne,

j'avais publié le troisième volume de mes tragédies, et je l'avais envoyé à beaucoup d'Italiens de mérite, et, dans le nombre, à l'illustre Cesarotti, que je priai de m'éclairer de ses lumières sur le style, la composition et la conduite de mes pièces. Je reçus de lui, dans le courant d'avril, une lettre critique sur les trois tragédies que contenait le volume. J'y répondis en peu de mots; je le remerciai, et notant ce qui, dans ses observations, me paraissait de nature à être contesté, je le priai de nouveau de m'indiquer ou de me donner lui-même un modèle de vers tragiques. Je remarquai à ce sujet que ce même Cesarotti, qui avait conçu et exécuté avec tant de supériorité les vers sublimes de son Ossian, sollicité par moi, deux années auparavant de vouloir bien m'indiquer un modèle pour les vers blancs du dialogue, n'avait pas eu honte de me parler de quelques-unes de ses traductions du français, la Sémiramis et le Mahomet de Voltaire, depuis long-temps imprimées, et de venir indirectement me les proposer pour modèle. Ces traductions de Cesarotti sont dans les mains de tout le monde et me dispensent d'ajouter ici aucune réflexion sur cette particularité. Chacun pourra juger et comparer ces vers tragiques avec les miens, avec ceux de Cesarotti lui-même dans sa traduction épique d'Ossian, et voir s'ils ont l'air de sortir de la même fabrique. Mais ce fait pourra servir à montrer quelle chose misérable c'est que les hommes, et les auteurs en particulier; nous avons toujours sous la main la palette et le

pinceau, quand il s'agit de peindre les autres, jamais le miroir pour nous y voir nous-mêmes et nous y reconnaître.

Le journaliste de Pise ayant à donner ou à insérer dans sa feuille un jugement critique sur ce troisième volume de mes tragédies, trouva plus court et plus facile de transcrire tout uniment cette lettre de Cesarotti, avec mes notes qui lui servent de réponse. Je restai à Pise jusqu'à la fin d'août 1785, mais sans y rien écrire depuis ces notes; je me bornai seulement à faire recopier les dix tragédies imprimées et à mettre à la marge beaucoup de changemens qui alors me parurent suffire. Mais quand plus tard je m'occupai de ma réimpression de Paris, je les trouvais plus qu'insuffisants, et il fallut alors en ajouter quatre fois autant pour le moins. Au mois de mai de cette même année, je me donnai à Pise le divertissement du *jeu du pont*[1], spectacle admirable, où l'antique se mêle à je ne sais quoi d'héroïque. Il s'y joignit encore une autre fête fort belle aussi dans son genre, *l'illumination* de la ville entière, comme elle a lieu, tous les deux ans, pour la fête de saint Ramieri; ces deux fêtes furent alors célébrées ensemble, à l'occasion du voyage que le roi et la reine de Naples firent en Toscane pour y visiter le grand duc Léopold, beau-frère de ce roi. Ma petite vanité eut alors de quoi

---

[1] C'est une espèce de tournoi qui se célèbre encore de nos jours. (*Note du Traducteur.*)

se trouver satisfaite, car on distingua surtout mes beaux chevaux anglais, qui l'emportaient en force, en beauté, sur tous ceux qu'on avait pu voir en pareille rencontre ; mais au milieu d'une jouissance si puérile et si trompeuse, je vis, à mon grand désespoir, que dans cette Italie morte et corrompue, il était plus facile de se faire remarquer par des chevaux que par des tragédies.

CHAPITRE XVI.

Second voyage en Alsace, où je me fixe. — Conception et développement des deux Brutus, et de l'Abel. — Études reprises avec chaleur.

Sur ces entrefaites mon amie était partie de Bologne et avait pris, au mois d'avril, la route de Paris. Décidée à ne plus retourner à Rome, elle ne pouvait se retirer nulle part plus convenablement qu'en France, où elle avait des parens, des relations, des intérêts. Après être restée à Paris jusque vers la fin du mois d'août, elle revint en Alsace, dans la même villa où nous nous étions réunis, l'année précédente. Je laisse à juger avec quelle joie, quel empressement, dès les premiers jours de septembre, je pris, pour me rendre en Alsace, la route ordinaire des Alpes Tyroliennes. Mon ami que j'avais perdu à Sienne, ma bien-aimée qui désormais allait vivre hors de l'Italie, me déterminèrent aussi à ne pas y demeurer plus long-temps. Je ne voulais pas alors,

et les convenances ne le permettaient pas, m'établir à demeure aux lieux qu'elle habitait, mais je cherchai à m'en tenir éloigné le moins possible, et à n'avoir plus du moins les Alpes entre nous. Je mis donc en mouvement toute ma cavalerie qui, un mois après moi, arriva saine et sauve en Alsace, où j'avais alors rassemblé tout ce que je possédais, excepté mes livres, dont j'avais laissé à Rome la majeure partie. Mais le bonheur de cette seconde réunion ne dura et ne pouvait guère durer que deux mois, mon amie devant passer l'hiver à Paris. Au mois de décembre, je l'accompagnai jusqu'à Strasbourg, où il m'en coûta cruellement de me séparer d'elle et de la quitter une troisième fois. Elle continua sa route vers Paris, et je retournai à notre maison de campagne ; j'avais le cœur bien gros, mais mon affliction cette fois n'avait plus autant d'amertume, nous étions plus près l'un de l'autre ; je pouvais sans obstacle et sans crainte de lui faire tort, tenter une excursion de son côté. L'été enfin ne devait-il pas nous réunir ? Toutes ces espérances me mirent un tel baume dans le sang, et me rafraîchirent si bien l'esprit, que je me rejetai tout entier entre les bras des muses. Pendant ce seul hiver, dans le repos et la liberté des champs, je fis plus de besogne qu'il me fût jamais arrivé d'en faire en un aussi court espace de temps. Ne penser qu'à une seule et même chose, et n'avoir à se défendre ni des distractions du plaisir, ni de celles de la douleur, rien n'abrége autant les heures et ne les multiplie davantage. A peine rentré dans ma soli-

tude, je finis d'abord de développer l'Agis. Je l'avais commencé à Pise, dès le mois de décembre de l'autre année, puis, las et dégoûté de ce travail (ce qui jamais ne m'arrivait dans la composition), il ne m'avait plus été possible de continuer. Mais alors l'ayant heureusement mené à terme, je ne respirai pas que je n'eusse également développé pendant ce même mois de décembre, la Sophonisbe et la Myrrha. Le mois suivant, en janvier 1786, j'achevai de jeter sur le papier le second et le troisième livre du Prince des Lettres; je conçus et j'écrivis le dialogue de *la Vertu méconnue*. C'était un tribut que depuis long-temps je me reprochais de n'avoir point payé à la mémoire adorée de mon vénérable ami, François Gori. J'imaginai en outre et je développai entièrement la *tramélogédie* d'*Abel*, dont je mis en vers la partie lyrique : c'était un genre nouveau, sur lequel j'aurai plus tard l'occasion de revenir, si Dieu me prête vie et me donne avec la force d'esprit nécessaire les moyens d'accomplir tout ce que je me propose d'entreprendre. Une fois revenu à la poésie, je ne quittai plus mon petit poème que je ne l'eusse complètement terminé, y compris le quatrième chant. Je dictai ensuite, je recorrigeai, je rassemblai les trois autres qui composés par fragment, dans l'espace de dix années, avaient, ce qu'ils ont peut-être encore, je ne sais quoi de décousu. Si grand que soit le nombre de mes défauts, ce n'est pas là celui qu'on rencontre habituellement dans mes autres compositions. J'avais à peine terminé ce poème, que dans une de

ses lettres toujours si fréquentes et si chères, mon amie, comme par hasard, me raconta qu'elle venait d'assister au théâtre à une représentation du Brutus de Voltaire, et que cette tragédie lui avait plu souverainement. Moi qui avais vu représenter cette même pièce dix ans peut-être auparavant, et qui depuis l'avais complètement oubliée, je sentis aussitôt mon cœur et mon esprit se remplir d'une émulation où il entrait à la fois de la colère et du dédain, et je me dis : « Et quels Brutus ! des Brutus d'un Voltaire ? J'en ferai, moi, des Brutus.. Je les traiterai l'un et l'autre. Le temps fera voir à qui de nous il appartenait de revendiquer un tel sujet de tragédie, ou de moi, ou d'un Français, qui, né du peuple, a pendant plus de soixante et dix ans, signé : *Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi.* » Je n'en dis pas davantage, je n'en touchai même pas un mot dans ma réponse à mon amie, mais sur-le-champ et avec la rapidité de l'éclair, je conçus à la fois les deux Brutus, tels que depuis je les ai exécutés. C'est ainsi que, pour la troisième fois, je manquai à ma résolution de ne plus faire des tragédies, et que de douze qu'elles devaient être, elles sont arrivées au nombre de dix-neuf. Je renouvelai sur le dernier Brutus, mais avec plus de solennité que jamais, mon serment à Apollon, et cette fois je suis à peu près sûr de ne plus le violer. J'en ai pour garans les années qui vont s'amassant sur ma tête, et tout ce qui me reste encore à faire dans un autre genre, si toutefois j'en trouve la force et le moyen.

Je passai plus de cinq mois à cette maison de campagne, dans une continuelle effervescence d'esprit. Le matin, à peine éveillé, j'écrivais aussitôt cinq ou six pages à mon amie ; je travaillais ensuite jusqu'à deux où trois heures de l'après-midi ; je montais alors à cheval où en voiture pendant une couple d'heures ; mais au lieu de me distraire et de me reposer, ne cessant de penser soit à tel vers, soit à tel personnage, soit à telle autre chose, je fatiguais ma tête loin de la soulager. Je fis si bien que j'y gagnai, au mois d'avril, un violent accès de goutte qui pour la première fois me cloua dans mon lit, où pendant quinze jours au moins il me retint immobile et souffrant, ce qui vint mettre une interruption cruelle à mes études si chaudement reprises. C'était aussi trop entreprendre que de vouloir vivre solitaire tout à la fois et occupé ; je n'aurais pu y résister sans mes chevaux qui me forçaient à prendre le grand air et à faire de l'exercice. Mais, même avec mes chevaux, je ne pus supporter cette perpétuelle et incessante tension des fibres du cerveau, et si la goutte plus sage que moi ne fût venue y faire trève, j'aurais fini par devenir fou ou par défaillir de faiblesse, car je dormais fort peu et ne mangeais presque plus. Toutefois, au mois de mai, grâce au repos et à une diète sévère, les forces m'étaient revenues. Mais des circonstances qui lui étaient personnelles ayant alors empêché mon amie de me rejoindre à notre maison de campagne, et me voyant condamné à soupirer encore après son retour, seule consolation que

j'eusse au monde, je tombai dans un trouble d'esprit, qui pendant plus de trois mois obscurcit mon entendement. Je travaillai peu et mal jusqu'à la fin du mois d'août, où la présence tant désirée de mon amie fit évanouir tous ces maux d'une imagination mécontente et enflammée. A peine redevenu sain de corps et d'esprit, j'oubliai les douleurs de cette longue absence qui, heureusement pour moi, fut la dernière, et je me remis au travail avec passion et fureur. Vers le milieu de décembre, époque à laquelle nous partîmes ensemble pour Paris, je me trouvai avoir versifié l'Agis, la Sophonisbe et la Myrrha, développé les deux Brutus et composé la première de mes *Satires*. Déjà, neuf ans auparavant, j'avais à Florence tenté ce nouveau genre, j'en avais distribué les sujets, et j'avais même alors essayé d'en exécuter quelque chose. Mais n'étant point encore assez maître de la langue et de la rime, je m'y étais rompu les cornes ; et craignant de ne pouvoir jamais y réussir, du moins pour le style et la versification, j'en avais à peu près abandonné l'idée. Mais le rayon vivifiant des yeux de mon amie me rendit alors ce qu'il fallait pour cela de courage et de hardiesse, et m'étant de nouveau mis à l'œuvre, je crus qu'il pourrait m'être donné d'entrer dans la carrière, sinon de la parcourir. Je fis aussi, avant de partir pour Paris, une revue générale de mes poésies, dictées et achevées en grande partie, et je m'en trouvai un bon nombre, trop peut-être.

CHAPITRE XVII.

Voyage à Paris. — Retour en Alsace, après avoir pris des engagemens avec Didot, pour l'impression de toutes mes tragédies, au nombre de dix-neuf. — Cruelle maladie en Alsace, où mon ami Caluso était venu passer l'été avec moi.

1787. Après plus de quatorze mois d'un séjour non interrompu en Alsace, nous partîmes ensemble pour Paris; cette ville, par sa nature et à cause de la mienne, m'avait toujours paru désagréable au plus haut degré; mais elle se changeait pour moi en un paradis, du moment que mon amie l'habitait. Toutefois, ne sachant pas encore si j'y resterais longtemps, je laissai en Alsace, dans notre maison de campagne, mes bien-aimés chevaux, et n'apportai à Paris que quelques livres et tous mes manuscrits. D'abord le bruit et la puanteur de ce chaos, après un si long séjour à la campagne, m'attristèrent beaucoup. Il se trouvait ensuite que je demeurais très-loin de mon amie; cette contrariété prévue d'avance, mille autres choses encore, qui dans cette Babylone me déplaisaient souverainement, m'auraient bientôt fait repartir, si je n'avais vécu que pour moi et en moi. Mais depuis bien des années il n'en était plus ainsi, et je me résignai tristement à la nécessité; je cherchai du moins à en tirer quelque fruit pour mon instruction; mais pour ce qui est de l'art des vers, comme il n'y avait à Paris aucun homme de lettres qui eût de notre langue

une intelligence au-dessus du médiocre, de ce côté déjà je n'y pouvais rien apprendre ; quant à l'art dramatique en général, bien que les Français s'y donnent volontiers eux-mêmes le premier rang, à l'exclusion de tout autre peuple, toutefois mes principes n'étant pas ceux que leurs auteurs tragiques ont suivis dans leurs compositions, je n'aurais pas eu assez de flegme ponr m'entendre dicter solennellement de perpétuelles sentences, vraies pour la plupart, mais qu'ils exécutent fort mal. Cependant, comme il est dans mes habitudes de contredire fort peu, de ne jamais disputer, d'écouter beaucoup et tout le monde, à la condition de n'en croire à peu près personne, je me bornais à apprendre de tous ces discoureurs le grand art de me taire.

Les six ou sept mois de ce séjour à Paris furent du moins fort utiles à ma santé. Avant le milieu de juin, nous repartîmes pour notre maison d'Alsace. Chemin faisant, j'avais, à Paris, versifié le premier Brutus, et grâce à un accident passablement comique, il m'était arrivé de refondre la Sophonisbe tout entière. Je voulus la lire à un Français que j'avais autrefois connu à Turin, où il avait passé des années. C'était un homme qui avait l'intelligence des choses dramatiques, et qui, plusieurs années auparavant, quand je lui avais lu le Philippe II en prose française, m'avait donné l'excellente idée de transporter le conseil du quatrième acte où il était au troisième où il est encore, et où il gêne moins qu'il ne le faisait au quatrième, le développement de l'action. Pendant que je lisais

cette Sophonisbe à un juge compétent, je m'identifiais avec lui autant que je le pouvais, cherchant dans son maintien plus que dans ses paroles quel était, au fond, son véritable sentiment. Il m'écoutait sans sourciller; mais moi qui m'écoutais aussi et pour deux, dès le milieu du second acte, je commençai à me sentir saisi d'un certain froid qui augmenta si fort au troisième, qu'il me fut impossible d'achever, et poussé d'un mouvement irrésistible, je jetai mon manuscrit dans le feu : nous étions tout-à-fait seuls, assis des deux côtés de la cheminée, et ce feu semblait m'inviter tacitement à faire de mon œuvre cette prompte et sévère justice. Un peu étonné de ce coup de tête bizarre et inattendu (il ne m'était échappé jusque là aucun mot qui dût lui faire pressentir ce dénouement), mon ami porta vivement les mains sur le manuscrit pour le préserver du feu; mais déjà, à l'aide des pincettes dont je m'étais emparé précipitamment, j'avais si bien cloué la pauvre Sophonisbe entre les deux ou trois tisons qui brûlaient, qu'il lui fallut brûler à son tour; en bourreau expérimenté, je ne lâchai les pincettes qu'après l'avoir vu flamber, se hâvir et s'en aller en lambeaux par le tuyau de la cheminée. Ce mouvement furibond était de même famille que celui de Madrid, quand je m'emportai contre le pauvre Élie; mais il est beaucoup moins honteux, et il ne me fut pas inutile. Je me confirmai alors dans l'opinion que plusieurs fois déjà j'avais eue sur le sujet de cette tragédie, sujet ingrat, perfide, ayant au premier abord un faux air tragique,

qu'il ne garde pas long-temps. Je pris donc la résolution de ne plus y songer; mais il en est des résolutions d'un auteur comme du courroux d'une mère. Deux mois après, la malheureuse prose de cette Sophonisbe si rudement châtiée me retomba sous ma main, je la relus, et croyant y voir quelques bonnes choses, je recommençai à la mettre en vers, en l'abrégeant beaucoup cette fois et en tâchant de suppléer par le style et de masquer les défauts inhérens au sujet, et quoique bien convaincu, je le suis encore, que je n'en ferais jamais une tragédie du premier ordre, néanmoins je n'eus pas le courage de la mettre de côté, parce que c'était le seul sujet où se pussent développer naturellement les sublimes sentimens de Carthage et de Rome dans toute leur grandeur. C'est une tragédie faible, mais où il y a telles scènes dont je me sens fier.

La totalité de mes tragédies me paraissant mûres, à cette époque, pour une impression générale, je résolus alors de recueillir au moins ce fruit de mon séjour ultérieur à Paris, et d'en faire à loisir une édition belle et correcte, sans regarder ni à l'argent ni à la fatigue. Mais avant de me décider en faveur de tel ou tel imprimeur, je voulus éprouver les caractères et les protes, et voir comment se tirait d'une langue étrangère la typographie parisienne. J'avais, dès l'année précédente, achevé d'écrire et de corriger le panégyrique de Trajan; je le choisis pour l'essai que je voulais faire, et comme c'était une œuvre de peu d'étendue, ce fut chose terminée en moins d'un mois, et je fis sagement de tenter

l'épreuve, car je changeai d'imprimeur, ce qui me réussit sous tous les rapports. Je pris donc des arrangemens avec Didot l'aîné, homme fort entendu dans son art qu'il aimait de passion, fort soigneux en outre et suffisamment instruit dans la langue italienne; et dès le mois de mai de cette même année 1787, je commençai à imprimer le premier volume de mes tragédies. Mais si je commençai, ce fut surtout pour nous engager l'un envers l'autre; car je savais très-bien que devant partir au mois de juin, pour aller demeurer en Alsace jusqu'au retour de l'hiver, l'impression, pendant ce temps-là, ne marcherait guère vite, quoique des mesures fussent prises pour me faire passer chaque semaine, en Alsace, les épreuves à corriger, que je devais ensuite renvoyer à Paris. Ainsi je prenais deux fois moi-même l'engagement de revenir passer l'hiver à Paris; j'y avais une extrême répugnance; voilà pourquoi ce n'était pas trop du double stimulant de l'amour et de la gloire. Je laissai à Didot le manuscrit des discours en prose qui sont en tête du théâtre, et celui des trois premières tragédies que je croyais sottement avoir étudiées, limées et soignées autant qu'elles pouvaient l'être. Plus tard, quand l'impression commença, je m'aperçus combien je m'étais trompé.

Outre l'amour du repos, l'agrément de notre maison de campagne, le bonheur d'y passer plus de temps avec mon amie, de demeurer sous le même toit, d'y avoir mes livres et mes chers chevaux: c'étaient là autant d'aiguillons pressans qui me

faisaient retourner en Alsace avec délices. Mais une autre raison venait s'y joindre encore, qui devait doubler le plaisir que je ressentais. Mon ami Caluso m'avait fait espérer qu'il viendrait passer l'été avec nous en Alsace; de tous les hommes que j'avais connus, c'était le meilleur, et depuis la mort de Gori, le dernier ami qui me restait. Quelques semaines après notre retour en Alsace, vers la fin de juillet, nous nous mîmes en route, mon amie et moi, pour aller au-devant de Caluso, et nous poussâmes jusqu'à Genève; nous le ramenâmes, en traversant toute la Suisse, jusqu'à notre campagne près de Colmar, où se trouvait ainsi réuni tout ce que j'avais de plus cher au monde. Mon premier entretien avec mon ami roula, j'étais bien loin de m'y attendre, sur des affaires domestiques. Mon excellente mère l'avait chargé d'une commission fort étrange, si l'on pense à mon âge, à mes occupations et à ma manière de voir: c'était une proposition de mariage. Il me la fit en riant, et ce fut aussi en riant que j'y répondis par un refus, et nous nous entendîmes pour adresser à ma tendre mère une réponse qui nous excusât l'un et l'autre. Mais pour donner au lecteur une idée de l'affection et des manières simples de cette femme vénérable, je transcrirai ici la lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet [1].

LETTRE DE LA MÈRE DE L'AUTEUR.

Mon très-cher et bien-aimé fils,

J'ai écrit le 8 courant à M. l'abbé de Caluso, pour le prier

L'affaire de ce mariage une fois traitée, nos cœurs s'épanchèrent l'un dans l'autre, et nous revînmes, mon ami et moi, à ces lettres que nous aimions tant. J'éprouvais pour ma part un besoin véritable de converser sur l'art, de parler italien et de choses italiennes. C'était une satisfaction qui me manquait depuis deux ans, ce qui me faisait grand tort, surtout pour l'art des vers. Certes, si les nouveaux grands hommes de la France, Voltaire et Rousseau, par exemple, avaient dû passer la meilleure partie de leur vie à errer dans divers pays, où leur langue eût été inconnue ou négligée, et qu'ils n'eussent même trouvé personne avec qui la parler,

---

de vous proposer un mariage avantageux. Il s'agit d'une demoiselle fort distinguée du côté de son père et de celui de sa mère, et qui hérite en grande partie de la fortune paternelle. Le père qui a été fort ami du vôtre désirerait vous donner sa fille unique, de préférence à tout autre, par le désir qu'il a de faire revivre dans cette ville le nom d'Alfieri. J'ai choisi votre ami pour vous faire cette proposition, dans l'espérance qu'il aurait peut-être le talent de vous persuader, et aussi parce qu'avec lui vous serez plus libre d'expliquer vos sentimens sans en être empêché par la crainte de m'affliger. Dieu sait combien je vous aime, et si pour ma consolation et mon repos en ce monde, je pourrais rien imaginer qui me fût plus doux que de vous voir revenir dans ce pays et vous établir dans la ville où vous êtes né ; mais je ne voudrais pas contribuer à vous faire prendre une si grave résolution, si elle n'était d'ailleurs ni dans vos goûts, ni dans vos convenances, n'étant plus moi-même pour long-temps dans ce monde. C'est pourquoi il ne faut pas vous occuper de moi

peut-être n'auraient-ils pas eu un courage assez imperturbable, assez ferme, assez persévérant pour écrire uniquement par amour de l'art et afin d'épancher leur âme, comme je faisais moi, et comme je l'ai fait pendant tant d'années consécutives, condamné par les circonstances à vivre et à m'entretenir avec des barbares. Franchement, c'est le nom que mérite tout le reste de l'Europe, pour ce qui regarde la littérature italienne, et que ne mérite que trop également une grande partie de l'Italie elle-même, *suî nescia.* Veut-on écrire pour l'Italie, écrire éloquemment et essayer des vers qui respirent l'art de Pétrarque et de Dante ; mais qui donc en Italie désormais peut se vanter avec justice de

---

pour un tel lien. J'attendrai votre détermination définitive pour donner une réponse à ceux qui s'intéressent à la demoiselle, et j'espère l'apprendre ou de vous-même ou par M. l'abbé de Caluso, à qui je vous prie d'offrir mes complimens. Mon mari vous salue tendrement, et moi je vous embrasse dans toute l'affection de mon âme, et suis

votre affectionnée mère,

Asti, 22 août 1787.

Étant peu curieux de ma nature, je n'ai jamais cherché à savoir, je n'ai jamais su ni deviné quelle pouvait être la femme que l'on me destinait. Je crois que mon ami lui-même n'était pas dans le secret ; je ne le lui demandai point, et il n'eut jamais l'air de le savoir.

(*Note d'Alfieri*).

savoir lire, comprendre, goûter, sentir vivement Dante et Pétrarque? un sur mille, et c'est beaucoup dire. Avec tout cela, inébranlable dans ma conviction du beau et du vrai, j'aime mieux (et je saisis toutes les occasions de renouveler à cet égard ma profession de foi), j'aime beaucoup mieux encore écrire dans une langue presque morte et pour un peuple mort, et me voir enseveli moi-même de mon vivant, que d'écrire dans ces langues sourdes et muettes, le français ou l'anglais, quoique leurs armées et leurs canons les mettent à la mode; plutôt mille fois des vers italiens, pour peu qu'ils soient bien tournés, même à la condition de les voir pour un temps ignorés, méprisés, non compris, que des vers français ou anglais, ou dans tout autre jargon en crédit, lors même que, lus aussitôt par tout le monde, ils pourraient m'attirer les applaudissemens et l'admiration de tous. Est-ce donc la même chose de faire résonner pour ses propres oreilles les nobles et mélodieuses cordes de la harpe, encore que personne ne vous écoute, ou de souffler dans une vile cornemuse, quand toute une multitude d'auditeurs aux longues oreilles devrait vous étourdir de ses acclamations solennelles?

Je reviens à mon ami avec qui il m'arrivait souvent de me laisser emporter à de pareilles sorties, ce qui me faisait grand bien. Mais je ne jouis pas long-temps de ce bonheur si complet et si nouveau pour moi, de passer mes jours entre des personnes si chères et si vénérées. Un accident arrivé à mon ami vint troubler notre repos. En se

promenant à cheval avec moi, il fit une chute et se démit le poignet. Je crus d'abord qu'il avait le bras cassé, et pis encore. J'en ressentis une vive douleur, qui fut bientôt suivie d'une maladie autrement grave que son accident. Deux jours après, j'étais attaqué d'une dyssenterie violente dont les progrès furent si rapides, que, comme pendant quinze jours il n'était entré dans mon estomac que de l'eau glacée et que mes évacuations fétides avaient passé le nombre de quatre-vingts en vingt-quatre heures, je me vis presque réduit à l'extrémité, sans avoir eu, pour ainsi dire, un mouvement de fièvre. Tel était en moi le défaut de chaleur naturelle, que les fomentations de vin aromatisé que l'on me plaçait sur l'estomac et sur le ventre pour rendre un peu d'activité à ces organes épuisés, bien que brûlantes, au point que mes domestiques y laissaient la peau de leurs mains en les préparant, et moi celle de mon ventre, quand on me les appliquait, me paraissaient néanmoins fort peu chaudes, et que je me plaignais de les trouver trop froides. Tout ce qui me restait de vie s'était réfugié dans la tête que j'avais très-faible sans doute, mais encore parfaitement saine. Au bout de ces quinze jours, le mal diminua, et recula ainsi peu à peu jusqu'au trentième; mais les évacuations allaient au-delà de dix dans les vingt-quatre heures. Enfin, au bout de six semaines, je m'en vis débarrassé, mais réduit à l'état de squelette et si fort anéanti, que pendant quatre semaines encore, quand on voulait faire mon lit, il fallait me prendre

et m'emporter sur un autre pour me rapporter ensuite sur le premier. Je crus véritablement que je ne pourrais y survivre. Il m'en coûtait beaucoup de mourir, de quitter ma bien-aimée, mon ami, et de laisser, pour ainsi dire, à peine ébauchée, cette gloire qui depuis plus de dix ans m'avait coûté tant de rêves et tant de sueurs. Je sentais à merveille que de tous les écrits qu'on allait trouver après moi, aucun n'était fait et achevé, comme j'aurais cru pouvoir le faire et l'achever si Dieu m'en eût donné le temps. Ma consolation, puisque après tout il fallait mourir, c'était que du moins je mourrais libre, entre les deux personnes que j'aimais le plus au monde, et dont je croyais avoir et mériter l'amour et l'estime ; c'était de mourir enfin avant d'avoir essuyé, tant au moral qu'au physique, cette foule de maux que l'on rencontre sur le chemin de la vie, à mesure que l'on vieillit. J'avais fait part à mon ami de toutes mes intentions relativement à l'impression déjà commencée de mes tragédies, et il l'eût continuée à ma place. Lorsque plus tard je m'occupai sérieusement de cette impression qui dura bien trois années, le travail assidu, long et fastidieux auquel il fallut me livrer sur les épreuves me prouva clairement que si j'avais encore peu fait au moment où la mort venait m'interrompre, ce que je laissais en ce monde ne valait pas grand'chose, et que toute la peine que je m'étais donnée, avant celle qui m'attendait aux épreuves, était entièrement perdue, si celle-ci n'arrivait au secours de la première ; tant le coloris et

la lime font une partie essentielle de toute poésie.

Le destin voulut que cette fois j'en réchappasse, et que mes tragédies reçussent de moi par la suite le degré de perfection que j'étais capable de leur donner. Ce serait pour elles un devoir de reconnaissance de me le rendre avec le temps, en ne me laissant pas mourir tout entier.

Je guéris, comme l'ai déjà dit, mais à grand' peine, et je demeurai si faible d'esprit, que toutes les épreuves de mes trois premières tragédies qui me passèrent successivement sous les yeux pendant quatre mois de cette année, ne reçurent pas de ma main la dixième partie des corrections que j'aurais dû y faire. Ce fut même en grande partie la raison qui, deux ans après, quand tout fut terminé, me fit recommencer entièrement l'impression de ces trois premières tragédies, à cette seule fin de donner satisfaction à l'art ou à moi-même, à moi seul peut-être ; car bien peu voudront ou sauront prendre garde à ce que j'ai changé au style. Chacun de ces changemens est peu de chose en soi ; pris dans leur ensemble, ils ne laissent pas d'être nombreux et d'avoir leur importance, sinon aujourd'hui, du moins avec le temps.

CHAPITRE XVIII.

Séjour de plus de trois ans à Paris. — Impression de toutes mes tragédies. — Je fais imprimer en même temps plusieurs autres ouvrages à *Kehl*.

Je commençais à peine à me rétablir un peu, quand l'abbé de Caluso, dont le poignet était guéri depuis long-temps, et qui avait des occupations littéraires à Turin, où il était secrétaire de l'Académie des sciences, voulut faire une excursion à Strasbourg avant de repartir pour l'Italie. J'étais encore convalescent, mais pour jouir plus long-temps du plaisir de le voir, je résolus de l'accompagner. Mon amie se mit du voyage, qui eut lieu au mois d'octobre. Nous allâmes, visiter entre autres merveilles, la fameuse imprimerie de Kehl, magnifiquement établie par M. de Beaumarchais avec les caractères de Baskerville, qu'il avait achetés lui-même, le tout pour imprimer les œuvres complètes de Voltaire. La beauté de ces caractères, le soin des ouvriers, et l'heureux à-propos qui faisait que j'avais fort connu M. de Beaumarchais à Paris, me donnèrent l'idée de profiter de son établissement pour y imprimer toutes celles de mes œuvres qui n'étaient pas des tragédies, et pour lesquelles je pouvais avoir à craindre l'humeur habituelle de la censure, que l'on rencontrait aussi en France, où elle n'était alors guère moins fâcheuse qu'en Italie. J'ai toujours éprouvé une excessive répugnance à subir

la révision qui précède l'impression. Non que je pense ou que je désire que l'on puisse imprimer toute chose ; mais pour mon compte j'ai adopté la loi anglaise, et je m'y conforme de tout point. Je n'écris jamais rien qui ne soit de nature à pouvoir s'imprimer en toute liberté et sans attirer aucun reproche à l'auteur, dans cette heureuse Angleterre, le seul pays vraiment libre. Pour les opinions, liberté pleine et entière, respect aux mœurs, et jamais rien qui blesse les personnes ; telle est, telle sera toujours mon unique loi ; je n'en sache pas d'autres que l'on puisse raisonnablement admettre et respecter.

Après en avoir écrit à Paris, et obtenu directement de Beaumarchais la permission de recourir à son admirable imprimerie, je profitai également de l'occasion qui m'amenait à Kehl pour laisser à ses employés le manuscrit des cinq odes que j'avais intitulées l'Amérique libre : ce petit ouvrage devait me servir comme d'essai. Et, en effet, l'impression m'en parut si correcte et si belle, que, les deux années qui suivirent, je fis successivement imprimer tous ceux de mes autres ouvrages dont j'ai parlé ou dont il me reste à parler encore. Les épreuves m'arrivaient, de semaine en semaine, à Paris, où je les revoyais. Je ne cessai d'y changer et d'y rechanger des vers entiers. Ce qui m'y excitait, c'était, outre un désir démesuré de mieux faire, la rare complaisance et la singulière docilité de ces protes de Kehl, dont je ne pourrai jamais me louer assez ; bien différens en ceci des protes, des com-

positeurs et des pressiers de Didot, à Paris, qui m'ont si long-temps et si fort bouleversé le sang, en même temps qu'ils vidaient ma bourse, en me faisant payer au poids de l'or et sans contrôle le plus petit mot que je me permettais de changer. Tout au contraire de ce qui arrive dans la vie ordinaire, où souvent il y a récompense pour qui s'amende, il me fallait payer le droit de corriger mes fautes ou de les remplacer par d'autres.

Nous retournâmes de Strasbourg à notre campagne de Colmar, et peu de jours après, à la fin d'octobre, mon ami partit pour Turin, me laissant plus sensible que jamais à l'ennui de son absence et à la perte de son aimable et docte compagnie. Nous restâmes encore à cette campagne tout le mois de novembre et une partie de décembre, que j'employai à me remettre doucement de la grande secousse intestinale que j'avais éprouvée. Toutefois, malade encore à demi, je versifiai tant bien que mal mon second Brutus, qui devait être la dernière de mes tragédies, et qui partant devant s'imprimer la dernière, me laissait tout le temps de la revoir et de la mener à bien.

Dès que nous fûmes à Paris, où l'engagement pris de mon édition commencée me faisait une nécessité de me fixer à demeure, je cherchai une maison, et j'eus le bonheur d'en trouver une très-tranquille et très-gaie, isolément située sur le boulevart neuf du faubourg Saint-Germain, au bout de la rue du Mont-Parnasse. J'y avais une fort belle vue, un air excellent et la solitude des champs. En

un mot, c'était le pendant de la villa que j'avais habitée dans Rome, aux thermes de Dioclétien. Tous mes chevaux nous suivirent à Paris, où j'en cédai presque la moitié à mon amie, parce qu'elle en avait besoin pour son service, et aussi pour restreindre mes dépenses et les occasions de me distraire. Ainsi casé, je pus me livrer commodément à mon pénible et ennuyeux travail, et j'y restai enseveli pendant près de trois ans.

Au mois de février 1788, mon amie reçut la nou- 1788.
velle de la mort de son mari, arrivée à Rome, où il s'était retiré depuis plus de deux ans qu'il avait quitté Florence. Quoique cette mort n'eût rien d'imprévu, à cause des accidens qui, pendant les derniers mois, l'avaient frappé à plusieurs reprises, et qu'elle laissât la veuve entièrement libre de sa personne, et bien que dans son mari celle-ci fût loin de perdre un ami, je vis, à ma grande surprise, qu'elle n'en fut pas médiocrement touchée. Il n'entra dans sa douleur ni feinte ni exagération; la dissimulation n'était pas faite pour cette franche et incomparable nature; et je ne doute pas que, malgré une grande disproportion d'âge, il n'eût trouvé en elle une excellente compagne, et une amie, à défaut d'une amante, s'il ne l'eût point exaspérée par des manières rudes et grossières qui étaient toujours celles d'un ivrogne. Je devais ce témoignage à l'exacte vérité.

L'impression se continua pendant toute l'année 1788, et quand je me vis à la fin du quatrième volume, j'écrivis alors mon sentiment sur chacune

de mes tragédies, pour l'insérer à la suite de l'édition. Cette même année, j'achevai d'imprimer à Kehl les *Odes*, le *Dialogue*, l'*Etrurie* et les *Poésies*. M'absorbant alors et de plus en plus dans mon travail, pour m'en débarrasser une bonne fois, je continuai l'année suivante avec plus d'ardeur, et au mois d'août tout fut terminé, tant à Paris pour les six volumes de mes tragédies, que là-bas pour mes deux écrits en prose, du Prince et des Lettres, et de la Tyrannie. Ce fut le dernier ouvrage que j'imprimai à Kehl. Dans le courant de l'année, le panégyrique que j'avais publié pour la première fois en 1787, me repassa sous les yeux, et y ayant remarqué beaucoup de petites choses à changer, je voulus le remettre sous presse : ce fut aussi pour voir toutes mes œuvres également bien imprimées. Je le fis donc exécuter avec les mêmes caractères et par les soins de Didot. J'y joignis l'ode sur la *Prise de la Bastille*, que j'avais composée, m'étant trouvé témoin oculaire du commencement de ces troubles, et je terminai ce petit volume par une espèce d'apologie applicable aux circonstances du moment. Ayant ainsi vidé le fond de mon sac, je
1789. m'imposai silence. Il ne me restait plus rien à imprimer, excepté la tramélogédie d'Abel et ma version de Salluste, que je réservai, celle-là parce que je voulais en composer plusieurs autres dans ce nouveau genre, celle-ci parce que je ne pensais pas devoir m'aventurer jamais dans ce désastreux et inextricable labyrinthe de la traduction.

CHAPITRE XIX.

Commencement des troubles de France. — Ils me dérangent de plusieurs manières, et me transforment de poète en discoureur. — Mon opinion sur les choses présentes et futures de ce royaume.

Depuis le mois d'avril 1789, j'avais vécu en proie à des transes d'esprit de tout genre, craignant de jour en jour que l'un de ces mouvemens insurrectionnels qui, à tout instant, éclataient dans Paris depuis la convocation des états-généraux, ne m'empêchât de terminer toutes ces éditions qui touchaient à leur fin, et qu'après tant de peines et de si lourdes dépenses, il ne me fallût échouer en vue du port. Je me hâtais autant que je pouvais, mais ainsi ne faisaient pas les ouvriers de l'imprimerie de Didot, qui, nouvellement travestis en politiques et en hommes libres, passaient les journées entières à lire les journaux et à faire des lois, au lieu de composer, de corriger, de tirer les épreuves que j'attendais. Je crus que j'en deviendrais fou par contre-coup. J'éprouvai donc une immense satisfaction, quand vint le jour où ces tragédies, qui m'avaient coûté tant de sueurs, terminées et emballées, s'en allèrent en Italie et ailleurs. Mais ma joie ne fut pas de longue durée; les choses allant de mal en pis, et chaque jour, dans cette Babylone, ôtant quelque chose au repos et à la sécurité de la veille, pour augmenter le doute et les sinistres présages qui menaçaient l'a-

venir, tous ceux qui ont affaire avec ces espèces de singes, et nous sommes malheureusement dans ce cas, mon amie et moi, doivent passer leur vie à craindre un dénouement qui ne peut tourner à bien.

1790. Voilà donc plus d'une année que je regarde en silence et que j'observe le progrès des lamentables effets de la docte ignorance de ce peuple, qui a le don de savoir babiller sur toutes choses, mais qui ne peut en mener aucune à bonne fin, parce qu'il n'entend rien à la pratique des affaires et au maniement des hommes, ainsi que déjà l'avait finement remarqué et dit notre prophète politique, Machiavel. Aussi, profondément affligé de voir cette sainte et sublime cause de la liberté sans cesse trahie de la sorte, défigurée et compromise par ces demi-philosophes, indigné de ne voir se produire chaque jour que des demi-lumières et des moitiés de crimes, et, en somme, rien d'entier que l'impéritie de tous; épouvanté enfin de voir la prédominance militaire et l'insolente licence des avocats stupidement données pour base à la liberté, je n'ai plus qu'un désir, c'est de pouvoir sortir pour toujours de cet hôpital fétide, où s'agitent pêle-mêle les misérables et les fous. J'en serais déjà loin, si la meilleure partie de moi-même ne s'y trouvait malheureusement retenue par ses intérêts. Partagé entre des doutes et des craintes continuelles qui se disputent mon intelligence abêtie depuis un an que mes tragédies sont achevées, je traîne des jours misérables, je végète plutôt que je ne vis; épuisé d'ailleurs par les trois années que

je viens de passer tout entières à corriger mes œuvres et à les imprimer, je ne puis, ni ne sais me créer une occupation louable. J'ai cependant reçu et je reçois encore de tous côtés la nouvelle que l'édition de mes tragédies arrive à sa destination; on ajoute qu'elles se débitent et ne déplaisent pas. Mais comme ces nouvelles me sont transmises par des amis ou par des personnes qui me veulent du bien, je ne me fais pas grande illusion sur ce point. J'ai pris avec moi-même l'engagement de n'accepter ni compliment, ni blâme, s'ils ne sont, l'un et l'autre, accompagnés de leur *pourquoi*. Et ces pourquoi, je les veux clairs et de nature à tourner au profit de l'art et du poète. Mais de ces pourquoi, il ne s'en rencontre guère, et jusqu'ici il ne m'en est parvenu aucun; aussi tout le reste est-il à mes yeux comme non avenu. Ces choses, je les savais fort bien d'avance; néanmoins elles ne m'ont pas rendu plus économe de ma peine ni de mes loisirs, pour arriver au mieux, autant qu'il était en moi. Peut-être, avec les années, ma mémoire en sera-t-elle plus honorée, puisque ayant devant les yeux un tel sujet de désenchantement, j'ai si obstinément persisté à vouloir bien faire, plutôt qu'à faire vite, et à ne flatter que la vérité.

Pour ce qui regarde les divers ouvrages que j'ai fait imprimer à Kehl, je ne veux, sur les six, publier pour le moment que les deux premiers, c'est-à-dire, l'Amérique libre et la Vertu méconnue, et je réserve les autres pour des temps moins orageux où nul ne sera tenté de m'adresser le reproche

odieux et immérité, je pense, d'avoir fait chorus avec ces bandits, en disant ce qu'ils disent et ne font jamais, ce qu'ils ne sauraient, ce qu'ils ne pourraient jamais faire. Néanmoins j'ai imprimé le tout, parce que l'occasion s'en est offerte comme je l'ai dit, et parce que je suis convaincu que laisser des manuscrits, ce n'est pas laisser des livres, aucun livre n'étant véritablement fait et achevé, s'il n'a été imprimé avec le plus grand soin, revu et corrigé jusque sous la presse, si j'ose le dire, par son auteur lui-même. En dépit de tous ces soins, un livre peut encore n'être ni fait, ni achevé, cela n'est que trop vrai, mais sans eux, il est sûr qu'il ne saurait l'être.

Maintenant ne voyant pas autre chose à faire, en proie à une foule de sombres pressentimens, et persuadé (je le confesse avec ingénuité) que pendant ces quatorze années, ce que j'ai fait peut n'être pas à dédaigner, j'ai pris le parti d'écrire ce récit de ma vie que j'arrête à Paris, où je l'ai jeté sur le papier, à l'âge de quarante-et-un ans et quelques mois, et où j'achève le présent morceau, qui sera certes le plus considérable, le 27 mai 1790. Et je ne pense pas que je relise ces bavardages, ni même que je les regarde avant ma soixantième année, si j'y arrive, à un âge où il me sera permis de me croire au terme de ma carrière poétique. Alors, avec cette froide sagesse qu'apportent en s'accumulant les années, je reverrai cet écrit, et j'y joindrai le détail des dix ou quinze ans qui vont suivre, et que j'aurai sans doute employés à la

composition ou à l'étude. Si je puis encore m'exercer dans deux ou trois genres divers, où je me réserve d'essayer mes dernières forces, j'ajouterai alors les années que j'y aurai consacrées à cette quatrième époque, celle de ma virilité; sinon, en reprenant cette confession générale de ma vie, je commencerai par ces années stériles, la cinquième époque, celle de ma vieillesse et de ma seconde enfance, que j'écrirai en fort peu de mots et comme chose inutile sous tous les rapports, si toutefois il me reste encore assez de sens et de jugement.

Mais si je venais à mourir dans l'intervalle, ce qui n'a rien d'invraisemblable, je prie dès aujourd'hui toute personne bienveillante entre les mains de qui pourra tomber ce récit, d'en faire tel usage qui lui paraîtra le meilleur. Si elle l'imprime tel qu'il est, on y verra, je l'espère, que s'il a été écrit avec précipitation, il l'a été du moins sous la vive impression de la vérité; deux choses qui engendrent en même temps la simplicité et l'inélégance dans le style. Si l'on veut terminer ce récit, je désire que l'on y ajoute seulement l'époque, le lieu et le genre de ma mort. Quant aux dispositions d'esprit dans lesquelles m'aura surpris la dernière heure, mon ami pourra hardiment certifier au lecteur, en mon nom, que je connaissais trop ce monde trompeur et vide, pour emporter avec moi un autre regret que celui d'y laisser ma bien-aimée; comme aussi, tant que je vivrai, ne vivant désormais que pour elle et en elle, la seule pensée de la perdre pourra m'émouvoir ou m'épouvanter; je ne de-

mande au ciel qu'une chose, c'est de me retirer le premier des misères de cette vie.

Mais si l'ami dépositaire de ces mémoires croit qu'il serait mieux de les brûler, il ne fera pas plus mal. Je le prie seulement, dans le cas où il lui prendrait fantaisie de les refaire pour les publier, de se borner à les raccourcir et à y faire tel changement qu'il voudra quant au style et à l'élégance, mais de n'y ajouter aucun fait, et de n'altérer en aucune façon ceux qui s'y trouvent rapportés. Si, en écrivant ma vie, je ne m'étais proposé avant toute chose le dessein très-peu vulgaire de causer de moi avec moi-même, de me voir à peu près tel que je suis, et de me montrer à demi nu au petit nombre de ceux qui veulent ou qui voudront me connaître véritablement, j'étais, je crois, aussi capable qu'un autre d'exprimer, en deux ou trois pages au plus, la quintessence, s'il y en a, de ces quarante-et-une années de ma vie, et parler de moi-même à la manière de Tacite, avec une concision affectée et cette fausse humilité qui est aussi de l'orgueil. Mais c'est qu'alors j'aurais voulu faire montre de mon génie au lieu de peindre mon âme et mon caractère. Que ce génie existe ou qu'on me le suppose, je lui ai donné amplement son essor dans mes autres ouvrages; dans celui-ci, qui, pour être plus familier, n'en a pas moins une importance égale, c'est uniquement mon cœur qui s'épanche à la manière un peu diffuse des vieillards qui parlent d'eux-mêmes, et par ricochet des autres hommes, tels qu'ils se laissent voir dans leur déshabillé.

VIE DE VICTOR ALFIERI.

Suite de la quatrième époque.

AVANT-PROPOS.

Ayant relu au bout de treize ans, à Florence où je me suis fixé, tout ce que j'avais écrit à Paris concernant ma vie jusqu'à l'âge de quarante-et-un ans, je l'ai recopié peu à peu, et l'ai un peu corrigé, pour en rendre le style clair et coulant. Cette copie achevée, me voyant rengagé de plus belle à parler de moi, j'ai pensé à continuer le récit de ces treize années, pendant lesquelles j'ai peut-être fait quelque chose qui mérite aussi d'être connu. Comme d'ailleurs mes forces physiques et morales s'affaiblissent à mesure que les ans s'accumulent, et qu'il est vraisemblable que je ne ferai plus rien, je me flatte que cette seconde partie, qui sera beaucoup plus courte que la première, sera aussi la

dernière; car arrivé sur le seuil de la vieillesse, où m'amène ma cinquante-cinquième année près de s'accomplir, et attendu que j'ai noblement usé de mon corps et de mon esprit, bien que je vive encore, résolu désormais à ne rien faire, ma vie ne m'offrira plus que bien peu de choses à raconter.

ÉPOQUE QUATRIÈME.

CHAPITRE XX.

Après avoir entièrement achevé le premier envoi de mes impressions, je m'applique à traduire Virgile et Térence. — But de ce travail.

1790. Continuant donc cette quatrième époque, j'ajoute que me retrouvant à Paris, oisif, tourmenté comme je le dis, incapable de rien inventer, quoiqu'il me restât bien des choses que j'avais résolu de faire, au mois de juin 1790, je me mis, comme par forme de passe-temps, à traduire çà et là des fragmens de l'Énéide, ceux qui m'avaient le plus charmé; puis voyant que ce travail me devenait très-utile et fort agréable, je commençai par les premiers vers. Ce fut aussi pour ne pas perdre

l'habitude du vers blanc. Mais ennuyé de faire chaque jour une même chose, pour varier et rompre l'uniformité de mes occupations, sans cesser de me fortifier dans le latin, j'entrepris également de traduire Térence d'un bout à l'autre. Je voulais en même temps, à l'aide de deux modèles si purs, me créer un vers comique pour écrire plus tard des comédies de ma façon, comme depuis long-temps j'en avais le projet, et apporter dans la comédie un style original et bien à moi, comme je croyais l'avoir fait dans la tragédie. Prenant donc alternativement un jour l'Énéide, et l'autre Térence, dans le cours de 1790, et jusqu'au mois d'avril 1792 que je quittai Paris, j'achevai de traduire les quatre premiers livres de l'Énéide, et de Térence, l'Eunuque, l'Andrienne, et l'Eautontimorumenos. En outre, pour me distraire de plus en plus des funestes pensées que m'inspiraient les circonstances, je voulus essayer encore de dérouiller ma mémoire, que la composition et le travail de l'impression m'avaient fait long-temps négliger, et l'inondant de lambeaux d'Horace, de Virgile, de Juvénal, encore de Dante, de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste, je parvins à me loger dans la tête un millier de vers pris de tout côté. Ces occupations de second ordre achevèrent d'épuiser mon cerveau, et m'ôtèrent à jamais la faculté de rien produire qui m'appartînt. C'est pourquoi de ces tramélogédies, que je devais au moins porter à six, il me fut impossible d'en ajouter une à la première, à l'Abel ; et dérouté ensuite par tant d'objets divers, j'y perdis ce qu'il

m'eût fallu de temps, de jeunesse et de verve pour une telle création, sans jamais plus le retrouver. Aussi, pendant cette dernière année que je demeurai alors à Paris, comme pendant les deux années que j'allai ensuite passer ailleurs, je n'écrivis de mon propre fonds que quelques épigrammes et quelques sonnets, pour exhaler ma trop juste colère contre les esclaves devenus maîtres, et nourrir ma mélancolie. J'essayai encore toutefois de composer un *Comte Ugolin*, drame mixte, que je voulais joindre à mes tramélogédies, si jamais je les achevais. Mais après l'avoir conçu, je le laissai là, sans songer même à le développer. Cependant j'avais terminé l'Abel, mais sans l'achever. Au mois d'octobre de cette même année 1790, je fis avec mon amie un petit voyage de quinze jours en Normandie, par Caen, le Havre, et Rouen, admirable et riche province que je ne connaissais pas. J'en revins très-satisfait, et mon cœur en fut même un peu soulagé. Ces trois années, uniquement vouées à la peine et à l'impression de mes ouvrages, m'avaient vraiment desséché le corps et l'intelligence. Au mois d'avril, voyant qu'en France les choses ne faisaient chaque jour que s'embrouiller davantage, je voulus essayer encore si l'on ne pouvait trouver ailleurs un peu de repos et de sécurité ; de son côté, mon amie désirait voir l'Angleterre, la seule terre qui fût un peu libre et qui ne ressemblât point à toutes les autres ; nous nous décidâmes à y aller.

CHAPITRE XXI.

Quatrième voyage en Angleterre et en Hollande. — Retour à Paris, où les circonstances nous obligent à nous fixer.

Nous partîmes donc à la fin d'avril 1791, et 1791.
comme nous voulions rester long-temps en Angleterre, nous emmenâmes nos chevaux, et donnâmes congé à notre maison de Paris. Il fallut peu de jours pour arriver en Angleterre. Le pays plut beaucoup à mon amie sous plusieurs rapports, beaucoup moins sous certains autres. Un peu vieilli dans mon admiration par les deux premiers séjours que j'y avais faits, je l'admirai encore, mais un peu moins, à cause des effets moraux de son gouvernement; mais ce qui m'en déplut profondément, plus encore qu'à mon troisième voyage, ce fut le climat et la vie corrompue que l'on y mène. Toujours à table, veiller jusqu'à deux ou trois heures du matin, il n'y a pas de vie dont s'arrangent moins les lettres, l'esprit et la santé. Dès que les objets cessèrent d'avoir aux yeux de mon amie le charme de la nouveauté, et que j'y ressentis moi-même les accès capricieux de cette goutte qui est un fruit indigène de cette bienheureuse île, nous nous lassâmes bientôt d'y vivre. Au mois de juin de cette même année eut lieu la célèbre fuite du roi de France, qui, repris à Varennes comme chacun sait, fut ramené à Paris, pour y être moins libre que jamais. Cet événement assombrit de plus

en plus l'horizon de la France, et nos intérêts s'y trouvèrent gravement compromis, car nous avions l'un et l'autre plus des deux tiers de notre revenu sur la France, et la monnaie venant à disparaître pour faire place à un papier imaginaire, et dont le crédit baissait chaque jour, chacun de nous voyait, d'une semaine à l'autre, sa fortune fondre dans sa main, et se réduire d'abord à deux tiers, puis à la moitié, puis à un tiers, pour s'en aller bientôt à rien. Attristés tous les deux et condamnés à subir cette irrémédiable nécessité, nous nous résignâmes à céder, et à revenir en France, le seul pays alors où ce misérable papier pût nous faire vivre, mais avec la triste perspective d'un avenir plus sinistre encore. Toutefois, au mois d'août, avant de quitter l'Angleterre, nous voulûmes la parcourir et visiter successivement Bath, Bristol, et Oxford. De retour à Londres, nous partîmes pour Douvres, où nous nous embarquâmes peu de jours après.

A Douvres, il m'arriva une aventure vraiment romanesque, que je raconterai en peu de mots. Pendant mon troisième voyage d'Angleterre en 1783 et 1784, je n'avais rien su, rien cherché à savoir de cette merveilleuse dame, qui, dans mon second voyage, m'avait par son amour exposé à tant de dangers. J'avais seulement ouï dire qu'elle n'habitait plus Londres, que son mari était mort après son divorce, et l'on croyait, ajoutait-on, qu'elle s'était remariée à quelqu'un d'obscur et d'inconnu. Dans ce dernier voyage, et durant plus de quatre mois que j'avais passés à Londres, je n'a-

vais ni provoqué, ni entendu dire un seul mot à ce sujet, et je ne savais même pas si elle était encore ou non de ce monde. Mais à Douvres, au moment où j'allais m'embarquer, comme j'avais précédé mon amie d'environ un quart d'heure pour m'assurer si tout était en ordre dans le bateau, voici que sur le point de quitter le môle pour y entrer, ayant par hasard levé les yeux sur la plage, où il y avait un certain nombre de personnes, la première que mes yeux rencontrent et distinguent tout d'abord, car elle était fort près, c'est cette dame, très-belle encore, presque aussi belle que je l'avais laissée, juste vingt ans auparavant, en 1771. Je crus que je rêvais; je regardai mieux, et un sourire qu'elle m'adressa en me regardant à son tour ne me permit plus de douter. Je ne saurais rendre tous les mouvemens, tous les sentimens contraires que cette vue souleva dans mon cœur. Toutefois je ne lui adressai pas une parole. J'entrai dans le paquebot, et je n'en sortis plus. J'y attendis mon amie, qui arriva au bout d'un quart d'heure, et nous levâmes l'ancre. Elle me dit que des messieurs qui étaient venus l'accompagner jusqu'au paquebot lui avaient montré cette dame en la lui nommant, et y avaient ajouté un petit abrégé de sa vie passée et présente. Je lui racontai, à mon tour, comment je l'avais vue et ce qui s'était passé. Entre nous, jamais de feinte, de défiance, de mésestime, de plainte.

Nous arrivâmes à Calais. A Calais, encore ému d'une apparition si inattendue, je voulus écrire à cette femme, pour soulager mon cœur, et j'en-

voyai ma lettre à un banquier de Douvres, le priant de la lui remettre en personne, et de me faire passer la réponse à Bruxelles, où je serais sous peu de jours. Ma lettre, dont je me reproche de n'avoir pas gardé copie, était assurément pleine d'un sentiment passionné ; de l'amour non, mais un sincère et profond regret de la retrouver encore dans une vie errante et si peu digne de son rang et de sa naissance, mais une vive et amère douleur, en songeant que j'en avais été quoique innocemment la cause ou le prétexte ; que sans le scandale de mes aventures avec elle, elle aurait pu cacher ses déréglemens, en grande partie du moins, et s'en corriger avec les années. Je trouvai sa réponse à Bruxelles, environ quatre semaines après, et je la transcris fidèlement au bas de la page, pour donner une idée de l'obstination nouvelle et des mauvais penchans de son caractère ; il est bien rare de les rencontrer à ce degré, surtout dans le beau sexe[1], mais tout sert à la grande étude de cette bizarre espèce qui a nom : l'homme.

Monsieur,

Vous ne devez point douter que les marques de votre souvenir, et de l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à mon sort, ne me soient sensibles et reçues avec reconnaissance, d'autant plus que je ne puis vous regarder comme l'auteur de mon malheur, puisque je ne suis point malheu-

[1] Cette lettre est en français dans le texte, et paraît avoir été écrite en cette langue. (*Note du Trad.*)

Cependant après nous être embarqués pour la France et avoir débarqué à Calais, avant d'aller de nouveau nous renfermer à Paris, nous résolûmes de faire une excursion en Hollande. Mon amie voulait voir ce rare monument de l'industrie humaine, et c'était une occasion qui jamais peut-être ne se retrouverait. Nous allâmes donc en suivant la côte, jusqu'à Bruges et Ostende, et de là, par Anvers, à Amsterdam, à Rotterdam, à la Haye, et à la Nord-Hollande. Ce fut un voyage d'environ trois semaines ; à la fin de septembre, nous étions de retour à Bruxelles, où nous nous arrêtâmes quelques semaines, mon amie y ayant sa mère et

---

reuse, quoique la sensibilité et la droiture de votre âme vous le fassent craindre. Vous êtes au contraire la cause de ma délivrance d'un monde dans lequel je n'étais aucunement formée pour exister, et que je n'ai jamais un seul instant regretté. Je ne sais si en cela j'ai tort, ou si un degré de fermeté ou de fierté blâmable me fait illusion, mais voilà comme j'ai constamment vu ce qui m'est arrivé, et je remercie la Providence de m'avoir placée dans une situation plus heureuse peut-être que je n'ai mérité. Je jouis d'une santé parfaite que la liberté et la tranquillité augmentent ; je ne cherche que la société des personnes simples et honnêtes qui ne prétendent ni à trop de génie, ni à trop de connaissances qui embrouillent quelquefois les choses, et au défaut desquelles je me suffis à moi-même par le moyen des livres, du dessin, de la musique, etc. Mais ce qui m'assure le plus le fonds d'un bonheur et d'une satisfaction réelles, c'est l'amitié et l'affection immuable d'un frère que j'ai toujours aimé pardessus tout au monde, et qui possède le meilleur des cœurs.

ses sœurs. Enfin, dans le courant d'octobre et vers la fin, nous rentrâmes dans l'immense cloaque au sein duquel la déplorable situation de nos affaires nous rentraînait malgré nous ; il fallut même songer sérieusement à y fixer notre demeure.

C'est pour me conformer à votre volonté que je vous ai fait un détail aussi long de ma situation, et permettez-moi, à mon tour, de vous assurer du plaisir sensible que me cause la connaissance du bonheur dont vous jouissez, et que je suis persuadée que vous avez toujours mérité. J'ai souvent, depuis deux ans, entendu parler de vous avec plaisir, à Paris, comme à Londres, où l'on admire et estime vos écrits, que je n'ai point pu parvenir à voir. On dit que vous êtes attaché à la princesse avec laquelle vous voyagez, qui par sa physionomie ingénue et sensée, paraît bien faite pour faire le bonheur d'une âme aussi sensible et délicate que la vôtre. On dit aussi qu'elle vous craint (je vous reconnais bien là). Sans le désirer, ou peut-être sans vous en apercevoir, vous avez irrésistiblement cet ascendant sur tous ceux qui vous aiment.

Je vous désire, du fond de mon cœur, la continuation des biens et des plaisirs réels de ce monde, et si le hasard fait que nous nous rencontrions encore, j'aurai toujours la plus grande satisfaction à l'apprendre de votre main. Adieu.

Douvres, le 26 avril.

PÉNÉLOPE.

CHAPITRE XXII.

Fuite de Paris. — Retour en Italie par la Flandre et toute l'Allemagne. — Nous nous fixons à Florence.

Après avoir employé ou perdu environ deux mois 1792.
à chercher et à meubler une nouvelle maison, nous y entrâmes au commencement de 1792. Elle était très-belle et fort commode. Chaque jour on attendait celui qui verrait s'établir enfin un ordre de choses tolérable; mais le plus souvent on désespérait que jamais ce jour dût venir. Dans cette position incertaine, mon amie et moi, comme aussi tous ceux qui alors étaient à Paris et en France, et que leurs intérêts y retenaient, nous ne faisions que traîner le temps. Déjà, depuis plus de deux ans, j'avais fait venir de Rome tous les livres que j'y avais laissés en 1783, et le nombre s'en était fort augmenté, tant à Paris que dans ce dernier voyage en Angleterre et en Hollande. Ainsi, de ce côté, il s'en fallait peu que je n'eusse à ma disposition tous les livres qui pouvaient m'être nécessaires ou utiles dans l'étroite sphère de mes études. Entre mes livres et ma chère compagne, il ne me manquait donc aucune consolation domestique; mais ce qui nous manquait à tous les deux, c'était l'espoir, c'était la vraisemblance que cela pût durer. Cette pensée me détournait de toute occupation, et ne pouvant songer à autre chose, je continuai à

me faire le traducteur de Virgile et de Térence. Pendant ce dernier séjour à Paris, non plus que dans le précédent, je ne voulus jamais fréquenter ni connaître, même de vue, un seul de ces innombrables faiseurs de prétendue liberté, pour qui je me sentais la répugnance la plus invincible, pour qui j'avais le plus profond mépris. Aujourd'hui même où j'écris, depuis plus de quatorze ans que dure cette farce tragique, je puis me vanter que je suis encore, à cet égard, vierge de langue, d'oreille, et même d'yeux, n'ayant jamais vu ou entendu, ou entretenu aucun de ces Français esclaves qui font la loi, ni aucun de ces esclaves qui la reçoivent.

Au mois de mars de cette année, je reçus des lettres de ma mère, et ce furent les dernières. Elle m'y exprimait, avec une vive et chrétienne affection, sa grande inquiétude de me voir, disait-elle, « dans un pays où il y avait tant de troubles, où l'exercice de la religion catholique n'était plus libre, où chacun ne cesse de trembler dans l'attente de nouveaux désordres et de calamités nouvelles. » Elle ne disait, hélas! que trop vrai, et l'avenir le prouva bientôt. Mais lorsque je me remis en route pour l'Italie, la digne et vénérable dame n'existait déjà plus. Elle quitta ce monde le 23 avril 1792, à l'âge de soixante-dix ans accomplis.

Cependant s'était allumée entre la France et l'empereur cette guerre funeste, qui finit par devenir générale. Au mois de juin, on essaya de détruire entièrement le nom de roi; c'était

tout ce qui restait de la royauté. La conspiration du 20 juin ayant avorté, les choses traînèrent encore de mal en pis, jusqu'au fameux 10 août, où tout éclata, comme chacun sait. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici le détail que j'en écrivais à l'abbé de Caluso, le 14 août 1792 [1].

Paris, 14 août 1792.

Très-cher ami,

La conspiration a fini par éclater; il y avait long-temps qu'elle couvait. Dans la nuit de jeudi dernier, du 9 au 10 courant, les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se sont réunis en armes, et, à leur exemple, toute la ville et les gardes nationales elles-mêmes, en bon ordre, avec leurs drapeaux et leurs canons. Toute cette manière d'armée se trouva devant le château des Tuileries, entre quatre et cinq heures du matin. Il n'y avait au château pour le défendre que six ou sept cents Suisses, à peu près autant de gardes nationales, la plupart peu décidés, et à l'intérieur, dans les chambres et dans les appartemens, environ trois cents gentilshommes dévoués au roi. La défense eût encore été possible, si l'on eût pris de véritables dispositions militaires, si l'on fût sorti audevant de l'ennemi, au lieu de l'attendre dans les cours. Ajoutons à cela que les canonniers mêmes chargés de la garde du château et confondus avec les Suisses et les gardes nationales, étaient des traîtres, ce que déjà l'on savait assez, et comme on le vit bien par la suite. Avec un autre roi, on pouvait mourir héroïquement et donner au monde un mémorable exemple. Mais avec un autre roi, les choses en seraient-elles venues à cette extrémité? Ce roi donc ne manqua pas de ce calme et de cette sérénité qu'on pourrait ap-

36

L'événement accompli, je ne voulus pas perdre un seul jour, et ma première, mon unique pensée étant de soustraire mon amie à tous les dangers qui pouvaient la menacer, je me hâtai, dès le 18, de faire tous les préparatifs de notre départ. Restait la plus grande difficulté; il nous fallait des passeports pour sortir de Paris et du royaume; nous

---

peler du courage dans un martyr, mais non dans un homme qui doit mourir plutôt que de se laisser avilir. Comme d'heure en heure il s'attendait à être attaqué, il reçut un message de cette perfide *assemblée* et de cette *municipalité de Paris*, plus perfide encore, qui en lui annonçant que dans un pareil tumulte on ne pouvait répondre de sa personne, l'invitaient, lui et la famille royale, à se réfugier, par le jardin des Tuileries, au sein de l'assemblée qui y est attenante, puisque la communication du château à l'assemblée par le jardin était encore libre. Le roi, qui avait fait mine de vouloir se laisser défendre, surtout par ses gentilshommes qui veillaient à l'intérieur, changeant tout-à-coup de résolution, accepta l'invitation qui lui était faite, et se rendit immédiatement avec toute sa famille et un très-petit nombre de courtisans, au milieu de l'assemblée. Nous viendrons bientôt l'y retrouver; retournons au château. Ces Suisses vraiment fidèles, ces gardes nationales, celles-là ébranlées, celles-ci hostiles, et toutes lâches, ces trois cents pauvres gentilshommes prêts à mourir aux pieds du roi dans l'intérieur, tous étaient restés renfermés comme dans une cage, les uns dans les cours intérieures, les autres dans les appartemens, car le roi était à peine sorti avec une escorte de gardes nationaux que l'on referma toutes les grilles qui mènent du palais au jardin. Ici, il est difficile de savoir si ce fut l'armée des assaillans qui tira la première, ou si ce furent les Suisses. Il est vraisem-

fîmes si bien pendant ces deux ou trois jours, que le 15 ou le 16, nous en avions déjà obtenu, en qualité d'étrangers, moi de l'envoyé de Venise, mon amie de celui de Danemarck, qui seuls à peu près de tous les ministres, étaient restés auprès de ce simulacre de roi. Nous eûmes beaucoup plus de peine à obtenir de notre section, c'était celle du *Mont-*

---

blable que les assiégés, de beaucoup inférieurs en nombre, et se trouvant dans une fâcheuse position, n'attaquèrent pas les premiers. Quoi qu'il en soit, le feu commença, et les Suisses ayant pointé leur canon à la porte investie et qui déjà ne tenait plus, firent une décharge d'artillerie et de mousqueterie si meurtrière, que tous ces lâches tournèrent le dos. Ici, il paraît que si les Suisses et les trois cents gentilshommes se fussent jetés en dehors à la poursuite des fuyards, ils auraient vaincu ou seraient tombés en se couvrant de gloire et en laissant sur le champ de bataille une multitude de victimes. Mais il était dit que là, comme ailleurs, le manque de chefs, d'ordre et de toute chose, devait encore tout perdre. Les fugitifs épouvantés et en déroute allèrent donner dans le seul corps de cavalerie qui soit ici, et qu'on appelle la gendarmerie nationale, lequel se compose en grande partie des anciennes gardes françaises, de beaucoup de domestiques, de cochers sans places et autre canaille de même genre. Ceux-ci, au lieu de se déclarer pour le roi, se mirent immédiatement contre, et ralliant le peuple, le ramenèrent à l'attaque. De leur côté, les gardes nationales qui étaient restées avec les Suisses, voyant la multitude revenir en plus grand nombre, se tournèrent aussi pour la plupart contre les Suisses, qui, pris entre deux feux, périrent tous, pendant que rompus et en désordre ils fuyaient de tous côtés, payant ainsi l'honneur d'avoir été à la solde de la France, ce qui toujours veut dire

Blanc, les autres passeports qui nous étaient nécessaires, un par personne, tant les maîtres que les valets et les femmes de chambre, avec le signalement de chacun, la taille, les cheveux, l'âge, le sexe, que sais-je moi? Ainsi munis de toutes ces patentes d'esclaves, nous avions fixé notre départ au lundi 20 août; mais tout étant prêt, un juste pressentiment nous en fit devancer le jour, et nous partîmes le 18, qui était un samedi, dans l'après-dîner. Arrivés à la barrière Blanche, qui était la plus rapprochée de nous, pour gagner Saint-Denis et la route de Calais où nous nous diri-

---

de n'avoir jamais été soldés. Le massacre de ces malheureux dura tout le jour et le suivant; on les cherchait partout, et partout on les tuait, dans les rues, dans les maisons, toujours trente contre un, selon le noble usage de ces misérables. Des gentilshommes restés à l'intérieur, une partie descendit dans les cours intérieures, combattit et périt au milieu des Suisses. Le plus grand nombre parvint à forcer les grilles qui donnaient dans le jardin, et moitié en combattant, moitié en fuyant pêle-mêle avec les Suisses qui essayaient aussi de se sauver par là, ils furent les uns tués, les autres sauvés, selon les accidens ordinaires en de pareils tumultes. Le château fut envahi; il ne fut pas saccagé, mais entièrement abîmé, et tout y fut dispersé et mis en désordre. Beaucoup de voleurs furent tués par le peuple, qui crut par là légitimer son attaque. A tout prendre, le vol avoué est ici le seul des sept péchés capitaux que l'on ne porte pas en triomphe; tous les autres n'ont fait que changer de nom et servent de base au système actuel. La raison de ce tumulte, la voici en deux mots. Les séditieux de l'assemblée ne se sentant pas assez en

gions, pour sortir au plus vite de ce malheureux pays, nous n'y trouvâmes qu'un poste de trois ou quatre gardes nationaux avec un officier, qui ayant visité nos passeports, se disposait à nous ouvrir la grille de cette immense prison, et à nous laisser passer en nous souhaitant bon voyage. Mais il y avait auprès de la barrière un méchant cabaret d'où s'élancèrent à la fois une trentaine environ de misérables vauriens déguenillés, ivres, furieux. Ces gens ayant vu nos voitures, nous en avions deux, et nos impériales chargées de malles, avec une suite de deux femmes et deux ou trois hommes pour nous servir, s'écrièrent que tous les riches

---

nombre pour avoir une majorité qui vote la déchéance du roi, ce qui est le but de leurs efforts, ont fait venir le peuple brute, qui s'est chargé de consommer avec sa ruine celle de l'état tout entier. Le roi est resté tout le jour à l'assemblée. On leur a donné pour passer la nuit, à sa famille et à lui, trois cellules de bernardins, dans le couvent contigu à l'assemblée, et ils y sont encore maintenant, manquant de bas et de chemises, nourris par un restaurateur, et n'ayant pas un serviteur pour eux, car le petit nombre de courtisans qui les avaient accompagnés et servis le premier jour et le second, ont été chassés avant-hier. Enfin le traitement a été et il est tel encore, que la mort auprès me semblerait une faveur. Le gouvernement est en pleine révolution. La constitution, née pourrie, est morte et enterrée. L'assemblée s'est emparée de tous les pouvoirs, provisoirement, dit-elle, et je le crois comme elle; mais elle le perdra d'une toute autre façon qu'elle se l'imagine. On a convoqué pour le 20 septembre une convention nationale, etc., etc.

voulaient s'échapper de Paris avec toutes leurs richesses, et les laisser, eux, dans la misère et l'abandon. Alors commença une lutte entre ce petit nombre de pauvres gardes nationaux et ce ramas ignoble de coquins, les uns voulant nous aider à sortir, les autres nous retenir. Alors je me jetai hors de la voiture, et tombant au milieu du tumulte, muni de nos sept passeports, je me mis à disputer, à crier, à tempêter plus fort qu'eux tous; c'est là le vrai moyen de venir à bout des Français. Ils lisaient l'un après l'autre, ou se faisaient lire par ceux d'entre eux qui savaient lire, la description des figures de chacun de nous. Mais plein de colère et d'emportement, et méconnaissant alors le danger, ou, si l'on veut, assez dominé par la passion pour m'exposer à la grandeur du péril qui menaçait nos têtes, je parvins jusqu'à trois fois à reprendre mon passeport, et m'écriai à haute voix : « Voyez » et écoutez-moi : Je me nomme Alfieri; je ne suis » pas Français, je suis Italien; grand, maigre, » pâle, les cheveux roux; c'est bien moi, regardez » plutôt. J'ai mon passeport. Je l'ai obtenu dans » les formes, de ceux qui avaient autorité pour » me le délivrer. Nous voulons passer, et par le » ciel nous passerons. » L'échauffourée dura plus d'une demi-heure; je fis bonne contenance, et ce fut ce qui nous sauva. Sur ces entrefaites, beaucoup de gens s'étaient amassés autour de nos deux voitures; les uns criaient : « Mettons le feu aux » voitures! » D'autres : « Brisons-les à coups de » pierres! » D'autres encore : « Ce sont des nobles

» et des riches qui se sauvent, ramenons-les à » l'hôtel de ville, et qu'on en fasse justice. » Mais peu à peu le faible secours de nos quatre gardes nationaux, qui de loin en loin ouvraient la bouche en notre faveur, la violence de mes cris, ces passeports que je leur montrai, et que je leur déclamai avec une voix de crieur public, plus que tout le reste enfin, la grande demi-heure pendant laquelle ces *singes-tigres* eurent tout le temps de se fatiguer à la lutte, tout cela finit par ralentir leur résistance, et les gardes m'ayant fait signe de remonter dans ma voiture où j'avais laissé mon amie, en quel état? on peut l'imaginer, je m'y jetai; les postillons se remirent en selle, la grille s'ouvrit, et nous sortîmes au galop, accompagnés par les sifflets, les insultes et les malédictions de cette canaille. Il fut heureux pour nous que l'avis de ceux qui voulaient nous reconduire à l'hôtel de ville ne prévalût pas; si on nous voyait arriver ainsi avec deux voitures surchargées, et ramenés en pompe avec ce renom de fugitifs, il y avait beaucoup à craindre pour nous au milieu de cette populace. Une fois devant les brigands de la municipalité, nous étions bien sûrs de ne plus partir; tout au contraire, on nous envoyait en prison; et si le hasard voulait que nous y fussions encore le 2 septembre, c'est-à-dire quinze jours après, nous étions de la fête, et nous partagions le sort de tant d'autres braves gens qui s'y virent cruellement égorgés. Échappés de cet enfer, nous arrivâmes à Calais en deux jours et demi, pendant lesquels

nous montrâmes nos passeports plus de quarante fois. Nous sûmes depuis que nous étions les premiers étrangers qui eussent quitté Paris et le royaume, depuis la catastrophe du 10 août. A chaque municipalité, sur la route, où il nous fallait aller présenter nos passeports, ceux qui les lisaient demeuraient frappés d'étonnement et de stupeur au premier coup d'œil qu'ils y jetaient. Ils étaient imprimés, mais on y avait effacé le nom du roi. On était peu ou mal informé des événemens de Paris, et on tremblait. Voilà sous quels auspices je sortis enfin de France, avec l'espoir et la résolution de ne jamais plus y rentrer. A Calais, on nous laissa entièrement libres de continuer jusqu'à la frontière de Flandre par Gravelines, et, au lieu de nous embarquer, nous préférâmes aller sur-le-champ à Bruxelles. Nous avions pris la route de Calais, parce que la guerre n'ayant point encore éclaté entre la France et les Anglais, nous pensâmes qu'il serait plus facile de passer en Angleterre qu'en Flandre, où la guerre se poussait vivement. En arrivant à Bruxelles, mon amie voulut se remettre un peu de la peur qu'elle avait eue, et passer un mois à la campagne, avec sa sœur et son digne beau-frère. Là nous apprîmes par ceux de nos gens que nous avions laissés à Paris, que, ce même lundi 20 août fixé d'abord pour notre départ, que j'avais par bonheur avancé de deux jours, cette même section qui nous avait délivré nos passeports s'était présentée en corps (voyez un peu la démence et la stupidité de ces gens-là) pour arrêter mon amie et

la conduire en prison. Pourquoi? cela va sans dire, elle était noble, riche, irréprochable. Pour moi, qui ai toujours valu moins qu'elle, ils ne me faisaient pas encore cet honneur. Ne nous trouvant pas, ils avaient confisqué nos chevaux, nos livres, et le reste, mis le séquestre sur nos revenus, et ajouté nos noms à la liste des émigrés. Nous sûmes depuis, de la même manière, la catastrophe et les horreurs qui ensanglantèrent Paris le 2 septembre, et nous remerciâmes, nous bénîmes la Providence, qui nous avait permis d'y échapper.

Voyant s'obscurcir de plus en plus l'horizon de ce malheureux pays, et s'établir dans le sang et par la terreur la soi-disant république, nous tînmes sagement pour gagné tout ce qui pouvait nous rester ailleurs, et nous partîmes pour l'Italie, le premier jour d'octobre. Nous passâmes par Aix-la-Chapelle, Francfort, Augsbourg et Inspruck, et nous arrivâmes au pied des Alpes. Nous les franchîmes gaiement, et nous crûmes renaître, le jour où nous retrouvâmes notre beau et harmonieux pays. Le plaisir de me sentir libre et de fouler avec mon amie ces mêmes chemins que plusieurs fois j'avais parcourus pour aller la voir; la satisfaction de pouvoir, à mon gré, jouir de sa sainte présence, et de reprendre sous son ombre mes études chéries, tout ce bonheur me remit tant de calme et de sérénité dans l'âme, que, d'Augsbourg à Florence, la source poétique s'ouvrit de nouveau, et les vers jaillirent en foule. Enfin, le 3 novembre, nous arrivâmes à Florence, que nous n'avons plus

quittée, et où je retrouvai le trésor vivant de ma belle langue, ce qui me dédommagea amplement de tant de pertes en tout genre, qu'il m'avait fallu supporter en France.

CHAPITRE XXIII.

Peu à peu je me remets à l'étude.—J'achève mes traductions. — Je recommence à écrire quelque petite chose de mon propre fonds. — Je trouve à Florence une maison fort agréable. — Je me livre à la déclamation.

De retour à Florence, où néanmoins nous fûmes presque une année sans pouvoir trouver une maison qui nous convînt, l'avantage d'entendre parler de nouveau cette langue si belle, et pour moi si précieuse, le plaisir de rencontrer çà et là des gens avec qui je pouvais m'entretenir de mes tragédies, de les voir elles-mêmes, fort mal sans doute, mais assez souvent représentées sur un théâtre ou sur l'autre, cela réveilla dans mon cœur quelque chose de cette passion littéraire qui, pendant les deux dernières années, s'y était presque éteinte. La première petite chose que j'imaginai et que je tirai de mon propre fonds (car depuis trois ans tout ce que j'avais composé se réduisait à quelques vers), ce fut l'*Apologie du roi Louis XVI*, que j'écrivis au mois de décembre de cette même année. Je repris chaudement ensuite mes deux tra-

ductions, que je faisais toujours marcher de front, Térence et l'Énéide, et, dans le courant de 1793, je les terminai, sans achever pourtant de les polir et d'y mettre la dernière main. Mais Salluste, le seul ouvrage à peu près auquel j'eusse un tant soit peu touché pendant mon voyage en Angleterre et en Hollande (j'en excepte les OEuvres de Cicéron, que je lus toutes et relus avec passion), le Salluste, que j'avais corrigé et limé avec le plus grand soin, je voulus le recopier tout entier pendant cette année de 1793, et je crus lui avoir donné par là le dernier coup de pinceau. J'écrivis encore, en forme de satire et en prose, un récit abrégé des affaires de France. Comme je me trouvai un déluge de compositions poétiques, sonnets, ou épigrammes, sur ces risibles et douloureux bouleversemens, voulant prêter un corps et une existence à tous ces membres épars, il me vint à l'esprit de faire servir cette prose de préface à un ouvrage qui aurait pour titre : *Misogallo;* la préface devait rendre raison de l'ouvrage.

Je repris donc ainsi peu à peu le sentier de mes études; nos revenus s'étaient fortement réduits, tant ceux de mon amie que les miens; toutefois, comme il nous restait encore de quoi vivre décemment, que je l'aimais chaque jour davantage, et que plus elle était en butte aux coups du sort, plus elle devenait pour moi une chose élevée et sacrée, mon esprit s'apaisait, et l'amour du savoir se rallumait dans mon âme plus ardent que jamais. Mais pour des études sérieuses, telles que j'eusse voulu

les entreprendre, les livres me manquaient. Je n'avais sauvé de tous les miens qu'environ cent cinquante volumes de ces petites éditions des classiques, que je portais avec moi; tous les autres avaient été perdus à Paris, et j'aurais été fort embarrassé de les redemander à qui que ce fût, ce que je fis cependant une fois en 1795, mais par forme de plaisanterie. En m'adressant à un Italien de ma connaissance qui était allé à Paris pour ses affaires, je lui envoyai une épigramme où je redemandais mes livres. On trouvera l'épigramme, la réponse, et mon dernier reçu dans une longue note que j'ai placée à la fin du second morceau en prose du Misogallo. Pour ce qui était de composer, je ne m'en sentais plus la force. J'avais bien le plan de cinq autres tramélogédies, sœurs de l'Abel, mais les angoisses passées ou même présentes de mon âme avaient éteint chez moi la juvénile ardeur de la faculté créatrice; mon imagination s'était affaiblie, et la verve précieuse des dernières années de la jeunesse s'était émoussée, je dois le dire, dans le chagrin et le travail ingrat des impressions où, pendant cinq ans, mon esprit avait été enseveli. Il me fallut donc renoncer à mon dessein, ne me trouvant plus ce qu'un genre si extraordinaire eût demandé de fougue et d'énergie. En abandonnant cette idée, qui pourtant m'avait été si chère, je me retournai vers les satires, dont je n'avais encore fait que la première, qui servit de prologue aux autres. Je m'étais assez exercé à la satire dans les divers fragmens du Misogallo, pour ne pas désespérer

d'y réussir un jour. J'écrivis la seconde et une partie de la troisième ; mais je n'étais pas encore assez recueilli en moi-même; mal logé et sans livres, je n'avais guère le cœur à rien.

Et voici comment j'en vins à m'exercer dans la déclamation, ce qui n'était qu'une autre manière de perdre le temps. Il y avait à Florence une dame et quelques jeunes gens qui avaient le goût et l'intelligence de cet art. On apprit Saül, et on le représenta pendant le printemps de 1793, dans une maison particulière, sans théâtre, devant un auditoire très-peu nombreux, et avec beaucoup de succès. A la fin de cette même année, il se trouva près du pont de la Sainte-Trinité une maison extrêmement jolie, quoique petite, placée sur le *Lung'Arno*, au midi, la maison de Gianfigliazzi, où nous allâmes nous établir au mois de novembre, où je suis encore, et où il est probable que je mourrai, si le sort ne m'emporte pas d'un autre côté. L'air, la vue, la commodité de cette maison me rendirent la meilleure partie de mes facultés intellectuelles et créatrices, moins les tramélogédies, auxquelles il ne me fut plus possible de m'élever. Toutefois ayant pris goût, l'autre année, au plaisir frivole de la déclamation, j'y perdis encore en 1794 trois bons mois du printemps. On recommença dans ma maison les représentations du Saül, et j'en remplis le rôle; puis le premier Brutus, dont je jouai aussi le personnage. Tout le monde me disait, et je n'étais pas moi-même éloigné de le croire, que je faisais des progrès rapides dans cet art si difficile

de la déclamation, et si j'avais eu plus de jeunesse et aucune autre pensée en tête, j'aurais pu réussir; car je croyais sentir se développer en moi, chaque fois que je déclamais, plus de capacité, plus d'audace, plus d'intelligence; chaque fois je gagnais quelque chose dans la gradation des tons et dans l'importante variété des mouvemens, tour à tour lents ou rapides, doux ou forts, calmes ou passionnés, qui, venant toujours prêter force à l'expression, colorent la parole, sculptent, pour ainsi parler, le personnage, et gravent en bronze ce qu'il dit. Chaque jour aussi, la compagnie que j'exerçais s'améliorait à mon exemple; et je demeurai alors plus que convaincu que si j'avais eu de l'argent, du temps et de la santé à gaspiller, j'aurais pu, en trois ou quatre ans, former une société d'acteurs dramatiques, sinon excellente, du moins toute différente de celles qui, en Italie, vont usurpant ce titre, et dirigée sur le chemin du beau et du vrai.

Ce passe-temps me fit encore laisser fort en arrière mes occupations habituelles, pendant toute cette année et presque la suivante, qui vit du moins ma dernière apparition sur les planches. En 1795, je fis représenter dans ma maison le Philippe II, où je remplis alternativement les deux rôles si différens de Philippe et de D. Carlos, puis encore le Saül, qui était mon personnage de prédilection, parce qu'il y a de tout dans ce caractère, de tout absolument. Il s'était formé à Pise, dans une maison particulière, une autre société d'amateurs, qui jouaient aussi le Saül. Sollicité par eux de m'y

rendre pour la fête de l'*Illumination*, j'eus la petite vanité d'y aller et d'y jouer une seule fois, qui fut la dernière, ce cher rôle de Saül, et j'en restai là de ma vie de théâtre, où je mourus en roi.

Depuis deux années que j'étais en Toscane, j'avais recommencé peu à peu à racheter des livres. Je me procurai de nouveau presque tous les chefs-d'œuvre de la langue toscane que j'avais déjà possédés, et j'augmentai encore beaucoup ma collection de classiques latins; j'y joignis même, je ne sais plus pourquoi, tous les classiques grecs des meilleures éditions gréco-latines, tant pour les avoir que pour en connaître au moins les noms, si je n'allais plus avant.

CHAPITRE XXIV.

La curiosité et la honte me poussent à lire Homère et les tragiques grecs dans des traductions littérales. — Je continue avec tiédeur les satires et autres bagatelles.

Mieux vaut tard que jamais. A l'âge de quarante-six ans bien sonnés, quand il y en avait déjà vingt que je faisais, tant bien que mal, métier de poète lyrique et tragique, sans avoir cependant lu ni Homère ni les tragiques, ni Pindare, ni aucun autre des Grecs, la honte me prit, et en même temps une louable curiosité de voir un peu ce qu'avaient pu dire ces pères de l'art. Je cédai d'autant plus volontiers à cette curiosité et à cette honte, que

déjà depuis plusieurs années, grâce aux voyages, aux chevaux, à l'impression, aux corrections, aux anxiétés de cœur et d'esprit, aux traductions enfin, je me trouvais si fort hébété qu'il ne me restait plus qu'à prétendre au titre d'érudit, où il ne faut après tout qu'une bonne mémoire et le mérite d'autrui. Malheureusement, ma mémoire elle-même, qui jadis était excellente, avait singulièrement perdu de sa valeur. Ce nonobstant, pour échapper à l'oisiveté, pour m'arracher au métier d'histrion et faire un pas de plus hors de mon ignorance, je me mis hardiment à l'œuvre, et tour à tour je lus Hésiode, Homére, les trois tragiques, Aristophane et Anacréon, les étudiant mot à mot dans les traductions littérales latines que l'on imprime en regard du texte. Pour ce qui est de Pindare, je vis que c'était temps perdu ; ses élans lyriques, littéralement traduits, me paraissaient un peu trop bêtes, et ne pouvant le lire dans le texte, je le plantai là. J'employai bien une année et demie d'un travail assidu à ce labeur ingrat et désormais médiocrement utile pour moi, dont le cerveau épuisé ne produisait presque plus rien.

1796. Chemin faisant, j'écrivais encore quelques poésies; je travaillai toute l'année de 96 à mes satires, que je portai au nombre de sept. Cette année de 96, funeste à l'Italie, qui finit par voir se consommer l'invasion dont la France la menaçait depuis trois ans, jeta mon intelligence dans une nuit chaque jour plus profonde, à mesure que je sentais planer sur ma tête la misère et la servitude. Avec l'indé-

pendance, la sécurité du Piémont, je voyais s'en aller en fumée la dernière ressource qui me restât pour vivre. Toutefois, prêt à tout et bien résolu dans le cœur à ne flatter et à ne servir personne, je savais supporter avec courage et fermeté tout ce qui n'était pas ces deux choses. Je m'absorbais alors d'autant plus dans l'étude, la regardant comme la seule diversion honorable à de si tristes et de si amers dégoûts.

CHAPITRE XXV.

Pourquoi, comment, et dans quel but, je finis par me résoudre à faire par moi-même une étude sérieuse et approfondie de la langue grecque.

Déjà en 1778, à l'époque où ce cher Caluso était à Florence avec moi, je ne sais par quel caprice de désœuvré, par quel instinct de curiosité frivole, je l'avais prié de me tracer sur une feuille volante un simple alphabet grec, les grands et les petits caractères, d'où j'avais appris, tant bien que mal, à distinguer les lettres et à les appeler par leurs noms, mais rien de plus. Pendant long-temps je n'y songeai plus; mais il y a deux ans, quand je me mis à lire ces traductions littérales, comme on l'a vu, je recherchai cet alphabet dans mes papiers, et, l'ayant trouvé, j'essayai d'en reconnaître les signes et de les prononcer, avec la seule pensée de pouvoir de temps en temps jeter les yeux sur

la colonne du texte, et voir si je pourrais y saisir le son de quelques mots, de ceux du moins qui, étant composés ou ayant un air étrange, me donnaient dans les traductions la curiosité de recourir au texte ; et en effet, de temps à autre, je jetais de côté, sur les caractères de la colonne où il se trouvait, un coup d'œil sournois, à peu près comme le Renard de la fable sur la grappe défendue après laquelle il soupirait en vain. Il s'y joignait pour moi un obstacle matériel difficile à surmonter : mes yeux ne pouvaient se faire à ce caractère maudit ; qu'il fût grand ou petit, lié ou isolé, ma vue se troublait dès que je voulais l'y arrêter, et c'était à peine si, en épelant, je pouvais en arracher un mot chaque fois, et encore les plus courts ; mais un vers entier, jamais je n'aurais pu le lire, ni le fixer, ni le prononcer, moins encore en retenir par cœur l'harmonie.

Je ne savais en outre comment m'y prendre, ennemi par nature et désormais incapable d'une application servile de l'esprit et de l'œil aux choses de la grammaire, n'ayant d'ailleurs aucune facilité pour l'étude des langues (j'avais essayé de l'anglais à deux ou trois reprises, et je n'avais jamais pu en venir à bout), parvenu à l'âge où j'étais sans avoir de ma vie appris aucune grammaire, pas même l'italienne, à laquelle je manquais bien rarement, mais par simple habitude des livres plutôt que par des principes dont j'aurais été fort en peine de dire la raison et le nom ; avec tout ce beau cortége d'empêchemens physiques et moraux, dé-

goûté de ces traductions, je pris avec moi-même l'engagement d'essayer de vaincre tant d'obstacles réunis; mais je ne voulus en parler à qui que ce fût, pas même à mon amie, ce qui est tout dire. Ainsi donc, après avoir passé deux ans sur les confins de la Grèce, sans avoir jamais pu y pénétrer autrement que du coin de l'œil, je perdis patience et résolus de la conquérir.

J'achetai donc une masse de grammaires, d'abord des grammaires gréco-latines, puis des grammaires purement grecques; je voulais apprendre les deux langues en même temps; que je comprisse ou ne comprisse pas, je passais les journées entières à répéter le verbe *tuptô,* et les verbes circonflexes, et les verbes en *mi*, par où mon secret fut bientôt connu de mon amie, qui, me voyant toujours marmoter des lèvres, voulut enfin savoir et apprit ce qu'il en était. Chaque jour je m'obstinai davantage, et faisant effort de l'esprit, des yeux, de la langue, je parvins, à la fin de 1797, à pouvoir fixer une 1797.
page quelconque de grec, en grands ou en petits caractères, en prose ou en vers, sans que mes yeux en souffrissent encore et à comprendre toujours bien le texte, en faisant sur la colonne latine précisément ce que je faisais auparavant sur le grec, c'est-à-dire, en jetant un regard rapide sur le mot latin qui correspondait au mot grec, quand je n'avais pas encore vu celui-ci, ou si je l'avais oublié. J'arrivai enfin à lire nettement à haute voix, avec une prononciation passable, rigoureuse même quant aux accens, aux esprits et aux diphthon-

gues, en me conformant à l'écriture, et non à la manière stupide des Grecs modernes qui, sans s'en apercevoir, ont mis cinq *iota* dans leur alphabet, ce qui fait un perpétuel *iotacisme*, un véritable hennissement de chevaux, de l'idiome du peuple le plus heureusement né à l'harmonie qu'il y eût jamais au monde. J'avais surmonté cette difficulté de la lecture et de la prononciation, en me mettant dans la bouche et en déclamant à haute voix, non seulement la leçon journalière du classique que j'étudiais, mais à d'autres heures, et pendant deux heures de suite, sans y rien entendre ou à peu près rien, il est vrai, à cause de la rapidité de ma lecture et du bourdonnement sonore de la déclamation, tout Hérodote, deux fois Thucydide avec son scholiaste, Xénophon, tous les orateurs de second ordre, et deux fois le commentaire de Proclus sur le Timée de Platon, ce dernier uniquement parce que le texte en était imprimé dans un caractère moins aisé à lire, et avec beaucoup d'abréviations.

Un travail si opiniâtre n'affaiblit pas mon intelligence, comme j'aurais pu le croire et le craindre. Il me tira, au contraire, de ma léthargie des années précédentes. Pendant cette année de 1797, je portai mes satires au nombre de dix-sept, où les voici. Je passai une nouvelle revue de mes trop nombreuses poésies, que je fis mettre au net pour les corriger. Enfin, me passionnant de plus en plus pour le grec, à mesure que je croyais mieux le comprendre, je commençai aussi à traduire, d'abord l'Alceste d'Euripide, puis le Philoctète de Sophocle,

puis les Perses d'Eschyle, et en dernier lieu, pour essayer ou donner un peu de tout, les Grenouilles d'Aristophane. Si amoureux du grec que je fusse, je ne négligeai pas le latin; dans le cours de cette même année, je lus et j'étudiai Lucrèce et Plaute; je lus Térence dont, par une bizarre combinaison, je me trouvais avoir traduit tout le théâtre par fragmens, sans avoir jamais lu de suite une seule de ses six comédies. Si plus tard cette traduction s'achève et se publie, je pourrai équivoquer sur la vérité, en disant que j'ai traduit Térence avant de le lire et sans l'avoir lu.

J'appris en outre les divers mètres dont s'est servi Horace, honteux de l'avoir lu, étudié, je pourrais dire appris par cœur, sans rien savoir du rhythme de ses vers. Je pris également une idée suffisante des mètres grecs dans les chœurs, et de ceux qu'ont employés Pindare et Anacréon. En somme, cette année de 1797 raccourcit mes oreilles d'un bon pied pour le moins. Je n'avais eu d'autre but, en m'imposant toutes ces fatigues, que de satisfaire à ma curiosité, de sortir de mon ignorance, et d'échapper au souci de penser au français, en un mot, de me *décelliser*.

CHAPITRE XXVI.

Résultat inattendu de mes études un peu tardives sur la langue grecque. — Parjure à Apollon pour la dernière fois, j'écris la *seconde Alceste*.

1798. C'était là l'unique fruit que j'attendisse de mes études et que je voulusse en tirer; mais il plut au bon père Apollon de m'en réserver un autre qui, ce me semble, avait bien son prix. En 1796, à l'époque où je lisais, comme on l'a vu, les traductions littérales, quand déjà j'avais lu Homère, Eschyle, Sophocle et cinq tragédies d'Euripide, arrivé à l'Alceste, dont je n'avais jamais eu aucune connaissance, je fus si frappé, si attendri, si enflammé de tout ce qu'il y a de sentimens dramatiques dans ce sublime sujet, qu'après avoir achevé la pièce, j'écrivis sur un morceau de papier, que j'ai encore, les paroles suivantes : « Florence, 18 janvier 1796. « Si je ne m'étais pas juré à moi-même de ne plus » composer aucune tragédie, la lecture de cette » Alceste d'Euripide m'a si fort ému et transporté, » que, sans perdre une minute, je jetterais sur le » papier le plan d'une nouvelle Alceste, où je » transporterais tout ce qui me paraît bien dans » le grec, en y ajoutant si je le pouvais, et où j'é» laguerais tout ce que le texte a de ridicule, ce » qui n'est pas peu de chose; et pour commencer, » voici mes personnages, dont je diminuerais le » nombre. » Suivait, en effet, le nom des person-

nages, tels que depuis on les a vus ; ensuite je ne songeai plus à ce papier. Je continuai à lire le théâtre d'Euripide dont chaque pièce ne me fit guère plus d'impression que les précédentes. Plus tard, quand je recommençai à lire, car j'avais coutume de lire au moins deux fois chaque chose, et que j'arrivai à l'Alceste, même émotion, même transport, même désir, et au mois de septembre de cette même année 1796, j'écrivis le *scenario* de ma pièce, bien décidé à ne jamais la faire. Cependant j'avais entrepris de traduire celle d'Euripide, qui me prit toute l'année suivante. Mais comme à cette époque je n'entendais aucunement le grec, je l'avais traduite sur le latin. Toutefois, cette préoccupation incessante de la tragédie d'Euripide m'enflammait chaque jour davantage du désir d'en faire une à ma guise ; enfin arriva ce jour de mai 1798, où mon imagination s'éprit si vivement de ce sujet, qu'en rentrant de la promenade je me mis sur-le-champ à le développer, et en ayant d'un trait écrit le premier acte, je mis à la marge : « Écrit dans le délire et les larmes. » Le jour d'après je développai es quatre derniers actes avec le même emportenent, en y joignant l'esquisse des chœurs, outre la rose qui sert de commentaire ; le tout fut achevé, e 26 mai. Il n'y eut pour moi aucun repos que je 'eusse mis bas ce fardeau si long-temps porté et vec tant de persévérance. Toutefois, il n'entrait ans mes intentions ni de mettre cette pièce en ers, ni de la terminer.

Au mois de septembre 1798, continuant, comme

je l'ai dit, l'étude sérieuse du grec, j'épousai avidement la pensée de confronter avec le texte ma traduction de l'Alceste, pour rectifier mes erreurs et faire un pas de plus dans l'étude de cette langue, qui ne s'apprend bien que par la traduction, et à la condition de s'obstiner à rendre, ou du moins à faire sentir chaque image, chaque mot, chaque figure de l'original. Mais une fois rembarqué dans la Première Alceste, mon enthousiasme se ralluma pour la quatrième fois, et prenant la mienne, je la relus, je pleurai, je fus content, et le 30 septembre 1798, j'en commençai les vers, que j'achevai, y compris les chœurs, le 21 d'octobre. Et voilà comment je manquai à ma parole après dix années de silence. Mais comme je ne veux pas plus du nom d'ingrat que de celui de plagiaire, reconnaissant cette tragédie pour appartenir tout entière à Euripide, ou du moins ne pouvant la regarder comme mienne, je l'ai placée parmi les traductions, où elle doit rester sous le titre de Seconde Alceste, inséparable de la Première Alceste qui est sa mère. Je n'avais confié mon parjure à personne, pas même à la moitié de mon âme. Je voulus m'en faire un divertissement, et au mois de décembre, ayant invité quelques personnes, je lus ma pièce, comme étant la traduction de celle d'Euripide, et ceux qui n'avaient pas celle-ci bien présente y furent pris jusqu'à la fin du troisième acte; mais alors quelqu'un qui se la rappelait finit par découvrir la supercherie, et la lecture commencée au nom d'Euripide s'acheva au nom d'Alfieri. La tragédie eut du succès, et ne me

déplut pas à moi-même, comme chose posthume; j'y voyais cependant beaucoup de choses encore à retrancher et à corriger. J'ai raconté ce fait dans tous ses détails, parce que si, avec le temps, cette Alceste est jugée bonne, cette anecdote pourra servir à faire connaître la nature des poètes d'inspiration, et comment il arrive que ce qu'ils ont voulu faire parfois ne leur réussit pas, tandis que souvent ce qu'ils se refusent à accomplir s'impose à leur génie et réussit, tant il faut tenir compte de l'inspiration, et obéir à l'impulsion naturelle de Phébus. Si mon Alceste ne vaut rien, le lecteur rira deux fois à mes dépens, en lisant mon œuvre et mes mémoires, et il regardera ce chapitre comme anticipé sur la cinquième époque, et bon à détacher de l'âge mûr, pour le renvoyer à la vieillesse.

Ces deux Alcestes, une fois connues de quelques personnes à Florence, leur apprirent en même temps que j'apprenais le grec, ce que je n'avais cessé de cacher à tout le monde. La nouvelle en alla jusqu'à mon ami Caluso; mais il le sut encore d'une autre façon que je dirai. J'avais envoyé à Turin, vers le mois de mai de cette année, un portrait de moi, très-bien peint par Xavier Fabre de Montpellier. Derrière ce portrait, dont je faisais présent à ma sœur, j'avais écrit deux petits vers de Pindare. Ma sœur le reçut, le trouva fort à son gré, le retourna de toutes les façons, et y ayant vu mon barbouillage grec, fit appeler Caluso qui était aussi de ses amis, pour le prier de lui expliquer ces vers. L'abbé connut par là que j'avais pour le moins ap-

pris à former les caractères ; mais il se douta bien que, pour rien au monde, je n'eusse voulu me donner le ridicule pédantesque et vain d'écrire un épigraphe que je n'aurais point compris. Il m'écrivit aussitôt pour me reprocher ma dissimulation et le mystère que je lui avais toujours fait de cette nouvelle étude. Je lui répondis alors par une petite lettre écrite en grec, que j'avais arrangée de mon mieux, sans le secours de personne, et dont je vais donner le texte et la traduction. Il ne la trouva point trop mauvaise pour un écolier de cinquante ans, qui n'avait guère qu'un an et demi de grammaire. Je flanquai ma petite épître de quatre morceaux empruntés à mes quatre traductions, et lui envoyai le tout comme échantillon des études que j'avais faites jusque alors [1].

---

[1] On voudra bien nous permettre de ne donner que la traduction de ce morceau dont le titre, dans le texte grec et dans la version italienne, est écrit et disposé en manière de dédicace.

« Au très-savant Thomas Caluso, Victor Alfieri, le plus humble des disciples qui, dans l'espace de deux années, s'est enseigné à lui-même les élémens de la langue grecque, envoyait en 1797 ces badinages hors de saison d'un jeune garçon de cinquante ans.

» Très-cher ami, puisque les esclaves bourreaux dominent presque partout, que la hache est constamment suspendue sur la tête de tout homme de bien, et que Pindare nous avertit que

» Le temps trompeur plane sur les humains et leur dispense à son gré e cours de la vie et l'heure de la mort,

Les éloges de Caluso m'encouragèrent à poursuivre avec plus d'ardeur. Je revins à l'excellent exercice qui m'avait été le plus utile pour le latin et l'italien, et qui consistait à apprendre par cœur des centaines de vers de différens auteurs.

Mais dans cette même année 1798, je reçus encore d'autres lettres, et il me fallut répondre à des personnes en tout bien différentes de mon ami Caluso. La Lombardie était alors, comme je l'ai dit et comme chacun le sait, envahie par une armée française, depuis 1796. Le Piémont était chancelant. L'empereur avait conclu avec le dictateur français la paix ou plutôt la malheureuse trève de Campo-Formio. Le pape était ébranlé, et sa Rome était occupée et en proie aux fureurs d'une servile démocratie ; tout à l'entour respirait la misère, l'indignation et l'horreur. La France avait alors pour ambassadeur à Turin, M. **....., de la classe ou du métier des gens de lettres à Paris, lequel travaillait sous main à la sublime entreprise de renverser un roi vaincu et désarmé. Au moment où je m'y attendais le moins, je reçus une lettre de cet homme, à ma grande surprise et à mon grand regret. J'insère, en guise de note, la demande et

---

» J'ai résolu de déposer entre vos mains, comme en un temple qui les sauve de la fortune, au moins l'indication des titres de tous les ouvrages que j'ai composés jusqu'à ce jour, le seul patrimoine qui m'appartienne véritablement, si toutefois c'est jamais là un patrimoine. Portez-vous bien. »

la réponse, sa réplique et la mienne, afin que l'on voie nettement, pour peu que l'on en doute, quelle fut la pensée et la droiture de mes intentions et de mes actes dans toutes ces révolutions d'esclaves [1].

---

[1] LETTRE DE L'AMBASSADEUR.

Monsieur le Comte,

Un Français ami des lettres, pénétré depuis long-temps d'admiration pour votre génie et vos talens, est assez heureux pour pouvoir remettre entre vos mains un dépôt très-précieux que le hasard a fait tomber dans les siennes.

Il habite en ce moment une partie de l'Italie qui se glorifie de vous avoir vu naître et une ville où vous avez laissé des souvenirs, des admirateurs, et sans doute aussi des amis. Veuillez écrire à l'un de ces derniers et le charger de venir conférer avec lui sur cet objet. Le premier signe de votre accession à la correspondance qu'il désire ouvrir avec vous, monsieur le Comte, lui permettra de vous exprimer avec plus d'étendue et de liberté les sentimens dont il fait profession pour l'un des hommes qui, sans distinction de pays, honorent le plus aujourd'hui la république des lettres.

Turin, le 25 floréal, an VI de la république française (4 mai 1798, v. st.)

L'ambassadeur de la république française à la cour de Sardaigne, membre de l'Institut national.

RÉPONSE D'ALFIERI.

Monsieur l'Ambassadeur,

Mon très-honoré maître, je vous remercie infiniment des

On rirait bien si je donnais ici la liste de ceux de mes livres que M. **..... voulait, disait-il, s'employer à me faire rendre; elle se composait d'environ cent volumes de ce qu'il y avait de pis dans

---

expressions si flatteuses de votre lettre et de l'intention évidente que vous me témoignez de me rendre sans me connaître un service signalé. Voulant donc me prêter entièrement aux moyens que vous me proposez, j'écris par ce même courrier à M. l'abbé de Caluso, secrétaire de l'Académie des sciences à Turin, pour le prier de vouloir bien s'entendre avec vous, Monsieur l'Ambassadeur, quoi que vous puissiez avoir à lui demander. M. l'abbé de Caluso est un homme d'un rare mérite, et qui ne peut vous être inconnu de réputation. Il est de plus mon ami particulier et le seul, et vous pouvez en toute assurance vous ouvrir à lui comme à un autre moi-même sur tout ce qui me concerne.

J'ignore quel peut être le précieux dépôt auquel vous avez la bonté de faire allusion; mais ce que je sais, c'est que rien ne m'est plus cher, rien désormais n'est plus précieux à mes yeux que l'indépendance absolue de ma vie privée, et celle-ci, je la porte toujours avec moi, en quelque lieu, en quelque état qu'il plaise à la fortune de me jeter.

Croyez toutefois, Monsieur, que cela n'ôtera rien à la vive reconnaissance que j'éprouve pour la sollicitude généreuse et toute spontanée que vous voulez bien me témoigner. Je suis avec une profonde estime, etc.

Votre très-humble serviteur,

VICTOR ALFIERI.

Florence, le 28 mai 1798.

---

les œuvres les plus informes de la littérature ita-

RÉPONSE DE L'AMBASSADEUR.

Turin, le 16 prairial an VI de la république française (4 juin 1798, v. st.)

Monsieur le Comte,

Vous ne pouviez choisir, pour ouvrir la confidence que j'avais à vous faire, aucun intermédiaire qui me fût plus agréable que M. l'abbé de Caluso, dont je connais et apprécie la science, les talens, et l'amabilité. Je lui ai fait ma confession et lui ai remis le précieux dépôt dont je m'étais chargé. Vous reverrez des enfans qui ont fait, qui font encore, et feront de plus en plus du bruit dans le monde. Vous les reverrez dans l'état où ils étaient avant de sortir de la maison paternelle avec leurs premiers défauts, et les traces intéressantes des triples soins qui les ont corrigés.

Je remets donc entre les mains de votre ami, ou plutôt dans les vôtres, Monsieur le Comte, toute votre illustre famille.

Ne me parlez point, je vous prie, de reconnaissance. Je fais ce que tout autre homme de lettres eût sans doute fait à ma place, et nul certainement ne l'eût fait avec autant de plaisir, ni par conséquent avec moins de mérite. M. l'abbé de Caluso vous dira la seule condition que je prenne la liberté de vous prescrire, et j'y compte comme si j'en avais reçu votre parole.

Je joins ici, Monsieur le Comte, la liste de vos livres laissés à Paris, tels qu'ils se sont trouvés dans un des dépôts publics, et tels qu'on les y conserve. J'ignore comment ils y ont été placés sous le faux prétexte d'émigration. Tout cela s'est fait dans un temps dont il faut gémir, et où j'étais plongé dans un de ces antres dont la tyrannie tirait chaque jour ses victimes. Jeté depuis dans les fonctions publiques, qui ne son pour moi qu'une autre captivité, j'ai eu le bonheur de décou

lienne; et ce que j'avais laissé à Paris, il y avait

---

vrir dans un des établissemens dont j'avais la surveillance générale, vos livres, dont j'ai fait dresser la liste. Veuillez, Monsieur le Comte, reconnaître si ce sont à peu près tous ceux que vous aviez laissés. S'il en manquait d'importans, faites-en la note, autant que vous le pourrez, de mémoire, ou ce qui vaudrait encore mieux, recherchez si vous n'en auriez point quelque part le catalogue.

Je ne demande ensuite que votre permission pour réclamer le tout en mon propre nom, et sans que vous soyez pour rien dans cette affaire. Je conçois tous les motifs qui peuvent vous faire désirer que cela se traite ainsi, et je les respecte.

Je vous préviens, monsieur le Comte, que parmi vos livres imprimés, il s'en trouvera un de moins : ce sont vos œuvres. Dans l'étude assidue que je fais de votre belle langue, la lecture de vos tragédies est une de celles où je trouve le plus de fruit et de plaisir. Je n'avais que votre première édition ; je me suis emparé de la seconde (celle de Didot). L'exemplaire que j'ai a pourtant deux défauts pour moi, celui d'être trop richement relié, trop magnifique, et celui de ne m'être pas donné par vous. Si vous avez à votre disposition un exemplaire broché de la même édition, ou d'une édition postérieure faite en Italie, je le recevrai de vous avec un plaisir bien vif, comme un témoignage de quelque part dans votre estime, et je remettrai à M. l'abbé de Caluso, l'exemplaire trop riche, mais unique, qui reste chez moi, et qui n'y reste pas oisif.

Le sort a voulu que de tous les Français envoyés en même temps dans les diverses résidences d'Italie, celui qui aime le plus ce beau pays, sa langue, ses arts, qui eût mis le plus de prix à le parcourir et en eût peut-être, d'après ses études antérieures, retiré le plus de fruit littéraire, a été fixé dans le péristyle du temple, sans savoir s'il lui sera permis d'y entrer.

six ans, formait pour le moins seize cents volumes

J'ai maintenant une raison de plus pour désirer bien ardemment d'aller au moins jusqu'à Florence. Je m'estimerais infiniment heureux, monsieur le Comte, de pouvoir m'y rendre auprès de vous, et de faire personnellement connaissance avec un homme qui honore sa nation et son siècle, par son génie et par l'élévation des sentimens qui respirent dans ses ouvrages.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma profonde estime, de mon admiration et de mon entier dévouement.

SECONDE RÉPONSE D'ALFIERI.

Florence, le 4 juin 1798.

Mon très-honoré maître,

Puisque vous avez lu et que vous lisez encore quelquefois mes ouvrages, vous êtes certainement bien convaincu que la dissimulation n'est pas dans mon caractère. Je vous dirai donc ingénuement que s'il m'en a coûté beaucoup de répondre à votre première lettre, c'est avec effusion de cœur que je réponds à la seconde, s'il est vrai que sans m'exposer à passer pour un impudent ou pour un indiscret, il me soit permis de séparer l'homme de lettres de M. l'ambassadeur de France et de ne répondre qu'au fils d'Apollon. Les remerciemens que je viens vous offrir pour le service bien signalé que vous me rendez, je les exprimerai en peu de mots, précisément parce que le bienfait est de telle nature que les paroles seraient insuffisantes. Je me bornerai donc à vous dire que vous avez agi envers moi comme en pareille circonstance j'aurais voulu le faire avec vous, trop heureux d'en trouver une occasion. Quant au secret que vous me faites demander sur tout ceci par l'entremise de M. l'abbé de Caluso,

et un choix de tous les classiques italiens et latins ;

---

et que mon ami vous a promis en mon nom, je vous en renouvelle aujourd'hui la promesse, et je dois le garder, Mais que ce secret sera gardé après et en des temps meilleurs, voilà ce que je ne saurais promettre. Je n'aime pas à me voir surpasser en générosité. Si mes tragédies ont jamais chance de vivre, est-il juste que celui qui a généreusement dérobé leur difformité originelle au danger de se voir exposé an grand jour et à la risée de tous, n'obtienne pas de moi le solennel témoignage que mérite sa loyauté ? Quant à l'exemplaire de ces tragédies que vous me dites avoir entre les mains et qui n'aurait à vos yeux que le double défaut d'être trop richement relié et de ne vous avoir point été donné par moi, s'il peut perdre par là un de ces défauts, je me fais un vrai bonheur de vous l'offrir, et ce serait me mortifier véritablement que de ne pas l'accepter. Je corrigerai plus tard le premier en vous adressant un second exemplaire de mon théâtre et y joignant quelques petits ouvrages qui tous, plus humblement reliés, auront ainsi un vêtement plus conforme à leur condition.

Pour ce qui est du reste de mes livres que vous avez eu la bonté de me faire passer, en m'offrant avec une délicatesse digne de vous de vous employer à me les faire rendre sans que j'intervienne en aucune façon, je vous dirai sincèrement que je ne puis agréer cette offre, et en voici les motifs : Les livres que j'avais laissés à Paris étaient au nombre de plus de quinze cents volumes, et contenaient tous les grands classiques grecs, latins, italiens. Je ne vois sur la liste qui m'est adressée, qu'environ cent cinquante volumes, et tous livres de peu de valeur. J'en conclus que la totalité de mes livres a été ou dispersée, ou enlevée, ou déposée en divers endroits. Il sera donc impossible, ou bien difficile, peut-être même périlleux, d'en rechercher la trace. Ce serait tout au moins

mais nul ne s'étonnerait de cette liste : c'était, on le sait, une restitution française.

CHAPITRE XXVII.

Je finis le Misogallo. — Je termine ma carrière poétique par la Teleutodia. — Je recueille l'Abel, ainsi que les deux Alceste et l'Avis. — Distribution hebdomadaire de mes études. — Ainsi préparé et armé d'épitaphes, j'attends l'invasion des Français, qui arrive en mars 1799.

1798. Chaque jour cependant le danger devenait plus sérieux pour la Toscane, grâce à la loyale amitié

---

pour vous une grande cause de dérangement, si j'avais l'indiscrétion d'accepter vos offres. Il est clair qu'on ne peut ravoir une chose qui a été prise, sans la reprendre à quelque autre. Les restitutions volontaires sont rares, les restitutions forcées sont odieuses et ont leur danger. Joignez à cela que j'ai successivement racheté la plus grande partie de ces livres, depuis six ans que j'ai quitté Paris. Toutes ces considérations me font un devoir de vous remercier sans accepter vos offres, outre que rien ne convient mieux aux allures de mon caractère, que de ne jamais demander quoi que ce soit à personne, directement ou indirectement.

Je désire vivement trouver une occasion quelconque de vous témoigner ma reconnaissance et l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur,

VICTOR ALFIERI.

L'ambassadeur dont il est ici question n'est autre que Ginguenée. — Nous ne voulons aucunement entrer dans ce débat ; mais il résulte des propres paroles d'Alfieri, que les torts n'étaient pas du côté de notre compatriote. (*Note du Trad.*)

que les Français professaient pour elle. Déjà, au mois de décembre 1798, ils avaient achevé la magnifique conquête de Lucques, d'où ils ne cessaient de menacer Florence, et, au commencement de 1799, l'occupation de cette ville semblait inévitable. Je voulus donc mettre ordre à mes affaires et me tenir prêt à tous événemens. Déjà, l'année précédente, j'avais, dans un accès d'ennui, abandonné le Misogallo, et m'étais arrêté à l'occupation de Rome, que je regardais comme le plus brillant épisode de cette épopée servile. Pour sauver cet ouvrage qui m'était cher et auquel je tenais beaucoup, j'en fis faire jusqu'à dix copies, et je veillai à ce que, déposées en différens lieux, elles ne pussent ni s'anéantir ni se perdre, mais reparaître, quand le moment serait venu. N'ayant jamais dissimulé ma haine et mon mépris pour ces esclaves mal nés, je résolus d'être prêt pour toutes leurs violences et toutes leurs insolences, c'est-à-dire de m'y préparer de manière à ne point les subir. Je n'y savais qu'un moyen : si on ne me provoquait pas, je ferais le mort; si l'on me cherchait le moins du monde, je saurais donner signe de vie et me montrer en homme libre.

Je pris donc toutes mes mesures pour vivre sans tache, libre et respecté, ou, s'il le fallait, pour mourir, mais en me vengeant. J'ai écrit ma vie pour empêcher qu'un autre ne s'en acquittât plus mal que moi ; le même motif me fit alors aussi composer l'épitaphe de mon amie et la mienne, et je les donnerai ici en note, parce que ce sont celles que je veux et non pas d'autres, et qu'elles ne disent de

mon amie et de moi que la vérité pure, dégagée de toute fastueuse amplification [1].

Ayant ainsi avisé à ma renommée, ou du moins au moyen de la sauver de l'infamie, je voulus aussi pourvoir à mes études, et corriger, copier, séparer ce qui était achevé de ce qui ne l'était pas, abandonner enfin ce qui ne convenait plus à mon âge ni à mes desseins. J'entrais dans ma cinquantième année; c'était le moment de mettre un dernier frein au débordement de mes poésies. J'en arrangeai donc un nouveau recueil en un petit volume

---

1 QUIESCIT. HIC. TANDEM
VICTORIUS ALFERIUS. ASTENSIS
MUSARUM. ARDENTISSIMUS. CULTOR
VERITATI. TANTUMMODO. OBNOXIUS
DOMINANTIBUS. IDCIRCO. VIRIS
PERAEQUE. AC. INSERVIENTIBUS. OMNIBUS
INVISUS. MERITO
MULTITUDINI
EO. QUOD. NULLA. UNQUAM. GESSERIT
PUBLICA. NEGOTIA
IGNOTUS
OPTIMIS. PERPAUCIS. ACCEPTUS
NEMINI
NISI. FORTASSE. SIBIMET. IPSI
DESPECTUS
VIXIT. ANNOS.... MENSES.... DIES....
OBIIT.... DIE.... MENSIS....
ANNO. DOMINI. M. D. CCC....

qui contenait soixante et dix sonnets, un chapitre et trente-neuf épigrammes que l'on pouvait joindre à ce qui déjà en avait été imprimé à Kehl. Cela fait, je mis le sceau sur ma lyre pour la rendre à qui de droit, avec une ode à la manière de Pindare que pour me donner l'air un peu grec, j'intitulai : *Teleutodia*. Après quoi, je pliai bagage pour toujours; et si depuis j'ai composé quelque pauvre petit sonnet, quelque chétive épigramme, c'a été

HIC. SITA. EST
ALOYSA. E. STOLBERGIS
ALBANIÆ. COMITISSA
GENERE. FORMA. MORIBUS
INCOMPARABILI. ANIMI. CANDORE
PRÆCLARISSIMA
A. VICTORIO. ALFERIO
JUXTA. QUEM. SARCOPHAGO. UNO [1]
TUMULATA. EST
ANNORUM... SPATIO
ULTRA. RES. OMNES. DILECTA
ET. QUASI. MORTALE. NUMEN
AB. IPSO. CONSTANTER. HABITA
ET. OBSERVATA
VIXIT. ANNOS... MENSES... DIES...
IN. HANNONIA. MONTIBUS. NATA
OBIIT... DIE... MENSIS...
ANNO. DOMINI. M. D. CCC...

[1] Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente : Sed aliter jubente Deo, aliter inscribendum.

QUI. JUXTA. EAM. SARCOPHAGO. UNO
CONDITUS. ERIT. QUAM. PRIMUM.

sans l'écrire ; ou si je les ai écrits, je ne les ai point gardés, je ne saurais où les retrouver, et ne les reconnais plus pour être de moi. Il fallait finir une fois, finir de mon propre mouvement et sans y être forcé. Mes dix lustres sonnés et l'invasion menaçante de ces barbares antilyriques m'en offraient une occasion naturelle et opportune, s'il en fut. Je la saisis, et je n'y pensai plus.

Quant à mes traductions, j'avais, les deux années précédentes, recopié et corrigé le Virgile tout en-

---

» Ici repose enfin Victor Alfieri d'Asti, fervent adorateur des muses, ne relevant que de la vérité, par conséquent odieux à juste titre, et aux despotes qui commandent, et à tous les esclaves qui obéissent ; inconnu de la multitude parce qu'il n'a jamais rempli aucun emploi public ; aimé d'un petit nombre de gens de bien, méprisé de personne, si ce n'est peut-être de lui-même. Il a vécu *tant* d'années... de mois... de jours... Il est mort *tel* jour, de *tel* mois, en l'année de Notre-Seigneur 18.....

» Ici repose Louise de Stolberg, comtesse d'Albany, très-illustre par sa naissance, sa beauté, son caractère et l'incomparable candeur de son âme. Pendant l'espace de *tant* d'années, chérie par-dessus toute chose de Victor Alfieri près de qui elle est ensevelie dans le même tombeau [1], et constamment honorée par lui à l'égal d'une divinité mortelle. Elle a vécu *tant* 'années, le mois, de jours... Née dans les montagnes du Hainaut, elle est morte *tel* jour de *tel* mois, en l'année de Notre-Seigneur 18...

[1] C'est ainsi qu'il faudra mettre si, comme je le crois et le désire, je meurs le premier ; si Dieu voulait qu'il en fût autrement, on mettrait : « Qui sera bientôt enseveli près d'elle dans le même tombeau. »

tier ; je le laissai vivre sans toutefois le regarder comme chose terminée. Le Salluste me sembla de nature à pouvoir passer, et je le laissai aussi ; mais non pas le Térence, lequel, n'ayant été fait qu'une seule fois, n'avait été ni revu ni corrigé, était tel, en un mot, qu'il est encore aujourd'hui. Je ne pouvais me décider à jeter au feu mes quatre traductions du grec ; je ne pouvais non plus les regarder comme achevées, elles ne l'étaient pas. Je résolus, à tout hasard, et sans me demander si j'aurais ou non le temps d'y revenir, de les recopier avec l'original, en commençant par l'Alceste, que je voulais sérieusement retraduire sur le grec, sans quoi elle eût eu l'air d'être traduite d'une traduction. Les trois autres, bien ou mal venues, avaient été du moins traduites sur le texte, et il devait m'en coûter pour les revoir beaucoup moins de temps et de peine. L'Abel, désormais condamné à rester, je ne dirai pas une œuvre unique, mais isolée, et privé des compagnes que je m'étais promis de lui donner, avait été mis au net, corrigé, et me semblait pouvoir passer. J'avais ajouté à ces ouvrages de ma façon une toute petite brochure politique, écrite quelques années auparavant sous le titre de : *Avis aux puissances italiennes.* J'avais aussi corrigé ce morceau ; il était recopié, et je lui fis grâce. Non que j'eusse le sot orgueil de vouloir trancher de l'homme d'état ; ce n'est pas là mon métier. Cet écrit était né de l'indignation légitime qu'avait excitée en moi une politique assurément plus sotte que la mienne, celle qui, depuis deux ans,

était mise en œuvre par l'impuissance de l'empereur, combinée avec les impuissances italiennes. Enfin les satires que j'avais composées, morceau par morceau, et à plusieurs reprises corrigées et limées, je les laissai achevées et recopiées au nombre de dix-sept, qu'elles n'ont point dépassé, et que je me suis bien promis de ne plus franchir.

Après avoir ainsi disposé et mis en ordre mon second patrimoine poétique, je cuirassai mon cœur, et j'attendis les événemens; et pour imposer à ma vie, si elle devait se poursuivre, une règle plus conforme à l'âge où j'entrais, et aux desseins que j'avais formés depuis long-temps, dès les premiers jours de 1799, je me fis, pour chaque jour de la semaine, un système régulier d'études, que j'ai constamment suivi jusqu'à ce jour, et que je m'abstiendrai de négliger aussi long-temps que me le permettront la santé et la vie. Le lundi et le mardi, à peine éveillé, je consacrais les trois premières heures de la matinée à lire et à étudier la sainte Écriture, honteux de ne pas connaître la Bible à fond, et d'être arrivé à mon âge, sans l'avoir encore lue. Le mercredi et le jeudi je lisais Homère, cette autre source de toute inspiration littéraire. Le vendredi, le samedi et le dimanche, durant toute la première année et au-delà, je les destinais à l'étude de Pindare, comme le plus difficile et le plus scabreux de tous les grecs et de tous les lyriques dans toutes les langues, sans même en excepter Job et les prophètes. Ces trois derniers jours, je me proposais

plus tard ce que j'ai fait, de les donner successivement aux trois tragiques, à Aristophane, à Théocrite, et à d'autres poètes ou prosateurs, pour voir s'il me serait possible de couler à fond cette langue, je ne dirai pas de la savoir (ce serait une chimère), mais seulement de l'entendre aussi bien à peu près que je fais le latin. En la perfectionnant, la méthode que j'adoptai me paraît bonne à suivre, et je l'expose en détail, dans la pensée que, telle qu'elle est, ou modifiée au gré de chacun, elle pourra servir à ceux qui, après moi, seraient tentés de recommencer cette étude. La Bible, je la lisais d'abord en grec, dans la version des Septante, selon le texte du Vatican, que je confrontai ensuite avec le texte alexandrin. Ensuite, les deux ou trois chapitres au plus qui suffisaient à la matinée, je les relisais dans l'italien des *Diodati*, toujours si fidèles au texte hébreu; je les lisais encore dans le latin de la Vulgate, et en dernier lieu dans une traduction latine interlinéaire, faite d'après l'original hébreu. Après plus d'une année d'un commerce si intime avec cette langue, en ayant appris l'alphabet, j'arrivai à pouvoir lire matériellement le mot hébreu et à en saisir le son, ordinairement très-peu agréable, les tournures toujours bizarres pour nous, et mêlées de sublime et de barbare.

Quant à Homère, je commençais par le lire dans le grec, tout haut, sans préparation, et je traduisais littéralement en latin, sans m'arrêter jamais, quelques bévues qui pussent m'échapper, les soixante où quatre-vingts, ou au plus cent vers que

je voulais étudier dans la matinée. Après les avoir estropiés de la sorte, je les lisais à haute voix dans le grec en les scandant. Puis je lisais sur ces vers le scholiaste, puis les observations latines de *Barnes*, de *Clarke*, d'*Ernesti*. Je prenais alors la traduction littérale latine, et je la relisais sur mon original grec, parcourant de l'œil la colonne, pour voir où, comment et pourquoi je m'étais trompé, quand j'avais traduit la première fois. Puis dans le texte même, si le scholiaste avait oublié d'éclaircir quelque point, je l'éclaircissais à la marge avec d'autres mots grecs équivalents, que me fournissaient pour la plupart Hésychius, l'Étymologie, et Favorinus. Je notais ensuite à part, sur des feuilles annexées, les expressions, les tours, les figures extraordinaires, et j'en donnais l'explication en grec. Je lisais après tout le commentaire d'Eustathe sur ces mêmes vers qui, de cette façon m'étaient passés cinquante fois sous les yeux, avec toutes leurs interprétations et leurs figures. Cette méthode pourra paraître ennuyeuse et un peu dure. Mais moi aussi j'avais la tête dure, et pour graver quelque chose sur une peau de cinquante ans, il faut un tout autre burin que ne l'eût demandé une peau de vingt ans.

Pindare, lui, avait été de ma part, dans les années précédentes, l'objet d'une étude plus rigoureuse encore que celle dont il vient d'être parlé. J'ai un petit Pindare où il n'y a pas un mot sur lequel je n'aie écrit un chiffre de ma main, pour indiquer à l'aide d'un 1, d'un 2, d'un 3, et parfois même ainsi

de suite jusqu'à quarante et au-delà, la place que le sens de chaque mot lui assigne dans la construction de ces éternelles et inexplicables périodes. Mais cela ne me suffisait pas, et pendant les trois jours que je consacrais à ce poète, je pris une autre Pindare, le texte seul, dans une vieille édition, très-incorrecte d'ailleurs et mal ponctuée, celle de Calliergi, à Rome, avant que les scholies n'y fussent ajoutées. Sur ce texte déplorable, je lisais à première vue, comme je l'ai dit d'Homère, en traduisant le grec en latin littéral, puis je recommençais tout ce que j'avais fait sur Homère. J'y ajoutais en dernier lieu, et j'écrivais en grec sur la marge l'explication de ce que l'auteur avait voulu dire, c'est-à-dire sa pensée dégagée de toute métaphore.

Je fis ensuite le même travail sur Eschyle et sur Sophocle, dès qu'ils vinrent à leur tour prendre la place et les jours de Pindare. Tous ces labeurs et ces folles obstinations ont singulièrement affaibli ma mémoire depuis quelques années, et pourtant, je le confesse, je n'ai pas appris grand' chose, et il m'échappe encore à la première lecture bien des erreurs grossières. Mais l'étude m'est devenue si chère et si indispensable, que depuis 1796, jamais pour aucune raison, je n'ai manqué, ni négligé de lui consacrer ces trois heures de la matinée, et si j'ai composé quelque chose, par exemple, l'Alceste, les satires, les poésies, et toutes mes traductions, j'y employais d'autres heures; je ne me suis réservé à moi-même que les restes de ma journée, laissant à l'étude les prémices du

jour, et forcé de renoncer à la composition ou à l'étude, sans hésiter, c'est la composition que j'abandonne.

Après avoir ainsi réglé ma manière de vivre, j'encaissai tous mes livres, excepté ceux dont j'avais besoin, et je les envoyai dans une *villa*, hors de Florence, pour voir si je pourrais éviter de les perdre une seconde fois. Cette invasion très-bien prévue et si fort détestée, l'invasion des Français à Florence, eut lieu le 25 mai 1799, avec toutes les circonstances que chacun sait ou ne sait pas, et qui ne méritent pas d'être sues, la conduite de ces esclaves partout la même n'a en toute occasion qu'une couleur. Ce même jour, peu d'heures avant l'arrivée des Français, mon amie et moi, nous nous retirâmes dans une *villa* du côté de la porte *San-Gallo*, près de Montughi; ce ne fut pas cependant sans enlever tout ce qui nous appartenait de la maison que nous habitions à Florence, avant de l'abandonner à l'oppression peu scrupuleuse des logemens militaires.

CHAPITRE XXVIII.

Mes occupations à la campagne. — Départ des Français. — Notre retour à Florence. — Lettres de C... — J'apprends avec douleur qu'il se prépare à Paris une édition de mes ouvrages de *Kehl*, qui n'avaient jamais été publiés.

Ainsi courbé sous le poids de l'oppression com-

mune, sans néanmoins me confesser vaincu, je restai dans cette villa avec un petit nombre de domestiques, et la douce moitié de moi-même, infatigablement occupés l'un et l'autre de l'étude des lettres ; car assez forte sur l'allemand et sur l'anglais, également bien instruite dans l'italien et le français, elle connaît à merveille la littérature de ces quatre nations, et, de l'ancienne, les traductions qui en ont été faites dans ces quatre langues lui en ont appris tout ce qu'il faut savoir. Je pouvais donc m'entretenir de tout avec elle, et le cœur et l'esprit également satisfaits, jamais je ne me sentais plus heureux que quand il nous fallait vivre tête-à-tête, loin de tous les soucis de l'humanité. Ainsi vivions-nous dans cette villa, où nous ne recevions qu'un très-petit nombre de nos amis de Florence, et rarement encore, de peur d'éveiller les soupçons de cette tyrannie militaire et avocatesque, qui, de tous les mélanges politiques, est le plus monstrueux, le plus ridicule, le plus déplorable, le plus intolérable, et qui ne s'offre à moi que sous l'image d'un tigre guidé par un lapin.

A peine arrivé à la campagne, je repris mon travail, recopiant et corrigeant les deux Alceste, sans toucher pour cela aux heures réservées, le matin, pour l'étude, ce qui m'occupait si fortement que je n'avais plus guère le loisir de penser à nos chagrins et à nos dangers. Ces dangers étaient nombreux, et on ne pouvait se les dissimuler, ni se flatter de l'idée qu'ils étaient loin. Chaque jour me les montrait plus près ; néanmoins, avec cette épine dans

le cœur, et condamné à craindre pour deux, j'assurais mon courage, et je travaillais. Chaque jour, ou plutôt chaque nuit, c'étaient des arrestations arbitraires, selon l'usage de ce gouvernement qui n'en était pas un. Ainsi avaient été arrêtés sous le titre d'otages une foule de jeunes gens des plus nobles familles. On venait les prendre de nuit, dans leur lit, à côté de leurs femmes, puis on les expédiait pour Livourne, où on les embarquait brutalement pour les îles Sainte-Marguerite. Bien qu'étranger je devais craindre un traitement pareil, ou plus cruel encore, car il était naturel que l'on m'eût signalé aux Français comme un contempteur et un ennemi de leur autorité. Chaque nuit on pouvait venir me chercher; mais j'avais pris toutes mes mesures pour ne me laisser ni surprendre, ni maltraiter. Cependant on proclamait dans Florence cette même liberté qui régnait en France, et les plus lâches coquins triomphaient. Pour moi, je faisais des vers, je faisais du grec, et je rassurais mon amie. Cette situation déplorable dura depuis le 25 mai, que les Français entrèrent, jusqu'au 5 de juillet, où, battus et perdant la Lombardie entière, ils s'échappèrent, pour ainsi dire, de Florence, un matin, à la pointe du jour, après avoir pris, cela va sans dire, tout ce qu'ils pouvaient emporter. Mon amie et moi, nous n'avions pas mis le pied à Florence tant que l'invasion avait duré, ni souillé nos regards de la vue d'un seul Français. Mais les mots ne sauraient peindre la joie de Florence, le matin où les Français la quittèrent, et

les jours suivans où l'on ouvrit ses portes à deux cents hussards Autrichiens.

Accoutumés au séjour de la campagne, nous résolûmes d'y passer un mois encore, avant de revenir à Florence, et d'y rapporter nos meubles et nos livres. De retour à la ville, ce changement ne dérangea rien à l'ordre systématique de mes études : je les continuai, au contraire, avec plus de ferveur et d'espérance. Pendant tout le reste de cette année 1799, les Français s'étaient laissé battre sur tous les points. L'Italie se sentait renaître à l'espoir de la liberté, et, pour ma part, je retrouvais l'espérance de pouvoir mener à fin toutes mes œuvres, dont j'avais déjà terminé plus de la moitié. Cette année, après la bataille de Novi, je reçus une lettre du marquis de C***, mon neveu, c'est-à-dire le mari d'une fille de ma sœur : il ne m'était pas connu personnellement, mais seulement de réputation. C'était un excellent officier, et il s'était distingué dans les guerres des cinq dernières années au service du roi de Sardaigne, son souverain naturel, car il était lui-même d'Alexandrie. A l'époque où il m'écrivait, ayant été fait prisonnier à la suite d'une blessure grave, il venait de passer au service de la France, après l'expulsion du roi de Sardaigne, arrivée en janvier 1799. Je rapporte ici dans les notes sa lettre et ma réponse [1]. Quand

---

Mon très-honoré oncle,

Sur le point d'abandonner l'Italie, peut-être pour ne ja-

je réfléchis un peu sur l'erreur de cet homme, d'ailleurs bien né, et que je me demande à moi-même ce que j'aurais été si, pauvre, dérangé, vi-

---

mais y rentrer, permettez-moi de vous dire combien il m'en coûte de renoncer à l'espoir que je nourrissais depuis longtemps, de pouvoir un jour vous connaître personnellement. Cette résolution que je prends, et qui m'est dictée, ce me semble, par la délicatesse, plusieurs la regardent comme née d'un excès d'amour-propre, d'autres, en plus grand nombre, d'un préjugé ridicule. Ils ont peut-être raison; mais je ne puis faire violence à ma nature qui me commande d'agir ainsi. La chose eût-elle été possible, l'exil perpétuel, la confiscation de mes biens, dont me menace aujourd'hui le gouvernement piémontais, si je ne me hâte de rentrer, ces mesures seules suffiraient pour me confirmer dans la détermination que j'ai prise. J'ai combattu contre les Français quand ils étaient victorieux; j'ai commencé à combattre pour eux après qu'ils avaient été vaincus, et je ne puis absolument me résoudre à les abandonner quand ils sont les moins forts.

Je ne crois guère que je change. Je ne sais quand les nombreuses blessures que j'ai reçues dernièrement me permettront de reprendre les armes. Si je puis encore faire la guerre, ce ne sera jamais en Italie. Je désire la paix sans la croire prochaine; je la désire afin d'appeler près de moi ma femme bien-aimée, votre vertueuse nièce, et mon fils unique; j'éprouve une douleur profonde en me séparant d'eux. Oh! que je voudrais qu'elle vous fût connue! Je n'ai jamais eu l'idée qu'il pût exister une femme plus douce, plus tendre, d'une âme plus élevée, plus noble, douée de sentimens plus sublimes.

Je pars dès demain pour Gratz, et j'éprouve une véritable consolation de vous avoir ouvert mon cœur, non que je sup-

cieux, j'eusse vécu dans les mêmes circonstances, disons toute la vérité, ce que j'aurais été, je n'ose l'assurer, mais l'orgueil peut-être m'eût sauvé. Et

---

pose que l'on puisse approuver ma conduite; mais quelqu'un des Piémontais qui passent à Florence m'aura peut-être représenté à vos yeux comme un fanatique ou un homme d'une ambition démesurée. Je ne suis ni l'un ni l'autre; j'étais peut-être né pour vivre avec d'autres hommes et dans un autre siècle, je suis vraiment ridicule dans celui-ci. Tel je me trouvais parmi les Piémontais, tel je suis encore, je pense, au milieu des Français.

J'ose, mon très-honoré oncle, compter sur votre compassion, si je me trompe, et j'espère que vous ne repousserez pas l'assurance des sentimens d'estime sincère et de respectueux attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-dévoué et très-obéissant serviteur et affectionné neveu.

Le 2 novembre 1799.

RÉPONSE D'ALFIERI.

Florence, le 16 novembre 1799.

Mon neveu,

Avec un homme d'un esprit si fort et si élevé, comme je crois le vôtre, il faut ou ne point répondre, ou se borner à quelques paroles sincères et cordiales.

Vous avez déjà vous-même et beaucoup entaché votre honneur, le jour, où sans avoir eu le malheur de naître Français, vous avez spontanément endossé la livrée de la tyrannie fran-

ici je raconterai incidemment une chose que j'avais oubliée. Avant l'invasion des Français, j'avais vu à Florence le roi de Sardaigne, et j'étais allé le

---

çaise. Cette tache, il est peut-être encore temps pour vous de l'effacer, si vous le voulez. Si vous voulez, au contraire, achever de perdre votre honneur, et pour toujours, vous n'avez qu'à persévérer dans une si odieuse servitude. Je ne vous dis pas de céder aux menaces d'exil et de confiscation que vous fait le gouvernement piémontais ; il faut céder à des menaces bien autrement pressantes, celles que vous font sans doute et votre conscience et votre honneur, et ce tribunal terrible auquel on ne peut échapper, et dont l'arrêt impartial doit un jour nous donner ou nous ôter la renommée. La vôtre jusque ici avait été, non pas intacte, mais glorieuse ; il n'est pas un seul des Piémontais que j'ai vus, qui, en me parlant de vous, ne m'ait parlé aussi de son estime et de son admiration pour vos talens militaires. Reprenez-la donc cette réputation, en confessant aux Français eux-mêmes et à vos concitoyens, que vous avez failli en combattant pour les oppresseurs, pour les tyrans de l'Italie, votre mère, et si l'on peut forcer l'estime d'une nation qui n'en mérite aucune, sachez que les Français eux-mêmes vous estimeront beaucoup plus de les avoir quittés, qu'ils ne le feraient de les avoir servis de tout votre courage.

Du reste, lors même que ces esclaves à qui vous vous associez, ces esclaves parleurs de liberté, viendraient à triompher et à subjuguer l'Europe entière ; lors même que vous atteindriez, au milieu d'eux, le faîte le plus élevé des honneurs qu'ils dispensent, vous n'en seriez ni plus content de vous-même, ni plus hardi à lever vos yeux sur les miens, si vous me rencontriez. Condamné à mendier, à vivre dans votre patrie de l'existence la plus obscure (ce qui n'arrivera jamais)

saluer; je le devais à double titre, car il avait été mon roi, et il était alors très-malheureux. Il me reçut très-bien. La vue de ce prince me toucha

---

vous seriez encore moins opprimé, moins esclave, moins vil qu'en allant vous asseoir sur l'un des cinq trônes du directoire, à Paris. Vous ne pourriez jamais monter plus haut, ni vous souiller davantage.

Je vous prie enfin de réfléchir que vous ne pouvez en même temps aimer votre femme et l'estimer comme vous me le dites, et la déshonorer.

Je finis avec l'espoir que j'aurai produit quelque impression sur votre âme par l'expression dure mais sincère et affectueuse de mes sentimens; si vous n'y croyez pas aujourd'hui, je m'assure que le jour viendra où vous y ajouterez une foi pleine et entière; mais il sera trop tard.

Tout à vous.

Victor Alfieri.

Mon très-honoré oncle,

J'eus l'honneur de me recommander à votre souvenir, à l'époque où je quittai l'Italie; je ne sais si ma lettre vous sera parvenue. Je reviens dans ma patrie, et le premier besoin de mon cœur est de renouveler cet acte de considération qui m'est commandé par l'estime, et permettez-moi d'ajouter, par le respectueux attachement dont je fais profession pour votre personne.

Je reviens en Italie avec l'obligation rigoureuse de convaincre le gouvernement français (ou pour mieux dire, mes amis Moreau, Desolles, Bonaparte, Grouchy, Grenier), de

profondément, et j'éprouvai ce jour-là ce que jamais je n'avais senti, je ne sais quel désir de lui offrir mes services, le voyant si délaissé et entouré de si pauvres têtes. Et je me serais offert, si j'avais cru pouvoir lui être utile; mais que pouvaient mes faibles talens dans des affaires de cette nature? En tout cas, il était trop tard. Il passa en Sardaigne; puis les affaires ayant un peu changé de face, il quitta la Sardaigne et revint à

---

toute ma reconnaissance pour les preuves positives, réitérées, persévérantes, du vif intérêt qu'ils veulent bien me témoigner. Je ferai donc encore la guerre, l'amitié et la reconnaissance m'en imposent le devoir... Qui sait? peut-être est-ce un nouveau masque sous lequel se cache l'ambition.

Je ne resterai plus en Piémont; si le roi de Sardaigne y rentre, je ne puis décemment y rester. Si le Piémont s'organise en démocratie, j'y suis trop aimé de mes concitoyens, pour pouvoir y demeurer sans m'exposer au danger d'y provoquer la jalousie des faibles magistrats de la république naissante. Je ne sais encore où j'irai me fixer, peut-être en France; mais je ne me décide pas encore. Je vais à Milan, où je compte rester quinze jours. Si l'armistice se prolonge, j'irai ensuite à Paris; mais auparavant, si vous me le permettez, j'aurai l'honneur de vous offrir en personne l'assurance des sentimens respectueux avec lesquels je me fais gloire d'être, mon très-honoré oncle, votre très-dévoué, très obligé, et très-affectionné neveu.

Bologne, le 31 octobre 1800.

Florence, où il resta plusieurs mois au *Puits impérial,* pendant que les Autrichiens occupaient la Toscane au nom du grand-duc. Mais alors, mal conseillé, comme toujours, il ne fit rien de ce qu'il devait et pouvait faire dans son intérêt, et pour celui du Piémont. Les choses se brouillèrent de nouveau, et cette fois, il se vit entièrement submergé. J'allai encore lui présenter mes hommages à son retour de Sardaigne, et l'ayant trouvé plus confiant dans l'avenir, j'éprouvai beaucoup moins de regret à ne pouvoir lui être utile en rien.

Ces victoires des défenseurs de l'ordre et de la propriété m'avaient à peine remis un peu de baume dans le sang, qu'il me fallut supporter une contrariété extrêmement vive, mais à laquelle je devais m'attendre. Il me tomba dans les mains un catalogue de Molini, libraire italien établi à Paris, où cet homme disait qu'il avait entrepris une édition de toutes mes œuvres *philosophiques* (c'est le mot du catalogue), tant en prose qu'en vers. Il en donnait la liste et tous mes ouvrages imprimés à Kehl, comme je l'ai dit, et que je n'avais jamais publiés, s'y trouvaient *in extenso.* Ce fut un coup de foudre, et j'en restai accablé pendant plusieurs jours, non que je me fusse flatté de l'espoir que les caisses qui contenaient toute l'édition de ces quatre ouvrages, les Poésies Diverses, l'Étrurie, la Tyrannie, et le Prince, pourraient échapper à ceux qui avaient fait main basse sur mes livres et sur tout ce que j'avais laissé à Paris ; mais il s'était passé tant d'années qu'il pouvait bien s'en passer d'autres.

En 1793, à Florence, quand j'avais vu mes livres perdus sans retour, j'avais fait insérer dans toutes les gazettes d'Italie un avis où je disais que mes livres ayant été pris, confisqués et vendus ainsi que mes papiers, je déclarais dès-lors ne reconnaître comme miens que les ouvrages déjà publiés par moi et en mon nom; les autres, je ne pouvais les avouer, les regardant comme altérés ou supposés, ou tout au moins surpris. Lors donc qu'en 1799 je tombai sur ce prospectus de Molini, qui annonçait pour l'année suivante la réimpression des ouvrages dont je viens de parler, le meilleur moyen de me laver aux yeux des gens de bien, c'eût été de faire une réponse à ce prospectus, où j'aurais confessé que ces livres m'appartenaient, raconté en détail comment ils m'avaient été dérobés, et publié, comme dernière apologie de mes sentimens et de ma façon de penser, le Misogallo, qui certes était plus que suffisant pour me justifier. Mais alors je n'étais pas libre et je ne le suis pas encore, car j'habite l'Italie, car j'aime et je crains pour autrui plus que pour moi; je ne fis donc pas ce que j'aurais dû faire en d'autres circonstances, afin de me dégager une fois pour toutes de la tourbe infâme des esclaves du moment, qui, ne pouvant se blanchir eux-mêmes, se complaisent à noircir les autres, en feignant de les croire leurs pareils et de les enrôler. J'ai parlé de liberté, c'en est assez pour qu'ils veuillent m'associer à eux; mais je compte sur le Misogallo pour achever de rompre cette impure alliance, même aux yeux des méchans et des sots, les

seuls qui puissent me confondre avec ces gens-là. Malheureusement ces deux catégories forment les deux tiers et demi du monde. Ne pouvant donc faire ce que j'aurais dû, ce que j'aurais su, je me bornai à ce peu que je pouvais. Ce fut d'insérer une seconde fois dans toutes les gazettes d'Italie mon avis de 1793; seulement j'y ajoutai un *post-scriptum* où il était dit que, sur la nouvelle qu'il se publiait à Paris, sous mon nom, des ouvrages en prose et en vers, je renouvelais la protestation que j'avais faite six années auparavant.

Pour ce qui est ensuite des six ballots que j'avais laissés à Paris, et qui renfermaient plus de cinq cents exemplaires de chacun des quatre ouvrages ci-dessus indiqués, c'est-à-dire mes Poésie Diverses, l'Étrurie, la Tyrannie et le Prince, je ne saurais conjecturer ce qu'ils sont devenus. Si on les eût trouvés et ouverts, les ouvrages qu'ils contenaient auraient été mis en circulation, on les aurait vendus, au lieu de les réimprimer. L'édition, le papier, les caractères en étaient superbes, et le texte très-pur. S'ils n'ont paru nulle part, c'est qu'ils demeurent entassés dans un de ces sépulcres de livres où tant de marchandises, perdues sans voir le jour, restent à pourrir dans Paris, et n'auront point été ouverts, parce que j'avais fait écrire sur les ballots : Tragédies italiennes. Quoi qu'il en soit, il en est résulté pour moi le double malheur de perdre mon argent et mes peines avec cette édition qui était mon bien, et de m'exposer, je ne dirai pas à l'infamie, mais au reproche de faire chorus

avec des bandits, en laissant publier mes ouvrages par des presses étrangères.

CHAPITRE XXIX.

Seconde invasion. — Ennuyeuse insistance du général littérateur. — Paix telle quelle, qui adoucit un peu mes misères. — Six comédies conçues à la fois.

Uniquement occupé du soin d'assembler et de revoir mes quatre traductions du grec, je traînais le temps, sans autre souci que de poursuivre avec ardeur des études commencées trop tard. Le mois d'octobre arriva, et le 15, voici qu'au moment où on s'y attendait le moins, pendant la trève conclue avec l'empereur, les Français se jettent de nouveau sur la Toscane qu'ils savaient occupée au nom du grand-duc, avec lequel ils n'étaient point en guerre. Je n'eus pas le temps, comme la première fois, de me retirer à la campagne, et il me fallut les voir et les entendre, jamais ailleurs toutefois que dans la rue, voilà qui va sans dire. Du reste, le plus grand ennui et le plus oppressif, la corvée de loger le soldat, la commune de Florence eut l'heureuse idée de m'en exempter en qualité d'étranger, et comme ayant une maison étroite et trop petite. Délivré de cette crainte, pour moi la plus cruelle et celle qui me donnait le plus de souci, je me résignai pour le surplus à ce qui pouvait arriver. Je m'enfermai, pour ainsi dire, dans ma maison, et à l'exception de deux heures de promenade, que je faisais chaque matin

pour ma santé, et dans les lieux les plus écartés, je ne me laissais voir à personne, et m'absorbais dans le travail le plus obstiné.

Mais si je fuyais les Français, les Français ne voulaient pas me fuir, et pour mon malheur, celui de leurs généraux qui commandait à Florence, tranchant du littérateur, voulut faire connaissance avec moi, et très-honnêtement il se présenta deux fois à ma porte, toujours sans me trouver, car je m'étais arrangé de manière à ce que jamais on ne me trouvât. Je ne voulus pas même lui rendre politesse pour politesse, et lui renvoyer ma carte. Quelques jours après il me fit demander de vive voix, par un message, à quelle heure je pouvais être chez moi. Quand je vis qu'il s'obstinait, ne voulant pas confier à un domestique de place une réponse verbale qui aurait pu être changée ou altérée, j'écrivis sur une petite feuille de papier : « Victor Alfieri, pour » éviter tout malentendu dans la réponse qu'il fait » rendre à M. le général, la remet par écrit à son » domestique. Si M. le général, en sa qualité de » commandant de Florence, lui fait signifier l'ordre » de l'attendre chez lui, Alfieri, qui ne résiste pas à » la force qui commande, quelle qu'elle soit, se con- » stituera immédiatement en tel état que de raison ; » mais si M. le général ne veut que satisfaire une cu- » riosité personnelle, Victor Alfieri, naturellement » très-sauvage, ne désire plus faire connaissance avec » personne, et le prie, en conséquence, de l'en dis- » penser. » Le général me répondit directement deux mots pour me dire que mes ouvrages lui avaient in-

spiré le désir de me connaître ; mais que désormais, averti de mon humeur sauvage, il ne me chercherait plus. Il tint parole ; et voilà comment j'échappai à un ennui pour moi plus pénible et plus triste que tout autre supplice que l'on eût voulu me faire subir.

Cependant le Piémont, autrefois ma patrie, déjà francisé à sa manière et voulant singer ses maîtres en tout, changea son académie des sciences, ci-devant royale, en un institut national, sur le modèle de celui de Paris, où se trouvaient réunis les belles-lettres et les beaux-arts. Il plut à ces messieurs (je ne saurais les nommer, car mon ami Caluso s'était démis de sa place de secrétaire de l'académie), il leur plut, dis-je, de m'élire membre de cet institut et de me l'apprendre directement par une lettre. Prévenu d'avance par l'abbé, je leur renvoyai la lettre sans l'ouvrir, et je chargeai mon ami de leur dire de vive voix, que je n'acceptais point ce titre d'associé, que je ne voulais être d'aucune association, et moins que de toute autre, d'une académie qui récemment avait exclu avec tant d'insolence et d'acharnement trois personnages aussi respectables que le cardinal Gerdil, le comte Balbo, le chevalier Morozzo (comme on peut le voir dans les lettres que je cite en note), sans en apporter un autre motif, sinon qu'ils étaient trop royalistes[1].

---

[1] Mon très-cher ami,

J'ai reçu par M. d'Albarey vos deux lettres dont la dernière,

Je n'ai jamais été, je ne suis pas royaliste; mais ce n'est pas une raison pour que j'aille me mêler à cette clique. Ma république n'est pas la leur; je fais et ferai toujours profession d'être en tout ce

---

en date du 25 février, m'a vivement affecté, par la nouvelle que vous m'y donnez que j'ai été nommé je ne sais par qui, membre de cette société littéraire. Véritablement je m'étais flatté que votre amitié pour moi et l'intime connaissance que vous avez de mon caractère indépendant, sauvage, orgueilleux et entier, vous auraient porté à détourner de moi cette nomination, ce qui d'abord eût été bien facile, si vous eussiez prié ceux qui l'ont faite de la suspendre pour vous laisser le temps de me prévenir; ou bien si, avec cette franchise et cette liberté qu'on peut toujours employer quand on parle pour les autres, vous eussiez présenté ma manière invariable de penser et de sentir, comme faite pour éloigner à jamais de moi l'idée d'une telle association. Mais enfin, puisque d'abord vous ne l'avez point fait, je vous prie très-instamment de le faire aujourd'hui et de me tirer de là, coûte que coûte. Vous le pouvez mieux que moi avec la douceur de votre caractère d'or. Ainsi restons-en là. Je n'ai encore reçu aucune lettre d'avis, et dans le cas où j'en recevrais une, je ferai comme si je ne l'avais point reçue, jusqu'à ce que vous ayez eu le temps de me répondre et de m'annoncer que je suis hors d'affaire. C'est ce qu'il vous sera aisé de faire; car je consens volontiers à ce que ceux qui m'ont présenté et ceux qui m'ont nommé sauvent leur dignité en rétractant leurs suffrages, et usent pour me *dénommer*, si j'ose ainsi parler, des pleins pouvoirs qu'ils se sont arrogés pour m'adjoindre à leur compagnie. Ils diront, s'ils le veulent, qu'il y a eu malentendu, et qu'après mûres réflexions, ils ne me trouvent plus digne. Je n'apporte aucune espèce d'amour-propre à ce refus; mais je mets une très-haute importance à ne figurer

qu'ils ne sont pas. Furieux de l'affront que je recevais, je manquai à ma parole pour rimer quatorze vers sur ce sujet, et je les envoyai à mon ami ; mais je n'en gardai point copie, et ni ceux-ci, ni d'au-

---

en aucune façon sur leur liste, et si déjà ils m'y ont inscrit, à m'en voir absolument effacé. Vous savez que je ne cours guère après les honneurs, véritables ou faux ; mais je ne veux pas non plus que l'on m'expose à rougir, et il y aurait pour moi une très-grande honte, non pas à me trouver en compagnie de tant de personnages considérables qne vous avez parmi vous, mais à m'y placer dans de telles circonstances et de telle manière. Enfin je ne consentirai jamais à me laisser introduire dans une société littéraire dont on a exclu des hommes tels que le comte Balbo et le cardinal Gerdil. Il y a mille autres raisons, et des plus fortes, que je pourrais alléguer, vous les connaissez, vous les sentez comme moi, et il est inutile de vous les écrire. Mais je pourrais par la suite me voir forcé de les mettre dans tout leur jour et de les rendre publiques, si vous ne m'obteniez pas ce que je désire. Si donc vous me tirez de l'embarras où je suis, et si vous arrivez à temps pour m'épargner la lettre d'avis, tout sera pour le mieux. Si je la reçois et qu'il me faille en accuser réception par une réponse directe, il me sera très-pénible de ne pouvoir en sortir sans recourir à des paroles et à des procédés aussi désobligeans qu'inutiles, si la chose a pu se faire à moins.

Je passe à autre chose, et me dis, etc.

Florence, le 6 mars 1801.

RÉPONSE DE L'ABBÉ.

Mon très-cher ami,

Je me doutais bien que vous n'apprendriez pas avec beau-

tres que l'indignation ou toute autre passion arracha de ma plume, ne figureront plus désormais parmi mes poésies déjà trop nombreuses.

Je n'avais pas eu la même force, au mois de sep-

---

coup de plaisir votre nomination à cette académie; mais je n'aurais pas cru qu'elle vous eût si fort affecté, et dans tous les cas, il n'eût pas été convenable que quand on vous a proposé dans l'assemblée, où plus de la moitié des académiciens étaient nouveaux, et où beaucoup n'avaient aucune part à mon intimité, je vinsse, sans y être expressément autorisé par vous, me faire l'interprète de vos intentions, et les prier de suspendre leur vote et de ne pas faire pour vous ce que l'on faisait pour les autres; mais il n'y a plus là aucun embarras pour vous, et déjà je vous en ai dégagé. Dès que votre lettre m'est arrivée, je suis allé en parler à celui de nos présidens et au secrétaire qui devaient vous écrire, pour voir s'il était encore temps d'arrêter la lettre; mais comme elle était partie, je suis convenu avec eux, et ensuite avec l'autre président, le secrétaire et les académiciens de la classe des belles-lettres, qui s'est réunie hier soir, que l'académie se regardait comme remerciée par vous, sans qu'il soit nécessaire que vous lui répondiez. J'ai dit que vous m'aviez chargé de vous excuser auprès d'elle et de la remercier, et que vous désiriez que mon intervention vous dispensât d'écrire. C'est chose faite, et vous ne serez point porté sur la liste des académiciens qui s'imprime. Sur ce, je vous embrasse de tout mon cœur.

Turin, le 28 mars 1801.

RÉPONSE D'ALFIERI.

Mon très-cher ami,

Votre dernière lettre, qui m'annonce que je suis délivré de

tembre de l'année précédente, pour résister à une nouvelle impulsion, ou, pour mieux dire, à une impulsion renouvelée de ma nature, impulsion toute-puissante cette fois, qui m'agita pendant plusieurs jours, et à laquelle il fallut bien me rendre, ne pouvant la surmonter. Je conçus et jetai sur le papier le plan de six comédies à la fois. J'avais toujours eu le dessein de m'essayer dans ce dernier genre; j'avais même résolu de faire douze pièces; mais les contre-temps, les tourmens d'esprit, et plus que tout le reste, l'étude desséchante et assidue d'une langue aussi immensément vaste que

---

cette académie, m'a causé une vive joie. Ce n'est que la semaine dernière que j'ai reçu (ou pour mieux dire que j'ai eu, puisque je ne la reçois point) la lettre académique. La voici intacte, et je vous la renvoie avec prière instante de la remettre à celui qui me l'a écrite. Il faut, pour mon entière purification dans cette affaire, que cette lettre remonte à sa source avec son respectable cachet. Pour y répondre, si je l'eusse voulu, je n'avais qu'à écrire en grec autour du cachet, et sans le briser, ces quatre mots laconiques : *Qu'ai-je de commun avec des esclaves?* Mais ne voulant ni vous compromettre, ni m'emporter sans nécessité, il me suffit que la lettre soit rendue intacte, pour que l'on sache bien que je l'ai regardée comme ne m'étant pas adressée. Je dois aussi vous dire sans détour que je ne veux à aucun prix de ce titre *crotté* de *citoyen*, non que je veuille être appelé *comte;* mais je suis Victor Alfieri, libre depuis une foule d'années, et non pas affranchi. Vous me direz que c'est là le style convenu dont on se sert maintenant où vous êtes ; mais je vous répondrai que ces messieurs pouvaient se dispenser de s'occuper de moi et de me nommer

e grec, avaient, en me déroutant, épuisé mon cerveau ; et persuadé que désormais il me serait impossible de rien concevoir, je n'y pensais même plus. Mais je ne saurais dire comment il se fit que, dans le plus triste moment de la servitude, et quand les circonstances ne me laissaient guère l'espoir d'en sortir, et que d'ailleurs je n'avais plus ni le temps, ni les moyens de réaliser mes desseins, mon esprit se releva tout-à-coup et je sentis se rallumer en moi les étincelles créatrices. Mes quatre premières comédies, qui, à vrai dire, n'en forment qu'une divisée en quatre, parce qu'elles tendent

---

n bien ou en mal. S'ils voulaient le faire, ils devaient me onnaître et ne pas me souiller de ce titre stupide autant qu'il st vil et arrogant. S'il est vrai qu'il n'y ait point de *comte* ans *comtés*, il l'est plus encore qu'il n'y a point de *citoyens* ans *cité*. Mais assez sur ce point, je n'en finirais pas, et je ébite des choses connues *lippis et tonsoribus*. Si vous ne royez pas pouvoir vous charger décemment de rendre cette ettre, faites-moi le plaisir de la garder jusqu'à ce que j'aie ouvé quelqu'un qui s'en charge. Seulement écrivez-moi que ous l'avez reçue intacte, telle que je vous la renvoie par mon ès-cher neveu. La comtesse vous répondra elle-même au ujet de ses livres, moi, je quitte la plume pour ne pas vous atiguer de mes folies. Mais sachez que ma bile s'échauffe de lus en plus, et si je n'avais pas cinquante-deux ans, assurément elle déborderait. Inutilement, direz-vous, mais peut-n dire inutile la parole qui dure des siècles et qui a pour ondement la justice et la vérité? Tout à vous.

Florence, le 28 mars 1801.

au même but, mais par des voies différentes, naquirent ensemble dans l'une de mes promenades, et en rentrant j'en écrivis le canevas, selon mon habitude. Le lendemain, en y rêvant, je voulus voir si je saurais en faire dans un autre genre, quand je n'en ferais qu'une pour essayer, et j'en imaginai deux autres, la première d'un genre encore nouveau en Italie, mais qui n'avait rien de commun avec les quatre premières, et la sixième une vraie comédie italienne, empruntée aux mœurs de l'Italie de nos jours : je ne voulais pas que l'on m'accusât de ne savoir point les décrire. Mais précisément parce que les mœurs changent, pour écrir des comédies qui restent, il faut s'attacher à corri ger l'homme en se moquant de lui, mais pas plu l'homme d'Italie que celui de France ou de Perse pas plus l'homme du quinzième siècle que celui d dix-neuvième ou de l'an 2000, si le poète ne ver que sa renommée et le sel de ses comédies ne pas sent avec les hommes et les mœurs qu'il aura tent de peindre. Ainsi donc voilà six comédies où j crois avoir donné ou essayé de donner l'exempl de trois genres différens. Les quatre premières sor applicables à tous les temps, à tous les lieux, toutes les mœurs; la cinquième est fantastique poétique, et se renferme dans des limites moins r goureuses; la sixième est dans le goût moderne c toutes les comédies que l'on fait aujourd'hui. I celles-ci, on pourrait en faire à la douzaine; il r faut pour cela que tremper son pinceau dans boue que l'on a journellement sous les yeux. Ma

rien n'est plus trivial; il y a d'ailleurs, ce me semble, peu de plaisir à en retirer, et pas le moindre fruit. Notre siècle peu fertile en inventions a voulu faire sortir la tragédie de la comédie, en créant le drame bourgeois, que l'on pourrait appeler l'*épopée des grenouilles;* moi qui ne sais me plier qu'à la vérité, il m'a paru plus vraisemblable de tirer la comédie de la tragédie. Je le trouve à la fois plus divertissant, plus utile et plus vrai. Il n'est pas rare de voir les grands et les puissans prêter au ridicule; mais des banquiers, des avocats et autres personnages de la classe moyenne, qui nous forcent à les admirer, c'est ce que l'on ne voit point; le cothurne ne va point aux pieds qui marchent dans la boue. Enfin j'ai tenté l'épreuve; le temps et ma conscience, quand je reverrai ces essais, décideront si je dois les garder ou les jeter au feu.

CHAPITRE XXX.

Je développe mes comédies en prose, un an après en avoir fait le plan. — Je laisse passer une autre année avant de les mettre en vers. — Ce double travail altère profondément ma santé. — Je revois l'abbé de Caluso à Florence.

J'atteignis enfin le terme de cette éternelle année 1800, dont la seconde moitié avait été si terrible et si funeste à tous les gens de bien. Dans les premiers mois de l'année suivante, les alliés n'ayant fait que des sottises, il fallut subir cette horrible 1800.

paix (quelle paix!), qui dure encore, et qui tient toute l'Europe sous les armes, dans la crainte de la servitude.

Mais désormais devenu presque insensible pour avoir trop vivement senti les calamités publiques de l'Italie, je n'avais plus un autre désir que de mettre fin à ma carrière littéraire, déjà trop longue et stérilement féconde. C'est pourquoi, au mois de juillet de cette année, j'essayai avec ardeur mes dernières forces, en développant mes six comédies. Je les avais créées d'un même souffle, je voulus les développer ensemble et sans relâche. Chacune ne me prit tout au plus que six jours; mais mon imagination s'échauffa si bien, et elle communiqua aux fibres de mon cerveau une tension si forte, qu'il me fut impossible d'achever la cinquième pièce. Je tombai gravement malade d'une inflammation à la tête, sans compter la goutte, qui se fixa dans la poitrine et finit par me faire cracher le sang. Il fallut donc quitter ce cher travail et songer à me guérir. Le mal fut violent, mais il dura peu; ce qui dura, ce fut ma convalescence, la maladie m'ayant laissé très-faible. Pour me remettre à ma cinquième comédie et écrire toute la sixième, je me vis forcé d'attendre jusqu'à la fin de septembre; mais, dans les premiers jours d'octobre, toutes étaient développées, et je me sentis soulagé du poids énorme qu'elles faisaient peser sur ma tête depuis des années.

A la fin de cette année, je reçus de Turin une triste nouvelle, celle de la mort de mon unique

neveu, le fils de ma sœur, le comte de Cumiana, à peine âgé de trente ans. Une maladie l'emporta au bout de trois jours. Il n'avait pas été marié, et ne laissait point d'enfans. Ce malheur m'affligea beaucoup, quoique je l'eusse à peine vu dans son adolescence; mais je partageai la douleur de sa mère, (son père était mort deux ans auparavant). Je dois confesser aussi qu'il m'en coûtait de voir toute ma fortune passer en des mains étrangères. Ma sœur n'a plus pour héritier d'elle et de son mari que les trois filles qui lui restent, toutes trois mariées, l'une, comme je l'ai dit, avec Colli, d'Alexandrie, l'autre avec un Ferrari, de Gênes, la troisième avec le comte de Callano, d'Aoste. Cette petite vanité à laquelle on peut imposer silence, mais qu'on ne déracine jamais du cœur d'un homme bien né, et qui lui fait désirer la perpétuité de son nom, ou du moins celle de sa famille, n'avait jamais pu sortir de chez moi, et je m'en affligeai plus que je ne l'aurais cru; tant il est vrai, que pour se bien connaître soi-même, il faut l'expérience de la vie; il faut s'être trouvé dans ces tristes situations, pour pouvoir dire ce que l'on est. Cette mort de mon neveu, qui me laissait sans héritier mâle, me fit prendre plus tard, à l'amiable, de nouveaux arrangemens avec ma sœur pour assurer le paiement de ma pension en Piémont. Je ne veux point, si je dois mourir le dernier, ce que je ne crois guère, me voir à la merci de mes nièces ou de leurs maris, que je ne connais pas.

En attendant, cette paix exécrable n'avait pas

laissé de ramener une sorte de tranquillité en Italie, et le despotisme français ayant aboli le papier-monnaie tant à Rome que dans le Piémont, revenant, mon amie et moi, du papier à l'or, que nous tirions, elle de Rome, moi du Piémont, nous nous vîmes en un instant à peu près hors de l'embarras que nous avions éprouvé dans nos intérêts depuis cinq années, chaque jour prenant quelque chose sur ce qui nous restait. Aussi, vers la fin de 1801, nous rachetâmes des chevaux, mais quatre seulement, dont un de selle pour moi. Depuis Paris, je n'avais pas eu de cheval, et pas d'autre équipage qu'une méchante voiture de louage. Mais les années, les malheurs publics, tant d'exemples d'un sort pire que le nôtre, m'avaient rendu discret et modéré. Ainsi ces quatre chevaux étaient alors du luxe pour quelqu'un qui, pendant bien des années, s'était à peine contenté de dix et de quinze.

Du reste passablement rassasié et désabusé des choses du monde, sobre dans mon régime, toujours vêtu de noir, ne dépensant qu'en livres, je me trouve fort riche, et je me fais gloire de mourir d'une bonne moitié plus pauvre que je ne suis né. Aussi ne pris-je pas garde à l'offre que mon neveu C... me fit faire par ma sœur de s'employer à Paris, où il allait se fixer, pour me faire rendre ce que l'on m'avait confisqué en France, mes revenus, mes livres et le reste. Je ne redemande jamais rien aux gens qui m'ont volé, et d'une tyrannie ridicule où justice rendue passe pour faveur, je ne veux ni l'une ni l'autre. C... n'a pas même eu de

moi une réponse sur ce point, comme aussi je n'avais rien répondu à sa seconde lettre, où il fait semblant de n'avoir point reçu la mienne. Et en effet, puisqu'il était décidé à rester général français, il devait feindre de n'avoir point reçu la seule réponse que je lui eusse faite; et de mon côté, décidé à rester libre et à garder entière ma dignité d'Italien, je devais aussi désormais éviter de paraître avoir reçu ses lettres et ses offres, de quelque moyen qu'il usât pour me les adresser.

Pendant l'été de 1802 (car je suis comme les ci- 1802.
gales, et c'est l'été que je chante), je m'appliquai tout-à-coup à versifier mes comédies développées, et avec la même ardeur, la même fureur que j'avais apportée à les concevoir et à les développer. Cette même année, je ressentis encore, mais d'une autre manière, les funestes effets d'un travail excessif. On n'a point oublié que, pour toutes ces compositions, je prenais sur mes heures de promenade et sur d'autres, mais qu'à aucun prix je ne voulais toucher aux trois heures que chaque matin je consacrais à l'étude; aussi cette année, après avoir mis en vers deux comédies et demie, les chaleurs du mois d'août me rendirent mon inflammation à la tête, et tout mon corps se trouva couvert d'un déluge de furoncles. Je m'en serais moqué, si l'un d'eux, le roi de tous, ne fût venu se loger dans mon pied gauche, entre la cheville externe et le tendon, et ne m'eût retenu au lit pendant plus de quinze jours, avec des douleurs spasmodiques et un érysipèle qui me causa les souffrances les plus atroces

que j'eusse éprouvées de ma vie. Il fallut cette fois encore laisser là les comédies et rester au lit à souffrir, et à souffrir doublement ; car ce fut juste au mois de septembre que ce cher abbé de Caluso, qui depuis plusieurs années nous promettait une visite en Toscane, arriva à Florence, où il ne pouvait rester qu'un mois tout au plus. Il venait reprendre son frère aîné, qui depuis deux ans s'était retiré à Pise, pour échapper à l'esclavage du Piémont francisé. Cette année même, une loi émanée de cette soi-disant liberté enjoignait à tous les Piémontais de rentrer dans leur cage, à tel jour du mois de septembre, s'ils ne voulaient voir, selon l'usage, leurs biens confisqués et eux-mêmes bannis des bienheureux états de cette incroyable république. J'éprouvai donc une grande douceur à revoir ce bon abbé de retour à Florence, où la fatalité voulait qu'il me trouvât au lit, comme il m'y avait laissé, en Alsace, quinze ans auparavant, la dernière fois que nous nous étions vus ; mais cette joie était mêlée d'une cruelle amertume, empêché comme je l'étais, et ne pouvant ni me lever, ni bouger, ni m'occuper de rien. Je lui fis lire cependant mes traductions du grec, les Satires, le Térence, le Virgile, en un mot tout ce que j'avais en portefeuille, à l'exception des comédies, dont je n'ai encore rien lu à âme qui vive, pas même le titre, tant que je ne les vois pas arrivées à bon terme. Mon ami parut généralement satisfait de mes travaux ; il me donna de vive voix, et même par écrit, de fraternels et lumineux avis sur mes traductions du grec. J'en

ai fait mon profit, et j'espère bien en profiter encore, quand je mettrai la dernière main à ces ouvrages. Mais au bout de vingt-sept jours, mon ami disparut comme un éclair à mes yeux; son départ me laissa dans une profonde tristesse, et j'ignore comment je l'eusse supportée, si mon incomparable compagne n'eût été là pour me consoler de toutes les privations. Je guéris au mois d'octobre, et retournai aussitôt à mes comédies, que je terminai avant le 8 décembre. Il ne me reste plus qu'à les laisser mûrir et à les revoir.

CHAPITRE XXXI.

Mon intention sur toute cette partie de mes œuvres inédites. — Las, épuisé, je renonce à toute entreprise nouvelle. — Plus propre désormais à défaire qu'à faire, je sors volontairement de la quatrième époque de ma vie, et à l'âge de cinquante-cinq ans et demi, je me constitue vieux, après vingt-huit ans passés presque tout entiers à inventer, à vérifier, à traduire, à étudier. — Vain, comme un écolier, d'avoir à peu près surmonté la difficulté du grec, je crée un ordre nouveau, et je m'arme chevalier d'Homère, de ma propre main.

Je suis arrivé, si je ne me trompe, au terme 1803.
de ces longs et ennuyeux bavardages. Mais que j'aie bien ou mal accompli toutes les choses dont il a été parlé ci dessus, j'avais besoin de les dire; si l'on trouve que j'aie passé les bornes en racontant, la cause en est dans l'excessive fécondité de ma plume. Maintenant les deux maladies que j'ai

essuyées, ces deux derniers étés, m'avertissent qu'il est temps que je cesse d'écrire et de raconter. Je ferme donc ici la quatrième époque de ma vie, bien convaincu que je n'ai plus la volonté, et que si je l'avais, je n'aurais plus la force de rien composer. Mon dessein est de continuer à revoir mes productions originales et mes traductions, pendant les cinq ans et quelques mois qu'il me reste encore à vivre pour atteindre la soixantaine, si Dieu permet que j'y arrive. A cet âge, si je vais plus loin, je me propose, et je me commande à moi-même de ne plus rien faire, que continuer (cela je le ferai tant que j'aurai un souffle de vie) les études que j'ai entreprises, et si alors il m'arrive de toucher à mes écrits, ce sera uniquement pour changer ou refaire, (sous le rapport du style) jamais pour y ajouter la moindre chose. La seule que je veuille faire, après soixante ans, c'est de traduire le livre d'or où Cicéron a traité de la vieillesse. L'œuvre sera conforme à mon âge, et je le dédierai à mon inséparable compagne, celle avec qui j'ai partagé, depuis plus de vingt-cinq ans, avec qui je partagerai de plus en plus tous les biens et tous les maux de cette vie.

Pour ce qui est ensuite de l'impression de toutes les choses que je me trouve et me trouverai avoir faites à soixante ans, je ne crois pas que désormais j'y songe. La peine en est trop grande, et d'ailleurs condamné à vivre sous un gouvernement qui n'est pas libre, il faudrait me résigner à la censure, et jamais le pourrai-je? Je laisserai donc en

manuscrits, mais aussi purs et aussi corrects que j'aurai pu le faire, les ouvrages que je veux laisser après moi, et que je croirai dignes de voir le jour. Je brûlerai les autres; comme aussi, pour ces mémoires que j'écris, si je ne puis les corriger à mon gré, il faudra bien que je les brûle. Mais pour terminer gaiement ces sérieuses bagatelles, et montrer comment déjà j'ai fait le premier pas dans la cinquième époque de ma vie, celle de la seconde enfance, je veux divertir le lecteur en lui confiant ma dernière faiblesse de la présente année 1803. Depuis le moment où j'ai fini de mettre en vers mes comédies, et où j'ai pu les croire achevées et point trop indignes de vivre, il m'a paru de plus en plus que j'étais appelé à jouer un certain personnage dans la postérité. Ensuite depuis qu'à force de persévérance dans l'étude du grec, je me suis vu ou ai cru me voir capable d'entendre à livre ouvert Pindare, les Tragiques, surtout le divin Homère, capable même de les traduire littéralement en latin, et dans un italien passable, je me suis senti orgueilleux d'une telle victoire, remportée de quarante-sept à cinquante-quatre ans. L'idée alors m'est venue que toute peine méritant sa récompense, je devais m'en accorder une, et me la faire belle, honorifique et non lucrative. J'inventai donc un collier où seraient gravés les noms de vingt poètes, anciens et modernes, et auquel serait suspendu un camée avec le portrait d'Homère, et portant au revers (riez, lecteurs) un distique grec de ma façon, que je donne ici dans une dernière note, traduit

en un distique italien [1]. Je les ai montrés l'un
l'autre à mon ami, l'abbé de Caluso; le grec po
m'assurer qu'il n'y avait ni barbarisme, ni soll
cisme, ni faute de quantité; l'italien, pour lui do
ner à juger si j'avais assez modéré en le traduisa
l'impertinence un peu trop forte de l'origina
Dans une langue généralement peu comprise, l'a
teur peut, on le sait, parler de lui-même avec pl
de liberté que dans un idiome vulgaire; mon a
ayant approuvé les deux versions, je les enregist
ici, de peur qu'elles ne s'égarent.

Quant au collier lui-même, je le ferai exécut
au premier jour, et le plus richement qu'il
sera possible; je ne veux y épargner ni l'or, ni l
joyaux, ni les pierres dures. Alors je me pare
de ce nouvel ordre, qui sera du moins mon œuvr
que je l'aie ou non mérité. S'il ne m'appartient p
l'impartiale postérité saura bien, un jour, le con
rer à quelque autre qu'elle aura trouvé plus dig
A revoir, cher Lecteur, si toutefois nous d
vons nous revoir, lorsque, vieux radoteur, je dér
sonnerai mieux encore que je ne l'ai fait dans
dernier chapitre de ma virilité expirante.

Florence, le 14 mai 1803.

VICTOR ALFIERI.

---

[1] On a cru pouvoir se dispenser de rapporter ici l'origi
de ce distique grec, dont voici la traduction, un peu différe
toutefois de celle qu'Alfieri lui-même en a donnée en Itali :

« Alfieri, en se créant lui-même chevalier d'Homère,
« A inventé un ordre plus divin que ceux des rois. »

(*Note du Traducteur.*)

Lettre de M. l'abbé de Caluso, destinée à servir de complément à ces Mémoires, avec le récit de la mort de l'auteur.

A LA TRÈS-ILLUSTRE COMTESSE D'ALBANY.

« Très-illustre et honorée comtesse,

» Pour répondre à la faveur que vous avez daigné me faire, de me donner à lire le manuscrit où notre incomparable ami avait entrepris de raconter sa propre vie, je dois en dire mon sentiment, et je le fais la plume à la main, parce que de vive voix, avec beaucoup plus de mots, je pourrais dire beaucoup moins de choses. Je connaissais assez l'humeur et le génie de cet homme unique, pour ne pas douter que s'il y a une grande difficulté à parler de soi longuement, sans tomber dans le mensonge, le ridicule ou l'ennui, il les vaincrait à sa manière; mais il a surpassé mon attente par sa franchise aimable et sa sublime simplicité. Rien de plus heureux que ce style dont le naturel a un certain air de négligence, et je ne sache pas d'image plus merveilleuse, mieux ressemblante et plus fidèle que celle qu'il a laissée de lui ; c'est un portrait qui vit et qui parle. Il s'y fait voir grand, comme il était, singulier, extrême, tant par ses dispositions naturelles que par l'ardeur qu'il apportait à toute chose qui ne lui paraissait pas indigne de sa généreuse passion. Que si pour cela même il donnait souvent dans l'excès, on remarquera aisément que chez lui l'excès procédait toujours de quelque sen-

timent louable, de l'amitié, par exemple, dans les endroits où il parle de moi.

C'est pourquoi à tous les motifs que nous avions déjà de nous plaindre que la mort nous l'ait si tôt ravi, il faut ajouter le regret de compter ces mémoires parmi tant de productions demeurées inachevées, et qui auraient eu besoin d'être plus ou moins retouchées; il n'y aurait pas manqué s'il fût arrivé à sa soixantième année, époque à laquelle il se proposait de *reprendre* son œuvre, de la *perfectionner* ou *de la brûler*. Mais il ne l'aurait pas brûlée, pas plus que nous n'aurions le cœur de le faire, aujourd'hui, heureux de posséder de lui un portrait si ressemblant, le plus sûr document et le seul qui témoigne de tant de faits et de particularités de sa vie.

Je ne puis cependant, madame la comtesse, que vous louer de la sollicitude jalouse dont vous entourez ces mémoires, et vous approuver de vouloir seulement les communiquer à quelques amis intimes et discrets, qui pourront y puiser des notes pour composer l'histoire de ce grand homme. Pour moi, je n'ose l'entreprendre, et c'est à mon grand regret; mais tous ne peuvent toute chose, et je dois me borner à noter ici, comme je le pourrai, ce qui me semble nécessaire pour compléter, pour justifier le récit incomplet de notre ami. Ses dernières lignes sont du 14 mai 1803. J'emprunterai la suite à ce que vous m'en avez écrit, madame la comtesse, vous qui ayant toujours non seulement les yeux et les oreilles, mais le cœur et l'esprit attentifs à tout

ce qui le regardait, n'avez hélas ! conservé de sa fin qu'une trop présente image.

Le comte Alfieri s'occupait donc alors de mener à bonne fin ses comédies, et par forme de distraction et d'amusement, il songeait aussi quelquefois au dessin, à la devise, à l'exécution de ce collier de l'ordre d'Homère, dont il voulait se créer chevalier ; mais la goutte, qui se faisait toujours sentir dans les changemens de saisons, lui était survenue dès le mois d'avril, cette fois plus fâcheuse que de coutume, le trouvant épuisé par son obstination à l'étude, et dénué de cette séve, de cette vigueur salutaire qui l'eussent repoussée et reléguée dans quelque parties extérieures de son corps. Pour la dompter, ou du moins pour l'affaiblir, considérant d'ailleurs que depuis plus d'un an sa digestion devenait sur la fin difficile et laborieuse, il se mit dans la tête qu'il n'avait pas de meilleur parti à prendre que de retrancher encore de sa nourriture, que déjà il avait réduite à fort peu de chose. Il pensait qu'en cessant de nourrir la goutte, il la forcerait à se retirer, et que d'un autre côté son estomac toujours vide, laissant à son esprit toute sa lucidité, lui permettrait de poursuivre ses opiniâtres études. Vainement, madame la comtesse, votre amitié daignait l'avertir, l'importunait même et le pressait de manger davantage, car il maigrissait à vue d'œil, et il était clair qu'il lui fallait plus de nourriture. Mais lui, ferme dans son dessein, persévéra tout l'été dans cette abstinence excessive, et dans son ardeur à s'occuper de ses comédies ; il y travaillait

chaque jour plusieurs heures, dans la crainte que la mort ne le surprît avant qu'il n'eût achevé de les perfectionner, ce qui ne l'empêcha pas de consacrer aussi, chaque jour, beaucoup de temps aux livres des autres, pour acquérir de nouvelles connaissances. Ainsi travaillant à se détruire avec des efforts d'autant plus désespérés qu'il se sentait défaillir, dégoûté de tout ce qui n'était pas l'étude, la seule douceur désormais permise à sa vie lasse et chancelante, il arriva au 3 octobre. Ce jour-là, s'étant levé en apparence mieux portant et plus gai qu'il n'avait coutume depuis long-temps, il sortit après son étude habituelle du matin, pour se promener en phaéton. Mais il avait à peine fait quelque pas, qu'il se sentit pris d'un froid extrême, et voulant, pour le chasser, se réchauffer, descendre et marcher un peu, il en fut empêché par des douleurs d'entrailles. Il rentra avec un accès de fièvre qui dura quelques heures, et baissa sur le soir. Quoiqu'il fût d'abord tourmenté d'une envie de vomir, il passa la nuit sans trop grandes douleurs, et le lendemain, non seulement il s'habilla, mais il sortit de son appartement, et descendit à la salle à manger pour dîner; cependant il ne put manger ce jour-là, et il en passa une grande partie à dormir. Il eut ensuite une nuit agitée. Le 5 au matin, après s'être rasé, il voulait sortir pour prendre l'air ; mais la pluie ne le permit pas. Le soir, selon sa coutume, il but son chocolat, et le trouva bon. Mais dans la nuit du 5 au 6, il fut repris de très-vives douleurs d'entrailles. Le doc-

teur ordonna des sinapismes aux pieds; mais au moment où ils commençaient à opérer, le malade s'en débarrassa, dans la crainte que la plaie venant à se former, il ne fût pendant plusieurs jours empêché de marcher. Le soir, il paraissait mieux, et ne voulut pas se mettre au lit, ne croyant pas pouvoir le supporter. Dans la matinée du 7, son médecin ordinaire fit appeler un de ses confrères en consultation, et ce dernier ordonna des bains, et des vésicatoires aux jambes. Mais le malade n'en voulut pas non plus, toujours dans la crainte de ne pouvoir marcher. On lui fit prendre de l'opium qui calma les douleurs, et lui fit passer une nuit assez tranquille. Toutefois il ne se mit pas encore au lit; ce repos que lui donnait l'opium n'était pas sans quelque mélange d'hallucinations importunes; il avait la tête pesante, et quoique éveillé, il retrouvait comme en songe le souvenir des choses passées le plus vivement empreintes dans son esprit. Il se rappelait alors ses études et ses travaux de trente années, et ce qui l'étonnait davantage, un bon nombre de vers grecs du commencement d'Hésiode, qu'il n'avait lus qu'une fois, lui revenaient à la mémoire... Vous étiez assise près de lui, madame la comtesse, et c'est à vous qu'il le disait. Toutefois il ne semblait pas croire que la mort avec laquelle il s'était depuis long-temps familiarisé, le menaçât alors de si près. Du moins, madame, il ne vous en témoigna rien, quoique vous ne l'ayez quitté que le matin, à six heures, lorsqu'il s'obstina, contre l'avis des médecins, à prendre de l'huile et de la ma-

gnésie. Ce remède ne pouvait que lui nuire et lui embarrasser les intestins. En effet, sur les huit heures, on s'aperçut qu'il était en danger, et quand on vous rappela près de lui, madame, vous le trouvâtes qui respirait avec peine et à demi suffoqué. Néanmoins, s'étant levé de sa chaise, il eut encore la force de s'approcher du lit et de s'y appuyer ; un moment après sa vue s'obscurcit, ses yeux se fermérent, et il expira. On n'avait négligé ni les devoirs ni les consolations de la religion ; mais on ne croyait pas que le mal fît des progrès si rapides, ni qu'il fût nécessaire de se hâter, et le confesseur qu'on avait mandé n'arriva pas à temps. Toutefois nous ne pouvons douter que le comte ne fût prêt pour ce terrible passage, dont la pensée lui était si présente, que très-souvent il y revenait dans ses discours. C'est ainsi que le samedi 8 octobre 1803, au matin, ce grand homme nous fut enlevé, ayant à peine dépassé la moitié de la cinquante-cinquième année de son âge.

Il a été enseveli où le furent avant lui tant de personnes célèbres, à Sainte-Croix, près de l'autel du Saint-Esprit, sous une simple pierre, en attendant le mausolée digne de tous deux que lui fait élever Mme la comtesse d'Albany, non loin de Michel-Ange. Déjà Canova y a mis la main, et l'œuvre d'un si grand sculpteur ne peut être qu'une œuvre grande. J'ai essayé d'exprimer dans les sonnets qu'on va lire les sentimens que j'ai apportés sur la tombe de notre ami :

I.

« O cœur, encore palpitant de ta blessure, yeux désireux de voir, mais dont le regard est depuis long-temps noyé de larmes, voici le marbre que vous cherchez et les simples caractères où cependant se cache une grande gloire.

» ICI REPOSE ALFIERI. Hélas!..... quel grand homme! que son amitié me fut douce! que de foi j'avais mise en lui! Quel chant funèbre j'espérais de lui, lorsque viendrait le jour où, avant lui, je reposerais dans la tombe!

» Moi, vieux, épuisé, désormais sans voix sur le Pinde, où, peu connu, et des derniers, j'osai, durant quelques jours, aspirer à la gloire,

» Moi, vieillard inutile, je survis à une telle douleur. Oh! mort cruelle, qui m'as oublié pour frapper d'abord là où il y avait tant à regretter!

II.

» Elle est humble, elle est étroite la pierre qui tient maintenant ses os enfermés sous la terre, et qui, sur elle, porte son grand nom; mais le Tibre enverra ici les beaux marbres que vainement on chercherait ailleurs.

» Et un monument sera élevé. De toutes parts on viendra l'admirer, avec plus de justice qu'on ne fait, sur les rives du Nil, les tombes fastueuses des rois de l'Égypte.

» Déjà j'entends bénir le ciseau du grand Canova, et son art, et vous aussi, ô princesse auguste, qui,

pour cette œuvre, avez choisi cette main souveraine, afin que par vous fussent dignement honorés les restes de celui qui vous rapporta tout entier l'honneur de ses écrits; et cependant vous pleurez comme si vous aviez trop peu fait encore pour votre gloire.

III.

» Là, dans l'âge futur, viendront en pieux pèlerins les plus nobles amans; car les siècles craindront d'ensevelir dans l'ombre autant que les tragiques scènes d'Alfieri, ces chants plus humbles,

» Dans lesquels le monde apprendra, madame, vos rares qualités et les aventures de ce généreux amour, par où autrefois vous viviez dans une double vie, par où désormais ce n'est plus votre vie, c'est votre douleur qui se continue, et lui reste fidèle.

» Et quelqu'un dira : Laquelle entre les plus célèbres peut, à l'égal de celle-ci, marcher fière de l'amant passionné, du poète illustre, du poète sublime, qui lui consacra son génie?

» Et quel esclave de l'amour posséda, espéra jamais un objet, non seulement plus accompli, mais doué d'un mérite plus éclatant et plus vrai? »

Je pourrais dire plus encore pour montrer quel homme ce fut, et quelle perte nous avons faite, ainsi que l'Italie. Mais le respect et la pitié me commandent de retenir mes larmes, de peur d'en faire couler de plus douloureuses; mieux vaut encore, madame, que je sèche les vôtres, en vous rappelant que, dans ses écrits immortels, son génie du moins

nous est resté avec la vive image de sa grande âme, profondément empreinte à chaque page de ses œuvres. C'est ce qui doit encore affaiblir nos regrets, s'il n'a pu achever cette histoire de sa vie, dont la seconde partie n'est qu'une première esquisse écrite à la hâte, chargée de notes et de renvois ; d'où il suit qu'il est assez mal aisé d'y mettre chaque chose en son lieu et de la lire couramment.

Toutefois, il ne faut pas craindre que l'on veuille chercher le mot pour rire au style du comte Alfieri. Si j'ai hasardé ici une manière d'apologie, ce n'est pas la diction, c'est le fond des choses qui semblerait en avoir besoin. Alfieri, dans ses mémoires, s'est montré tel qu'il était; et pour peu que l'on n'apporte à cette lecture aucune passion envieuse, on n'en rapportera jamais qu'une idée vraie de l'auteur. Mais en plus d'un endroit, l'âpreté dédaigneuse du ton pourra blesser quelques esprits. Si ce dédain ne se sentait dans aucun autre ouvrage d'Alfieri, il suffirait, comme je l'ai dit, et c'est ce que vous faites, madame la comtesse, de ne communiquer qu'à des amis sûrs ce manuscrit de ses mémoires. Mais puisque les sentimens qui sont de nature à lui aliéner beaucoup de gens ont déjà été remarqués de tout le monde dans les ouvrages qu'il publiés, comme d'ailleurs l'éclat de sa gloire suffirait au besoin pour le rendre en butte au fiel amer de l'envie, et que ces papiers enfin, si bien gardés qu'on les suppose, peuvent tomber en des mains peu bienveillantes, il ne sera pas mal de répandre ici à l'avance un peu de contre-poison.

Je dis donc qu'il y a deux manières de mériter la louange : on peut être grand, on peut être irréprochable. De ces deux qualités, la dernière, dans ce misérable bas monde, est rarement l'apanage de la médiocrité même, et on ne l'exige pas de ce qui est grand. Or, c'est au grand que tendait toujours Alfieri, et parmi les plus nobles passions que l'amour de la gloire allumait dans ce grand cœur, il y avait deux choses qu'il ne séparait pas dans son culte, la patrie et la liberté civile. Il est vrai que dans une monarchie, le philosophe qui n'exerce aucun emploi est plus libre que le monarque lui-même ; je n'ai jamais, pour mon compte, désiré une autre liberté ni dédaigné les devoirs d'un sujet fidèle. Mais s'il plaît aux souverains de se faire appeler les maîtres de tous leurs sujets, faut-il s'étonner que l'un d'eux se mette en tête qu'il ne peut y avoir de liberté civile là où un seul a droit de vouloir ? C'était là l'illusion d'Alfieri ; il brûlait du désir de voir sa patrie libre, et cet amour passant de la partie au tout, se changeait en un violent amour de la liberté italienne, qui devait un jour, c'était son espoir, glorieusement renaître ; et alors ne voyant plus d'obstacle que dans l'ascendant de la France, il s'abandonnait contre les Français à une haine politique, dans laquelle il voyait le salut de l'Italie, si elle pouvait devenir universelle. Il voulait aussi, par là, se séparer de ces infâmes qui, après avoir paru comme lui animés d'un zèle ardent pour la liberté, avaient rendu sa cause odieuse par leurs abominables scélératesses. Pour qui juge sans passion,

il est clair qu'il ne devait point parler d'une manière si générale, sans distinction des bons ou des méchans, et le philosophe de sang-froid ajoutera que rien n'est moins raisonnable que d'envelopper ainsi toute une nation dans sa haine. Mais il faut voir dans Alfieri un amant passionné, qui ne saurait être juste envers les adversaires de son idole, un Démosthènes italien, qui n'a que des paroles enflammées pour opposer aux forces supérieures des Macédoniens. Ce n'est pas là une apologie, et je ne sais même pas s'il en a besoin pour conserver ce nom de grand. Je ne demande qu'un peu d'indulgence pour des écarts qui prennent leur source dans l'excès d'un sentiment aussi recommandable que peut l'être l'amour de la patrie.

Je vous prie, madame la comtesse, de faire de cette lettre tel usage qu'il vous plaira, d'y voir au moins un témoignage de ma bonne volonté, d'agréer, avec votre bienveillance ordinaire, le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur,

THOMASO VALPERGA-CALUSO.

Florence, 21 juillet 1804.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

Pages.

TROISIÈME ÉPOQUE.

JEUNESSE. Elle embrasse environ dix années de voyages et de dérèglemens.

Pages.

QUATRIEME ÉPOQUE.

VIRILITÉ. ELLE EMBRASSE PLUS DE TRENTE ANNÉES, PENDANT LESQUELLES JE COMPOSE, JE TRADUIS ET ME LIVRE A DIVERSES ÉTUDES.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

